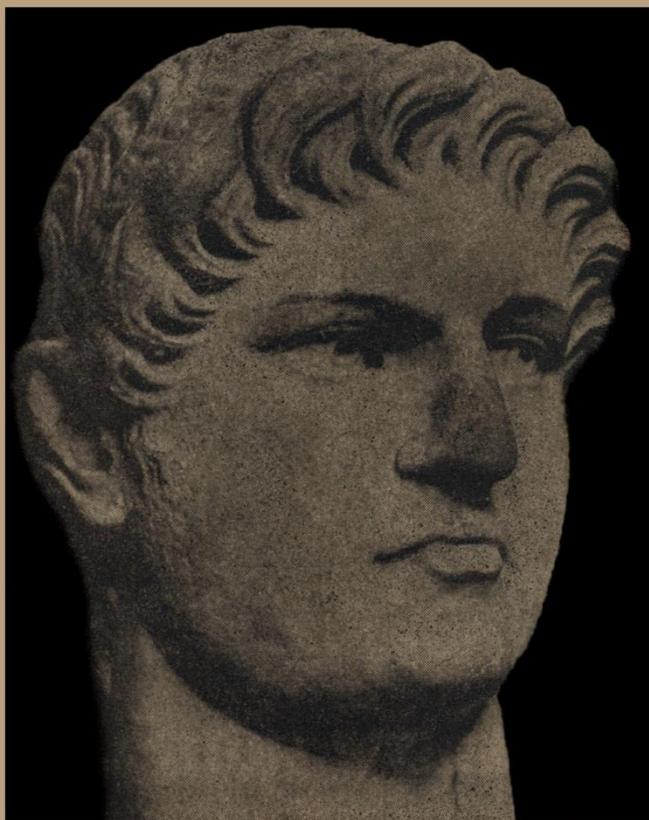


BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

ARTHUR WEIGALL

EX-INSPECTEUR GÉNÉRAL
DES ANTIQUITÉS DU GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN

NÉRON



Avec huit gravures hors texte

PAYOT, PARIS

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

ARTHUR WEIGALL

EX-INSPECTEUR GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS
DU GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN

NÉRON

TRADUCTION PAR MAURICE GERIN
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE

Avec 8 gravures hors texte.



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1950

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER	7
Deux jugements opposés de l'histoire sur le personnage de Néron. — Événements antérieurs à la naissance de Néron. — Première vie de sa mère, Agrippine, sous les empereurs Tibère et Caligula.....	7
CHAPITRE II	27
Naissance de Néron (décembre 37 ap. J.-C.). — Sa prime enfance sous l'empereur Caligula. — Exil d'Agrippine (39 ap. J.-C.). — Mort de Caligula (janvier 41). — Avènement de Claude et rappel d'Agrippine.	27
CHAPITRE III	45
L'enfance de Néron, de 41 à 48 ap. J.-C. — La lutte entre sa mère Agrippine et l'impératrice Messaline. — Caractère de Claude, l'empereur régnant.	45
CHAPITRE IV	61
Le complot contre l'impératrice Messaline. — Son mariage avec Silius. — Sa mort (48 ap. J.-C.). — Néron et sa mère arrivent au palais.....	61
CHAPITRE V	81
Mariage de la mère de Néron avec l'empereur Claude (49 ap. J.-C.). — Fiançailles de Néron et d'Octavie, fille de Claude. — Adoption de Néron par Claude (50 ap. J.-C.).....	81
CHAPITRE VI	96
Sénèque et Burrhus précepteurs de Néron. — Le mariage de Néron et d'Octavie (53 ap. J.-C.). — Apprentissage de Néron. — La lutte entre Narcisse et Agrippine. — Mort de Claude et avènement de Néron (54).....	96

CHAPITRE VII	114
Les débuts du règne de Néron (octobre-décembre 54). — Mort de Narcisse. — Premières disputes de Néron avec sa mère. — Entrée de Néron dans le grand monde. — Claude ridiculisé par Néron et Sénèque.	114
CHAPITRE VIII	137
Le tournant de janvier-février 55. — Les amours de Néron et d'Acté. — Renvoi de Pallas. — Disputes réitérées de Néron avec sa mère. — Mort de Britannicus.	137
CHAPITRE IX	156
Agrippine est éloignée du palais (55 ap. J.-C.). — Complots présumés contre le trône. — Amour naissant de Néron pour Poppée (58). — Bannissement de Sylla (58).	156
CHAPITRE X	179
Visite de Néron à Baies, au début de 59 ap. J.-C. — Mort d'Agrippine (mars 59). — Retour de Néron à Rome pendant l'automne.	179
CHAPITRE XI	194
Les « Juvénales » (59 ap. J.-C.). — La première barbe de l'empereur. — Les « Jeux Néroniens » (60 ap. J.-C.). — Bannissement de Plautus. — Le désastre de Grande-Bretagne (61).	194
CHAPITRE XII	210
Rancunes d'Octavie contre Néron. — Mort de Burrhus (62). — Tigellin préfet du prétoire. — Retraite de Sénèque. — Exécutions de Sylla et de Plautus (62). — Décision de répudier Octavie (mai 62). — Entretien de Sénèque avec Néron.	210
CHAPITRE XIII	233

Le divorce d'Octavie (62). — Mariage de Néron et de Poppée. — Mort d'Octavie (juin 62). — Naissance et décès de la fille de Poppée (63). — Néron paraît en public comme chanteur (64)....	233
CHAPITRE XIV.....	254
Le paradis de Néron, centre artistique et intellectuel de l'empire. — Ajournement du voyage en Egypte. — Le grand incendie de Rome (juillet 64). — La persécution des Chrétiens.....	254
CHAPITRE XV.....	276
Reconstruction de Rome (64). — La Maison Dorée. — Découverte de la Grande Conspiration (avril 65). — Morts de Pison, Sénèque, Lucain et autres conjurés.....	276
CHAPITRE XVI.....	300
Les Jeux Néroniens de l'année 65. — La chasse au trésor de Didon. — Mort de Poppée (automne 65). — Nouvelles conspirations. — Mort de Pétrone (66). — La venue du roi Tiri-date à Rome, au début de l'été 66. — Départ de Néron pour la Grèce (automne 66).	300
CHAPITRE XVII.....	323
Le tour de Grèce. — Mort de Corbulon. — La liberté d'Hellas. — Le retour à Rome (février 68). — Révolte de Vindex. — Révolte de Galba. — Détrônement de Néron (juin 68).	323
CHAPITRE XVIII.....	347
Règne de Galba (juin 68). — Règne d'Othon (janvier 69). — Le retour de Néron. — L'Apocalypse. — Les sources de renseignements. — Néron et l'Antéchrist.....	347
FIGURE 1 : NÉRON	370
FIGURE 2 : L'EMPEREUR CLAUDE.....	371
FIGURE 3 : PEINTURE MURALE DU TEMPS DE NÉRON, REPRÉSENTANT SANS DOUTE SAPPHO, DÉCOUVERT À HERCULANUM	372

FIGURE 4 : PEINTURE MURALE DU TEMPS DE NÉRON, REPRÉSENTANT LES TROIS GRÂCES, TROUVÉE À POMPÉI.....	373
FIGURE 5 : PEINTURE MURALE DU TEMPS DE NÉRON, REPRÉSENTANT UNE FEMME QUI VERSE UN LIQUIDE D'UNE CRUCHE DANS UNE BOUTEILLE	374
FIGURE 6 : NÉRON, EN 59 AP. J. -C.....	375
FIGURE 7 : PEINTURE MURALE DU TEMPS DE NÉRON, REPRÉSENTANT DES ÉDIFICES ROMAINS	376
FIGURE 8 : THÉÂTRE ROMAIN D'ORANGE.	377
FIGURE 9 : Généalogie de la famille impériale	378

CHAPITRE PREMIER

DEUX JUGEMENTS OPPOSÉS DE L'HISTOIRE SUR LE PERSONNAGE DE NÉRON. — ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS À LA NAISSANCE DE NÉRON. — PREMIÈRE VIE DE SA MÈRE, AGRIPPINE, SOUS LES EMPEREURS TIBÈRE ET CALIGULA.

En l'an 64 du Seigneur, Rome fut en partie détruite par les flammes, et la petite secte des Chrétiens fut accusée d'avoir, de propos délibéré, causé l'embrasement. Une courte, mais terrible persécution s'ensuivit, où saint Paul, pense-t-on, perdit la vie; et Néron, empereur de Rome de 54 à 68 après Jésus-Christ, en vint à passer aux yeux des survivants pour le premier grand ennemi de la foi nouvelle.

En 68, l'empereur fut détrôné. L'on suppose qu'il se suicida dans une maison des faubourgs de Rome où il s'était enfui; mais une multitude de gens, passionnément loyaux à sa personne, crurent qu'il vivait encore; que la blessure qu'il s'était faite avait été guérie, qu'il s'était sauvé en Orient et reviendrait un jour, en triomphe.

C'est à l'époque précise où cette rumeur empoignait les esprits du public, et où le propos de son échappée comme de son imminente réapparition était dans toutes les bouches, que fut écrite l'Apocalypse, ou Révélation de saint Jean, cette œuvre étonnante : l'auteur, jugeant Néron responsable de la persécution des chrétiens, l'introduisait en ces pages sous le masque de la Bête, la Bête qui a été blessée à mort, mais dont la plaie mortelle a été guérie¹, « la Bête qui était, et n'est plus, bien qu'elle soit »², et dont le nombre est 666³.

¹ Rev., XIII, 3 et 12.

² Rev., XVII, 8.

³ Rev., XIII, 18.

Mais Néron n'avait pas seulement causé le trépas des martyrs chrétiens : il avait été aussi l'ennemi de l'élément conservateur de la vieille noblesse romaine, dont il avait barbouillé les traditions de bien des manières, notamment par ses apparitions scéniques de chanteur; et comme les principaux historiens de sa vie ont appartenu à la section patricienne de la société, les générations romaines des âges ultérieurs finirent par entretenir une opinion extrêmement défavorable de son caractère. Aussi, quand le christianisme devint religion d'Etat, ce point de vue hostile des païens rejoignit-il celui de l'Apocalypse chrétienne; et désormais Néron fut pour tous les hommes la Bête, l'Antéchrist, la personnification horripilante des péchés du monde et de la chair.

Pour cette raison, et bien que la cause en soit d'habitude oubliée, son nom ramène maintenant devant l'esprit la vision d'un monstre d'iniquité, d'un démon incarné n'ayant d'humains que les dehors et qui, à cet égard même, n'aurait été rien moins que plaisant. Mais une question demeure : Néron, aujourd'hui, serait-il regardé comme cette créature d'une si indicible scélératesse, si l'horreur inspirée aux premiers Chrétiens par la violence de son procédé à leur endroit ne s'était muée en tradition de haine ? Les écrivains chrétiens de siècle en siècle ont amoncelé sur lui l'opprobre, et les historiens ont suivi aveuglément leurs directives, ayant à peine conscience de verser dans des préjugés et ne se rendant pas du tout compte que la scélératesse de Néron, ou du moins l'envergure d'icelle, était chose sujette à caution.

Ces écrivains ont eu, comme il va de soi, l'appui des trois sources non-chrétiennes de l'antiquité qui nous fournissent le gros de nos renseignements sur Néron — Tacite, Suétone, et Dion (ou Dio) Cassius — car ceux-ci sont unanimes à le représenter, sinon certes comme la Bête de l'Apocalypse, à tout le moins comme un gredin et un assassin de haute fantaisie, voire comme un traître à l'idéal aristocratique, et qui mit en péril l'édifice entier de l'empire par sa vie éperdument

franche de conventions et sa prétention au droit d'exploiter publiquement ses talents de chanteur et de musicien. Pline l'Ancien, lui aussi, l'appelle l'ennemi du genre humain; et Marc-Aurèle parle de lui comme d'un monstre inhumain¹.

Après sa mort, l'opinion prévalut sans aucun doute chez les Romains du patriciat — non parmi le peuple — que Néron avait crapuleusement et sans nécessité aucune assassiné son frère de lait Britannicus, sa mère Agrippine, sa première épouse Octavie, sa tante Domitia, ses cousins Sylla, Rubellius Plautus et les Silani, ses tuteurs Sénèque et Burrhus et d'autres par douzaines; qu'il avait d'un coup de pied envoyé dans l'au-delà sa seconde femme Poppée; mis de ses propres mains le feu à Rome; et qu'il avait prémédité de massacrer tout le Sénat, d'incendier Rome une seconde fois, de lâcher les fauves sur le peuple, et ainsi de suite. On l'accusa de toutes sortes d'immoralités hideuses; on qualifia son caractère de cruel, de bestial, de vicieux, de vain, de lâche, et d'irresponsable au dernier degré; et l'on pensa qu'il avait ravalé la dignité et le rang d'empereur en chantant, comme nous l'avons dit, dans les théâtres publics. D'avoir souillé la pourpre impériale en paraissant sur la scène, et d'avoir fait périr sa mère, furent ses deux crimes saillants; et il fut conspué tour à tour aux cris de « Matricide » et de « Musicien ».

Ainsi, tout à fait à part de la légende chrétienne, il y en avait assez pour le damner dans les conversations générales tenues sur son compte par la société romaine des hautes classes, conversations qui prirent à la longue une forme concrète dans les histoires de Tacite et autres et dans la biographie de Suétone. Mais ces historiens ont proféré des accusations beaucoup plus terribles contre d'autres empereurs — Caligula par exemple; et il n'est guère possible de supposer que Néron nous serait parvenu à ce jour sous les traits du personnage le plus monstrueux de l'histoire romaine si la

¹ Marc Aurèle, III, 16.

Chrétienté à ses débuts ne l'avait identifié avec l'Antéchrist. Il est plus vraisemblable qu'on l'eût simplement considéré comme un des mauvais empereurs, ou comme un de ceux dont l'ineptie fut criminelle.

Dans les pages qui suivent, toutefois, je voudrais montrer qu'il est en somme un autre côté du tableau, côté que l'on ne saurait rendre apparent qu'en reconnaissant l'origine du préjugé formé contre Néron; en rajustant bout à bout les nombreux aveux de ses mérites formulés à contrecœur par divers auteurs de l'antiquité; enfin, en interprétant le caractère de Néron et les mobiles de ses actes à la double lumière de ces documents et du fait incontesté qu'il fut aimé de la masse de son peuple.

Non que je tente ici, en cet âge du badigeon, un effort de pure façon pour montrer l'empereur sous le meilleur jour. Mais le fait est que l'historien sans parti pris se trouve face à face avec des preuves indiscutables de la vaste popularité de Néron; et force est bien d'affronter le problème de savoir comment un homme tenu par les historiens pour un monstre a pu être tant aimé. Il est certain que, selon beaucoup de gens qui vécurent durant les premiers siècles après sa mort, Néron avait été une figure presque sublime, un ami des pauvres, un ennemi des riches renfrognés, un empereur qui avait été aussi un grand artiste et avait parcouru ses possessions en chantant à son peuple, d'une voix qui ne trouverait point d'écho dans l'avenir.

Afin d'expliquer cette dualité contradictoire d'appréciations sur le caractère de l'empereur, on est obligé en équité d'examiner en lui le bien comme le mal, et si, au terme de ces recherches, l'ineffable Néron se révèle à nous comme un personnage fantasque mais compréhensible, et sous quelques rapports sympathiques, propre à jouer peu souvent, quoique un peu plus fréquemment que la plupart d'entre nous le rôle de la Bête, le fait ne devra pas être impu-

té à une envie préconçue de lui laisser la fameuse prérogative du Diable — de n'être pas aussi noir qu'on le peint.

Néron naquit en 37 après Jésus-Christ, quelques mois après la mort de l'empereur Tibère, successeur du grand Auguste; mais pour comprendre les embarras de sa position et juger de sa conduite — comme je pense on en doit juger — à la lumière de la lutte qu'il soutenait contre ce noble, mais étroit traditionalisme romain qu'il ne pouvait le moins du monde entendre, il nous faut remonter dès l'abord à la dictature du mi-impudent, mi-pittoresque Jules César, et en particulier jusqu'à l'année 47 avant Jésus-Christ : à cette date en effet le dictateur, qui s'était rendu en Egypte pour y débrouiller le chaos des affaires de la Cour, s'intéressa de façon tellement pratique aux ennuis de la reine Cléopâtre qu'elle le gratifia d'un petit garçon, Césarion.

César, à qui n'importait dieu ni homme, a été surnommé « l'inévitable co-répondant de tous les divorces mondains »¹. Mais sa personnalité brillait d'un si vif éclat que, malgré l'excellence du dictateur à pratiquer les usages extraordinaires et malgré son goût de la vie débraillée — qui à tous les âges induit aux méfaits l'homme animé du feu artiste — son pouvoir à Rome même, la Rome conservatrice, fut absolu. Dans un éclair d'audace, il conçut l'idée d'abolir la république romaine et de lui substituer une monarchie sur le modèle égyptien; et son intention était de forcer le peuple à lui reconnaître l'éblouissante Cléopâtre pour légitime épouse².

Encore que l'Egypte fût le royaume de Cléopâtre, celle-ci n'était pas égyptienne : c'était une Grecque pure, descendant d'une longue file de rois grecs ou pharaons d'Egypte : leur capitale Alexandrie était le Paris du Monde antique, le siège essentiel de cette gaieté, de cette culture et de cette élégance sociale qui firent sembler si provincial à César l'idéal de res-

¹ La phrase est de sir Charles Oman.

² Voir mon livre *Cléopâtre, sa Vie si son Temps*.

pectable austérité de Rome et qui, toujours en avance sur les époques, impressionnèrent d'une façon analogue l'esprit de Néron.

Cléopâtre, avec son enfant en bas âge, suivit son amant jusqu'à Rome; et ce fut surtout parce que César se proposait de créer un trône romain pour elle et lui, et de mêler un arôme de magnificence et de badinage grecs à la médiocrité terne et sans goût du meilleur monde de la capitale, qu'il fut assassiné par Brutus et ses amis en 44 avant Jésus-Christ. La reine d'Égypte dut rebrousser chemin et filer vers Alexandrie, les oreilles rebattues des malédictions d'hommes tels que Cicéron. César, est-il nécessaire d'expliquer, avait reçu le titre militaire d'*Imperator*, ou Commandant-en-chef; mais le mot n'avait pas encore revêtu la signification qu'implique celui d'*Empereur* par lequel nous le rendons, et, quand César mourut, il n'avait en aucune façon établi par la loi une dynastie régnante.

Son héritier légal fut Octavien, connu plus tard sous le nom d'Auguste, fils de la fille de sa sœur Julie; mais son vieil ami Marc-Antoine (ou Antoine, comme nous l'appelons aujourd'hui) contesta les hauts pouvoirs dévolus à ce jeune homme par le sénat. Finalement on convint qu'Auguste gouvernerait Rome et l'Occident revêche, Antoine l'Orient nonchalant et artistique, où la civilisation était grecque et non romaine de caractère.

Pour cimenter ce pacte superficiel d'amitié entre les deux co-seigneurs de la terre, Antoine épousa Octavie, la sœur d'Auguste; les deux filles naissant de cette union, nommées l'une et l'autre Antonia, allaient devenir respectivement l'aïeule paternelle de Néron, et sa bisaïeule maternelle.

Antoine embrassa ensuite la cause du petit Césarion, épousa Cléopâtre et déclara la guerre à Auguste : son but avoué était de se faire monarque de Rome, avec la reine d'Égypte pour consort, et son beau-fils, l'enfant de César,

pour héritier du trône¹, ce garçon étant le seul fils reconnu du dictateur. Auguste, de son côté, croyait défendre la République avec, ses sévères et intransigeantes traditions contre le luxe et l'hellénisme efféminant de cette nouvelle autocratie de l'Orient. Ce fut une lutte menée au nom de ce phénomène social familier que nous appelons la Respectabilité, et au temps de Néron la bataille, quoique n'étant plus conduite en rangs serrés ni les armes à la main, suivait toujours son cours.

En 31 avant Jésus-Christ, Auguste fut victorieux, Antoine et Cléopâtre se suicidèrent, Césarion fut assassiné par ordre du vainqueur, et la République fut sauvée. Mais, en réalité, Auguste devint alors le souverain autocratique de tout l'Occident et de tout l'Orient, y compris l'Égypte avec sa riante capitale grecque Alexandrie; et les Égyptiens, refusant d'admettre qu'ils eussent été conquis, se dirent qu'au fond Jules César avait été véritablement marié à Cléopâtre, qu'il avait été en conséquence leur roi ou pharaon légitime, et qu'Auguste, étant son héritier, de même était leur pharaon.

Ainsi, Auguste, sans être mieux qu'une sorte de président de la République à l'intérieur, était un monarque effectif dans la partie la plus moderne de ses possessions grecques; et graduellement l'idée héréditaire, avec peut-être une tendance au système matriarcal égyptien d'héritage par la ligne des femmes, se mit à influencer le rang du souverain à Rome même. Bien que les formes républicaines fussent maintenues, son titre d'*Imperator* prit la signification qu'*Empereur* aujourd'hui a pour nous; et il n'y avait guère de doute que le pouvoir suprême demeurerait dans sa famille après sa mort.

Par l'effet direct du contact de Rome avec le monde grec et oriental, une élégance neuve, tant d'esprit que de corps, une fraîche reconnaissance des professions artistiques et une

¹ Comme je l'ai indiqué dans l'ouvrage déjà cité.

indifférence nouvelle pour la morale sexuelle se répandirent dans toute l'Italie. A cette vue, très naturellement, les gens de la vieille école levaient au ciel des bras épouvantés; et Auguste s'affaira pendant ses dernières années à tâcher de purifier Rome de cette contamination, fermant certains établissements de même espèce que nos clubs de nuit, restreignant le débit des boissons enivrantes et punissant les gens compromis dans des scandales mondains; sa propre fille, la libre penseuse Julie (l'arrière-grand'mère de Néron), patronne de la vie précieuse et des belles manières, fut même bannie en vertu de ses lois sévères contre cette immoralité qui est toujours le revers de l'émancipation.

Il publia un décret interdisant à la jeunesse d'aller aux soirées théâtrales à moins d'y être accompagnée de chapeaux d'un certain âge, et manifesta son mépris de l'art dramatique en brimant les acteurs : de fait, il en bannit un qui avait eu effronterie de pointer le doigt vers un membre bruyant de l'auditoire, et en fit fouetter un autre qui s'était promené avec une fille ayant l'indécence de s'habiller à la garçonne. Il ne pouvait souffrir les dérèglements de l'artiste; il exila Ovide pour inconvenance; il institua une censure des mœurs, obligeant les gens à répondre à un questionnaire touchant leur vie privée; il fit voter nombre de lois contre le luxe; et ainsi de suite.

Il combattit ferme pour l'austérité et la simplicité anciennes qui entretenaient la droiture morale et le zèle envers l'Etat, fût-ce aux dépens de l'expression personnelle et du progrès qui en découle dans les arts et la culture; mais la lutte était vaine; et, bien qu'il soit passé à la postérité sous les traits d'un héros national, d'une figure divine dressée comme un roc aux assises de la généalogie familiale, il ne put empêcher l'orientation générale de la société raffinée de Rome vers la vie relâchée, élégante et artistique du monde grec, dont Antoine et Cléopâtre avaient été les deux astres particulièrement brillants.

Lorsqu'il mourut en 14 après Jésus-Christ, il eut pour successeur, à défaut d'héritier, son beau-fils Tiberius Claudius Nero, le fils de sa femme Livie, toujours désigné à présent sous le nom d'Empereur Tibère et dont la longue jouissance du pouvoir impérial fit que celui-ci tint davantage encore d'une autocratie. Entendons-nous : même alors, le trône n'était pas héréditaire; Rome était encore de nom une république; mais dans la réalité des choses l'empereur était un monarque absolu, et pouvait du moins proposer au Sénat son propre héritier. Tibère n'appartenait point par le sang à la famille de Jules César et d'Auguste, à la Gens Julia, comme on l'appelait : sa famille est connue sous le nom générique de Gens Claudia, et cette distinction ne doit pas être perdue de vue.

Tibère avait le caractère horrible à l'extrême; le nombre de gens assassinés ou exécutés par lui fut énorme, et d'ailleurs les tortures infligées par ses ordres et souvent consommées en sa présence indiquent en lui un maniaque de l'espèce sadique. Les Romains le surnommèrent « Boue Sanglante »¹; ils l'appelaient également « Le Bouc »² en raison de ses excès et perversités sexuelles. Son palais de Caprée était rempli de peintures et de statues obscènes; il s'y passait des orgies parfaitement inénarrables, et qui, en vérité, ne sont signalées ici qu'en vue d'établir l'arrière-plan indispensable à l'étude de Néron. A ce propos, il est intéressant de remarquer aussi que les rapports de Tibère avec sa mère Livie respiraient la haine et l'oppression féroces : s'ils n'allèrent pas jusqu'au meurtre positif, c'est seulement grâce à la chance qu'elle eut de mourir d'une mort naturelle.

Il avait un frère, Drusus, qui avait épousé Antonia, l'une des deux filles d'Antoine et d'Octavie; ce couple supérieur eut un fils, Germanicus, le plus populaire des Romains qui aient

¹ Suétone, *Tibère*, 57.

² *Ibid.*, 43.

vécu. Il avait épousé Agrippine (l'Aînée), petite-fille du vénérable Auguste; et les enfants de cette union furent très bien vus du public, soit parce que leur père était un héros national, soit en partie parce que, du côté maternel, ils représentaient la glorieuse maison Julia. Il y eut trois fils qui survécurent : Nero, Drusus, et Caius ou Caligula, et trois filles : Agrippine, Drusilla et Julia Livilla.

Cette Agrippine (la Jeune) naquit le 6 novembre de l'an 15 après Jésus-Christ; elle était de trois ans plus jeune que Caligula, né l'an 12. En 19 après Jésus-Christ, leur père, Germanicus, mourut d'empoisonnement, et Agrippine l'Aînée, sa veuve, fut convaincue que l'infâme Tibère avait ordonné sa mort parce qu'il redoutait sa formidable popularité auprès de l'armée.

Tibère eut un fils, appelé aussi Drusus, qui épousa sa cousine Livie, sœur de Germanicus; mais il fut assassiné en 23 après Jésus-Christ avec la complicité de sa femme, qui se suicida lorsque sa culpabilité fut dévoilée. Gemellus, fils de ce couple malheureux et petit-fils unique de Tibère, partageait avec les trois fils de Germanicus la chance d'être éventuellement choisi par Tibère comme successeur.

En l'année 28 après Jésus-Christ il y eut beaucoup de scandale soulevé par la conduite de la jeune Agrippine, qui n'avait alors pas plus de douze ans, mais qui, avec cette précocité assez fréquente chez les races méridionales, était déjà suffisamment développée pour chercher à encourager les attentions de l'autre sexe. Son frère Caligula, alors âgé de quinze ans, s'avantagea de cette tendance qu'il percevait en elle, et, comme c'était un adolescent dépourvu de toute continence sexuelle, la séduisit. Peu après, elle tourna ses regards vers Aemilius Lepidus, son cousin, fils de Julie, la sœur de sa mère, et lui permit les mêmes intimités qu'elle

avait accordées à Caligula¹. C'est pourquoi Tibère la maria prestement à un autre de ses cousins, Cnaeus Domitius Ahenobarbus, un jeune homme roux² qui, de simple et noble qu'il était au naturel³, tourna bientôt en garnement de mauvaise vie aimant boire : vrai type des Ahenobarbi ou Barbes de Bronze, dont l'orateur Crassus disait un jour que ce n'était pas merveille si leur barbe était de bronze, attendu que leur visage était de fer et leur cœur de plomb.

La famille était ancienne et illustre; elle faisait remonter son ascendance jusqu'à 500 avant Jésus-Christ; mais ses hommes avaient la réputation d'être insoucians et peu sûrs : le grand-père de ce Cnaeus, par exemple, était passé d'un camp à l'autre dans la guerre civile qui suivit la mort de César, et avait finalement déserté le parti d'Antoine et Cléopâtre juste avant la bataille d'Actium. Lucius, le père de Cnaeus, avait épousé Antonia, fille d'Antoine et d'Octavie, la sœur de l'empereur Auguste; et il se pourrait fort que cette union ait infusé à sa progéniture quelque chose de l'extravagance d'Antoine.

Lucius avait été un fervent de la scène théâtrale, et un grand amateur de chevaux et de courses de chars; son fils Cnaeus fut également un habitué des courses, mais se discrédita par certaines transactions financières se rattachant aux courses, et aussi parce qu'il n'arriva pas à payer ses dettes aux prêteurs d'argent. C'était un violent : il creva l'œil d'un chevalier, un jour, en plein Forum; il assassina un de ses domestiques pour refus de boire au commandement tout ce qu'il le sommait d'ingurgiter dans un accès d'ivresse; et délibérément — disait-on — il écrasa un gamin qui l'avait agacé en se campant au passage de son char, et le tua net.

¹ Tacite (*Annales*, XIV, 2) dit que ce fut la faute d'Agrippine. Mais Suétone (*Caligula*, 24), insinue que son frère l'y poussa.

² Suétone, *Néron*, 1.

³ Velleius, II, 10.

La petite Agrippine, en dépit de ses mœurs, est à plaindre pour la vie malheureuse que cet homme lui fit mener; mais ses tracas domestiques pouvaient sembler insignifiants par comparaison avec ceux de sa famille. Sa mère, Agrippine l'Aînée, n'avait cessé de haïr féroce­ment le redoutable Tibère depuis qu'elle s'était mise à le soupçonner d'avoir empoisonné son mari; et à la longue, en 29 après Jésus-Christ, après dix ans presque de veuvage, son inextinguible soif de vengeance la conduisit à se laisser entraîner dans une conspiration contre lui, laquelle avait pour but de mettre fin à son règne et d'élever à la dignité impériale son propre fils à elle Nero, sans attendre que la nature lente accomplît ce changement dans les formes. Le jeune Nero était un freluquet désagréable et dissolu, et nul ne fut particulièrement mari lorsque, claquemuré dans une prison de l'île Pontia, il s'y laissa mourir de faim de manière à frustrer son geôlier du plaisir qu'aurait eu ce dernier à le tuer.

Il n'y eut pas beaucoup de regrets dépensés non plus quand le second frère, Drusus, qui avait été emprisonné à Rome dans les oubliettes du palais, fut mis à mort en 33 après Jésus-Christ au milieu de circonstances révoltantes; pourtant, lorsque l'empereur raconta à ses amis comment le jeune homme, émacié par les supplices et finalement privé de nourriture, avait essayé de prolonger sa misérable existence en rongéant la bourre de son matelas, plus d'un s'en montra choqué. L'opinion générale fut que Drusus était fou, et que l'on aurait dû respecter son insanité.

Agrippine, la mère de ces garçons, fut reléguée en exil jusqu'à leur mort à tous les deux; puis ayant eu, à ce qu'on rapporte, un œil crevé par l'empereur¹ dans un corps-à-corps avec lui, un jour qu'il lui rendait visite, elle commença subitement une grève de la faim; jour par jour elle se débattit

¹ Suétone (*Tibère*, 53) raconte que le coup fut porté par un des officiers de l'empereur.

contre l'alimentation forcée, tant et si bien qu'elle fut prise d'une syncope et succomba.

Ainsi le troisième frère, Caligula, restait pour la succession la seule alternative possible à Gemellus; mais étant donné que c'était une nature archi-perverses et en outre sujette aux crises, Tibère ne put jamais se résoudre à annoncer de façon formelle qu'il avait irrévocablement choisi Caligula pour héritier, bien qu'il ait laissé entendre son dessein de le faire.

L'empereur vieilli regardait toujours de travers ce jeune homme; un jour qu'il observait le coup d'œil malicieux jeté par lui à son cousin et rival Gemellus, il s'écria : « Tu le tueras un jour ! — et alors, quelqu'un te tuera, toi ». Comme il parlait, des larmes lui vinrent aux yeux, car il était excédé des querelles et des intrigues qui avaient valu la mort à tant de ses parents et amis, et désirait ardemment laisser à Rome un héritage de paix, maintenant que la vieillesse émoussait la joie que pouvaient lui procurer les souffrances d'autrui.

Au début de l'année 37 après Jésus-Christ, d'autres ennuis surgirent dans la famille. Agrippine (la Jeune) avait dû s'accommoder des infidélités nombreuses de son époux Cnaeus, mais à présent elle découvrit que celui-ci et sa sœur rouquine Domitia Lepida s'étaient laissés aller à l'inceste; et Cnaeus fut, sans doute à l'instigation d'Agrippine, accusé publiquement de ce chef ainsi que d'adultère en général; à cela s'ajouta contre lui un grief de lèse-majesté envers le vieil empereur Tibère. Chacun savait toutefois qu'Agrippine elle-même s'était rendu coupable, dans les années révolues, de relations semblables avec son frère dénaturé, l'odieux Caligula; et ce fut peut-être pour cette raison que l'on ne poussa pas plus avant les charges contre Cnaeus.

Jusqu'à la fin de ses jours Tibère ne sut prendre parti quant à sa succession. Il était dérouté par les contradictions du caractère de Caligula. Parfois le jeune homme paraissait modeste et conscient de ses devoirs, même accablé sous le

poids de ses responsabilités; mais à d'autres moments il se montrait bestial et sauvage, et passait d'un libertinage tapageur à des états de hargne mélancolique et vice versa. Grand et svelte, il avait fort bon air; mais les cheveux étaient trop clairsemés sur sa tête, alors que les poils lui foisonnaient sur tout le corps, et son teint était blême. Sa physionomie était sinistre, et souvent une expression de folie se jouait à travers ses sourcils épais et ses yeux grands ouverts dont il ne clignait point; sa bouche petite et cruelle avait un rictus qui laissait échapper un grognement sourd des plus désagréables. Or, dans ses rares moments d'accalmie, il était incontestablement beau à voir.

Il eut, à cette époque un grand ami, Hérode Agrippa, neveu de ce Hérode devant lequel notre Seigneur comparut en jugement; il était de quelque vingt ans plus âgé que Caligula, et, semble-t-il, enseigna au jeune homme non seulement les vices de l'Orient, mais aussi la conception orientale de la royauté — enseignement qui devait plus tard porter ses fruits lorsque Caligula se mit à tirer du despotisme impérial des jouissances de dément. Hérode avait coutume de le pressentir sur ce qu'il ferait à son avènement; mais ils savaient le danger de pareilles causeries — car le terrible Tibère n'était pas homme à faire preuve de clémence envers quiconque souhaitait sa mort, aussi n'agitaient-ils ces questions qu'en murmurant.

Un jour que les deux amis étaient sortis en voiture, Hérode dit à mi-voix à Caligula qu'il espérait que le vieux maintenant ne tarderait pas à mourir, et il ajouta qu'on pourrait aisément se débarrasser de Gemellus. Le cocher, par hasard, surprit cette réflexion et avertit l'empereur, qui mit promptement Hérode en prison.

Vint alors le jour du printemps 37 où l'on pensa que Tibère se mourait, car il avait près de quatre-vingts ans d'âge et souffrait constamment d'accès de faiblesse extrême et de maladie; du reste, comme lui-même le disait, il se sentait las

de vivre, et il était accablé par le souvenir de ses péchés et cruautés. Bientôt le bruit se répandit qu'il avait expiré, et sur-le-champ un ami de Hérode se hâta vers la prison, et lui chuchota en hébreu dans le creux de l'oreille : « Le vieux lion est mort ».

Le centurion de garde demanda au prince juif ce qu'on lui avait dit pour lui causer si manifestement cette joie sans bornes; là-dessus Hérode révéla le secret, et commanda un superbe dîner auquel il convia tous les officiers de la place. Mais au beau milieu du festin on eut vent que l'histoire n'était pas vraie; et aussitôt les invités presque affolés firent disparaître plats et assiettes, et chargèrent de chaînes leur hôte ébahi.

Au vrai, Tibère, quoique n'étant pas mort, se mourait pour de bon; et tandis qu'il gisait sur son lit, cette nuit-là, il donna ordre qu'on lui amenât de grand matin Gemellus et Caligula, disant à son entourage qu'il avait imploré du Ciel un signe auquel il reconnaîtrait celui des deux candidats qu'il devait choisir en définitive pour successeur. Il ajouta qu'il avait prié les dieux de signifier leur préférence en faisant pénétrer le premier dans sa chambre le jeune homme de leur choix; et il dévoila l'inclination de ses pensées en adressant un message au tuteur de Gemellus, pour lui dire d'amener son pupille le plus tôt possible.

Mais le jour d'après, Gemellus dort plus que de raison, et Caligula le devança dans la chambre du moribond; à cette vue Tibère soupira, et, acceptant l'arrêt de la destinée, commit l'Empire Romain aux soins du jouvenceau morose. Lorsque Gemellus entra, l'empereur adjura Caligula de l'aimer et de veiller sur lui; mais il devait savoir en son cœur que ce garçon n'avait pas une chance à tenter.

Quand le jeune homme eut quitté la salle, Tibère perdit connaissance, et ceux qui entouraient son chevet, le croyant mort, s'en furent pêle-mêle au vestibule féliciter Caligula, qui, oyant la nouvelle même qu'il avait si anxieusement at-

tendue, retourna dans la chambre avec précipitation. Son morne visage, pour une fois, s'enguirlandait de sourires au fur et à mesure qu'il agréait les salutations de la compagnie. Chacun s'empressait en courbettes et lui disait sa joie d'avoir pour empereur un si beau jeune homme, quand soudain le prétendu cadavre se redressa dans le lit sur son séant, et demanda à manger.

Un instant, Caligula resta muet de colère, de désappointement, de crainte aussi que Tibère n'eût observé sa joie débordante et n'eût encore la force de le déshériter. Les courtisans, eux aussi, étaient gênés, effarés; et, s'écartant doucement du jeune homme, ils s'esquivèrent un par un hors de la salle.

Caligula, nerveux et impatient, pensa que le meilleur moyen de régler la question était de s'emparer du signet de l'empereur mourant pour montrer que la souveraineté avait maintenant changé de mains, que ce vieil homme fût mort ou vif. Il s'approcha donc du lit et tenta d'arracher la bague du vieux doigt noueux. Mais Tibère crispa le poing dans une convulsion farouche et darda sur Caligula son regard, avec de la haine en ses yeux défaillants.

Une fiévreuse mêlée s'ensuivit, mais sur ce qui advint alors les commentaires varient. Sénèque, cité par Suétone¹, dit que l'empereur appela ses gens à haute voix, et qu'épuisé par cet effort il retomba inanimé au flanc du lit; Tacite et Suétone² racontent que Caligula fit jeter des amas de couvertures sur la tête du vieillard et le laissa étouffer; et Suétone fait état d'une croyance d'après laquelle Caligula lui aurait tenu un oreiller appliqué sur la face, jusqu'à sa complète suffocation.

Il y avait à ce moment-là dans la chambre un domestique en proie à l'épouvante, et le premier commandement du nou-

¹ Suétone, *Tibère*, 73.

² Tacite, *Annales*, VI, 50; Dion Cassius, VIII, 28.

vel empereur fut caractéristique : il donna des ordres pour que cet homme fût emmené séance tenante et exécuté.

Tibère avait fini par être craint et haï de ses sujets durant les dernières années de sa vie; et lorsque Caligula, qui avait alors vingt-cinq ans, parut aux funérailles pour conduire le deuil, les foules lui firent une ovation en le saluant de toutes sortes de noms favoris. Après cela, il se rendit immédiatement au mausolée où reposaient les cendres de sa mère et de son frère Nero; et tout en témoignant, avec le meilleur tact, des égards sans réserve à Tibère qui avait causé leur mort, il honora au même degré ces deux infortunés dont les tentatives pour assassiner le vieillard avaient échoué. C'était une situation plutôt gênante, il s'en tira avec adresse.

En fait, pendant les sept premiers mois de son règne, sa conduite fut en majeure partie exemplaire. Il brûla dramatiquement les archives du procès de sa mère et de ses frères, assurant qu'il n'avait pas lu les noms des délateurs qui avaient déposé contre eux (ce qui était faux, car plus tard il les fit tous mettre à mort). Il adressa au Sénat des discours polis, disant à ses membres qu'il comptait sur eux pour le guider. Il donna pour la réjouissance du public de magnifiques spectacles dans l'arène, et se rendit très populaire auprès des sénateurs et hauts fonctionnaires en leur permettant pour la première fois de siéger sur des coussins à ces représentations.

Mais, sur la fin de l'automne, il fit une dangereuse maladie de mystérieuse nature; et lorsqu'il s'en releva, il répudia toute affectation de bienveillance ou de scrupules. La plus aimable chose à dire de lui, c'est que dorénavant il était fou; pourtant ce n'était pas un vrai dément, et assurément le fait qu'il avait coutume de dire lui-même que sa tête n'allait pas montre qu'il avait encore assez de raison dans tous les cas pour éprouver des doutes sur sa santé d'esprit. Dans ses meilleurs moments, néanmoins, Caligula n'était plus qu'une

loque nerveuse, incapable de dormir la nuit, et victime, s'il dormait, d'affreux cauchemars.

Le premier symptôme de son état d'excentricité fut l'amour passionné dont il s'éprit pour sa sœur Drusilla, jeune femme de vingt ans mariée à un certain Cassius Longinus. Il l'obligea à quitter ce personnage, puis annonça qu'il allait l'épouser, en faisant ressortir que les pharaons d'Égypte avaient l'habitude d'épouser leurs sœurs et que, puisque l'Égypte était maintenant possession impériale, il était effectivement pharaon : et à vrai dire, n'avait-il pas été déjà couronné comme tel à Alexandrie par procuration, comme avant lui Auguste et Tibère ?

La société romaine, si accoutumée qu'elle fût à toutes sortes de monstruosité, criminelles ou autres, en éprouva décidément de la répulsion; l'aïeule du jeune empereur, Antonia, veuve de Drusus, qui vivait toujours et qui était une dame de grand prestige, lui adressa des remontrances si chaudes à ce sujet qu'il s'emporta et la pria d'aller s'empoisonner, ce qu'elle fit. Et Caligula la fit incinérer devant la fenêtre de sa salle à manger, mais il ne prit pas d'intérêt apparent à cette cérémonie.

Entre-temps, Agrippine s'était réconciliée avec son mari vers l'époque même où tombaient les accusations portées contre lui, et à la suite de ce renouveau d'existence conjugale elle s'aperçut qu'elle allait devenir mère. Elle quitta donc Rome et alla villégiaturer dans leur maison de campagne, sise à proximité du petit port maritime d'Antium, aujourd'hui Anzio, à trente-cinq milles au sud de la capitale; et c'est là qu'en mi-décembre 37 elle s'alita.

Comme son heure approchait, il est loisible d'imaginer qu'elle se demanda quel genre d'enfant elle avait chance de mettre au monde. Elle savait déjà que son frère Caligula était plus ou moins aliéné, et que son autre frère Nero était dévergondé jusqu'à l'excentricité. Elle se remémorait sa mère Agrippine l'Aînée comme une femme féroce, dévorée par une

haine immodérée de l'empereur Tibère; son oncle Agrippa, frère d'Agrippine, était à peu près un simple d'esprit; la mère de sa mère, Julie, la fille d'Auguste, avait été une des femmes les plus immorales de son temps, et avait été bannie de Rome pour adultère effréné. Sa tante Julie, fille de cette autre Julie, avait été exilée pour les mêmes raisons, ayant eu entre autres amants le poète Ovide, et son cousin Lepidus, le fils de cette Julie, s'était associé avec son frère à la corruption de ses mœurs.

Son père, Germanicus, avait été il est vrai un gentilhomme valeureux et plein de charmes, mais son frère survivant, son oncle à elle, Claude, était d'une stupidité frisant la faiblesse mentale, en même temps que d'une immoralité notoire; quant à la sœur de Claude, sa tante à elle, Livie, elle s'était laissé entraîner par ses adultères jusqu'à l'assassinat.

Voilà pour l'ascendance maternelle de son enfant à naître; et qu'y avait-il de mieux à dire du côté du père ? Cnaeus était un Ahenobarbus, donc d'une famille notoire pour son inconstance, sa trahison et son libertinage. Il n'avait jamais feint de lui être fidèle, et ses relations fautives avec sa sœur Domitia Lepida ne pouvaient guère être excusées, comme les siennes propres avec Caligula, par la jeunesse et l'inexpérience.

Quelle chance restait-il donc pour que cet enfant d'elle qui arrivait au monde devînt, lorsqu'il aurait grandi, un membre décent de la société ? Il y avait juste une mince lueur d'espoir, c'est qu'il tirerait du côté de son père Germanicus : « On convient généralement, dit Suétone¹ que Germanicus possédait à un plus haut degré qu'aucun homme avant, lui les plus nobles dons de corps et d'esprit ». Il était franc, affable et modeste ; extraordinairement bon et humain quoique plein de bravoure à la bataille; dramatique et inspiré, romanesque et idéaliste; poète qui écrivait ses vers également

¹ Suétone, *Caligula*, 3.

bien en latin ou en grec; érudit sagace; orateur d'une réelle éloquence; défenseur passionné des pauvres et des opprimés.

En dépit des antécédents par ailleurs révoltants de toute la famille, il y avait donc juste cet unique espoir pour le nouvel arrivant; et l'on verra dans les pages qui vont suivre que cet espoir n'était pas entièrement vain.

CHAPITRE II

NAISSANCE DE NÉRON (DÉCEMBRE 37 AP. J.-C.). — SA PRIME ENFANCE SOUS L'EMPEREUR CALIGULA. — EXIL D'AGRIPPINE (39 AP. J.-C.). — MORT DE CALIGULA (JANVIER 41). — AVÈNEMENT DE CLAUDE ET RAPPEL D'AGRIPPINE.

L'enfant, un garçon, naquit au lever du soleil le 15 décembre de l'année 37 après Jésus-Christ. Il vint au monde par les pieds, ce qui passait pour de très mauvais augure¹; mais d'aventure les rayons du soleil levant le caressèrent au moment de sa naissance, et cela fut tenu pour un heureux présage. Ensuite, quand la maisonnée alla complimenter le père de ce bel enfant sien, Cnaeus se contenta de rire et fit observer que deux êtres comme Agrippine et lui ne pouvaient rien engendrer que de détestable et de funeste au bien public. C'était un homme simple, sans vergogne et sans façons, parfaitement conscient de ses fautes et n'en éprouvant pas, aussi franchement, le moindre remords.

Neuf jours plus tard, en présence de l'empereur Caligula, on attribua solennellement à ce garçon le nom de Lucius Domitius Ahenobarbus, ses ancêtres paternels s'étant tous appelés soit Lucius Domitius soit Cnaeus Domitius; mais par la suite, on en vint à l'appeler couramment Néron, et, d'avance, il sera plus commode de le désigner sous ce nom dans les pages du chapitre.

Caligula, ainsi que nous l'avons dit, vivait à cette époque en liaison ouverte avec sa sœur Drusilla, dont il était passionnément épris; mais comme il avait « coutumièrement

¹ Pline, *Histoire Naturelle*, VII, 45.

vécu dans l'inceste avec toutes ses sœurs »¹, peut-être n'était-il pas médiocrement disposé à se regarder comme le père de l'enfant. Toutefois, en admettant qu'il en fût ainsi, l'intérêt qu'il portait au nouveau-né ne tarda sans doute pas à décliner lorsqu'il eut remarqué que le duvet poussant sur la tête du bambin était d'un roux vif, comme les cheveux de tous les Ahenobarbi. Pour sûr, le petit Néron était un Ahenobarbus, et ce fait fut assez déconcertant *pour* Caligula qui n'avait pas encore d'enfant, et vit en conséquence dans ce marmot un cousin, un aîné, un rival de tout fils qui pourrait lui naître à l'avenir. Dans son esprit ténébreux et méfiant commença donc à germer un sentiment de rancune contre Agrippine, Cnaeus et leur bébé; et bientôt il y eut entre eux une hostilité non déguisée.

Quelques mois après, Drusilla tomba brusquement malade et mourut. L'affliction jeta Caligula dans l'égarément. Pendant des semaines, il refusa de se raser la barbe ou de se faire couper les cheveux, et il erra de ville en ville, morose et sauvage, injuriant avec véhémence et parfois condamnant à mort ceux qui ne semblaient pas partager son chagrin de façon suffisamment ostentatoire. Certain sénateur, probablement désireux de gagner ses bonnes grâces, déclara qu'il avait eu une apparition de Drusilla montant aux cieux avec toutes les divinités assemblées autour d'elle en panthéon pour lui faire cortège; là-dessus Caligula décréta qu'elle serait désormais adorée comme une déesse, et qu'une statue dorée de sa Drusilla serait érigée au Forum.

Ce fut peu après cet événement que son cousin Gemellus âgé de dix-huit ans passa de vie à trépas. Ce garçon souffrait d'une toux persistante. Un jour, il rentra dîner en exhalant une forte odeur de pectoral. Caligula lui reprocha d'avoir pris

¹ Suétone, *Caius*, 24. Les relations de Caligula avec Drusilla ne sont pas douteuses, et par conséquent celles qu'on lui impute avec Agrippine sont sans doute plus qu'un commérage.

cette drogue, non pour se dégager la poitrine mais pour s'immuniser contre le poison, car c'était une banale pratique à Rome, à cette époque, pour quiconque allait dîner chez un ennemi, d'absorber un antidote avant le repas.

Gemellus protesta contre l'accusation. Une dispute éclata. A la suite de ce démêlé, Caligula lui envoya après le dîner un message l'invitant à se donner la mort. Le messenger tendit une épée à l'adolescent, mais Gemellus, larmoyant entre deux quintes de toux, répondit qu'il n'avait jamais vu personne se suicider et demanda en tremblant quel était le meilleur moyen de s'y prendre. Le messenger lui expliqua, semblait-il, que l'on devait se mettre la pointe de l'arme à l'endroit du cœur sous le thorax, puis se laisser choir sur elle la tête en avant; et sur ce, l'infortuné jeune homme fit comme on l'y invitait, et il expira dans une mare de sang.

Constatant que ses ordres étaient obéis sur l'heure, Caligula s'amusa désormais à prier toutes sortes de gens de se suicider, et il se divertissait puissamment à les voir se tuer un par un. Il se sentait tout à fait divin de pouvoir dispenser ainsi la vie et la mort, et bientôt il se mit à proclamer qu'il était dieu lui-même. Il se disait en communication constante avec Jupiter, et parfois on pouvait le voir, la main posée contre l'oreille et les sourcils froncés, feignant d'écouter quelque suggestion divine, puis hochant gravement la tête en signe d'acquiescement et murmurant une réponse. Quand la lune se montrait au ciel, il l'appelait sa bien-aimée, et la suppliait à haute voix de venir dans son lit.

Il fit placer dans les temples, pour qu'elles y fussent adorées, des statues de sa propre personne; il ordonna qu'on ne lui sacrifiât que des oiseaux de tout premier choix — paons, flamants, faisans, et ainsi de suite; et bien entendu, la mesure qu'il prit ensuite fut de se constituer grand-prêtre de soi-même, décision d'aspect paradoxal mais qui, si l'on y regarde de plus près, se démontre logique : c'était d'ailleurs dans l'antiquité un lieu commun théologique de l'Orient —

l'incarnation terrestre d'une entité divine rendant hommage elle-même à cette entité. Mais quelquefois Caligula fut en peine de savoir s'il devait se costumer en grand-prêtre et se dire des prières à lui-même et aux autres dieux, ou mettre une fausse barbe comme celle de Jupiter et grimper sur un piédestal pour y recevoir en qualité de dieu l'adoration des mortels assemblés. Il fit installer une machine à tonner, qu'il pouvait faire gronder et rugir d'un tour de manivelle, en même temps qu'il jetait d'en haut des regards foudroyants sur la congrégation; il défiait parfois Jupiter en contestation amicale; mais s'il se produisait une véritable tempête accompagnée de tonnerre et d'éclairs, il était en général si effrayé qu'il avait l'habitude de ramper sous son lit.

Un jour qu'il posait au dieu dans le temple et portait sa fausse barbe, un vieillard, homme de corvées, partit d'un long éclat de rire. Caligula l'envoya chercher et lui cria : « Sais-tu bien qui je suis ? ». « Ma foi oui, répliqua l'autre qui ricanait toujours, tu es un imbécile et un vaurien ! » L'empereur, complètement démonté, se tourna d'un air consterné vers ceux de son entourage : « Qui est cet homme ? », fit-il à bout de souffle. Quelqu'un lui expliqua que c'était simplement un de ces Celtes ignorants du nord de la Gaule, ou d'Angleterre ou d'ailleurs; à la surprise de tout le monde, Caligula l'éconduisit du geste sans le punir.

Il raffolait du théâtre, trouvant un charme particulier à la musique et aux danses; et l'on dit qu'il ne pouvait s'empêcher de s'associer aux chants ou d'imiter les gestes des acteurs. Il aimait prendre part aux comédies de salon, surtout si son rôle lui donnait l'occasion de se travestir, et de préférence en vêtements de femme; et dans la vie de chaque jour ses costumes chamarrés de bijoux faisaient souvent sensation par leur splendeur.

Il semble qu'il ait eu par quelques côtés le sens de l'humour. Un jour que certain gentilhomme avait provoqué un branle-bas superflu en occupant son siège au théâtre, au

cours d'une représentation, Caligula le manda et lui enjoignit de se rendre aussitôt dans l'Afrique du Nord avec une lettre pour le roi de Mauritanie. La lettre, griffonnée sur place, contenait ces simples mots : « Ne faire ni bien ni mal au porteur ». Aux soirées qu'il organisait lui-même, il se laissait entraîner quelquefois par la musique à mimer les acteurs de profession, et faisait rire tout le monde par ses contorsions absurdes. Ou bien il s'habillait comme Vénus ou quelque autre déesse, et dardait longuement sur ses amis ses yeux curieux, ses yeux de serpent qui ne clignotaient point; et ses amis ne savaient jamais s'il plaisantait ou s'il fallait le prendre au sérieux. Ou encore, il montrait à ceux qui l'entouraient des mines féroces de croquemitaine, comme s'il allait tous les faire massacrer; mais on commença bientôt à savoir qu'il répétait ces grimaces devant un miroir dans sa chambre.

Une fois il éclata de rire au dîner, et comme ses amis câlins lui demandaient ce qui lui avait chatouillé le gosier, il les rebuta par sa réponse : c'en était « une bien bonne », dit-il, de penser que sur un simple signe de tête de sa part, ils pouvaient tous avoir la gorge tranchée ! Il avait un cheval favori nommé Incitatus, auquel il assigna une maison superbement meublée, avec une suite princière de domestiques; et l'on donnait des soupers de réunion dont cet animal était l'hôte présumé. Pour comble de farce, il fit de ce cheval un prêtre de son propre temple, et il insinua même qu'il serait opportun d'en faire un consul.

Ses immoralités furent bien pires, que celles de son prédécesseur Tibère, et il se complut à toutes sortes de vices. Il supposait les autres aussi vicieux que lui-même, et la présence de personnes décentes, hommes ou femmes, n'imposait aucune retenue à ses paroles ou à ses actes. Il avait l'habitude de déclarer avec amusement que sa mère était la fille des incestes d'Auguste avec sa fille Julie; et il ne niait pas ses propres actes d'inceste. Il avait toute honte bue à cet

égaré, et les histoires que l'on raconte à son sujet ne sont pas à redire.

La cruauté fut son trait caractéristique saillant; il se targuait d'être inaccessible à la pitié : « Il n'est rien en moi que je trouve aussi admirable — disait-il au Sénat — que mon inflexible rigueur ». Las de prier les gens de se suicider, il fit torturer sous ses yeux et mettre à mort des hommes et femmes de toutes les conditions, en leur infligeant toute espèce d'indignités et d'atrocités; et souvent il fit brûler vifs des gens dans l'amphithéâtre. Les morts lentes étaient les plus suaves à son goût : il déclara maintes fois avoir à cœur que ses victimes se sentissent mourir.

Sa conduite eut un effet remarquable sur sa sœur Agrippine : celle-ci en devint respectable à l'extrême et jusqu'à l'exagération. Elle ne reprochait pas seulement à son frère l'immoralité de sa vie, mais aussi toute sa conception du pouvoir. Caligula basait sa notion de souveraineté sur celle des pharaons grecs de l'Égypte, étant lui-même pharaon héréditaire en sa qualité d'empereur; et il introduisit à la cour une atmosphère orientale de faste et de libertinage ainsi qu'un despotisme personnel de déséquilibré auprès desquels la République apparut comme le fantôme d'un rêve à demi oublié.

Tous les domestiques du palais de Caligula étaient des Égyptiens, et son affranchi favori¹, Hélicon, était natif d'Alexandrie. Il interdit les commémorations annuelles de la victoire d'Actium, cette bataille dans laquelle Auguste avait vaincu Antoine et Cléopâtre. Il reconnut le culte de la déesse égyptienne Isis comme un des cultes officiels de Rome et dé-

¹ Les affranchis, c'est-à-dire les esclaves émancipés, ont joué un rôle important dans l'histoire romaine. A titre de confidents et d'agents personnels des empereurs ils acquirent souvent beaucoup de biens et de pouvoir. Ils devaient leur liberté à leur maître, et c'est pourquoi ils étaient susceptibles d'une exceptionnelle fidélité.

créa une fête annuelle en son honneur¹, attitude directement opposée à celle de Tibère qui avait fait détruire les temples romains d'Isis². Pour justifier ses rapports intimes avec Drusilla, il avait allégué que les pharaons d'Égypte épousaient leurs sœurs, et, avant qu'elle mourût, l'avait déclarée héritière de l'empire, attendu que sous le régime patriarcal égyptien la transmission de la couronne et de tous les biens s'effectuait par la ligne des femmes. Sa grande prétention d'être divin par essence relève des influences égyptiennes, les pharaons étant regardés sur terre comme des dieux véritables; et il se peut que la fausse barbe qu'il portait lorsqu'il était habillé en divinité ait été la même barbe sacrée en plissé que les pharaons et les dieux d'Égypte portaient assujettie au menton avec une courroie.

L'introduction de ces idées étrangères répugna profondément aux patriciens « vieux-jeu » de Rome. Agrippine et son mari se rallièrent au parti de la tradition. Mais en faisant cela, ils furent obligés de se prononcer aussi pour la moralité domestique, puisque les vieilles vertus romaines étaient inséparables de la conception conservatrice d'une société fondée sur le civisme et le patriotisme.

Caligula, de son côté, était soutenu jusqu'à un certain point par l'élément jeune et raffiné de la société romaine; car, quelque tyrannique qu'il ait pu être, et fou, et pervers, on peut au moins dire de lui qu'il encourageait les égaiements, les frivolités et les habitudes de luxe qu'Auguste avait tâché de supprimer. Il voulait faire de Rome une Alexandrie, une resplendissante cité aux jours languides et aux nuits prodigieuses; et sous ce rapport la « coterie des précieux » lui était dévouée corps et âme. Tibère, avec tout son despotisme, avait été romain jusqu'aux moelles, tout comme Auguste avant lui,

¹ L'adoration d'Isis fut introduite à Rome pour la première fois vers 80 av. J.-C. A dater de l'époque de Vespasien, qui régna peu après Néron, ce culte se répandit dans toute l'Europe occidentale.

² Josèphe, *Antiquités Juives*, XVIII, 4; Suétone, *Tibère*, 36.

et s'était même refusé à se servir d'un mot grec ou autrement étranger dans la conversation quand un mot latin pouvait faire l'office; mais à présent les chefs conservateurs de la société, les hommes de la tradition subissaient une éclipse. La coterie des jeunes avait pris le mors aux dents et s'élançait à fond de train, menée par ce jeune empereur dont elle était prête à négliger les excès meurtriers pourvu qu'il se conformât à l'esprit d'extravagance des temps, qu'il donnât à Rome un air de préciosité et de gaieté grecques et entretînt en particulier cette vie nocturne qu'Auguste avait refrénée.

Ainsi, par un curieux changement de fortune, l'immorale Agrippine et son illégal de mari — mais plus spécialement Agrippine — en vinrent à constituer les piliers essentiels de la vieille école, défendant l'austérité, la pureté et le conservatisme étroit de la Rome traditionnelle. Peut-être son expérience neuve de la maternité eut-elle quelque chose à voir avec sa réforme extérieure; ou peut-être fut-elle poussée par cette ambition sans mesure que Tacite considérait comme le principal ressort de toutes ses actions à faire cause commune avec l'élément décent quoique borné de la société, et à croire qu'une vague d'enthousiasme populaire pour la réforme pourrait l'élever ainsi que son époux jusqu'au trône impérial. Cnaeus, après tout, était le petit-fils d'Octavie, sœur d'Auguste : il avait du sang de la famille Julia dans les veines, et le parti aristocratique pouvait voir en lui un empereur éventuel.

Caligula, de toute manière, reconnut dans leur nouvelle attitude une menace précise à sa position; et soudain, à l'automne 39, comme un serpent qui se sent attaqué, il les frappa. Il jeta Cnaeus en prison sous une inculpation de trahison, et contraignit Agrippine à s'exiler dans l'île Pontia, à 80 kilomètres au large de la côte de Campanie; non sans bannir également son autre sœur Julia Livilla, qui paraissait impliquée dans ce complot contre sa personne.

Les deux sœurs furent aussi accusées de rapports mal-séants avec un maquignon sicilien, beau garçon, nommé Sofonius Tigellinus; et cet homme, dont nous entendrons parler de nouveau, fut banni. Puis Caligula mit à mort son propre cousin Aemilius Lepidus, qui avait continué apparemment à jouer le rôle d'un amant de circonstance auprès d'Agrippine jusqu'à l'époque où celle-ci se réforma extérieurement.

Le bambin Néron, qui n'avait pas encore deux ans, fut arraché des bras de sa mère et porté au logis de la sœur de son père, Domitia Lepida, une femme rousse, grasse et déplaisante, accusée des immoralités les plus effroyables par la rumeur publique. Le 11 décembre de l'an 40, Cnaeus, père de l'enfant, mourut d'hydropisie, et aussitôt un autre membre-type de la famille des Barbes de Bronze escamota l'héritage du garçonnet — une fortune rondelette. Entretemps, Agrippine en son lieu d'exil se rongeaient les sangs, de se voir ainsi privée des fastes de la vie et séparée du seul être humain qui lui fût cher — son fils, son petit rouquin, sans savoir même comment il était traité par son infâme belle-sœur.

Après cela, Caligula poursuivit sa carrière d'insanités. Le restant de popularité dont il jouissait était dû aux magnifiques divertissements qu'il procurait au public, et à l'éblouissante splendeur de sa cour. Témoin de ses extravagances à cet égard le fameux pont de bateaux qu'il fit construire à travers le golfe de Baïes, de Bauli (aujourd'hui Bacoli) jusqu'à Puteoli (Pouzzoles), soit un parcours de plus de trois kilomètres. A cette fin, il réquisitionna les bateaux de tous les ports situés en bordure de la côte, et en agissant ainsi paralysa partiellement le trafic maritime et faillit provoquer une famine en Italie.

Les bâtiments furent assujettis ensemble sur une double rangée, et la route fut posée en travers : elle se composait d'un tablier en bois pavé de pierres et recouvert de terre. Il y avait de proche en proche des « stations » approvisionnées

d'eau potable par un aqueduc, et la route était illuminée de nuit par des torches sur toute sa longueur.

A l'inauguration de ce pont — qui n'était censément qu'une construction temporaire — l'empereur le parcourut à cheval d'un bout à l'autre à la tête de ses troupes; et le soir, il donna un grand banquet public où la plupart des invités se groupèrent par petits canots amarrés le long du pont. Or quelqu'un sema la panique, et quantité de gens furent bousculés hors du pont et tombèrent dans l'eau; plusieurs canots chavirèrent. Caligula était ivre à ce moment-là ; on dit qu'il s'amusa bruyamment de l'accident et regarda les noyades avec le plus grand enthousiasme, refoulant les victimes dans l'eau avec autant de célérité qu'elles tâchaient d'en sortir.

Ayant exécuté, assassiné ou fait périr dans les tortures la plupart de ses parents et amis, Caligula divertissait le reste de son entourage épouvanté par des ripailles éperdues où rien, ni l'honneur d'une invitée, ni la vie d'un homme quelconque n'était à l'abri de ses atteintes. Il ne cessait de faire construire des palais merveilleux; et ses galères ou barques de plaisir qui étaient émaillées de pierres précieuses, arboraient des voiles aux multiples couleurs et renfermaient des bains d'eau chaude et parfumée, devinrent légendaires. Les coques de deux de ces barques, dont une fut certainement construite par ses ordres, et l'autre aussi probablement, ont été retirées naguère de la vase du lac de Némi, près de Rome.

Philon, le philosophe juif d'Alexandrie, nous a laissé un vivant tableau de l'empereur occupé activement à surveiller la réfection et la décoration de ses villas et de ses palais. Il y avait eu des troubles à Alexandrie, car si les Egyptiens avaient volontiers admis la déité de Caligula, attendu que leurs pharaons antiques avaient toujours été considérés comme des dieux, les Juifs de cette cité avaient refusé d'adorer un autre que Jéhovah et avaient été gravement persécutés pour cette raison. Philon se mit donc à la tête d'une

députation juive à Rome chargée d'expliquer à l'empereur en personne que ceux de sa religion prieraient toujours le Ciel pour Caligula, mais ne pouvaient absolument pas prier Caligula même; et Philon, avec l'étroitesse peut-être excusable de ses vues religieuses, s'imagina que Caligula se rendrait de toute évidence à son argument.

Quand les délégués arrivèrent à Rome, ils obtinrent audience dans les jardins du palais; mais l'empereur, qui faisait ce jour-là un peu de jardinage paysagiste, se contenta de leur envoyer son salut d'un mouvement de la main et de leur signifier qu'il écouterait une autre fois ce qu'ils avaient à lui dire. Puis il partit pour une-longue tournée d'inspection des villas et pavillons qu'il possédait sur la baie de Naples, et ces Juifs impatients furent obligés de le suivre de place en place, avec l'espoir d'obtenir l'entrevue promise. A la fin, traînant toujours à sa suite, ils se retrouvèrent à Rome, et, après avoir essuyé beaucoup d'autres déceptions, furent introduits en sa présence sur les terres du palais de l'Esquilin, où Caligula donnait des directives aux architectes, entrepreneurs en bâtiment, artistes et décorateurs occupés à rénover l'édifice.

Philon et ses amis se prosternèrent tout de suite sur le chemin de l'empereur; mais Caligula leur fit un terrifiant visage et leur demanda incontinent s'il était réellement vrai qu'ils refusaient de reconnaître sa déité ; et là-dessus il leur envoya une telle bordée de jurons blasphématoires que le chroniqueur juif s'avoue incapable de les transcrire.

Puis l'empereur leur tourna le dos et s'éloigna à la hâte pour examiner les salles fraîchement décorées — non sans que la délégation le suivît à distance respectueuse. Soudain, il s'aperçut derechef de leur présence, et, pointant l'index vers Philon, vociféra : « Toi, pourquoi ne manges-tu pas du porc ? »

Cette saillie provoqua de fous rires chez les courtisans, qui rivalisaient toujours d'ardeur à porter aux nues les facéties du maître; au point que les officiers de la Garde inter-

vinrent au pas de course et bousculèrent tout le monde à coups de coude, en sommant les gens de se tenir; d'ailleurs le calme n'était pas rétabli que l'empereur passait dans la salle voisine.

Au bout d'une heure ou deux les délégués, en proie maintenant à la frayeur et à la lassitude, se firent encore remarquer de lui, et il leur lança une question touchant leur organisation politique; mais avant qu'ils eussent pu répondre, son attention fut distraite une fois de plus, et de longues minutes s'écoulèrent avant que brusquement, il se retournât vers eux : « Vous disiez... ? » leur demanda-t-il, comme si l'interruption n'avait duré qu'un instant.

Philon entreprit de lui détailler la constitution juive; mais l'empereur, après l'avoir regardé quelques moments d'un air absent, s'écarta d'eux en zig-zag. Une vraie farce théâtrale, commente le chroniqueur. Toutefois l'amitié de Caligula pour Hérode Agrippa lui avait inspiré un sentiment de tolérance envers les Juifs; bientôt il émit l'avis que Philon et ses amis étaient plus à plaindre qu'à blâmer de leur fol refus d'admettre sa déité, et ce fut ainsi qu'il les congédia. Il ne put résister malgré tout à l'envie de les taquiner, en donnant des ordres pour que sa statue fût placée dans le Saint des Saints, dans le temple de Jérusalem, et Philon assure qu'en entendant cela, lui et ses amis furent médusés d'horreur et restèrent quelques instants figés sur place.

On ne saurait guère peindre le caractère de Caligula sous des jours trop sombres, et il n'est pas nécessaire de répéter toutes les anecdotes qu'on raconte sur ses cruautés et ses vices pour corroborer l'opinion de Suétone que c'était « un monstre plutôt qu'un homme¹ ». Une histoire encore suffira. L'empereur s'était mis en tête de descendre dans l'arène aux jeux publics, et d'engager la lutte contre un gladiateur de profession, auquel on avait dit de ménager son impérial ad-

¹ Suétone, *Caligula*, 22.

versaïre avec un soin extrême. L'homme éludait tous les coups de Caligula, mais s'abstenait de lui en porter de retour; et à la fin du combat il s'agenouilla pour demander pardon au souverain de lui avoir tenu tête; là-dessus, ce bestial jeune homme le transperça de son épée, puis bondissant, se proclama vainqueur et sortit de l'arène en se pavanant et en agitant au-dessus de sa tête la branche de palmier, emblème de la victoire.

Chose assez curieuse, un être l'aimait, une femme nommée Caesonia, qui n'était pas particulièrement jeune ni belle, et qui était déjà mère de trois enfants qu'elle avait eus d'un autre. Il avait eu, lui, trois ou quatre épouses; maintenant il épousa cette femme en découvrant qu'elle allait avoir de lui un enfant; elle parvint à conserver son affection pour le restant de ses jours. Il avait coutume de murmurer qu'il était tout à fait étonné de ses sentiments pour elle; et bien qu'il la saisit parfois à la gorge pour lui rappeler qu'un jour il la lui trancherait de part en part, elle se bornait à sourire; et il ne toucha jamais un cheveu de sa tête.

Pendant quelque temps encore, Caligula continua la série de ses sévices et oppressions; mais enfin, au début de 41 après Jésus-Christ, il commit la faute d'insulter intolérablement le tribun de sa garde du corps, un certain Cassius Chaerea; aussi lorsque, le soir du 24 janvier, à l'issue d'une représentation amphithéâtrale, l'empereur se permit une fois de trop de tourner ce vieil officier en dérision et de singer sa voix rauque, Chaerea dégaina subitement l'épée et lui en asséna un coup qui lui entailla profondément l'épaule.

Caligula fut trop décontenancé pour jeter même un cri, et Chaerea trop horrifié de ce qu'il venait de faire pour réitérer son coup. L'instant d'après, toutefois, l'empereur cherchait son salut dans la fuite; mais alors, comme si quelque charme s'était brisé, d'autres fonctionnaires tirèrent leurs épées et le frappèrent, car le projet de l'assassiner avait été discuté de-

puis longtemps, bien que personne jusque-là n'eût osé le mettre à exécution.

Caligula, ruisselant de sang, s'affaissa sur le sol : « Je suis vivant, gémit-il, je suis vivant ! », mais on ne saurait dire si c'était pour être épargné ou pour demander que l'on mît fin à son agonie. Dans tous les cas, chacun s'acharna sur lui à coups de taille et d'estoc et lorsqu'on traîna au loin son corps inanimé, il portait plus de trente blessures béantes. Sa femme, Caesonia, se laissa choir sur son cadavre et son bébé lui roula des bras dans la mare de sang. On laissa geindre et s'explorer cette malheureuse pendant quelque temps dans la pénombre; mais à la fin, un soldat s'approcha d'elle et lui dit de s'apprêter à mourir aussi. Elle lui tendit aussitôt son cou nu, presque avec joie; et lorsqu'il l'eut expédiée il prit l'enfant par les talons et lui fracassa le crâne contre la muraille.

Sur ces entrefaites, le jeune Néron était élevé dans l'arrière-maison de Domitia Lepida par les soins d'un maître de danse et d'un barbier; on lui prêtait si peu d'attention que Suétone nous le représente comme un petit miséreux. Il n'avait guère plus de trois ans à l'époque du meurtre de Caligula et végétait dans la maison de sa tante depuis quinze ou seize mois¹.

Domitia Lepida avait une fille avenante, jeune personne au corps bien découplé, amoureuse précoce au visage plein de mollesse, et qui s'appelait Valérie Messaline : celle-ci avait treize ans de plus que son tout jeune cousin Néron, et vers l'époque de la naissance de Néron avait été mariée à

¹ Il en fut retiré un mois ou deux plus tard, et comme il n'avait alors que trois ans un quart, il est improbable que le danseur et le barbier lui aient « inculqué les germes de ses folies d'âge mûr » comme l'expose son biographe allemand Hermann Schiller, *Geschichte des römischen Kaiserreichs*, p. 03.

Claude¹, frère de feu Germanicus et neveu de l'empereur Tibère, c'est-à-dire grand-oncle de Néron. A la mort de Caligula, Claude avait cinquante ans.

Ce Claude était tenu généralement pour un incorrigible sot. Etant enfant, il avait été si maladif et si retardé dans son développement mental que sa mère veuve, Antonia (fille d'Antoine), parlait de lui comme d'un « avorton seulement ébauché, jamais achevé par la nature »; elle lui donna pour tuteur un ancien palefrenier habitué à traiter les mulets rétifs et qui le fouaillait à la moindre provocation.

Sa mère le maria de bonne heure à Aemilia Lepida, l'arrière-petite-fille d'Auguste; mais celle-ci fut enlevée pour la seconde fois avant l'accomplissement du mariage, l'empereur ayant marqué sa désapprobation soudaine de la jeune femme. Claude, fort désemparé, fut alors fiancé à Livia Medullina, qui toutefois tomba malade et mourut le jour même fixé pour les noces. Puis il épousa Plautia Urgulanilla dont il eut deux enfants, un garçon, Drusus (qui mourut en bas âge, étouffé par une poire qu'il mangeait), et une fille, Claudia; mais quelques mois après la naissance de celle-ci, Claude découvrit que sa femme lui était infidèle, et, soupçonnant qu'il pouvait ne pas être le père de Claudia, il divorça et laissa l'enfant toute nue sur le seuil de la porte. Il prit ensuite pour épouse Aelia Paetina, mais divorça d'avec elle lorsqu'elle lui eut donné une fille, Antonia, sous prétexte que c'était une femme lascive; la vraie raison, c'est que Domitia Lepida lui avait offert sa fille, la gracieuse Messaline.

Malgré le développement lent de son intelligence, Claude était devenu un être assez raisonnable; il menait une vie douce et paisible, faisait de temps à autre de menus travaux littéraires et s'offrait même le luxe de recherches historiques en préparant une histoire de l'Etrurie et d'autres études sur

¹ Son nom complet était Tiberius Claudius Drusus Nero Germanicus. Il naquit le 1^{er} août de l'an 10 av. J.-C.

l'antiquité, toutes perdues pour nous. Il n'en était pas moins très sensible aux charmes des femmes; et ses excès de chambre à coucher n'avaient d'égaux que ses excès de table. Chaque jour il buvait et mangeait jusqu'à s'assoupir et à ronfler; là-dessus, ses invités le criblaient de noyaux d'olive ou de miettes de pain, ou lui faisaient quelque niche comme de lui poser ses savates entre les mains de manière qu'à son réveil il pût s'essuyer les yeux avec. Le manque de respect avec lequel Claude était traité se révèle de façon imagée dans ce propos de Suétone que « si par hasard il était en retard pour dîner, il lui fallait faire pendant quelques moments le tour de la salle avant de pouvoir trouver une place à table »!

Messaline lui avait donné une fille, Octavie, en 39 après Jésus-Christ, alors qu'elle avait quinze ans; et maintenant, à l'âge de dix-sept ans, elle allait avoir son second enfant lorsque la mort de Caligula mit en vedette, d'une façon subite et tout à fait inopinée, cet imbécile de Claude. Il se trouvait par hasard au palais lors de l'assassinat, et, terrifié, se cacha derrière un rideau de peur d'être occis à son tour; mais un soldat qui passait vit ses pieds avancer de dessous la tenture, et, fondant sur lui, le sortit de force. Claude fut saisi de frayeur panique en pensant que son heure dernière était venue, et les dents lui claquaient; mais le soldat fut encore plus effaré de le reconnaître, et dans sa surexcitation se jeta à ses pieds en le saluant du titre d'empereur. Du reste, Claude était plus populaire auprès des troupes qu'il ne s'en doutait, car il était l'unique frère survivant de leur héros favori Germanicus, et les soldats l'aimaient au surplus comme un personnage sans cérémonie, bon vivant, paillard, sur le compte duquel ils pouvaient faire leurs plaisanteries incongrues, tout comme leurs pères avaient blagué Jules César qu'ils appelaient familièrement « l'adultère chauve »¹. Claude, en

¹ Suétone, *Jules César*, 51.

conséquence, se laissa persuader d'affronter les autres soldats de la garde, qui vaguaient rageusement à l'entour du palais en essayant d'empêcher les domestiques de s'enfuir; et ces hommes aussi, moitié pour se gausser, le saluèrent empereur.

Le Sénat, en fait, ne parvenait pas à trouver d'empereur, et le jour suivant on parla fort d'abolir le pouvoir impérial et de rétablir la République dans le plein exercice de fonctions qui, depuis l'époque d'Auguste, avaient été purement nominales; mais à la fin on résolut de laisser la troupe avoir le dernier mot, et l'honneur du trône fut offert à Claude tout bouleversé, qui avait passé une nuit d'agonie mentale sous les verrous de la caserne.

Pendant le premier mois de son règne il demeura caché dans le palais, les genoux tremblants, de peur qu'un autre prétendant au trône ne surgît et ne vînt l'assassiner; et ce fut au cours de cette période — le 12 février, pour être exact¹ — que Messaline accoucha d'un second bébé. L'enfant était un garçon, qui fut nommé Tibère-Claude, mais en vint plus tard à s'appeler Britannicus en commémoration de la conquête de la Grande-Bretagne, qui eut lieu en 43 après Jésus-Christ; et quand enfin Claude trouva le courage de paraître en public, ce fut en portant l'enfant dans ses bras, de façon à faire appel au sentiment public. Il pensa qu'il ne risquait guère d'être tué pendant qu'il dorlotait un bébé; mais, en réalité, personne ne voulait lui faire de mal. Caligula avait tellement déshonoré la famille Julia que l'on consentait volontiers à en revenir à quelqu'un de la Gens Claudia, même au neveu de feu l'empereur Tibère, si stupide qu'il fût.

Un des premiers actes de Claude fut de rappeler d'exil ses nièces, Agrippine et sa sœur Julia Livilla, aussi bien que le

¹ Suétone (*Claude*, 27) dit que l'enfant naquit au vingtième jour du règne, le 24 janvier étant le premier jour.

maquignon Sofonius Tigellinus qui avait été accusé d'être leur amant.

CHAPITRE III

L'ENFANCE DE NÉRON, DE 41 À 48 AP. J.-C. — LA LUTTE ENTRE SA MÈRE AGRIPPINE ET L'IMPÉRATRICE MESSALINE. — CARACTÈRE DE CLAUDE, L'EMPEREUR RÉGNANT.

Depuis un an et demi, Agrippine était une exilée dans les trances : de jour en jour elle s'attendait à recevoir de son frère l'ordre abhorré de se suicider. Elle n'avait plus que l'espoir quotidien de survivre jusqu'au lendemain; car, à tout moment, quelqu'un pouvait déposer contre elle une accusation vraie ou fausse, en déclarant qu'elle avait communiqué avec une des nombreuses personnes soupçonnées de comploter le renversement de l'empereur, ou qu'elle avait maudit ce dernier, ou souhaité sa mort. Un simple racontar de la sorte émanant par exemple d'un domestique froissé suffisait pour mettre fin à sa vie; un seul petit mot que la colère lui aurait arraché, rapporté par un esclave ou un soldat ayant envie d'une récompense, pouvait provoquer l'arrivée dans son île solitaire d'un officier portant l'ordre de l'empereur de s'ouvrir les veines du poignet et de se saigner à blanc, suivant la mode ordinaire. Des dizaines et des vingtaines de gens avaient déjà reçu pareil ordre de Caligula, ou de Tibère avant lui; et elle ne pouvait compter y échapper.

Aussi quand lui fut apportée — par un de ces messagers dont l'arrivée dans l'île était pour elle un sujet d'affres intermittentes — la triple nouvelle du meurtre de son frère, de l'avènement de son oncle Claude et de son propre rappel à Rome, dut-il lui sembler que les cieus s'étaient ouverts soudainement pour l'aveugler de leur splendeur, et que l'effroyable nuée du destin qui la menaçait s'était miraculeusement dissipée. Elle avait vingt-cinq ans à cette époque, et c'était une femme d'une beauté remarquable : les lignes anguleuses de sa mâchoire et la fermeté des plis de sa bouche

étaient tempérées dans leur expression par ses yeux aux larges orbites et par l'onction de sa chevelure qui lui descendait bas sur le front et se divisait par le milieu, s'épanchait en ondes sinueuses sur ses oreilles et se bouclait derrière la nuque. Toute à sa joie et à son réconfort, Agrippine dut paraître radieuse en vérité quand on l'introduisit dans le palais en présence de Claude; et l'accueil que lui fit ce dernier fut, à n'en pas douter, extrêmement affectueux. Il avait toujours aimé tendrement cette nièce à lui; et de fait, lorsqu'il séjournait auprès d'elle à Antium, juste au moment où elle venait de donner naissance à Néron, quelqu'un avait proposé de donner à l'enfant son nom à lui de Claude. Elle avait dédaigné cette suggestion en son temps, car l'oncle Claude était alors considéré comme un zéro, et personne n'avait rêvé qu'il serait un jour empereur.

L'entrevue d'Agrippine avec la nouvelle impératrice Messaline ne pourrait guère avoir été cordiale, même en faisant la part de l'éternelle duperie des saluts entre femmes. La belle Messaline, comme il a déjà été dit, avait alors dix-sept ans et venait d'être mère d'un garçon, Britannicus, enfant à mauvaise étoile. A peine pouvait-elle encore avoir dressé le bilan de la bonne fortune qui lui était échue en sa qualité de maîtresse de l'Empire romain; et, sentant que sa position avait toujours l'insécurité, le peu de substance et l'évanescence d'un songe merveilleux, peut-être vit-elle dans cette arrivée d'Agrippine l'intrusion d'une réalité dure et déconcertante dans son bonheur imaginaire.

L'exilée revenant d'outre-tombe — et qui, détail assez curieux, était à la fois sa tante et sa nièce¹ — était la fille du héros le plus idolâtré de Rome, de feu Germanicus; et de plus elle descendait du grand Auguste. Elle représentait, par

¹ Nièce, parce que l'époux de Messaline, Claude, était l'oncle d'Agrippine; et tante, parce que Messaline était fille de la sœur du mari d'Agrippine, Domitia Lepida.

suite, à la fois la famille Julia et la famille Claudia, tandis que ni Messaline ni Claude ne pouvaient se réclamer d'une aussi glorieuse lignée. Agrippine était jeune et belle encore, et, comme elle était veuve, se trouverait bientôt un autre mari qui par l'intermédiaire de son épouse deviendrait peut-être le rival de Claude, homme si faible d'esprit que l'on pouvait à peine prévoir qu'il détiendrait longtemps les fonctions impériales. Et alors, par surcroît, le fils d'Agrippine, le petit Néron, deviendrait en grandissant l'inévitable rival du garçon de Messaline, Britannicus.

La première question d'Agrippine dut être pour s'informer du bien-être de ce Néron; Claude et Messaline furent à même de répondre qu'il était sauf aux mains de la mère de Messaline, Domitia Lepida, mais la jeune impératrice ne devait pas ignorer qu'Agrippine découvrirait bientôt la négligence fruste dont il avait été l'objet. Il y avait ainsi, présentes dès l'abord, des causes possibles d'inimitié sérieuse entre les deux femmes; et nous assisterons dans les pages qui suivent à la genèse de ces hostilités.

Du palais, Agrippine se rendit au logis de sa belle-sœur Domitia Lepida. Elle fut révoltée d'y trouver Néron, bambin de trois ans, à la charge négligente du danseur et du barbier que nous avons dits — Néron, petit rouquin à frimousse triste, mal nourri, privé d'affection et traité avec toute l'indigence de cœur que l'on montre si souvent au parent pauvre. Le petit-fils de Germanicus, le descendant direct du divin Auguste, traité comme un misérable ! Le cœur d'Agrippine se mit à brûler de feux inaccoutumés; et à partir de ce moment — c'est mon impression — sa maîtrise, sa dignité, tout l'étalage de moralité que lui avait imposé sa réputation au genre de vie de Caligula, ne furent que les déguisements d'un impitoyable désir de revanche, cruel et calculateur, qui n'avait d'autre argument à invoquer que l'exemple de la femelle défendant son petit.

Elle voulait de l'argent pour se réhabiliter elle et son garçon : à tout prix il lui fallait de l'argent, par tombereaux, par montagnes. Lorsque Caligula l'avait bannie, il avait vendu aux enchères tout ce qui lui appartenait, et avait promptement dilapidé le produit de l'opération : sa maison, son mobilier, ses bijoux, ses esclaves, ses chevaux, tout avait été vendu; et maintenant elle constatait que les terres de son mari avaient été saisies par le frère survivant de Cnaeus, et que l'héritage de son garçon lui avait été soustrait.

Elle en appela comme il va sans dire à son oncle Claude, en vue de recouvrer les biens perdus; et Claude put lui restituer quelques-unes des terres des Ahenobarbi. Mais ce n'était pas assez : elle voulait ne le céder qu'à l'empereur en richesse, et ce qu'elle en faisait n'était pas exclusivement pour elle, mais pour l'amour de son garçon et l'honneur de la famille Julia. L'amour de l'argent était un trait de la famille. Son frère défunt Caligula s'était vautré dans les monceaux de pièces d'or de son trésor privé, de façon à sentir les jaunets se presser contre son corps; il enlevait ses chaussures pour éprouver la sensation d'un homme guéant un ruisseau d'or; et le mobile subconscient de ces folles fantaisies n'était autre que le délice de posséder de la richesse. Mais alors que Caligula s'était plu à dépenser son avoir sans discernement, à le gaspiller, à le jeter en l'air pour le faire attraper par ses esclaves, à le lancer aux foules à pleines poignées en averses éblouissantes, Agrippine avait des instincts de femme d'affaires. Elle ne fut jamais généreuse, jamais prodigue; elle était mercenaire, économe et parcimonieuse; elle savait ce que c'était que d'être dans le dénuement; elle connaissait le pouvoir de l'argent, et justement elle en avait un besoin désespéré à cette heure pour satisfaire ses ambitions.

Il faut également se souvenir qu'elle avait dans les veines le sang qui avait incité son frère à tous les genres de crimes; et bien qu'elle fût devenue — à force de détester la conduite de Caligula — un pilier même de cette vieille école de simpli-

cité et de respectabilité dont son bisaïeul Auguste avait été la pierre angulaire, Agrippine était prête à recourir aux procédés extrêmes pour atteindre son but : « Dans son intérieur, dit Tacite¹, elle ne souffrait pas de dérogation à sa chasteté, sauf pour servir les intérêts de son pouvoir », et cette remarque cynique explique sa conduite.

Il existait un nommé Passienus Crispus, qui était marié à une autre belle-sœur d'Agrippine, Domitia (sœur de cette Domitia Lepida dont nous avons parlé) et qui était l'un des hommes les plus riches de Rome. Si seulement elle pouvait capter son amour, elle obtiendrait à la fois l'argent voulu et la vengeance cherchée sur sa belle-sœur pour qui elle éprouvait, par coïncidence, une aversion cordiale. Elle se mit donc en devoir de conquérir les affections du précieux Crispus; au reste, tandis qu'elle exerçait sur lui ses séductions, les flammes d'ambition dont s'illuminaient les cavernes glacées de son propre cœur purent être prises par Crispus pour les feux de la passion et faire naître un amour équivoque au cœur de celui-ci. Ce n'était pas une mince chose que d'être aimé d'une princesse de la famille des Jules.

Sur l'injonction d'Agrippine, Crispus divorça d'avec Domitia furieuse et il épousa la séductrice; mais peu après, voire dès qu'il eut fait un testament léguant à celle-ci sa vaste fortune — à cumuler avec ce qui venait d'être sauvé de l'héritage des Ahenobarbi — il mourut mystérieusement, et dès lors Agrippine, douceuse et désinvolte, fut à même de reparaître dans la société romaine comme la dame la plus importante et probablement la plus riche du pays, à l'exception près de sa nièce l'impératrice Messaline et de l'ex-impératrice Lollia Paulina, femme divorcée de feu l'empereur Caligula et notoirement la femme la plus riche du monde. Tout le monde disait bien entendu qu'Agrippine avait empoisonné Crispus pour faire de la place à un mari plus désirable

¹ *Annales*, XII, 7.

encore; mais maintenant Agrippine avait repris son armure de décence froide et hautaine, et les flèches du scandale ne pouvaient l'atteindre.

Avant que l'année 41 fût révolue, Messaline avait frappé un premier coup dans la guerre qui allait la mettre aux prises avec Agrippine. Redoutant, comme nous l'avons dit, que le fils de celle-ci ne prétendît un jour au trône au détriment de son propre garçon — car le pouvoir impérial n'était aucunement héréditaire au sens légal — elle prit des dispositions pour faire assassiner l'enfant de sa rivale. Messaline n'avait pas ses vingt ans; elle ne régnait que depuis quelques mois; mais elle était déjà familiarisée avec les coutumes et pratiques de la famille impériale et n'ignorait pas que l'on recourait toujours au meurtre privé lorsque le personnage à éliminer ne se prêtait pas à une exécution en règle ni au suicide forcé.

Un jour que Néron sommeillait dans son berceau, quelques hommes apparemment aux gages de l'impératrice, et qui s'étaient dissimulés tout près, tentèrent de l'étrangler; mais l'approche de sa mère les effaroucha et les fit décamper. On découvrit alors qu'une vieille peau de serpent¹ avait été placée sous l'oreiller de l'enfant, probablement par sa nourrice, en guise de protection magique contre le mal; et Agrippine eut la superstition d'attribuer le salut de son fils au pouvoir de ce charme.

Mais une peau de serpent avait aussi, d'après le folklore du temps, une autre vertu occulte, celle de valoir de grands honneurs à son possesseur par le ministère d'un homme plus ou moins âgé: cette fantaisie de l'imagination populaire avait son origine dans la croyance qu'un vieux serpent renouvelle sa force et se rajeunit par la mue.

¹ Dans les récits postérieurs, cette peau de serpent devient un serpent vivant.

Agrippine se consola donc à la pensée que son garçon serait évidemment comblé d'honneurs à l'avenir par l'oncle Claude, qui était déjà entre deux âges; et de la peau du serpent elle fit faire un bracelet qu'elle obligea Néron à porter toujours. Elle n'en craignait pas moins pour la sécurité de son jeune fils et pour la sienne; et le terrible danger auquel ils étaient exposés l'un et l'autre lui fut dévoilé derechef par une seconde initiative de Messaline.

Ainsi que nous l'avons dit, la sœur cadette d'Agrippine, Julia Livilla, avait été rappelée d'exil en même temps qu'elle par Claude; mais cette jeune femme de même souche que Caligula et dévoyée par lui dans sa prime jeunesse, puis encouragée par lui dans ses affaires d'amour¹ et qui, après des mois d'abstinence forcée, retrouvait maintenant la liberté de mœurs du palais, se vit bientôt impliquée dans des intrigues amoureuses; dans ce domaine elle entra en rivalité avec la jeune impératrice elle-même, promptement revenue des émotions de sa maternité récente à celles dont la maternité résulte assez fréquemment.

Or, Agrippine était fort liée avec le philosophe Sénèque, et, semble-t-il, avait été vue maintes fois en sa compagnie, de même que sa sœur Julia; car c'était un homme de cour assez lancé dans le grand monde. Soudain Messaline, comme pour donner un avertissement à Agrippine, fit accuser Julia de rapports déshonnêtes avec Sénèque; et l'empereur ahuri que sa femme menait par le bout du nez donna, malgré lui, l'ordre de bannir Julia une fois de plus et d'exiler Sénèque dans l'île sauvage de la Corse. Quelques semaines plus tard l'infortunée Julia fut mise à mort.

Agrippine dut chanceler sous le coup. Elle sentit que ce serait son tour la prochaine fois, car elle et son fils étaient les derniers de la branche mère des Julii; d'ailleurs la crainte que Messaline entretenait vis-à-vis de sa rivale était beau-

¹ Suétone, Caligula, 24.

coup plus active que les affections familiales de Claude, et sa volonté beaucoup plus forte que la sienne à lui. Manifestement le seul parti à prendre pour Agrippine était de mener une vie aussi tranquille et inoffensive que possible en s'abstenant du mariage et en limitant le nombre de ses amis; et c'est ainsi que, durant les quelques années qui suivent, l'histoire n'a rien à enregistrer sur son compte. Consciente du péril de mort où elle était, elle semble avoir vécu dans la retraite en se consacrant à l'éducation de son fils et sans même oser faire cela de manière trop visible.

Ce n'était pas une femme de grande intelligence, mais elle se tenait très au courant des opinions du jour. Elle savait que le public, écœuré du libertinage de la haute société, vivait de bord vers la morale ancienne; et elle se rendait compte que la manœuvre de Messaline contre Julia Livilla était une cynique tentative pour démontrer que la cour se réformait moralement, en même temps que c'était un acte d'hostilité privée. Cependant le nom de Messaline groupait à présent autour de lui toute une ribambelle de scandales, et au fur et à mesure que les années passaient se multipliaient les situations criantes dans lesquelles l'impératrice était découverte. Déjà le nombre d'hommes qu'elle avait détournés du sentier de la vertu sous le nez de son époux affaibli et gâteux était devenu un thème général de conversation; et Agrippine, qui surveillait dans le calme le cours des événements, pouvait voir que l'empereur risquait de perdre son restant de popularité en fermant ainsi les yeux sur les excès de cette femme sotte et intraitable.

Voilà pourquoi elle se résolut à élever Néron dans l'étroit et le droit chemin : elle l'éduquait en vue de faire de lui un second Auguste, un chef en définitive de la réforme morale qui le porterait triomphalement au trône lors de la débâcle à venir, celle-ci ne semblant plus pouvoir être évitée. Elle n'ambitionnait pas moins pour son fils : il serait le prochain empereur si seulement Claude vivait assez pour le voir arri-

vé à l'âge d'homme. Avec diligence, rudesse même, elle entraîna le garçonnet à devenir le réformateur futur; et elle était si sévère pour lui, si exclusivement la source de son existence malgré tout, qu'elle lui inspira une crainte respectueuse qu'il ne parvint jamais à surmonter.

Dominant les tendances de sa propre nature — nature à la fois sans-cœur, au moral, et sensuelle au physique — Agrippine présentait aux gens de son entourage un visage froid et vertueux, un impassible et dur visage aux lèvres minces. Peut-être brûlait-elle intérieurement des feux d'une passion inassouvie, d'une ambition contrariée, d'un dévouement à peine celé pour son jeune fils, d'une haine impuissante contre ceux qui menaçaient ce dernier; mais au dehors d'elle-même c'était une jeune veuve calme et chaste, menant une vie à laquelle les mauvaises langues ne pouvaient trouver à redire.

Ainsi du moins lis-je son caractère quand je m'efforce à concilier sa position de pilier des convenances sociales avec ses antécédents moraux qui sont si choquants. Il est clair qu'elle était pieuse et chaste extérieurement. Tacite dit que sa manière était grave, froide et ostensiblement vertueuse; dans un discours public on la dépeignit comme une femme d'une pureté sans tache et d'une rigoureuse tenue morale¹; et du reste, comme nous le verrons, elle introduisit dans la maison impériale la plus sévère simplicité de mœurs, et poursuivit des gens pour immoralité. Cependant, au même instant nous avons à nous la représenter comme membre d'une famille infâme, comme associée aux appétits d'un frère pervers et d'un cousin, séductrice et peut-être meurtrière de Crispus, maîtresse d'au moins deux autres hommes², et en fin de compte comme le traître du mélodrame... Passionnée, ardente et arbitraire : certes, elle doit avoir été tout cela;

¹ Tacite, *Annales*, XII, 6, 7.

² Claude et Pallas.

mais en même temps austère, dure et prude à l'excès; or la contradiction sera compréhensible sans doute si l'on se souvient que tel membre d'une famille naturellement dissolue, qui a d'abord éprouvé une tendance inassouvie à l'immoralité et au vice, devient souvent l'adversaire le plus intolérant de cette tendance lorsqu'il la voit s'exprimer chez autrui. Il n'est puritaine aussi glaciale que la pécheresse contrariée dans ses désirs.

Quoiqu'il en soit, en 47 après Jésus-Christ, alors que Néron avait à peu près dix ans, se produisit un incident qui fut à la fois pour sa mère une source de joies et de terreurs. En l'honneur du huitième centenaire de la fondation de Rome on donnait en spectacle le traditionnel « jeu de Troie » dans lequel deux troupes de cavaliers formées de jeunes garçons des plus nobles familles se livraient l'une à l'autre un simulacre de bataille. C'était un jeu dangereux et qui occasionnait si souvent des accidents graves à la jeunesse qu'Auguste avait été obligé d'y mettre fin, lorsqu'un de ces adolescents en fut revenu estropié pour la vie¹; mais il fut remis en usage par la suite. Dans ce cas particulier, l'une des troupes devait naturellement avoir pour chef le jeune fils de l'empereur, Britannicus, alors âgé de six ans; mais au grand effroi d'Agrippine les organisateurs de la fête choisirent Néron pour conduire à l'attaque la troupe adverse.

Or la mère de Néron lui avait souvent conté avec quel brio son légendaire ancêtre Jules-Ascagne, le fondateur de la famille Julia, s'était battu sur les plaines de la Troade, et de même, dans cette bataille mimique, le petit rouquin, tout fier de son ascendance et encouragé par les clameurs approbatives d'une vaste-affluence de monde, se comporta avec beaucoup d'entrain et de fougue en lançant son cheval au galop, en brandissant son épée-joujou et en suffoquant presque Britannicus au milieu d'un nuage de poussière. A la

¹ Suétone, *Auguste*, 43.

fin du combat il fut l'objet d'une formidable ovation, tandis qu'on ne prêtait guère attention à son cousin.

Claude était trop nonchalant ou trop indifférent pour garder une vive rancune de ce manque d'égards envers son fils; mais son épouse Messaline dut en concevoir de la rage; avec cette témérité toujours croissante qui maintenant la poussait aussi souvent au meurtre de circonstance qu'à l'adultère fortuit, elle aurait probablement attenté une seconde fois à la vie de Néron s'il ne lui était arrivé tout-à-coup un désastre, comme nous le raconterons au prochain chapitre.

L'empereur Claude, né l'an 10 avant Jésus Christ, était maintenant un homme de cinquante-sept ans; il portait même plus que son âge, car il était dans un état souffreteux qui le paralysait par degrés; tandis que Messaline avait vingt-trois ans, était florissante de santé, passionnée, romanesque, si tant est qu'un roman quelconque puisse se soutenir au milieu d'infidélités multiples. Ses affaires d'amour étaient à présent si notoires que même sa mère, l'infâme Domitia Lepida, ne voulait plus lui parler; mais son mari les ignorait, ou bien il était trop malade ou trop profondément blessé pour faire entendre la moindre protestation. La réputation de Messaline était si déguenillée que des propos libidineux lui attribuaient l'habitude de fréquenter les maisons populeuses et mal famées chaque fois qu'elle était à court d'amants dans son palais; mais comme c'est la même histoire banale que l'on raconte sur les courtisanes fameuses de l'antiquité, nous pouvons la regarder moins comme une donnée de fait que comme un indice de sa tenue morale et des suppositions de nymphomanie que celle-ci évoquait dans l'imagination du public.

L'empereur, encore très épris d'elle, était une figure risible et cependant pathétique. C'était un homme grand, à la lourde stature, imberbe, aux cheveux gris : « Il y avait dans son port un certain air de grandeur et de dignité, soit qu'il fût debout, soit qu'il fût assis, mais surtout lorsqu'il reposait;

du reste ses genoux sans force fléchissaient lorsqu'il marchait »¹, il avait par suite le pas traînant et frottait ses chaussures contre le sol. L'expression de son visage disait l'hébétude et la perplexité; son front était sillonné de rides; ses yeux bleus et chassieux avaient un regard curieusement douloureux; sa bouche était agitée d'un continuel tremblement; son menton était sans apparence, sans énergie. Un tic nerveux faisait branler sa tête de façon perceptible; et au moindre bruit insolite il partait en campagne, ou bien il regardait autour de lui d'un air niais, comme si quelque chose le tracassait. Son bégaiement était aussi très confus, souvent il ne parvenait pas à se faire comprendre.

A son ordinaire, il était de bonne humeur, et même il était renommé pour ses fréquents accès de rire bruyant, quasi-stupide. Un jour par exemple, comme il lisait devant une assemblée solennelle un de ses propres essais d'histoire, l'embonpoint de certain personnage fit crouler l'estrade sur laquelle il siégeait, et aussitôt l'empereur de se livrer à des explosions suraiguës d'hilarité qui se répétèrent à mainte reprise chaque fois qu'il y songeait. Parfois pourtant, Claude perdait patience, et dans son courroux il faisait une contenance des plus répugnantes, car l'écume lui venait à la bouche, ses yeux roulaient dans leurs orbites et sa tête avait des secousses spasmodiques.

Son trait de caractère le plus fâcheux était la joie imbécile mais non sadique à ce qu'il semble, qu'il prenait à infliger des souffrances; aussi le voyait-on souvent se diriger de son pas traînant vers la prison pour assister à la torture ou à l'exécution des criminels; et dans l'arène, il tolérait rarement que l'on fît grâce à un gladiateur vaincu. Il éprouvait grand plaisir à voir livrer des gens en pâture aux bêtes féroces, et si le personnel de l'amphithéâtre négligeait sa tâche, Claude ordonnait brusquement de jeter aux lions un menuisier en

¹ Suétone, *Claude*, 30.

décors, un machiniste, à tout hasard un avertisseur. Il était impitoyable aussi dans ses condamnations à mort lorsqu'il rendait la justice : il n'y eut pas moins de 35 sénateurs et de 300 chevaliers¹ exécutés par ses ordres. Ces ordres étaient donnés si capricieusement d'ailleurs que souvent il n'en avait plus mémoire dans la suite, et mandait auprès de lui des hommes qu'il avait fait ainsi périr, oubliant totalement qu'ils ne vivaient plus pour répondre à ses convocations.

A d'autres égards pourtant Claude était affable, prévenant et humain jusqu'au comique. Une fois, dans un grand dîner, un de ses invités ayant dérobé la coupe en or dans laquelle il avait bu, Claude, pour le punir, se contenta de l'inviter une seconde fois et de ne faire mettre devant lui que de la faïence. Dans une autre occasion, un convive s'était rendu gravement malade en faisant des efforts de bon ton pour se retenir de vomir; l'empereur rédigea aussitôt un édit au peuple de Rome — lequel édit toutefois ne fut jamais publié — permettant à ses sujets de « donner libre cours à leurs vents quand ils étaient à table »². C'était un joueur invétéré, qui ne cessait de manier le cornet à dés; et de fait il fit installer un tablier de jeu dans son char pour pouvoir jouer aux dés avec un ami lorsqu'il prenait l'air ou allait en voyage.

Il était d'une extrême gourmandise à ses repas, et les odeurs de cuisine le faisaient toujours renifler avec exaltation. Un jour qu'il jugeait une affaire au tribunal, l'agréable fumet du déjeuner des prêtres, dans le temple d'en face, vint errer jusqu'à ses narines; à l'émoi des plaideurs, Claude pris d'une sorte de ravissement se leva de son siège de magistrat, et franchit la voie publique pour demander une portion du repas. Il se grisait chaque soir, et s'assoupissait fréquemment sur le sofa de sa salle à manger, la bouche ouverte; et

¹ Chiffres de Suétone, *Claude*, 29; mais Sénèque, *De Morte Claudii*, dit 30 sénateurs et 315 chevaliers.

² Suétone, *Claude*, 32.

alors ses médecins saisissaient l'occasion propice de lui chatouiller la gorge avec une plume de manière que son estomac trop chargé pût se libérer sans douleur tandis qu'il rêvait étendu. Parfois il tombait en plein sommeil pendant qu'il s'occupait de ses affaires, et ses ministres étaient alors obligés de parler fort ou de cogner dans les meubles afin de le réveiller.

Le poids des ans et son infirmité ne le corrigèrent pas de ses attachements déplacés pour l'autre sexe; le mieux à dire de lui sous ce rapport c'est qu'il ne se montrait pas enclin aux dépravations du temps, et que les propensions homosexuelles de Jules César, de Tibère et de Caligula, lui furent complètement étrangères. C'était en fait un vrai type de roué, regardant d'un œil égrillard toute jolie femme de rencontre, et faisant montre cependant d'une affection larmoyante pour Messaline, très enflammé même lorsqu'elle daignait lui prêter la moindre attention. Il se dévouait au bien-être de leurs deux enfants Octavie et Britannicus, comme à celui de sa fille d'un premier lit, Antonia : tous trois demeuraient avec lui au palais et prenaient habituellement avec lui leurs repas. Il aimait aussi les animaux, et un caniche blanc, qui ne sut jamais que Claude était empereur, resta son ami jusqu'au bout pour des raisons de pure affection.

Le défaut de respect dans lequel Claude était tenu amena deux ou trois tentatives de rébellion; et il avait toujours tant peur d'être assassiné qu'il faisait fouiller tous les gens avant de les admettre en sa présence, pour le cas où ils auraient caché des armes. Au demeurant, la société romaine en général le tolérait comme un homme bien intentionné, vulgaire et d'esprit simple; mais le fait qu'il se fourvoyait très souvent dans ses paroles ou qu'il oubliait de se conduire avec la dignité voulue faisait regimber à son endroit la noblesse de vieille trempe. De plus, il aimait trop la culture grecque et la langue grecque pour plaire aux patriotes d'esprit rétréci, aux

yeux desquels rien de ce qui n'était pas romain ne méritait l'admiration; et le grand respect qu'il témoignait à la mémoire de son grand-père Antoine passait jusqu'à un certain point pour du manque de déférence envers celle d'Auguste.

Non content d'être suspendu au geste et à la voix de Messaline, il était, d'autre part, entièrement aux mains de trois affranchis âgés — anciens esclaves qui avaient été émancipés puis investis de hautes fonctions : Narcisse, Pallas et Polybe. Le premier nommé d'entre eux était, peut-on dire, le véritable souverain de l'Empire romain. Narcisse avait le mérite d'aimer son maître; mais les deux autres semblent avoir assailli et importuné de leurs exigences ce pauvre César à tête faible, et avoir fait des gorges chaudes derrière son dos — en quoi ils n'étaient pas les seuls, car Claude était en butte à mille plaisanteries, et, à vrai dire, était souvent traité en public avec mépris. Un jour par exemple qu'il jugeait une affaire au tribunal, un plaideur irrité lui jeta à la face l'épithète de « vieux toqué »; et dans une autre circonstance un plaignant exaspéré lui lança son grimoire à la figure.

Agrippine épiait le cours des événements avec une anxiété intense autant qu'impuissante. Si Claude allait mourir ou être détrôné sous peu, les chances qu'aurait son fils Néron de devenir empereur seraient infimes. Ni lui ni Britannicus n'étaient en âge de monter sur le trône et dans ce cas il se pouvait fort que le pouvoir impérial fût aboli et la République restaurée dans son autorité perdue. Son seul espoir était que son oncle vécût jusqu'à ce que Néron parvînt à l'âge d'homme ou à peu près, et qu'il soutînt sans trop d'à-coups sinistres le prestige de ses fonctions.

La santé de Claude devenait de plus en plus précaire, mais si l'on y prenait garde et attention son effondrement physique, sinon mental, pourrait être différé de quelques années; mais qui était à la cour pour le soigner ? Ce n'était toujours pas Messaline : elle ne pouvait supporter de le voir.

Ni ces trois affranchis qui se tenaient toujours à ses côtés : ils avaient tous fait fortune, et ils étaient prêts à se retirer.

Si seulement elle pouvait élire domicile elle-même au palais, prendre soin de lui, veiller sur sa santé, l'empêcher de se tourner en ridicule, tout irait bien peut-être. Après tout, c'était son oncle; et quoi de plus convenable qu'une nièce s'occupant de son oncle ? Toutefois il lui fallait se débarrasser d'abord de son ennemie, Messaline : il n'y avait pas place pour elles deux, et Agrippine savait très bien que toute intervention de sa part dans les affaires du palais aurait ce seul résultat que Messaline s'emploierait de tout son pouvoir à supprimer l'intruse.

CHAPITRE IV

LE COMLOT CONTRE L'IMPÉRATRICE MESSALINE. — SON MARIAGE AVEC SILIUS. — SA MORT (48 AP. J.-C.). — NÉRON ET SA MÈRE ARRIVENT AU PALAIS.

En 48 après Jésus-Christ, Messaline était dans sa vingt-quatrième année. Un buste d'elle¹, sculpté vers cette époque, la représente comme une femme avantageuse, voluptueuse, au visage agréable mais à l'air quelque peu écervelé, avec un front bas, d'épais sourcils, de grands yeux bovins, des cheveux souples et frisés qui se divisent par le milieu et sont ramenés mollement sur ses oreilles. Sa chevelure avait la teinte rouge et or² caractéristique de la famille de sa mère; et à vrai dire, Messaline tenait encore des Ahenobarbi à d'autres égards; elle avait le physique charnel et sanguin que l'on peut remarquer chez Domitia Lepida et chez Néron; mais il lui manque à la fois la vivacité d'expression qui distingue la physionomie de ces deux derniers, et leur vernis de bonne éducation. Elle donne l'impression d'une âme saine, aux luxures indolentes, se complaisant en soi et destinée par nature — comme le sont la majorité des femmes sans caractère — à une maternité prolifique. A la rigueur, on pourrait dire que c'était une nature bête.

Sa position d'impératrice et de femme d'un empereur au gâtisme par trop prématuré l'avait imbue d'une croyance intempérante qu'elle pouvait s'en donner à cœur joie sans réfléchir aux conséquences, et à présent elle ne se faisait pas scrupule d'envoyer à la mort des amants congédiés et autres importuns grâce à l'expédient simple qui consistait à les faire inculper de haute trahison, car la crainte d'être assassiné

¹ Au palais des Offices, à Florence.

² Juvénal, *Satires*, VI, 120.

constituait la terreur noire de son mari. Elle sentait qu'elle pouvait faire de Claude ce qui lui plaisait, et en vérité elle devait savoir par des expériences réitérées qu'elle n'avait qu'à se montrer à lui sous des dehors voluptueux lorsqu'ils étaient seuls ensemble, pour lui arracher ce dont elle avait envie.

Elle était d'une extravagance folle et jetait l'argent par les fenêtres, au grand désarroi de Pallas, le gardien du pécule privé de l'Empereur, qui n'en était pas moins obligé de lui faire bon visage, mais devenait de jour en jour plus disposé à préparer sa chute s'il flairait jamais la chance de le faire impunément. Narcisse, lui aussi, voyait sa patience mise à cruelle épreuve, et il était sur le point de rompre ouvertement avec Messaline, car, ainsi que nous l'avons dit, cet homme semble avoir eu sincèrement à cœur les intérêts de Claude.

Mais ce fut Polybe qui précipita les choses en se brouillant avec l'impératrice têtue. C'était un homme de savoir, qui avait traduit Homère en latin et Virgile en grec, et dont le métier principal était d'aider l'empereur dans ses études d'histoire et d'antiquité. Il avait été grand ami du proscrit Sénèque et par conséquent n'était aucunement bien disposé pour Messaline qui avait fait bannir le philosophe; et naguère, il avait eu l'indiscrétion de trahir un commencement d'amitié pour Agrippine et son fils Néron.

Pour ce motif, l'impératrice le tenait depuis quelque temps en suspicion et voici que, dans un saut d'humeur brusque, elle l'accusa de haute trahison; l'empereur bouleversé, désarmé, saisi de panique à l'idée qu'il avait un assassin à ses côtés, ordonna sur l'heure sa mise à mort.

Sa place à la cour fut remplie par un autre affranchi, Calliste, vieux bonhomme jovial, qui, s'il ne pouvait discuter les problèmes d'histoire avec son maître, savait du moins le faire rire; mais Messaline avait compté sans l'effet produit sur Narcisse et Pallas par le sort de leur ancien collègue; ils fu-

rent atterrés, et, sachant que leur tour pourrait être le prochain, se mirent à envisager secrètement et nerveusement le moyen d'écarter la menace qui pesait sur leur vie. Agrippine pour sa part dut être plongée aussi dans un état d'angoisse intense par la mort de Polybe : se rendant compte qu'il avait perdu la vie pour lui avoir témoigné de l'amitié, elle décida de prendre une revanche sur Messaline et de mettre un terme à son hostilité prolongée. Si seulement Claude pouvait être amené à la répudier ! Si seulement on pouvait lui ouvrir les yeux sur ses infidélités ! Mais qui osera lui dire son fait et risquer le courroux de Messaline au cas où, comme il était probable, elle parviendrait une fois de plus à bander les yeux de son époux ?

Le plus récent amant de l'impératrice à cette époque était un certain Caius Silius, homme jeune, de belle prestance, extrêmement séduisant de sa personne; il était de famille aristocratique et devait être élevé sous peu à la dignité consulaire; et quoique l'empereur dans son aveuglement ne se permît pas de penser qu'il y avait alors autre chose que de l'amitié entre son épouse et ce personnage, il était incontestablement jaloux de lui et ne lui voulait aucun bien. Encore la jalousie n'était-elle pas le seul sentiment éveillé chez Claude; il éprouvait toujours une impression de malaise à l'endroit des amis de Messaline, car, ainsi que je l'ai dit, la crainte d'être assassiné ne le quittait pas; et qui était plus susceptible de souhaiter sa mort qu'un homme attiré vers sa femme ?

Un jour, il vint à la connaissance d'Agrippine¹ ou des af-franchis en conjuration qu'une prophétie, chuchotée çà et là dans la ville, prédisait que « le mari de Messaline » périrait dans l'année. D'une manière ou d'une autre, on attira

¹ La complicité d'Agrippine dans l'intrigue nouée contre Messaline n'est pas expressément affirmée par les historiens, mais elle me semble assez apparente.

l'attention de l'empereur sur ce présage, et l'on exploita ses craintes avec tant de ruse qu'il faillit en perdre les sens. Narcisse, alors, mit à exécution le plan concerté entre lui et ses amis : il dit à mots couverts à l'empereur effaré que son seul espoir de salut serait de cesser, provisoirement bien entendu, d'être l'époux de Messaline; et l'empereur lui ayant demandé sur quel époux retomberait dans ce cas la malédiction, Narcisse repartit que l'on pourrait marier Messaline à quelqu'un d'autre — par exemple à Caius Silius qui serait ainsi la victime marquée par le destin.

Assurément Claude protesta qu'il ne voulait point songer à blesser Messaline en la congédiant de la sorte, et qu'en tout cas il ne tenait pas à la perdre. Il avait été fort amoureux d'elle; peut-être l'était-il encore, et après tout elle était la mère de ses deux enfants. Mais Narcisse, semble-t-il, lui fit ressortir d'un ton mielleux que Messaline n'avait pas besoin de savoir un traître mot de cette aventure. L'empereur n'aurait qu'à apposer son sceau sur un document la mariant à un autre homme, après quoi la vie au palais suivrait son cours comme auparavant; et quand l'année fatidique serait révolue et que l'autre mari serait selon toutes présomptions un homme mort, Claude pourrait signer un nouvel acte la réépousant. Du commencement jusqu'à la fin il était superflu d'en souffler mot à Messaline.

Claude fut vivement intrigué. Il s'amusait de penser que l'on pouvait si aisément détourner de sa tête le coup prédit pour le faire retomber sur celle d'un galant de sa femme : c'était le genre de quiproquo qui lui plaisait; car il avait entre autres particularités de son individu l'amour des distinctions subtiles et des arguties, il éprouvait de la joie à « damer le pion » à ses amis ou ennemis à grand renfort de sophismes et de cheveux coupés en quatre. Comme tant de personnes bornées, Claude avait ce que l'on est convenu d'appeler l'esprit de chicane; et il trouvait tout naturel de se

laisser aller sur cette pente jusqu'aux royaumes de la nécromancie.

Un point que les historiens ont négligé, je crois, c'est que dans l'ancien Droit romain le mari avait la faculté de céder sa femme en mariage à un autre homme, à condition de bailler la dot légalement requise pour cette transaction : Auguste, en vérité, avait reçu son épouse Livie par cette voie d'un premier mari et l'histoire fait mention d'autres cas semblables. Claude signa donc d'emblée les actes nécessaires avec une puérile jubilation, et en choisissant malicieusement Caius Silius pour « mari de Messaline » c'est-à-dire pour victime présumée de la prophétie. Il n'avait pas idée que ce jeune homme fût vraiment l'amant de sa femme; il se l'imaginait au plus comme un admirateur niais et fastidieux de Messaline, et qui tout de même avait mérité son sort par un léger excès de familiarités avec l'impératrice. La bonne farce serait que ni Messaline ni cet époux-fantôme ne sauraient jamais que lui, Claude, les avait faits temporairement mari et femme; et dans les mois suivants Messaline ne se douterait jamais qu'en partageant comme d'habitude le lit de l'empereur elle commettrait pour lors un adultère.

« Ce qui passe toute croyance, écrit Suétone¹, c'est que Claude ait réellement signé lui-même les actes de dotation de Messaline pour les noces d'icelle avec l'adultère Silius; il y fut amené, suppose-t-on, par un plan qui avait pour objet d'éloigner de lui et de détourner vers un autre le danger dont paraissaient le menacer certains prodiges ».

Mais Suétone ne s'est pas rendu compte que Messaline et Silius n'avaient pas été admis dans le secret; il me semble pourtant que cette ignorance de leur part est la seule clef valable de l'énigme que recèlent les événements à narrer maintenant. Je n'ai pas de source qui me fonde à affirmer que Claude entendait leur laisser ignorer le fait de leur

¹ Suétone, *Claude*, 29.

union juridique; mais, comme il apparaîtra bientôt, aucune autre solution du problème n'en peut résoudre les difficultés.

L'acte signé, Claude, momentanément célibataire, fit un voyage de quelques jours à Ostie, à seize milles de Rome. On était au mois d'octobre, et la fête annuelle des Vendanges, qui coïncidait avec la pleine lune, devait être célébrée le lendemain. L'empereur avait résolu cette année-là d'être présent à Ostie pour y conduire lui-même l'office religieux qui devait inaugurer la journée. Il y allait pour se donner du bon temps, et prit avec lui deux dames de vertu facile, ayant noms Calpurnia et Cleopatra, pour se divertir avec elles en l'absence de Messaline qui restait à Rome. Mais à peine était-il parti que les conspirateurs réalisaient l'achèvement diabolique de leur complot en rapportant à Messaline la chose même qui aurait dû lui rester cachée, à savoir que l'empereur avait pris les dispositions nécessaires pour la céder à un mari plus jeune et plus capable — nommément à Caius Silius.

C'était une démarche étonnante de hardiesse. Elle avait chance de réussir en ce sens que Messaline serait révoltée contre Claude et accepterait peut-être Silius en mariage. Les affranchis devaient savoir qu'elle brûlait cette fois d'un amour véhément et désirait plus qu'une liaison passagère avec l'homme de son choix; mais peut-être leur sembla-t-il aussi que, même dans ce cas, Messaline chercherait à se venger sur Claude de l'affront fait à sa dignité. Ils l'avaient entourée d'agents provocateurs qui étaient prêts à l'accuser de conspiration contre l'empereur si elle montrait le moindre signe de rancune agissante; et ils espéraient qu'elle et Silius accompliraient quelque chose de théâtral pour couvrir sa honte. La fortune aidant, Messaline essaierait peut-être de fomenter une rébellion, afin de détrôner Claude et de faire acclamer comme empereur nominal l'infant Britannicus, avec elle-même et Silius pour régents; tout comme la reine Cléopâtre et Antoine avaient visé jadis à s'emparer de la

souveraineté de Rome pour la transmettre à Césarion, fils de Cléopâtre et de Jules César, lorsqu'il atteindrait sa majorité¹.

Comme il était prévu, Messaline fut indignée d'apprendre qu'elle avait été donnée à Silius, mais en même temps sa passion pour le jeune homme l'induisit à n'élever aucune protestation : très bien, mais nous verrons, semblait-elle se dire... Elle inviterait à ses noces toute la ville de Rome, et ferait comprendre que c'était de son plein gré qu'elle avait transféré ses affections d'un empereur débile à un jeune homme viril et captivant.

Agrippine et les affranchis pantelants durent guetter son entrée dans le piège. Claude, à mon sens et comme je l'ai déjà dit, ignorait que Messaline avait été informée de sa cession juridique à Silius; et les conspirateurs savaient que, lorsque la nouvelle de ses noces publiques parviendrait aux oreilles de Claude, celui-ci se figurerait qu'elle avait épousé Silius avec la pleine conscience de commettre un acte de bigamie et de faire délibérément à l'empereur ce suprême affront. Sûrement, se disaient-ils, Claude ne lui pardonnera jamais cela.

Le mariage eut lieu à quelques heures d'intervalle et fut célébré en public.

« Je ne l'ignore pas, dit Tacite² il paraîtra fabuleux que des êtres humains aient pu étaler une telle insouciance du péril et que, dans une ville où tout se sait, où rien ne se tait, un mortel quelconque, et à plus forte raison un consul désigné comme l'était Silius, se soit uni à la femme de l'empereur afin de procréer; que cette rencontre ait eu lieu tel jour fixé d'avance » et en présence de personnes appelées pour servir de témoins et sceller les actes; que la femme ait entendu les paroles des augures comme il sied à un mariage, soit entrée

¹ Weigall, *Cléopâtre, sa Vie et son Temps*.

² *Annales*, XI, 27.

dans la maison de l'époux, ait sacrifié aux dieux; qu'elle ait pris place parmi les convives au banquet de mariage, ait échangé avec eux des baisers et des étreintes, et enfin, qu'elle ait passé la nuit entière en jouissances nuptiales effrénées ».

Tacite ignorait évidemment le fait relaté par Suétone — que Claude avait signé lui-même l'acte de mariage; aussi était-il justifié à regarder cette noce comme un événement d'une audace presque incroyable. Par contre, nos sources permettent d'établir avec certitude que Claude fut abasourdi quand on lui apporta la nouvelle du mariage; et cette divergence, à mon avis, ne peut s'expliquer que par l'hypothèse suggérée plus haut — c'est-à-dire en admettant que Messaline avait été informée de sa cession à Silius, mais que Claude ne savait pas qu'elle en eût été informée, et crut qu'elle avait agi au mépris scandaleux de ses vœux de mariage envers lui-même.

Tacite pense que Silius n'est pas moins blâmable que Messaline d'avoir précipité le mariage et de l'avoir rendu aussi public que possible. Il sentit, déclare cet historien, que de toute façon Claude se retournerait bientôt contre lui et il se figura qu'il serait plus avisé de payer d'audace et même de prétendre au trône, ou plutôt à la régence, en forçant Claude à abdiquer et en adoptant Britannicus qui serait proclamé futur empereur. Dans tous les cas on tombe d'accord que Claude, lorsqu'il apprit le mariage, eut la certitude pleine et entière que Silius aspirait au trône, ni plus ni moins.

La nouvelle lui fut débitée de la manière suivante. Au lendemain matin du mariage, les trois affranchis Narcisse, Pallas et Calliste avaient discuté la situation. Tandis que Pallas et Calliste, redoutant Messaline, étaient d'avis de laisser Claude découvrir par lui-même ce qui avait eu lieu, Narcisse avait pensé que le mieux serait de se rendre à Ostie incontinent pour tout lui dire. Ce second parti fut adopté. Mais en arrivant à Ostie, Narcisse avait eu une défaillance,

il s'était contenté d'annoncer la nouvelle aux deux courtisanes Calpurnia et Cleopatra, et leur avait persuadé de le précéder auprès de l'empereur.

Claude, frénétique, manda Narcisse; et aussitôt l'affranchi d'implorer le pardon de l'empereur pour lui avoir dissimulé les infidélités nombreuses de Messaline, ajoutant que pour lui épargner de la douleur il aurait même tenté de lui celer cette dernière affaire, n'eût-elle été si grave : « Le mariage de Silius et de Messaline, gémit-il, a été vu par le peuple, par le Sénat et par l'armée. Si tu n'agis promptement, Rome est aux mains du mari »¹. A ces mots, Claude « fut envahi d'une telle frayeur qu'il demandait sans cesse s'il était encore empereur ».

Ce fut là sa première pensée dans l'égarement, et tout de suite il consacra son attention troublée aux moyens de renverser ce rival imprévu. Ses sentiments à l'égard de Messaline n'étaient pas aussi catégoriques : il vit qu'elle était peut-être excusable d'avoir épousé l'homme, car il devinait fatalement qu'on avait dû avertir Messaline qu'il avait dessein de lui faire contracter ce mariage, et avait rédigé à cette fin l'acte secret que maintenant il aurait cordialement souhaité n'avoir jamais été induit à signer. Narcisse, bien entendu, lui assura qu'elle ne savait rien de ce document et avait agi au complet mépris de ses vœux matrimoniaux; mais Claude ne pouvait être amené à la croire entièrement fautive, et l'on eut pendant quelque temps l'impression que le complot tramé contre elle allait échouer. Tantôt l'empereur jurait ses grands dieux qu'il serait sans pitié pour elle; mais le moment d'après, il évoquait en larmoyant le bonheur de leur existence conjugale, et se lamentait sur le sort de ses deux enfants qui allaient être abandonnés sans mère s'il entreprenait de la châtier rudement.

¹ Tacite, *Annales*, XI, 30.

Il se rendit compte d'une chose, c'est qu'il lui fallait retourner aussitôt à Rome pour affirmer sa puissance et pour étouffer dans l'œuf cette conspiration virtuelle. Il aurait à faire arrêter Silius : cela était sûr. Mais à qui s'en remettre du soin de s'emparer de sa personne ? L'empereur se sentait environné d'ennemis secrets : il ne pouvait même pas se fier à Luscius Géta, le commandant en chef de la garde prétorienne. Il ne pouvait en fait se fier à personne, sauf à son fidèle Narcisse sur l'épaule duquel il épanchait malgré soi en longs sanglots son chagrin et son angoisse.

Alors Narcisse suggéra qu'on suspendît Géta de ses fonctions pour vingt-quatre heures et qu'on lui donnât le commandement, à lui Narcisse, avec la responsabilité de rafler les coupables présumés. Claude perplexe y consentit; et là-dessus Narcisse envoya de suite des officiers à Rome au galop avec mandat de cerner la maison de Silius et d'arrêter toutes les personnes de céans. Peu après — vraisemblablement dans l'après-midi du jour qui suivit la noce —, l'empereur et lui partirent pour Rome, Narcisse voyageant avec son maître bouleversé dans le char impérial.

Entre-temps, dans la ville, Messaline aux cheveux dorés, encore toute en émoi des événements de la veille et surexcitée par les concupiscences autorisées, voire même cérémonieuses, de sa nuit de noces avec Silius, ne s'était pas souciée de commander une pause dans le cours impétueux de cette frénétique débauche. C'était, avons-nous dit, le jour de la fête annuelle des Vendanges, où toute l'Italie se déportait légalement dans une orgie de boissons et d'ébats lascifs en l'honneur des dieux du vin. Il y avait peu de gens qui ne fussent « gris » ce jour-là, mais Messaline s'enivrait de quelque chose de plus fort que le vin : elle aimait d'amour enfiévré, et comme c'était une femme habituée à traduire par l'adultère immédiat ses émotions amoureuses de toute nature et de tout degré, il est permis d'imaginer que cette reprise exceptionnellement violente de son envie physique ne put

s'apaiser autrement que dans un délire inouï de transports érotiques : « Jamais, dit Tacite, elle ne s'était vautrée dans de telles voluptés ».

Au nom des dieux du vin, qui étaient aussi les patrons de la licence sexuelle et de la fécondité, elle convia ses amis au palais où Silius et elle annoncèrent qu'ils poursuivraient les bombances nuptiales de la veille sous le couvert approprié d'une fête bachique. La tâche ennuyeuse d'appeler le peuple à détrôner cet imbécile de Claude resterait en souffrance jusqu'au lendemain : aujourd'hui le pays entier s'adonnait aux réjouissances et ici, au palais, les folies dionysiaques devaient se déployer dans leur obscénité habituelle sans être gênées par la pensée d'une convulsion politique imminente. Leurs dangers à venir et les triomphes qu'ils espéraient ne pouvaient être que d'ordre aphrodisiaque, et l'idée même qu'ils bravaient leur destin scabreux devait les aiguillonner vers des excès sans précédents.

Tacite¹ décrit la scène qui suivit. Dans les jardins du Palatin on installa des pressoirs dont les auges furent comblées de raisins, sur lesquels trépignaient et cabriolaient des esclaves à peu près nus choisis parmi les plus beaux adolescents du palais. Ils foulaient aux pieds les grappes dont le jus coulait dans les cuves. Autour d'eux dansaient des femmes enivrées, légèrement vêtues de peaux à la manière des Bacchantes et follement poussées à la frénésie sexuelle par les trémoussements forcenés que l'on considérait comme l'inspiration du dieu présent quoique invisible de la fête. Conduisant le bal éperdu et sauvage « Messaline échevelée agitait le thyrses — le bâton enguirlandé de Bacchus — et près d'elle Silius couronné de lierre et chaussé du cothurne balançait, ivre, la tête ». Les roulements des tambourins et les battements de mains rythmiques accompagnaient bruyamment les refrains bachiques chantés par les specta-

¹ *Annales*, XI, 31.

teurs, lesquels se pressaient parmi les danseurs en excitant collectivement la société aux dépravations individuelles qui devaient couronner la fête.

Dominant l'orgie, un certain docteur nommé Vectius Valens et qui, comme beaucoup d'hommes présents, suivait avec un goût particulier les péripéties du fait que Messaline l'avait reçu dans son lit de temps à autre, grimpa sur la cime d'un arbre élevé des jardins pour montrer sa souplesse et son agilité. Quelqu'un l'interpella et lui demanda ce qu'il pouvait voir si haut perché; mais lui répondit en riant : « Un ouragan du côté d'Ostie ! » — paroles de mauvais augure, car à peine avaient-elles été prononcées que des messagers haletants firent irruption dans le jardin en criant que l'empereur revenait à Rome, prêt à se venger sur l'heure.

En un clin d'œil la confusion fut partout. Les danseurs se dispersèrent; les invités en état d'ébriété s'éloignèrent en titubant deçà, delà; Silius se hâta vers le Forum, espérant se constituer un alibi; et Messaline, qu'il faut bien représenter comme assez ivre, se rendit à sa villa des Horti Luculliani ou Jardins de Lucullus¹ sur le mont Pincius, au nord de la ville — domaine qui était devenu sa propriété privée à la mort de son propriétaire Valerius Asiaticus; d'ailleurs elle avait fait exécuter ce dernier pour lèse-majesté, à seule fin, soupçonnaient certaines gens², d'entrer en possession de cette magnifique retraite de banlieue. Il semble que sa mère Domitia Lepida et ses deux enfants, Octavie et Britannicus, y séjournaient à ce moment-là et que la vieille Vibidia, la « mère-supérieure » des Vestales, était l'invitée de la maison, probablement de manière à s'éviter les bruits et les désordres de cette journée de beuveries.

¹ Lucullus, célèbre par sa richesse et par le luxe de son genre de vie, avait fait tracer les jardins une centaine d'années auparavant.

² Tacite, *Annales*, XI, 1.

Domitia Lepida accueillit sa fille excitée et grisée avec de sévères remontrances et lui dit que le mieux à faire serait de prendre avec elle ses deux enfants et d'aller au-devant de l'empereur qui s'approchait de Rome par la Via Ostiensis, la chaussée longeant la rive gauche du Tibre et reliant Rome à Ostie. Messaline vivait plutôt en mésintelligence avec sa mère, mais dans cette crise elle était assez disposée à faire ce que lui conseillait une aînée. Elle persuada la bonne Vibidia de l'accompagner de façon à pouvoir intercéder en sa faveur au cas où elle serait impuissante par elle-même à toucher l'empereur. Ce n'était pas son mariage avec Silius qu'elle avait sur la conscience : *cela* pouvait sûrement se justifier, puisque Claude même l'avait cédée au jeune galant et que, du moins à ce qu'elle supposait, Claude avait prévu qu'elle célébrerait le mariage tout de suite, sinon avec autant de publicité ou de tumulte. Ce qui l'ennuyait, c'est que l'empereur avait été informé apparemment de ses infidélités antérieures et devait enrager contre elle, tant pour cette raison que parce qu'on lui avait raconté les plans ébauchés par sa femme pour le détrôner. Dieu sait ce qu'elle avait pu dire à ses amis en ce sens, sous l'influence combinée de l'amour, de l'indignation et de la boisson !

Mais maintenant, comme elle s'allait mettre en route, la terrible situation où elle se trouvait apparut clairement à son cerveau vite dégrisé : personne ne répondit lorsqu'elle demanda sa litière. Les esclaves de la maison avaient presque tous fui; ceux qui restaient lui dirent, avec une terreur abjecte, que les soldats dépêchés à l'avance par Narcisse avaient saisi la maison de Silius et qu'ils arrêtaient ses invités de naguère, aussi souvent qu'ils en découvraient.

Elle n'avait plus rien à faire qu'à traverser la ville à pied, et à gagner de son mieux la route d'Ostie. Heureusement, les rues étaient soudain devenues à peu près désertes; car l'arrivée des soldats avait donné consistance aux folles rumeurs circulant dans la ville, et un sauve-qui-peut général

s'était produit : pour un chacun la place la plus sûre était au foyer. Par une vraie chance, Messaline et Vibidia, tenant par la main les deux petits effrayés, Octavie et Britannicus, ne furent pas accostées tandis qu'elles s'éloignaient à la hâte, quoique beaucoup de gens aient dû les reconnaître avec étonnement et appréhension; mais quand elles approchèrent des portes de l'enceinte, le danger pour elles d'être arrêtées ou détenues devint imminent.

Ici encore, toutefois, elles passèrent sans accroc, grâce à une charrette de jardinier chargée de détritrus et qui sortait d'un jardin public pour s'acheminer hors de la ville; et Vibidia, je suppose, ayant révélé son identité, le conducteur les laissa se blottir dans sa voiture, pensant que la bonne Vestale cherchait à écarter de la voie dangereuse quelque femme apeurée avec ses enfants. A la porte de la ville, la garde, rendant le même hommage à la vénérable, laissa passer la charrette, mais elles n'étaient pas allées loin sur la chaussée d'Ostie qu'elles virent approcher à quelque distance la cavalcade de l'empereur. Elles descendirent : Vibidia et les deux enfants restèrent au bord de la route, tandis que Messaline s'avavançait hardiment à la rencontre de César.

Un avant-courrier la reconnut, et retourna au galop vers le gros de l'escorte pour dire que la femme solitaire debout sur la grand'route était Messaline en personne; alors Narcisse, qui voyageait comme nous l'avons dit dans le char de l'empereur, dut sentir, le cœur battant, que le moment critique de toute l'affaire était arrivé. Si la pathétique détresse de cette femme éveillait la pitié de l'empereur, tout était perdu : elle serait pardonnée, et sa vie à lui ne vaudrait pas un liard. Hâtivement, Narcisse tira des plis de sa toge une tablette sur laquelle il avait griffonné les noms de quelques-uns des amants de l'impératrice, et se mit à en réciter la liste à l'oreille de son maître avec une ardeur fébrile. L'empereur était ainsi absorbé quand Messaline accourut vers le char, tendant des mains de suppliante et s'écriant en pleurs que

Claude écouterait sûrement la mère d'Octavie et de Britannicus.

Mais Narcisse, à voix basse, pressa Claude de ne pas la regarder, et l'empereur, incapable d'agir de sa propre initiative dans une crise quelconque, fixa docilement les yeux droit devant lui, bouche bée, face contractée; et bientôt la cavalcade fut passée, enveloppant l'impératrice tombée dans un nuage de poussière.

Quelques minutes plus tard, Vibidia et les enfants s'avancèrent sur la grand'route, mais aussitôt Narcisse donna l'ordre à un officier de ramener le garçonnet, la fillette et leur mère à la villa du Pincius; il répondit aux adjurations de Vibidia en promettant que l'empereur accorderait à Messaline une occasion de s'expliquer le lendemain. Claude par lui-même ne soufflait mot, et, comme nous le raconte Tacite¹ « son silence dans ces circonstances était un objet d'étonnement »; mais il est possible, naturellement, qu'il fût ivre.

Puis Narcisse le fit conduire à la maison de Silius, et lorsqu'ils y furent entrés, on montra à l'empereur divers objets lui appartenant personnellement, ainsi que beaucoup de meubles de sa famille, que Messaline avait enlevés du palais pour les donner à son amant. Cela le réveilla enfin de sa léthargie : grommelant force jurons, il remonta sur son char et se laissa mener à la caserne du prétoire; du reste, tout le long du chemin il ne cessa de demander à son entourage si le trône était bien toujours à lui; et s'il n'y avait aucun péril à redouter de la part des troupes².

Les soldats, comme de juste, furent flattés de ce que l'empereur vînt solliciter ainsi leur protection; dès que Claude leur eut fait une allocution d'ailleurs courte et boiteuse, tous s'écrièrent qu'il fallait juger et châtier séance te-

¹ *Annales*, XI, 35.

² Suétone, *Claude*, 36.

nante Silius et ses amis, qui avaient été mis en état d'arrestation, et qui étaient détenus maintenant dans la salle de garde. Sur ce, Claude gravit d'un pas traînant les marches du tribunal, et à peine était-il installé sur son siège que le misérable Silius fut traîné par devers lui.

Le jeune homme n'essaya point de se défendre ni d'implorer la merci : il ne demandait qu'à être promptement délivré de ses peines; et peu d'instants après il avait vécu : ainsi se réalisa la prophétie que « l'époux de Messaline » périrait bientôt. Puis, un à un, les invités de la noce et de l'orgie bachique qui n'avaient pas réussi à s'échapper comparurent et furent exécutés en présence de l'empereur. Seules les craintes que Claude éprouvait pour son propre salut gâtèrent la curiosité surexcitée qu'il manifestait toujours à voir infliger la peine capitale¹. Des sénateurs, de hauts fonctionnaires et des officiers de l'armée furent abattus à tour de rôle, beaucoup d'entre eux pour avoir à tel ou tel moment partagé le lit de Messaline, et parmi eux le docteur Vectius Valens qui du haut d'un arbre, quelques heures auparavant, avait si néfastement annoncé la tempête venant d'Ostie.

Un adolescent modeste et qui présentait bien, nommé Traulus Montanus, déclara « que Messaline l'avait convié à ses étreintes sans sollicitation aucune de sa part et l'avait mis à la porte dans la même nuit, tant ses transports passaient capricieusement de l'exaltation au dégoût »; mais cette défense ne le sauva pas du dernier supplice. Toutefois on fit grâce de la vie, au milieu de rires bruyants et prolongés, à un jeune homme extrêmement efféminé du nom de Suilius Caesoninus, attendu que personne dans la société ne pouvait lui imputer d'autres mœurs que celles d'une femme.

Moins palpable est le cas de Mnester, acteur réputé de ce temps. Il avait été l'un des favoris de l'empereur Caligula, et

¹ Suétone, *Claude*, 34.

fait l'effet¹ d'avoir toujours été attiré davantage par les gens de son propre sexe que par les femmes. On causait beaucoup néanmoins de son intimité avec Messaline, et Mnester semble avoir eu le privilège de sa chambre², sans que l'on voie clairement si c'était comme amant ou comme ami de sexe indéfini. En tous cas, lorsqu'il fut amené devant Claude, il affirma que l'empereur en personne lui avait ordonné de se soumettre en toutes choses aux volontés de l'impératrice, et qu'il avait seulement rempli trop à la lettre les instructions qui lui étaient données : encore ne l'avait-il fait que par contrainte. Puis il déchira ses vêtements et montra son corps lacéré de marques rouges d'une récente flagellation. Et il déclara que les iniquités auxquelles d'autres hommes s'étaient laissé amener par la tentation de présents ou l'appât du gain lui avaient été imposées par des râclées de ce genre.

Tacite³ n'est évidemment pas capable d'élucider si ces iniquités consistaient à favoriser l'élévation de Silius à la dignité impériale, ou à charmer les loisirs de l'impératrice selon son caprice habituel dans les moments où Silius devait nécessairement s'absenter. Quoi qu'il en soit, Claude aurait pardonné à Mnester si l'assistance ne lui avait remontré qu'après la mort de tant de gentilshommes il serait de fort mauvais goût d'épargner un histrion.

Quand le massacre eut cessé faute d'autres victimes Claude rentra au palais où il fit un dîner particulièrement somptueux et se laissa porter par la boisson à l'état d'universelle bienveillance envers les hommes. En cette posture il s'enquit de Messaline : on lui dit qu'elle avait été reconduite à la villa des Jardins de Lucullus où sa mère prenait soin de sa détresse. A ces mots l'empereur aviné donna

¹ Suétone, *Caligula*, 36.

² Tacite, *Annales*, XI, 28.

³ *Annales*, XI, 36.

l'ordre à quelqu'un d'aller dire à « la malheureuse » de se présenter à lui le lendemain pour plaider sa cause.

Ce message ne fut jamais remis. Narcisse, effaré par ce changement d'attitude, et jugeant préférable d'agir sous sa propre responsabilité, sortit brusquement de la pièce et enjoignit à un tribun militaire, au nom de l'empereur, d'aller sur-le-champ avec ses hommes à la villa et de mettre à mort Messaline; et par la même occasion, il dépêcha sur les lieux un affranchi, nommé Evode, pour s'assurer que l'acte serait dûment accompli. Evode arriva le premier à la demeure, il trouva Messaline étendue à terre, versant des larmes, et sa mère, assise auprès d'elle, qui essayait avec une sollicitude toute maternelle de lui persuader de se tuer, en lui disant que c'en était fait de sa vie et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir en dame romaine au lieu d'attendre l'exécuteur.

Evode commença par la tancer et par l'injurier grossièrement; mais soudain la porte s'ouvrit avec violence et le tribun militaire suivi de ses soldats fit irruption dans la salle. Alors seulement l'infortunée Messaline comprit qu'il n'y avait plus d'issue; et, saisissant le poignard que lui tendait sa mère, elle s'en porta des coups tremblants et sans force, à la gorge, puis au sein. Le sang gicla, mais les blessures n'étaient pas assez profondes pour la tuer; et l'officier, irrité de ses gémissements, s'avança à la hâte, l'empoigna et lui passa son épée au travers du corps.

Claude n'avait pas fini de dîner quand Narcisse vint à lui et murmura : « Messaline n'est plus ». L'empereur le regarda hagard, la bouche béante, mais ne répondit pas et ne demanda pas si elle était morte ou non de sa propre main. Il commanda simplement une nouvelle coupe de vin et continua à manger et à boire, jusqu'au moment où il s'assoupit sur place à son habitude et se renversa sur le dos en ronflant.

La nouvelle fut aussitôt transmise à Agrippine qui, taisant son énorme satisfaction, vint au palais le jour suivant

avec l'intention ostensible de consoler son oncle égaré. Au début, lorsqu'il se réveilla, Claude ne pouvait arriver à croire que Messaline était morte, et plus tard, lorsqu'il s'en rendit compte, il se réfugia dans un complet silence vis-à-vis de toute cette affaire, sans jamais trahir un signe de chagrin ou d'émotion quelconque. Quand lui furent amenés ses deux enfants privés de mère, il les embrassa sans démonstrations inaccoutumées; pour Agrippine et son fils Néron qui l'accompagnait il témoigna, d'autre part, un intérêt qui n'était pas insolite.

Le Sénat, qui avait été profondément indigné de la folle conduite de Messaline, éprouva un grand soulagement à sa mort; il décréta incontinent que son nom serait effacé de tous les monuments et que ses statues disparaîtraient. On couvrit d'honneurs Narcisse pour le courage dont il avait fait preuve en réduisant l'impératrice à quia, et en risquant sa vie pour servir son maître et l'Etat; et de tous côtés les gens exprimèrent la parfaite satisfaction que leur causait le dénouement de cette terrible histoire.

Sur ces entrefaites, au palais, Agrippine discutait avidement la situation avec Narcisse et ses deux collègues, Pallas et Calliste. Il était à craindre que le scandale de Messaline ne déterminât un nouveau revirement d'opinion en faveur d'une république sans empereur, à moins que la cour ne se réformât promptement; mais les trois hommes se rendaient compte qu'Agrippine, quelle que fût sa vie privée, militait en faveur de l'ancienne austérité des jours d'Auguste : c'était justement ce que voulait le peuple. Elle était extérieurement si chaste, si pieuse, un vrai modèle de décence : elle exercerait sur le palais une influence qui pourrait le sauver du désastre.

Ils la prièrent donc de rester : et elle, la femme froide au dur visage, qui par les intrigues et peut-être le meurtre s'était élevée à cette position dominante, y consentit gracieusement. Ses seules pensées étaient pour l'avenir de son fils,

dont elle observait la croissance avec la seule fibre de tendresse demeurée dans son cœur glacé, et pour le développement de son propre ascendant sur lui. Assurément, il n'était pas difficile à présent d'imposer ce garçon à l'attention de l'empereur, de telle sorte qu'à la fin son avènement au trône serait une chose acquise. Il n'y avait que le frêle Britannicus pour barrer le chemin; mais comme fils de l'infidèle Messaline il pouvait être rabaissé à tout moment dans l'opinion publique, et même évincé une bonne fois s'il était nécessaire.

Tous les plans d'Agrippine étaient subordonnés à deux choses. D'abord, il fallait que Claude vécût jusqu'au moment où Néron serait en âge d'être agréé comme empereur par le Sénat et par le peuple; en second lieu, il fallait que Néron même fût contraint par la plus sévère des éducations à revêtir l'apparence d'un second Auguste, d'un jeune homme modèle, d'un champion des antiques traditions de Rome. C'était seulement sous ces dehors qu'il serait acceptable à la nation, fatiguée des scandales comme elle l'était.

L'histoire ne nous dit pas expressément qu'elle fixa tout de suite sa résidence au palais, mais cela se déduit de cette observation de Tacite que dorénavant Agrippine se signala par ses allées et venues constantes dans les appartements de son oncle et en arriva vite à exercer sur lui, dans la pratique, l'influence d'une épouse¹. Sa seule grande ennemie était morte, elle touchait au triomphe : pour la première fois depuis des années elle pouvait respirer librement. Il était donc à supposer qu'elle ne se tiendrait pas pour satisfaite tant qu'elle n'aurait pas élu réellement domicile sous le même toit que son oncle, qu'elle était résolue maintenant à plier au gré de son impérieux vouloir.

¹ *Annales*, XII, 3.

CHAPITRE V

MARIAGE DE LA MÈRE DE NÉRON AVEC L'EMPEREUR CLAUDE (49 AP. J.-C.). — FIANÇAILLES DE NÉRON ET D'OCTAVIE, FILLE DE CLAUDE. — ADOPTION DE NÉRON PAR CLAUDE (50 AP. J.-C.).

Il est impossible de décider une fois pour toutes si les parades de moralité à froid et l'attitude puritaine de décence qui, dans un âge dissolu, distinguèrent si nettement la tenue extérieure d'Agrippine comme celle d'une dame de l'austère vieille école romaine furent alors une feinte politique pure et simple, ou si ce n'était en partie au moins l'inclination de son esprit rêche et hautain, aimant à triompher de sa nature sensuelle. Elle savait certainement l'importance des convenances morales en pareilles conjonctures; pourtant ce genre d'étalage superficiel, avec, peut-être, quelque chose de plus profond que cela, lui avait été probablement imposé, comme je l'ai dit, par son dégoût des effroyables vices de son frère Caligula, et plus tard par les abominations du monde de la cour en général, notamment par celles où s'était compromise Messaline, son ennemie tant haïe. Elle avait été glacée par l'horreur physique, et ensuite par l'hostilité personnelle, au point d'adopter les apparences de la vertu la plus rigide pour faire contraste avec le dévergondage de ses ennemis; mais, comme dans le cas d'un volcan recouvert de neige, il y avait couvant sous la surface des flammes ardentes qui devaient finir par percer au grand jour, et l'on ne saurait dire si leur dissimulation à cette époque de son triomphe était l'effet d'une véritable répugnance et aversion pour les mœurs relâchées de la coterie des viveurs, ou si ce n'était que ruse politique.

Ceux à vrai dire qui crurent plus tard sa chasteté frauduleuse déclaraient que peu après son arrivée au palais, Agrippine avait noué une secrète intrigue d'amour avec Pallas, le

plus engageant des trois affranchis qui gouvernaient l'empire au nom de Claude; mais cette histoire pourrait bien avoir eu pour origine une fausse interprétation de la cordialité diplomatique qu'elle témoignait à ce ministre, d'une richesse et d'une puissance énormes, et qui avait la charge du trésor privé de l'empereur. Pallas, entre parenthèses, était frère de Félix, le gouverneur de Judée devant lequel saint Paul fut un jour traduit comme prisonnier¹; et la haute estime en laquelle étaient tenus ces affranchis peut s'apprécier au fait que ce Félix épousa successivement trois dames de sang royal : Drusilla, petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre, et cousine par conséquent de l'empereur même, qui était le petit-fils d'Antoine et d'Octavie; une autre Drusilla, sœur du roi Hérode Agrippa, et veuve du roi d'Emèse; et une troisième princesse dont l'identité est inconnue². En raison de ces liens de famille, et vu le fait que Pallas à présent se proclamait descendant des rois d'Arcadie, il n'est pas inconcevable qu'Agrippine ait reconnu en lui un digne objet de ses séductions et de ses ouvertures, que ces ouvertures dussent ou non frayer la voie à leurs conséquences naturelles.

Suétone nous conte qu'Agrippine n'hésita pas non plus à faire des avances déshonnêtes à Claude même « en profitant des baisers et autres marques de tendresse que permettait leur proche parenté pour enflammer ses passions »³, et Tacite dit sensiblement la même chose⁴; mais faire crédit à de tels propos, c'est échafauder une simple hypothèse pour expliquer l'attitude d'affection qui pourrait autrement avoir été due, chez Agrippine, à l'exaltation sans bornes de se trouver installée enfin au palais comme une sorte de gouvernante cumulant les fonctions de maîtresse de maison et de compagne du malheureux empereur.

¹ Actes des Apôtres, XXIII, XXIV.

² Suétone, *Claude*, 28.

³ *Ibid.*, 26.

⁴ *Annales*, XII, 3.

Au demeurant, quelque idée que l'on se forme de sa vraie conduite, il est clair que sa respectabilité apparente et superficielle faisait sa force. C'est parce qu'elle arrivait au palais impérial sous les traits ou le masque d'une femme de discipline et craignant Dieu, d'une jeune matrone et d'une veuve d'esprit assagi, que les trois tacticiens postés derrière le trône — Narcisse, Pallas et Calliste — furent unanimes à lui souhaiter la bienvenue à elle et à son fils Néron. Ils virent que l'empereur défunt Caligula et la sottise Messaline avaient été cause à eux deux que le palais donnait maintenant au public l'impression d'un lupanar de grand style, et que leur maître l'empereur Claude, lequel n'était guère mieux qu'une figure drolatique, ne pouvait rien lui-même pour remettre les choses en ordre. Il leur sembla que la seule chance de sauver ce prestige impérial résidait dans l'aptitude de la cour à opérer chez elle un semblant de réformes et à se donner l'air d'en revenir à la moralité des jours d'Auguste; et voici justement qu'Agrippine la femme aux vertus notoires, Agrippine l'amère-petite-fille d'Auguste, était prête à se vouer à la tâche de remettre l'ordre dans la maison de son oncle. Et si cette noble dame à la piété guindée se montrait portée à faire des écarts avec Claude ou avec Pallas, que leur importait à eux, tant que cela ne sortait pas du domaine strictement privé ?

Il est vrai que ses relations de fillette avec son frère Caligula et son cousin Lepidus n'avaient pas été entièrement oubliées; et beaucoup de gens la considéraient comme la séductrice et la meurtrière de son époux Crispus; mais ses années de veuvage et d'isolement avaient refoulé ces incidents malencontreux dans une sorte d'arrière-plan obscur. Il est vrai aussi qu'elle avait fait preuve d'une dangereuse astuce dans son attaque contre Messaline; mais peut-être était-elle justifiée à le faire. Au surplus, il était évident qu'elle userait de sa position pour promouvoir les intérêts de son jeune Néron; or ce dernier n'était pas un mauvais sujet; petit-fils de

l'inoubliable Germanicus¹, il deviendrait probablement à son heure un empereur plus populaire que n'importe qui, étant donnée surtout la sévérité de son éducation.

Les trois hommes convinrent en définitive qu'il fallait trouver à Claude une nouvelle épouse, car on sentait qu'une aimable compagne aiderait à prolonger ses jours et en conséquence à prolonger leur propre jouissance du pouvoir pour lequel ils éprouvaient un regain d'attachement depuis la mort de Messaline. Narcisse suggérait que l'empereur se remariât avec Aelia Paetina, la dame qui était la mère de sa fille Antonia, mais dont il s'était séparé plusieurs années auparavant à la requête de Domitia Lepida de manière à épouser Messaline, fille de cette dernière. Toutefois Calliste fit opposition au projet en alléguant qu'une femme divorcée puis reprise tendrait à devenir d'une fatuité insupportable; en guise d'alternative il suggéra que l'empereur épousât Lollia Paulina, ancienne femme de Caligula et propriétaire, avons-nous dit, d'une immense fortune.

Mais Pallas, le tiers membre de la trinité, avait ses propres visées dans l'affaire. Agrippine s'était fait de lui un ami particulier, sinon plus; et il sentait qu'il ne pourrait tirer meilleur parti de ces rapports d'intimité qu'en faisant élever sa nouvelle alliée au rang d'impératrice. Ne descendait-elle pas d'Auguste en ligne directe? Un tel mariage unirait les familles Julia et Claudia. Elle n'avait pas plus de trente-trois ans à cette époque; si elle ne se mariait pas avec Claude, elle épouserait sûrement quelqu'un d'autre, et ce quelqu'un pourrait exciper d'une si noble alliance pour convoiter le trône et fomenter des troubles.

Il me semble que cette idée fut une nouveauté pour Agrippine, car elle avait pu supposer que son mariage éventuel avec le frère de son père serait frappé d'interdit par l'opinion publique. Mais maintenant que la suggestion avait

¹ *Annales*, XI, 12.

été lancée par Pallas et avait obtenu l'appui final de ses deux collègues, Agrippine s'employa sans restriction à séduire Claude comme elle avait séduit Crispus. La tâche lui fut rendue un peu ardue par la manière de Claude à son endroit, qui était, selon Suétone, celle de l'affection ostensiblement paternelle, encore qu'il commençât à lui trouver des appâts féminins inopinés¹. Il continuait à l'appeler sa « fille », sa « petite », celle qu'il avait « bercée sur ses genoux »; et il dut se passer du temps avant que ne poignât dans son esprit lent l'idée que leurs échanges de caresses, à présent si fréquents, les acheminaient vers une parenté plus étroite, vers des rapports d'autant plus captivants² pour lui qu'ils étaient interdits d'oncle à nièce. Mais quand, à la fin, une occasion particulière d'attendrissement privilégié lui eut fait entrevoir les possibilités de la situation et l'eut amené à découvrir qu'Agrippine était plus que disposée à l'aider dans sa dépravation, il cessa de jouer avec elle à l'oncle paternel et devint son ardent, sinon très sémillant amant³.

Triomphante en son en-dedans, mais extérieurement soumise, Agrippine confia aux trois affranchis qu'elle accepterait les devoirs qui lui seraient imposés par le destin; et elle leur donna la permission de proposer le mariage à Claude. Mais au premier abord l'empereur ne fut pas ravi de cette suggestion : ce qui l'avait intéressé, ce qui avait flatté sa vanité, c'était de renverser comme il se le figurait les barrières de la chasteté de sa nièce; en faire sa femme au mépris de la loi sur l'inceste était une toute autre question.

A certains égards la proposition lui souriait. Il n'était plus capable, malade qu'il était, de se permettre ce qui avait été jadis la passion maîtresse de sa vie, la poursuite de la femme, et il sentait qu'une épouse entendue et point trop

¹ Suétone, *Claude*, 39 (cf. 26).

² Tacite, *Annales*, XI, 25, dernière ligne.

³ *Ibid.*, XII, 5.

exigeante contenterait un besoin qu'il ressentait depuis longtemps dans son existence. Elle le trouvait évidemment irrésistible, à ce qu'il disait; elle n'avait pas trop de tempérament : elle était calme, pleine de tact et réfléchie. Elle ne raillerait pas son infirmité comme Messaline, ne le blesserait pas en flirtant sous son nez avec d'autres hommes plus virils que lui. Elle le défendrait loyalement dans son honneur et le protégerait contre les avanies qu'il essayait si souvent à présent.

En revanche, c'était sans aucun doute une femme volontaire; et Claude répugnait cordialement à l'idée d'être discipliné par une femme de tête. Il se vantait d'avoir réussi à vaincre ses scrupules de prude, mais il avait conscience que ses airs de vertu ostentatoire, qu'il ne pouvait souffrir, n'avaient pas été affectés par ses soumissions privées à son désir. Claude n'avait point d'affinités pour les austérités de la traditionnelle vie romaine : il aimait, dans de justes limites, les façons désinvoltes des Grecs, que Caligula avait introduites. Il aimait les mets plantureux, et craignait qu'Agrippine ne fût le type de femme à préférer la cuisine ordinaire; il aimait s'enivrer, or Agrippine était presque invariablement sobre. Il aimait s'entourer de jolies femmes et d'hommes égrillards, et trouvait bon de se dilater la rate aux plaisanteries et bouffonneries des acteurs de bas étage; mais Agrippine s'opposerait à tout cela.

Et puis il y avait son fils à elle, ce jeune rouquin de Néron : on attendait de Claude qu'il adoptât ce dernier, au détriment des intérêts de son propre fils Britannicus. Pourtant, qu'il épousât ou non Agrippine, celle-ci l'obligerait indubitablement en fin de compte à considérer Néron comme l'héritier possible du trône; et après tout Claude pourrait faire pis, car Britannicus était certainement d'une santé très précaire.

Impuissant à prendre parti, Claude finit par dire qu'il se conformerait aux vœux du Sénat; et à ces mots Agrippine

requit les bons offices d'un certain Vitellius¹ sénateur qui avait été consul et qui était maintenant censeur de Rome, homme onctueux qui s'était montré très disposé à faire n'importe quoi pour gagner les faveurs de la nouvelle maîtresse du palais. Il avait été autrefois gouverneur de Syrie, et il n'est pas sans intérêt de rappeler que c'est à lui qu'échut le privilège de destituer Ponce-Pilate des fonctions qu'il occupait lorsque Jésus-Christ fut mis en jugement et crucifié.

Vitellius alla trouver l'empereur et lui demanda s'il acceptait vraiment de se soumettre à l'autorité du peuple et du sénat en cette matière; à quoi Claude répondit affirmativement, faisant remarquer d'ailleurs qu'il n'était lui-même qu'un membre du peuple romain — car il était toujours très précis dans ses définitions légales — et que le pouvoir des empereurs était, au point de vue technique, un poste ouvert à tout citoyen susceptible de se faire acclamer sous ce nom. Nanti de cette réponse, Vitellius le pria de rester au palais pendant qu'il soumettrait la question au sénat; et sans plus attendre il se rendit précipitamment à cette assemblée, qui tenait alors séance, et interrompit les délibérations des sénateurs en leur demandant la permission d'interpeller tout de suite sur une question de la plus haute importance.

Il commença son discours en disant que l'écrasant labeur de gouverner la terre serait sensiblement allégé pour l'empereur si celui-ci se remariait, mais que le choix d'une épouse était une délicate affaire, attendu qu'il fallait trouver une dame joignant à ses qualités de naissance noble et de chasteté parfaite quelque preuve positive de fécondité. Quelle haute et noble dame aviser, demanda-t-il, qui pût apporter au Sénat le témoignage qu'elle n'était pas stérile sans compromettre sa position de célibataire d'une rigoureuse vertu morale? Et Vitellius d'attirer l'attention des sénateurs sur Agrippine, la noble veuve dont la vertu était bien

¹ Père de l'empereur du même nom.

connue, dont la lignée brillait d'une splendeur sans égale, et qui avait prouvé sa fécondité en mettant un fils au monde. Naturellement, ajoutait l'orateur, c'était une nouveauté à Rome qu'un oncle épousât sa nièce, mais cet usage avait cours dans d'autres pays et n'était pas spécifiquement interdit par une loi écrite. Après tout, le mariage entre cousins avait été autrefois illégal, mais était aujourd'hui pleinement accepté ; et l'union entre oncle et nièce serait bientôt, si elle était sanctionnée dès à présent un lieu commun.

Vitellius fit alors ressortir, à l'étonnement de ses auditeurs, que Claude, à l'opposé d'autres Césars, n'avait jamais que l'on sût volé une femme à son mari et ne pouvait par conséquent recourir maintenant à ce moyen pour se procurer un consort d'une chasteté et d'une fécondité éprouvées. Mais la haute et noble Agrippine était justement, comme par dispensation spéciale de la Providence, une veuve pieuse qui avait donné naissance à un fils; et en la prenant pour épouse l'empereur établirait un précédent de sagesse pratique et de circonspection dans le choix d'une fiancée.

Ce remarquable discours eut un effet immédiat. Nombre de sénateurs, impatientés d'obtenir une réforme morale depuis les excès de Messaline, et suivis d'une foule de citadins aux mêmes dispositions, se hâtèrent vers le palais où Claude attendait anxieusement l'issue de la démarche, et du dehors, sous les fenêtres, ils clamèrent qu'ils voulaient Agrippine pour impératrice, entendant par là qu'ils ne toléreraient plus de scandales dans la maison impériale et qu'ils exigeaient d'urgence sa purification.

Les fiançailles furent annoncées sur le champ, et voilà Rome mise en émoi par ce nouveau prodige, le mariage incestueux d'un empereur avec la fille de son frère; mais une loi fut promptement votée qui légalisait ce genre d'unions, et bientôt, à vrai dire, on put se rendre compte qu'à l'avenir tout se passerait au palais dans les formes les plus strictes de la légalité et de l'étiquette. De fait, le ban de ce mariage

parut sonner le glas de la faction mondaine des gens frivoles sans foi ni loi; et les gens de la vieille école, vite remis de l'émotion que leur avait causée cette extension du permis de mariage, se réjouirent de penser que la cour allait servir de modèle à la nation. Ils oublièrent fort à propos les collusions premières d'Agrippine avec le bestial Caligula, et sa conduite envers son dernier époux Crispus; ils ne prêtèrent pas non plus l'oreille aux bavardages qui la représentaient comme s'étant déjà prostituée à l'empereur sinon même à Pallas. Ils préféreraient ne la voir que sous son aspect extérieur, comme une veuve froide et morale, descendante de l'austère Auguste et fille de Germanicus le bien-aimé; comme telle ils la salueaient de les avoir arrachés aux mœurs effrénées qui avaient failli provoquer la ruine du trône impérial.

Agrippine fut transportée de joie par une bonne fortune si longtemps différée, et si elle ressentit le moindre dégoût de sa nouvelle parenté avec un empereur ivrogne et prématurément sénile, elle put s'en consoler à la pensée que ce commerce n'avait pas besoin de se prolonger fort au delà du jour des noces. Dès qu'elle serait impératrice, elle serait en mesure d'acquérir sur ce mari perclus et faible d'esprit une emprise qui lui ôterait toute envie de jouer à l'amoureux.

Un seul point restait à régler. La petite Octavie, la fille de Claude et de Messaline, approchait de son dixième anniversaire. Agrippine eut l'impression qu'il convenait très certainement de la fiancer à son fils Néron, alors âgé de onze ans, de manière qu'il y eût encore une raison de plus pour que celui-ci devînt empereur suivant les règles : on avait en effet le sentiment fort que la fille d'un empereur était son héritière, en ce sens qu'elle transmettrait à son mari une sorte de droit au trône. Toutefois Claude avait promis Octavie à Lucius Silanus, brillant jeune homme de vingt-quatre ans, déjà en vedette dans la vie publique et apparenté à la vie impériale : sa mère était Aemilia Lepida, fille de cette Julie qui était la petite-fille d'Auguste et sœur de la mère d'Agrippine.

Cette Emilie étant morte, son mari, Julius Silanus, avait épousé la veuve Domitia Lepida, mère de Messaline; ainsi, Lucius Silanus et Messaline étaient demi-frère et demi-sœur. On peut mentionner en passant que Messaline s'était engouée de Julius Silanus son beau-père, et l'avait invité à se ranger au nombre sans cesse croissant de ses amants provisoires; mais comme il était l'époux de sa mère à elle, il n'avait pu l'obliger, et là-dessus elle l'avait fait mettre à mort. En dépit de ce contre-temps, l'impératrice et son mari, en choisissant Lucius Silanus pour futur gendre, avaient songé à lui comme successeur éventuel au trône, pour le cas où Claude décéderait avant que Britannicus ou Néron fussent en âge d'être acclamés; mais le trépas de Messaline mit fin à ces plans. Agrippine ne pouvait souffrir de rival à son fils, et elle s'appliqua aussitôt, non seulement à faire annuler la promesse de mariage entre Octavie et Lucius Silanus, mais aussi à écarter celui-ci du chemin de son ambition.

Derechef, elle sollicita l'aide de Vitellius, spécialement intéressé à cette affaire parce que son fils avait épousé Junia Calvina, sœur de Lucius, mais divorcé d'avec elle pour quelque raison aujourd'hui oubliée. Vitellius donc, ayant employé des sbires à flairer les péchés de ce jeune homme qu'Agrippine souhaitait détruire, apprit qu'il était en termes particulièrement affectueux avec cette sœur à lui, Junia Calvina; et il porta de suite le fait à l'attention de la future impératrice, dont la réputation de sévère moralité fut alors exploitée avec profit. Agrippine, dans une grande indignation, avisa Claude que l'homme auquel il avait fiancé la pauvre petite Octavie était moralement impropre à devenir l'époux de la fillette, car il avait commis un inceste avec sa sœur; et Claude, qui avait le droit de s'offenser depuis que son propre adultère avec sa nièce avait été légalisé, ordonna instantanément de casser Lucius Silanus de ses fonctions publiques : cette prescription fut exécutée à la fin de décembre 48 après

Jésus-Christ, par Vitellius lui-même en sa qualité de censeur de Rome.

L'accusation semble avoir été dénuée de tout fondement car non seulement Tacite la répudie¹, mais Sénèque parle de Junia Calvina en termes d'affection comme de « la plus belle et la plus enjouée de toutes les jeunes filles »². Cependant les amours entre frères et sœurs étaient alors très en vogue à Rome : ils avaient été rendus populaires par Caligula qui, se regardant comme le pharaon héréditaire d'Égypte, avait invoqué la traditionnelle coutume égyptienne du mariage entre frère et sœur pour justifier l'intrigue perverse avec sa sœur Drusilla. La reine Cléopâtre par exemple, femme du grand-père de Claude, Antoine, avait été mariée à son frère. Agrippine même lorsqu'elle était jeune fille avait eu de ces rapports avec son frère, bien qu'elle déclarât sans doute à cette époque que ce n'était pas sa faute; son premier mari Cnaeus Ahenobarbus avait été accusé d'inconvenances semblables avec sa sœur Domitia Lepida; et son second mari Passienus Crispus avait été — sur la foi de Caligula du moins — adonné à cette pratique. De tous côtés sévissait ce genre de pratiques, et Agrippine parut rompre une lance en faveur de la pureté des mœurs lorsqu'elle fit ainsi disgracier Lucius Silanus.

L'infortuné jeune homme ne pouvait d'abord croire que sa dégradation fût définitive, mais à la fin il se rendit compte que son crime était de descendre d'Auguste, et par suite d'être un prétendant possible au trône; voyant qu'il n'avait pas de grâce à attendre d'Agrippine si elle devenait impératrice, il prit le parti de se tuer le jour même où serait célébré le mariage d'Agrippine et de Claude. Sur ces entrefaites, Junia Calvina fut bannie de Rome, et, soit dit au préalable,

¹ Tacite, *Annales*, XII, 4.

² Sénèque, *Ludus de Morte Claudii*, VIII.

resta dix années en exil : elle fut enfin rappelée par Néron à la mort d'Agrippine.

Le mariage d'Agrippine et de Claude eut lieu au début de l'an 49; et en ce jour de noces Lucius Silanus se trancha la gorge. Au mois d'octobre suivant, les fiançailles de Néron avec la petite Octavie furent annoncées et couvertes d'acclamations populaires.

Il n'y avait plus de doute à présent que si Claude vivait longtemps encore, le prochain empereur serait Néron, et non le maladif Britannicus. Il est vrai que Lucius Silanus avait pour lui survivre deux frères qui, comme descendants d'Auguste, pouvaient en fin de compte causer des ennuis; mais c'étaient des hommes tarés, et Agrippine semble avoir considéré que le sort de leur frère leur tenait lieu pour l'instant d'avertissement suffisant¹. L'élévation de Néron au rang d'héritier présomptif fut naturellement favorisée par Pallas, Narcisse et Calliste, les trois grandes puissances de la cour; car ces trois hommes avaient tous aidé au renversement de Messaline et ne pouvaient dès lors compter sur la clémence de son fils Britannicus si jamais ce dernier devenait empereur. Il leur était donc indispensable que ce ne fût pas lui mais Néron qui succédât à Claude, et cette nécessité qui engageait effectivement leur vie même les obligea à patronner à tout prix le nouveau beau-fils de l'empereur.

Quelques mois plus tard, le 25 février 50, la certitude de l'avènement final de ce garçon fut rendue plus certaine encore quand l'empereur le prit formellement pour fils adoptif. Jusqu'alors il avait porté, comme nous l'avons dit, le nom de Lucius Domitius Ahenobarbus; lors de son adoption il prit celui de Nero-Claudius-Caesar-Drusus-Germanicus. Il entra alors dans sa treizième année; il était encore trop jeune pour que Claude, même s'il inclinait vers ce parti, le présen-

¹ Ils finirent d'ailleurs par trouver la mort l'un et l'autre, dans des circonstances qui seront exposées plus loin.

tât au public comme l'héritier de son choix; car le pouvoir impérial était regardé comme l'autorité du chef de la nation, comme un métier d'homme mûr et non comme une chose héréditaire de par la loi. Mais dans le cercle de la famille on prenait d'avance la succession pour accordée.

Entre-temps, Claude, après un an de mariage avec Agrippine manifestait une impatience croissante sous le nouveau régime, et la mère de Néron avait à se prémunir contre tout danger que pourrait occasionner à sa propre position cette circonstance imprévue. En dépit du fait qu'il lui avait décerné le titre d'Augusta — lequel n'avait jamais été donné dans le passé à une impératrice du vivant de son époux — et lui avait témoigné sa haute estime par d'autres voies, il était hors de doute que Claude trouvait un peu abusives les interventions de sa femme dans les affaires du palais et de l'État.

Il ne lui plaisait pas de voir écourter ses propres amusements; avec réforme ou sans réforme, il ne voyait pas pourquoi le palais serait privé de toute sa gaieté. Agrippine, collaborant la main dans la main avec Pallas, gardien de la fortune privée de Claude, avait instauré un régime d'économies sévères : elle inspectait les comptes du ménage, se tenait au courant de tout ce qui se passait dans les cuisines, et réduisait au minimum les distractions de l'empereur. En Outre, elle n'était plus comme autrefois sa « petite » et sa « chère enfant » qui se permettait de se faire caresser et cajoler par lui : elle était devenue son implacable gouvernante, froide et sans amour, et il était clair qu'elle ne souffrirait jamais d'avoir un enfant de lui, même s'il était encore capable de paternité. Et pourtant elle ne lui tolérait pas de liaison avec d'autres femmes. Il y avait par exemple une beauté nommée Calpurnia sur qui l'empereur en veine de rébellion jetait des regards vagabonds; mais Agrippine fit promptement bannir de Rome la pauvrete, comme indésirable.

Les activités de la riche Lollia Paulina lui donnaient de plus graves sujets d'inquiétude : c'était, on s'en souvient, la

dame que Calliste avait d'abord patronnée pour épouse de Claude; déçue dans son espoir de devenir impératrice, elle avait consulté quelques voyants de Chaldée par envie de découvrir si la vie conjugale de l'empereur avec sa concurrente avait encore chance de durer longtemps. Le fait fut rapporté à l'impératrice qui, possédée d'une haine implacable contre cette rivale¹, la fit aussitôt accuser d'avoir tenté d'employer la magie pour bouleverser l'union existante; et Claude, qui par l'organe de Calliste avait peut-être donné à la malheureuse des signes d'encouragement, fut maintenant forcé de la bannir de Rome, en confisquant le gros de sa vaste fortune.

Cela, malgré tout, ne satisfit pas Agrippine qui envoya ses officiers à toute bride à la poursuite de la misérable exilée, avec mission de la mettre à mort; et elle ne prit point de repos qu'elle n'eût de ses yeux vu la tête coupée de sa rivale. Quand cette tête lui fut apportée, Agrippine ne put d'abord la reconnaître; mais elle savait que les dents de Lollia Paulina présentaient certaines particularités : là-dessus elle lui desserra la bouche avec le levier de ses doigts et s'assura ainsi que c'était bien elle². Calliste, ancien appui de la morte, mourut vers le même temps; et quoique l'on dise que son décès tint à des causes naturelles, l'idée que ce décès rejoignait l'affaire de Lollia Paulina n'est pas sans vraisemblance.

D'une insensibilité radicale en toutes choses si ce n'est dans l'amour de son fils, Agrippine ne reculait devant rien pour affermir sa position de manière à restaurer la bonne renommée de la maison impériale, à conseiller et gouverner son benêt de mari, et enfin à entretenir le souffle dans son corps décrépité jusqu'à ce que son cher Néron, exercé au parfait puritanisme, fût prêt à se présenter au peuple en digne successeur d'Auguste, avec elle-même pour impératrice-mère omnipotente.

¹ Tacite, *Annales*, XII, 22.

² Dion Cassius, LX, 32.

Néron allait sur ses treize ans. C'était un garçonnet assez corpulent, à la face piquée de taches de rousseur, aux yeux bleus myopes et aux cheveux d'un roux que l'on peut qualifier de bronzé. Il montrait déjà des signes de dispositions pour les arts car il aimait à dessiner et à peindre, ou à fabriquer des statuettes en argile; et il s'essayait à écrire des vers qu'il se chantait à lui-même en pinçant les cordes d'une petite harpe. Il faudrait le déshabituer de tout ce fatras.

Il voulait lire des livres d'art et de philosophie, mais sa mère ne le laissait pas faire. Elle le dressait sévèrement à devenir un aristocrate de la vieille école, c'est-à-dire un homme qui, comme Auguste, tournerait le dos aux aventures de l'esprit et aux talents, et se consacrerait à la tradition simple du véritable civisme; un homme qui tiendrait toujours secrets ses penchants capricieux ou ses péchés véniels et montrerait au monde un visage puritain sans expression.

Dans l'intérêt de Rome et pour la gloire de la famille impériale, elle désirait faire de lui, sans le savoir, un hypocrite conventionnel; mais c'est la seule chose qu'elle ne put faire. Néron resta toute sa vie un homme franc, sincère en ses vertus, effronté dans ses vices. Et cette particularité si solide de son caractère fut l'écueil contre quoi se brisèrent et sa propre vie et celle de sa mère.

CHAPITRE VI

SÉNÈQUE ET BURRHUS PRÉCEPTEURS DE NÉRON. — LE MARIAGE DE NÉRON ET D'OCTAVIE (53 AP. J.-C.). — APPRENTISSAGE DE NÉRON. — LA LUTTE ENTRE NARCISSE ET AGRIPPINE. — MORT DE CLAUDE ET AVÈNEMENT DE NÉRON (54).

L'une des premières mesures prises par Agrippine, après son mariage avec Claude, fut de rappeler d'exil son vieil ami le philosophe Lucius Annaeus Seneca, alors âgé d'une cinquantaine d'années¹; il avait été banni en Corse huit ans auparavant à l'instigation de Messaline, pour adultère avec Julia Livilla— une accusation qu'il s'abstint de corroborer ou démentir.

C'était un homme court et trapu d'origine espagnole, ayant assez l'allure d'un financier juif des temps modernes : yeux noirs et pensifs, tête chauve, des joues charnues, le cou renflé, barbiche en pointe. Son père avait été un avocat de la vieille école romaine qui répugnait à toutes les choses étrangères et détestait la philosophie grecque et la langue grecque; sa mère était un type de matrone romaine, toute à ses enfants et profondément aimée d'eux en retour. Quoiqu'il en soit, Sénèque avait été très délicat de santé dans sa jeunesse et il fut un temps où il faillit se suicider; il n'en fut détourné que par l'idée de la désolation qu'il causerait ainsi à ses parents. Toute sa vie il souffrit de faiblesse pulmonaire et d'asthme, mais sa tempérance habituelle prolongea ses jours, et il fut à même de réaliser beaucoup d'œuvres littéraires et autres.

¹ On ignore la date de sa naissance, mais dans son livre *De Tranquillitate Animi* (15,13), il dit pouvoir se souvenir d'avoir entendu un discours d'Asinus Pollion, qui mourut l'an 5 après J.-C.; Sénèque était donc né probablement un an ou deux avant J.-C.

Nous pouvons signaler en passant que son frère aîné, qui avait été admis par adoption dans la famille Gallion et fut créé gouverneur d'Achaïe en 52 après Jésus-Christ, était ce même Gallion qui « n'avait cure de toutes ces histoires »¹ et devant qui saint Paul fut une fois accusé d'hérésie par les Juifs.

Sénèque vint à Rome enfant; il y étudia la philosophie de Pythagore sous Socion d'Alexandrie, et à la suite de cela crut pendant quelque temps aux transmigrations de l'âme humaine dans les corps d'animaux; il devint pour cette raison végétarien, son maître enseignant d'ailleurs que même si la doctrine était absurde le régime à suivre ne coûtait pas cher. Plus tard Sénèque étudia sous Attale la philosophie des Stoïciens, et pendant le reste de sa vie dormit sur un matelas dur, ne prit pas trop de bains chauds, n'usa point des parfums, ne but pas de vin, et, conformément aux principes diététiques particuliers de son instruction, raya les huitres et les champignons de son menu d'ailleurs copieux.

Il n'était en aucune manière un ascète, et jouissait des bonnes choses de la vie autant qu'un autre homme bien qu'il mît de la mesure dans ses jouissances. Il avait fait un mariage aisé avec une dame ayant nom Pompeia Paulina et dont il avait eu deux fils qui, toutefois, moururent jeunes l'un et l'autre. Il ne s'élevait pas non plus si haut qu'il négligeât d'amasser une très grosse fortune personnelle, fait qui poussa beaucoup de gens à le regarder comme un hâbleur philosophique²; il se défendait en alléguant que la grandeur des biens le laissait indifférent et que si le hasard les amenait de son côté il n'était pas conforme à la foi stoïcienne de leur attribuer l'importance qu'il y aurait éventuellement à y renoncer. Néanmoins, ses prêts d'argent à intérêt ne peuvent

¹ Actes des Apôtres, XVIII, 12-17.

² Dion Cassius le considère comme une pure mystification.

guère se justifier par des considérations philosophiques¹, et il ne saurait y avoir de doute que dans la dernière partie de sa vie il fut un vulgarisateur zélé du stoïcisme plutôt qu'un adepte au sens strict de cette doctrine. Ses écrits volumineux sont imbus d'une pensée tranquille, musarde et idéaliste; et ils auraient bien pu être écrits, de chapitre en chapitre, par quelque évêque bienveillant d'aujourd'hui.

Ses manières étaient polies et charmantes, sa conversation éloquente et réfléchie, et au moment où Agrippine le rappela d'exil, sa vie ingrate et solitaire dans l'île alors barbare de la Corse l'avait rendu très sensible aux bontés et très disposé à flatter sa bienfaitrice. Voire, durant son bannissement, il avait composé un document des plus rampants pour la lecture de Messaline, plein de flatteries grossières dont il dut plus tard se sentir puissamment honteux, et qui laisse à l'esprit l'impression que Sénèque n'avait rien d'un héros stoïcien².

Agrippine n'en décida pas moins qu'il serait justement l'homme qu'il fallait pour servir de précepteur à Néron, car il serait naturellement dévoué à ses intérêts à elle, et serait animé d'une vive antipathie pour Britannicus, le fils de son ennemie Messaline. Sa piété envers la mémoire de sa mère le prédisposerait à enseigner l'affection filiale à son élève; et quoique résolue à ne pas le laisser initier Néron à la philosophie — domaine étranger à l'esprit romain et méprisé par les patriciens de la vieille école — elle consentait volontiers à laisser le jeune garçon faire son profit des exemples de sobriété, de simplicité et de rude travail donnés par Sénèque. C'était également un bon Romain, et qui, comme son père, avait peu de goût pour l'élégance et le luxe grecs, contre lesquels Agrippine était entrée en lice.

¹ Le fait qu'il avait prêté de l'argent au roi des Iceni, en Grande-Bretagne, détermina l'insurrection de Boadicée, reine de ce pays, en 61 ap. J.-C.

² Sénèque, *De Consolatione ad Polybium*.

L'ayant établi au palais comme précepteur de son fils elle lui choisit pour collègue dans cette tâche un superbe vieux troupiér, Afranius Burrhus, qu'elle persuada peu après l'empereur de nommer préfet du prétoire, autrement dit chef de la garde prétorienne, force de quelque vingt mille hommes cantonnée à Rome et dont chaque membre devenait, par cette manœuvre habile, le dévoué protecteur de l'élève du maître.

Ainsi le fils d'Agrippine, tout feu et flamme, se trouva maintenant aux mains de ces deux maîtres : l'un professeur disert sinon toujours sincère de cet idéal d'une vie romaine simple et austère pour laquelle le jeune garçon n'avait pas de penchants naturels ; et l'autre, soudard bourru et laconique, qui avait eu un bras mutilé à la guerre et dont l'aspect martial était opposé à tout ce que pensait l'esprit artiste et quasi-féminin de Néron. Et derrière ces deux hommes se dressait la silhouette vénérée de sa mère, femme dure et inflexible mais qui était tout pour lui. Il l'aimait profondément : mais déjà son esprit d'enfant n'ignorait pas qu'une redoutable différence séparait leurs deux natures. Elle ne le comprenait pas; elle le poussait vers un endroit où il ne voulait pas aller; et cependant, à ses jeunes yeux, sa mère ne pouvait faire mal : « Le despotisme d'Agrippine, dit Tacite, était aussi rigoureux que s'il avait été celui d'un homme »¹; et à ce garçon sensible et réprimé elle dut sembler oppressive dans ses revendications d'obéissance, tout en n'obéissant elle-même qu'à cet ogre étrange et terrible, le Devoir, qui les tenait tous à sa merci.

Le 15 décembre de l'année 50 on célébra le treizième anniversaire de Néron; et moins de trois mois après, le 4 mars 51 on lui permit de revêtir la toge virile, le vêtement des hommes faits, bien que ce changement de costume, l'équivalent d'une arrivée à majorité, ne fût d'usage que pour

¹ *Annales*, XII, 7.

les garçons ayant leurs quatorze ans écoulés. Agrippine, en fait, hâtait fébrilement sa formation virile de peur que Claude ne mourût.

L'empereur en personne présenta le jeune garçon au Sénat et lui conféra le titre de *Princeps Juventutis*; d'autres honneurs lui furent également décernés, après quoi on le montra au public défilant en tête de la garde prétorienne; et plus tard, le même jour, il assista dans le cirque à un tournoi : il avait revêtu pour la circonstance la robe impériale, tandis que, siégeant à ses côtés, son ex-cousin et maintenant frère de lait Britannicus, qui était dans sa onzième année, portait encore des habits d'enfant.

Néron, effectivement, tenait désormais le milieu de la scène; et le sénile Claude aux yeux chassieux, avec sa démarche de butor et son sourire niais, n'était plus toléré sur le trône que pour chauffer la place à ce garçon brillant et plein d'ardeur, d'une lignée incomparablement plus illustre que la sienne. Et tandis que le débile Britannicus était désavantagé par l'infâme réputation de sa mère défunte, Néron, tout au contraire, avait le puissant soutien de sa mère à lui, toujours à ses côtés, resplendissante, drapée d'or et rutilante de bijoux, le présentant au peuple comme dans tant de religions la déesse-mère présente aux adorateurs son fils, l'éternel espoir du monde.

En sa qualité de mère du futur empereur, Agrippine s'arrogeait maintenant des pouvoirs de plus en plus élevés et réclamait toujours de plus grands honneurs. On l'autorisa même à pénétrer dans l'enceinte du Capitole sur son char doré, privilège qui n'avait jamais été accordé qu'aux prêtres; et elle put trôner près de son époux pour remplir des fonctions qu'aucune femme encore n'avait assumées : « Dans sa conduite publique, dit Tacite¹, elle était grave et rigide, souvent altière et impérieuse ». Il nous expose qu'elle avait « la

¹ *Ibid.*, XII, 64.

haute main sur tout ». Et il est clair que ce n'était pas tant parce qu'elle était l'épouse de l'empereur régnant, ce pauvre dédaigné de Claude, que parce qu'elle était la mère du futur empereur, du brillant Néron sur qui se concentraient les espoirs de la nation.

En 53 après Jésus-Christ, Agrippine décida que son fils, qui allait avoir seize ans vers la fin de l'année, et Octavie qui approchait de son quatorzième anniversaire étaient en âge d'être mariés; leurs noces furent donc célébrées en grande pompe. On ne sait rien du physique d'Octavie, mais ses actes d'une époque plus avancée dénotent une jeune passionnée, sombre, téméraire, et peut-être un peu bizarre d'esprit, étant donné que sa mère Messaline était nymphomane, que Claude son père était à certains égards simple d'esprit, et son frère Britannicus épileptique. Elle était dévouée à son frère, et l'on acquiert l'impression qu'elle ruminait sur les affronts si constamment infligés à ce dernier. Elle ne semble pas avoir aimé Néron; et lui, de son côté n'éprouvait pas pour elle la moindre tendresse. Ils étaient fiancés toutefois depuis quatre ans, et ils acceptèrent le mariage comme une échéance partielle de l'inexorable destin qui les possédait. Néron allait être empereur : de cela plus aucun doute raisonnable; et cette union gênante sans maturité, sans amour était un revers de la médaille dont il fallait s'accommoder.

Vers cette époque, Néron commençait à découvrir une amie imprévue dans la personne de sa tante Domitia Lepida, la sœur de son père, qui faisait de son mieux maintenant pour gagner ses affections juvéniles en le choyant et en le comblant de légers présents. C'était une mauvaise femme, mais il était trop jeune pour se rendre compte qu'elle était déterminée dans sa conduite, non pas tant par le souci de ses intérêts à lui que par l'envie de prendre une revanche sur sa belle-sœur Agrippine, qui avait contribué à la mort de sa fille Messaline et fait évincer du pouvoir le fils de Messaline, son petit-fils à elle Britannicus.

« Entre Agrippine et Domitia, dit Tacite¹, ce fut une lutte violente à qui prendrait de l'ascendant sur Néron, de la mère ou de la tante »; et pour la première fois de sa vie l'adolescent entendit médire du caractère de sa mère. Domitia Lepida l'avertit, semble-t-il, qu'Agrippine était poussée uniquement par l'envie personnelle du pouvoir; elle lui représenta que la forme d'éducation ennuyeuse qu'il avait reçue n'était pas nécessairement une préparation aux fonctions de souverain, mais un procédé cruel pour l'étouffer lui-même et paralyser sa volonté.

En même temps la dame aigrie renoua ses liens d'amitié avec Narcisse contre lequel, assez naturellement, elle avait fait preuve d'une vive hostilité depuis qu'il s'était rangé contre sa fille Messaline; et dans la réconciliation de ces deux vieux ennemis nous pourrions trouver, je pense, l'explication des événements immédiats qui suivirent. De fait, Narcisse saisit l'occasion de faire tourner à son profit l'intérêt que la tante de Néron lui témoignait. La position de Narcisse était devenue de plus en plus malaisée depuis le mariage d'Agrippine avec l'empereur — mariage auquel lui-même, on s'en souvient, s'était d'abord opposé; car il aimait véritablement son maître et s'irritait de voir Agrippine rudoyer le pauvre homme; il sentait en même temps que son influence propre sur l'empereur était minée en dessous par l'impératrice.

Narcisse en vérité n'était d'accord avec Agrippine que sur le choix de son fils comme futur empereur : sur ce point il était ardemment d'accord avec elle, car si Britannicus héritait du trône, Narcisse serait probablement condamné sans délai comme responsable de la mort de Messaline. Par contre, l'avènement d'un Néron restant sous la tutelle de sa mère amènerait avec une égale vraisemblance la chute de Narcisse puisque sa loyauté à Claude et son amour du pou-

¹ *Annales, ibid.*

voir qu'il tenait de l'empereur avaient inévitablement pour effet de retourner Agrippine contre lui-même.

Placé devant ce dilemme Narcisse paraît avoir compris que la seule solution de ses embarras serait que Néron parvînt au trône *sans* Agrippine; et par suite il conçut l'idée de se débarrasser de l'impératrice gênante en lui aliénant les sentiments de son mari et de son fils; du côté de ce dernier, on recourrait aux services de Domitia Lepida. Domitia, ainsi que nous l'avons dit, ne semble pas avoir eu d'autres visées que de nuire à l'impératrice en ouvrant les yeux à Néron sur les crimes de sa mère; mais Narcisse voulait sauvegarder son propre bien-être à venir et peut-être sa propre vie, et ses plans ne tendaient pas à moins qu'à renverser complètement Agrippine.

La tension s'accrut de façon soutenue. Agrippine, avec toutes ses parades de chasteté extérieure, avec toute son insensibilité froide et calculatrice, était une femme qui prenait plaisir à user privément de ses charmes sexuels pour exciter les passions amoureuses des hommes dont elle désirait se servir. C'est par ce moyen qu'elle avait délibérément conquis ses deux maris Crispus et Claude; et maintenant, ce semble, elle avait transformé son commerce avec le puissant Pallas en une intimité illicite et réelle, car Tacite rapporte qu'il était « son amant à un degré notoire »¹. Elle avait formé une cabale composée de Pallas, Sénèque et Burrhus; Calliste étant mort, Narcisse se trouvait seul, exclu de ce groupe à cause de son dévouement loyal à Claude, dont il était le seul ami restant dans le palais, tout le monde à part lui étant aux ordres d'Agrippine.

L'empereur, à cette époque, était une figure propre à exciter la pitié. Sa femme tenace ne le perdait jamais de vue car à ses dires il ne cessait de faire l'imbécile. Aux réceptions d'invités elle tenait à siéger à ses côtés pour lui dire ce qu'il

¹ *Ibid.*, XII, 65.

devait faire; et elle se poussait toujours au premier plan, aux dépens de lui, en le traitant de malade ou d'idiot. Il n'avait personne à qui se fier sauf Narcisse, et celui-là même avait maintenant des difficultés manifestes à se maintenir dans sa position.

Agrippine s'effraya de l'intrusion de Domitia Lepida dans ses affaires, et lorsqu'elle entrevit que le dessein de Narcisse était de la faire chasser du palais, pour que Néron parvînt au trône sans la mainmise de sa mère, elle en conçut de frénétiques alarmes. Néron détaché d'elle ! Agrippine ne s'était jamais avisé de cela.

Pour sauver sa position elle agit avec une audace et une dureté caractéristiques. Elle fit intenter brusquement un procès de lèse-majesté à Domitia Lepida, en alléguant que celle-ci avait, pour tout commentaire, salué par une série d'imprécations le mariage d'Agrippine et de Claude, qu'elle avait voué l'union et les époux à la perdition éternelle — ce qui était sans doute tout à fait vrai —, et qu'elle tentait de troubler la paix de l'empire. Agrippine expliqua ensuite à son fils confus que sa tante n'avait cherché à gagner son amour que pour se venger de sa mère, et que cette méchante femme avait effectivement médité de l'assassiner. Elle agit si profondément sur les sentiments de Néron que celui-ci bouleversé, désillusionné, témoigna impulsivement contre sa tante, admettant qu'elle avait assurément dit certaines choses pour l'éloigner de sa mère.

Domitia Lepida fut condamnée à mort et dûment exécutée. Agrippine tourna ensuite son attention vers Narcisse, contre qui elle s'efforça d'obtenir de Claude une sentence de mort. Mais l'empereur, tout malade et intimidé qu'il fût, n'avait pas encore perdu la faculté de prendre la défense d'un ami; il refusa vaillamment de laisser porter une accusation contre cet homme. Toutefois Narcisse savait que son existence n'était plus en sécurité au palais; et, feignant d'être malade, demanda la permission de quitter Rome et de se

retirer à Sinuessa, sur la côte de Campanie et sur la route de Naples, afin d'essayer les eaux qui faisaient la célébrité de ce lieu de villégiature¹. Sa demande lui fut accordée, et ainsi Claude, ayant perdu l'appui du seul ami qui lui restait, passa entièrement sous la domination d'Agrippine, que maintenant il détestait.

Entre temps l'éducation de Néron progressait. C'était un superbe adolescent : déjà, comme son grand-père Germanicus, il savait parler le grec aussi couramment que son latin maternel, et la poésie qu'il écrivait par mètres ne semble pas avoir été sans mérites, bien qu'elle fût en défaut du point de vue de la scansion, et plutôt grandiloquente. Il commençait à peindre aussi, et manifestait quelques talents de sculpteur; mais sa mère et ses précepteurs le décourageaient vigoureusement de s'intéresser à ces arts. Et rien ne lui servait de plaider à l'oreille d'Agrippine que c'étaient justement les domaines cultivés par son populaire grand-père : Agrippine était aveugle au fait que le naturel de son fils était de tous points semblable à celui de Germanicus. Elle tenait à voir en lui un Auguste.

On jugea utile malgré tout de lui faire pratiquer l'éloquence en public, et chaque fois que le jeune garçon déployait une curiosité spéciale pour un sujet quelconque, dont il serait correct de disputer au grand jour, Sénèque l'aidait à préparer un discours; Néron le prononçait ensuite devant l'empereur et ses conseillers, cependant qu'Agrippine écoutait derrière les tentures avec approbation et fierté. Néron avait une excellente mémoire, il atteignait sans peine à la parfaite maîtrise de ses mots dans ces harangues soigneusement préparées et, comme c'était de plus un acteur-né, il surprenait généralement les auditeurs par ses apparences d'éloquence, de sérieux et de sagesse.

¹ Pline, *Histoire Naturelle*, XXXI, 2.

A cette époque, c'était indéniablement un jeune homme au cœur sensible et à l'esprit généreux, et qui — toujours comme Germanicus — réagissait avec une chaleur particulière en toute circonstance impliquant le redressement d'un tort; les préceptes de philanthropie et d'humanité enseignés par Sénèque trouvaient toujours en lui un auditeur attentif. Ainsi, lorsqu'on lui dit que la ville d'Apamée en Phrygie avait été ravagée par un incendie, il composa et prononça un discours plein de flamme dans lequel il plaida victorieusement pour que les citoyens de cette localité fussent exonérés d'impôts pendant cinq ans. Dans une autre circonstance il plaida en grec pour l'immunité fiscale d'Ilium (Troie); et une autre fois il demanda et il obtint l'octroi d'une subvention à la ville de Bononia, qui venait d'être en partie détruite par un incendie.

Toutefois son plus grand succès de l'époque au barreau fut un discours public prononcé pour le compte de la cité grecque de Rhodes, qui avait perdu son indépendance municipale. Néron plaida pour qu'on lui restituât sa liberté : il eut gain de cause, et les délégués rhodiens présents furent à tel point ravis par l'éloquence et la dramatique ferveur de ce jeune rouquin, qu'ils saluèrent en lui leur propre dieu-soleil descendu sur terre; ils repartirent en chantant ses louanges avec délire; et déjà Néron, palpitant d'enthousiasme, jugeait en son cœur que ces Grecs artistes et cultivés se rapprochaient davantage de lui par leur mentalité que ses concitoyens.

C'est ainsi qu'il avançait à vive allure dans les bonnes grâces du public, jusqu'au moment où tout le monde le salua comme un prodige — tout le monde sauf Agrippine, voulons-nous dire, car elle ne laissa jamais son amour et son orgueil maternels prendre le pas sur l'attitude froide et disciplinaire qu'elle avait adoptée envers son fils. Elle voyait trop clairement que Néron était par tempérament un artiste, comme nous définirons aujourd'hui son cas; or elle voulait, et la

vieille Rome voulait aussi, que Néron devînt en grandissant un gentilhomme sévère, impassible et modeste de la vieille école et elle se méfiait de toutes ces adulations.

Cependant Britannicus était relégué dans une obscurité complète. Le public n'était guère informé de son existence : beaucoup de gens ne s'en doutaient réellement pas, et ceux qui en avaient connaissance étaient enclins à croire qu'il avait le cerveau dérangé, car on savait communément qu'il souffrait d'attaques d'épilepsie. Quelque temps auparavant, Agrippine avait fait mettre à mort son précepteur Sosibius, sous prétexte que cet homme encourageait le jeune garçon à prendre en aversion son cousin Néron; et, un à un, elle avait fait disparaître par exécution ou renvoi tous les membres de sa suite, installant à leur place ses propres créatures qui lui signalaient chaque geste de Britannicus. En outre, elle faisait de son mieux pour empêcher Claude de voir son fils, aussi souvent que cela n'était pas inévitable.

Un jour, une vive querelle éclata entre les deux adolescents, et Britannicus eut la témérité d'appeler Néron par son vrai nom, Ahenobarbus, insinuant par là que ce dernier n'était pas, du côté paternel, membre authentique de la famille impériale; Néron lui renvoya la balle en s'écriant que Britannicus n'était qu'un bâtard, fils de l'un des amants de Messaline, et non de Claude. Les deux jeunes gens soumièrent leurs ennuis à l'empereur et à l'impératrice : il en résulta un surcroît de mésalliance entre les deux parents. Britannicus, évidemment, put voir qu'Agrippine le détestait et à l'avenir lorsqu'elle tentait, pour sauvegarder les apparences, de l'embrasser ou de l'entourer de ses bras, il trahissait l'amertume de son jeune cœur en lui tournant le dos.

Les choses en vinrent au paroxysme durant l'automne 54; Néron allait sur ses dix-sept ans et Britannicus avait environ treize ans et demi — c'était un grand garçon efflanqué au visage pâle. A cette époque, Claude, âgé de soixante-trois ans, végétait dans un état de révolte impuissante contre

Agrippine. Il pensait voir clair à présent dans le cœur ténébreux de son épouse. Il sentait que sa piété, sa respectabilité, sa chasteté même étaient de mauvais aloi — simples poses destinées aux regards du public, simples moyens d'obtenir l'appui de la noblesse « vieux jeu » qui reprenait maintenant de l'influence.

Tous ses plaisirs lui avaient été soustraits par cette épouse au cœur de silex. Le palais lui faisait l'effet d'une serre étouffante ou d'une forcerie à la correction pleine de suffisance, gouvernée du haut en bas par l'intolérante Agrippine aidée elle-même et favorisée par ce hâbleur volubile de Sénèque, par Pallas qu'un souci de subsistance avait rendu son esclave, et par Burrhus, homme qui n'avait pas une pensée hormis celle de son entraînement militaire proprement dit. Lui, l'empereur, se faisait réprimander sans trêve pour ses soi-disant manquements à l'étiquette, pour ses façons vulgaires, pour son défaut de dignité. Foin de la dignité ! — ce qu'il voulait, c'était de la bonne chère, du bon vin et de la bonne compagnie. C'était une nature simple, vidée de sa santé mais non pas de son attachement à la vie; et sa rébellion est on ne peut plus compréhensible.

Il y a lieu, je pense, de supposer que Claude était en communication avec Narcisse à cette époque et qu'un plan ébauché pour le délivrer de ses embarras lui rendit courage. Dans tous les cas, un soir, au dîner, après s'être chargé de boissons, il eut la crânerie de faire observer à portée de l'oreille d'Agrippine qu'il s'était déjà délesté d'une épouse, et qu'il était tout prêt à se débarrasser d'une autre. Une autre fois, croisant Britannicus dans un des corridors du palais, il étreignit le jeune garçon de ses vieux bras tremblants et lui cria avec emportement : « Mon fils, hâte-toi de grandir pour laver ces outrages ! »

Aux premiers jours d'octobre 54, Claude annonça qu'il allait faire prendre au jeune homme la toge virile et le faire entrer tout de suite dans sa majorité; quand Agrippine lui en

demanda froidement le pourquoi, Claude répondit : « Pour que le peuple de Rome ait enfin un César », signifiant par là que Britannicus avait chance de devenir un homme du monde selon son cœur, tandis que Néron était un esprit veule et un disciple consentant de ce puritanisme intolérable. Il ne voyait pas que Néron était presque aussi disposé que lui-même à se révolter.

Agrippine fut terrifiée; et peu après, le Sénat ayant frappé une nouvelle pièce de monnaie à l'effigie de Britannicus, son anxiété ne connut plus de bornes. Elle avait oublié que Claude était encore capable de s'affirmer. Elle entrevit soudain la possibilité que Claude, à la majorité de Britannicus, priât le peuple d'agréer ce dernier pour héritier malgré l'entière nouveauté d'un empereur-enfant. Au milieu de son émoi l'idée du meurtre lui vint. Elle avait fait périr tant d'hommes et de femmes; pourquoi, maintenant, hésiterait-elle à balayer de son chemin la menace qui grandissait pour elle et Néron ?

A son idée toutefois la question brûlante était de savoir si Néron se trouvait en âge de monter sur le trône; et elle n'y pouvait répondre avec certitude; elle se rabattait donc sur cet argument que, dans tous les cas, Néron était plus âgé, plus acceptable à l'heure actuelle que Britannicus, et cet avantage momentané s'atténuerait considérablement dès que Britannicus aurait reçu la toge virile.

Le soir du 12 octobre, il devait y avoir un souper au palais¹, à l'occasion d'une des fêtes religieuses célébrées annuellement en mémoire du vénérable Auguste. Pour Agrippine, cet incident fut presque comme un signe envoyé du ciel : si Claude mourait cette nuit-là, Néron, le jeune homme qu'elle avait dressé à devenir un second Auguste, monterait

¹ Chez Tacite (*Annales*, XII, 66), la mention d'une visite de Claude à Sinuessa est une erreur de copiste. Le texte est évidemment altéré : ce fut Narcisse qui alla là-bas (Dion Cassius, LX, 34).

sur le trône pour ainsi dire sous les auspices de son puissant ancêtre. Quoi de plus à propos ? Il lui sembla qu'elle était l'instrument du Destin, l'instrument d'Auguste divinisé; qu'elle était choisie exprès par lui, afin de frapper ce grand coup pour la gloire de la famille Julia et pour le bien de Rome... De sang-froid et de propos délibéré, elle fit ses préparatifs.

L'heure venue, et tandis que le souper allait son train, un plat de champignons fut placé devant l'empereur qui était déjà un peu grisé. Il aimait la bonne chère, et les champignons étaient une friandise à laquelle il ne savait jamais résister. Il les mangea donc avec sa gourmandise habituelle; mais bientôt il se plaignit d'être indisposé, et, au sortir de la salle, fut pris d'un haut-le-cœur. Ce n'était pas insolite, car il avait la digestion pénible; mais comme il était obligé maintenant de se mettre au lit, où il continua à vomir, la société se dispersa sans tarder.

Agrippine envoya chercher le médecin de la cour, Stertinus Xénophon de Cos, qui avait servi aux armées dans l'état-major de Claude et avait été décoré pour ses services. Ce docteur resta auprès de l'empereur pendant le reste de la nuit; mais dans les premières heures de la matinée, constatant que son malade souffrait toujours beaucoup, il lui fit ouvrir la bouche et lui chatouilla le fond de la gorge avec une plume de façon à le faire vomir une fois de plus. Un moment après, Claude retombait sur ses oreillers, mort.

Nul ne peut dire avec certitude qu'Agrippine l'a empoisonné. Pourtant le mobile d'un tel acte est suffisamment clair; et Tacite raconte en détail comment l'impératrice obtint le poison d'une vieille nommée Locuste, comment il fut administré par l'eunuque Halotus et comment la plume utilisée par le médecin avait été trempée dans un autre poison plus mortel encore. Mais il est possible que les intentions meurtrières d'Agrippine aient été devancées par accident, et que Claude, après avoir mangé des champignons d'espèce

vénéneuse, ait succombé à une syncope causée par la violence des vomissements.

Quoi qu'il en soit, lorsque le soleil se leva au matin du 13 octobre, Claude était étendu mort sur son lit; mais seuls Agrippine et son entourage immédiat savaient que la vie était éteinte. On ferma les avenues du palais, et Burrhus posta des gardes à chaque porte pour empêcher les gens d'entrer ou de sortir. On leur dit que l'empereur était dans un état critique, et l'on envoya d'urgence au Sénat, dès qu'il se fut assemblé au début de la matinée, un billet priant les consuls et les prêtres d'offrir des prières pour le rétablissement de Claude.

Pour entretenir ces faux-semblants le temps de mettre une dernière main aux plans arrêtés pour la proclamation de Néron, on étaya le défunt sur ses oreillers, et l'on pria ses comédiens et acteurs favoris d'entrer dans la chambre et de le récréer. C'est ce qu'ils firent, dégoisant leurs bons mots et exécutant leurs pirouettes en face du cadavre dont les yeux vitreux les regardaient fixement; en même temps, dans un coin de la pièce, l'orchestre de la cour jouait de la musique et battait du tambour. De temps à autre, Agrippine ou l'un de ses amis s'approchait du lit en souriant et demandait au cadavre si ce divertissement l'amusait. A plusieurs reprises aussi on appliqua au défunt des cataplasmes bouillants; et l'on publia des bulletins de santé disant qu'il réagissait bien à ce traitement.

Cette farce lugubre était jouée non seulement de manière à permettre, parmi les sénateurs et parmi les troupes, les préparatifs secrets pour faire acclamer Néron, mais aussi parce que les devins officiels du palais avaient déclaré que la journée entière, sauf l'heure de midi, s'ouvrait sous de mauvais augures; en conséquence, on avait choisi cette heure pour annoncer la mort de l'ex-empereur et proclamer le nouveau.

Durant la matinée il fut nécessaire de tenir Britannicus à l'écart, car il était un peu gênant depuis que son père lui avait fait luire la possibilité d'être un jour empereur et il y avait danger maintenant qu'il s'échappât et fomentât une sédition, peut-être avec l'aide de Narcisse, qui était susceptible d'avoir conclu un marché avec lui et d'avoir médité quelque coup de ce genre. Agrippine garda donc près d'elle Britannicus et sa sœur Octavie, femme de Néron; et de temps à autre elle entourait de ses bras l'adolescent et lui déclarait en larmes qu'il était l'image de son cher père, et qu'il était son principal réconfort à elle dans son affliction. Mais Britannicus se méfiait d'elle par instinct, et faisait de son mieux pour éluder ses caresses.

Cependant Néron parcourait sa chambre de long en large, en récitant avec surexcitation les discours que lui et Sénèque avaient composés; et comme l'heure fatidique approchait, il manda ses domestiques pour l'habiller et donner la meilleure tournure possible à son épaisse touffe de cheveux roux, ramenant en avant contre sa joue, devant chaque oreille, une mèche de cheveux qui poussait bas, de façon à former comme deux favoris élégants d'homme adulte. C'était un jeune homme lourdement charpenté, de taille moyenne, légèrement enclin à bouffir; mais son visage empourpré et mouche-té était rempli de vivacité, et ses yeux bleus qui d'ordinaire avaient un regard rêveur, en partie dû à leur myopie, rayonnaient maintenant d'exaltation.

A midi précis les grandes portes du palais s'ouvrirent, et Néron parut avec Burrhus à ses côtés. La garde prétorienne, stylée d'avance par ses officiers, le salua empereur aussitôt avec de grands cris, et sur ce, les portes furent refermées et barricadées derrière lui, laissant Britannicus emprisonné au dedans. Néron fut alors porté sur une litière au camp du prétoire, où il prononça un excellent discours en promettant à tous les soldats un superbe don de joyeux avènement, en espèces.

Puis il fut conduit en triomphe au Sénat, dont les membres aussi l'acclamèrent; il y demeura jusqu'au coucher du soleil, et rentra vers le crépuscule au palais, où l'attendait Agrippine, le cœur battant.

A peine eut-elle reçu de lui l'assurance que tout allait bien et qu'il était accepté de Rome comme empereur, que l'esprit de vengeance et la froide cruauté de son cœur la poussèrent paraît-il à dépêcher un message à Narcisse, son adversaire vaincu, pour lui dire que son vieux maître et ami était mort et que Néron était monté sur le trône, avec elle comme régente. Narcisse n'ignorait pas le sens de ces nouvelles, il se tint prêt à toute éventualité, mettant de l'ordre dans ses affaires et brûlant ses papiers.

Ce même soir, l'officier de la Garde vint trouver Néron pour recevoir de lui le mot d'ordre : « Le mot d'ordre pour cette nuit, dit Néron en se tournant vers Agrippine assise à ses côtés, est *La Meilleure des Mères* ».

CHAPITRE VII

LES DÉBUTS DU RÈGNE DE NÉRON (OCTOBRE-DÉCEMBRE 54). — MORT DE NARCISSE. — PREMIÈRES DISPUTES DE NÉRON AVEC SA MÈRE. — ENTRÉE DE NÉRON DANS LE GRAND MONDE. — CLAUDE RIDICULISÉ PAR NÉRON ET SÉNÈQUE.

Les événements s'étaient déroulés avec une rapidité déconcertante, et, passé l'intervalle d'une nuit avec le peu de repos qu'elle pouvait offrir à des nerfs surmenés, il est loisible d'imaginer que les acteurs de ce drame historique reprirent leur rôle le lendemain matin sans savoir au juste ce qu'on attendait d'eux, et sans être poussés par autre chose que par leurs désirs et besoins individuels.

Agrippine, femme approchant de la quarantaine, dut pousser un soupir de profonde satisfaction à la pensée que pour deux ou trois ans au moins elle allait régenter en souverain absolu le monde romain, et que même lorsque son fils aurait sa pleine force d'homme elle resterait peut-être le vrai pouvoir agissant derrière le trône. Elle avait dressé Néron à l'aimer, à lui être obéissant, elle était résolue à le maintenir vis-à-vis d'elle-même dans une sujétion inconsciente, aussi longtemps que la chose lui serait possible. On pouvait, supposait-elle, avoir confiance que Sénèque et Burrhus, les deux précepteurs de Néron, demeureraient à ses côtés, car tous deux lui étaient profondément obligés; et Pallas, désormais l'individu le plus influent et peut-être le plus riche de Rome, était tenu de la servir par un puissant ressort : l'orgueil d'un ambitieux élevé au rang de la dame qui a coutume de passer la nuit avec lui. Narcisse, contre lequel Agrippine se proposait d'agir immédiatement, n'était pas mort mais n'en valait guère mieux. Aussi n'avait-elle qu'à garder une main maternelle sur l'épaule de son cher fils, en ne lui laissant jamais oublier qu'il lui devait tout; et ses rêves les plus éperdus de

richesse et de domination se réaliseraient. Les derniers actes de Claude avaient contrarié le progrès de ses ambitions; elle ressentait un profond soulagement de la disparition de l'empereur et croyait qu'elle serait plus puissante comme régente-mère d'un empereur trop jeune pour gouverner que comme femme d'un empereur insuffisamment bête pour être réduit à l'inertie.

Britannicus, à quatre mois de son quatorzième anniversaire, ne pouvait guère être consterné de chagrin par la perte d'un père qu'il n'avait jamais connu dans l'intimité. Il n'était pas non plus d'âge à comprendre pleinement le tragique de sa position. Mais encore qu'il doive avoir été déçu par l'effondrement des espoirs de règne qu'on avait fait luire à ses yeux, il comptait sans aucun doute sur une vie de bonheur raisonnable, comme beau-frère du nouveau souverain. Lui et Néron, en dépit de leurs querelles accidentelles, ne s'entendaient pas si mal après tout; et Octavie sa sœur dévouée veillerait sûrement en qualité d'impératrice à ses intérêts. Agrippine seule lui inspirait crainte et méfiance; mais elle serait probablement plus amène à son endroit maintenant que son bien-aimé Néron était en sécurité sur le trône.

Octavie, qui avait alors quinze ans, dut être sincèrement heureuse d'atteindre de si bonne heure à ce degré de licence et d'impunité que les récents usages accordaient à une impératrice; car, fille de Messaline, peut-être avait-elle déjà commencé à flirter avec les jeunes gens de la cour et à se consoler par là de l'indifférence gauche et maladroite que lui manifestait son juvénile époux. On imagine qu'elle se sentait beaucoup plus formée pour une femme que lui pour un homme. Le rouquin Néron à la face mouchetée était trop simple, trop timide, trop jeune garçon pour s'adapter à ses précoces idées de romans d'aventures; mais aussi longtemps qu'elle conservait l'amitié d'Agrippine en lui montrant des égards et en évitant de se mêler des affaires de l'État, elle était sûre de pouvoir s'amuser sans difficulté. Elle s'indigna

sans doute du traitement qui avait été infligé à son frère souffreteux Britannicus; mais elle put aussi bien se rendre compte que s'il avait succédé au trône de leur père, elle ne jouirait pas à présent de toutes ces grandeurs, elle ne pourrait pas escompter les avantages d'être la première dame de la terre.

Néron pour sa part dut être ahuri de l'arrêt brusqué de son apprentissage et de songer qu'aujourd'hui, pour la première fois, il lui appartenait de commander au lieu d'obéir. Il pouvait à peine en croire ses yeux. Son éducation avait été si ennuyeuse ! Il y avait tant de choses qu'il avait voulu faire et qu'on lui avait interdites, mais auxquelles, maintenant, avec un peu de hardiesse, il pouvait prétendre se consacrer ! Il voulait étudier la musique, écrire des poèmes, peindre, sculpter¹. Il ferait bien entendu un empereur prodige, se disait-il en lui-même : il édicterait une série de lois pour délivrer les gens de l'oppression; il veillerait à ce qu'il n'y eût plus de tyrannie, plus de gaspillage des vies humaines, plus d'impôts superflus et de misère; il accomplirait les réformes humanitaires que Sénèque lui avait si souvent représentées comme désirables. Il acquerrait une immense popularité; il aimait l'idée même de popularité; mais pour ne pas être excédé par la tâche de gouverner le monde civilisé, Néron attribuerait au Sénat de plus grands pouvoirs et laisserait à Sénèque et à Burrhus tout le travail de routine.

Ils étaient magnifiquement assortis, ces deux hommes : le suave Sénèque avec son habileté diplomatique à manier les gens, sa considération philosophique et réfléchie pour les droits de tous les hommes, son attachement nullement trop strict aux principes stoïciens; et l'honnête Burrhus, avec sa loyauté bourrue, sa discipline militaire et son aptitude à commander le dévouement de l'armée. Peut-être se choqueraient-ils quand Néron leur dirait qu'il allait se consacrer

¹ Tacite, *Annales*, XIII, 3.

aux arts; mais ils se réjouiraient et se féliciteraient des pouvoirs élevés qu'il allait mettre entre leurs mains. Quant à Pallas, il ne l'aimait pas : l'homme était trop riche, trop arrogant¹, trop intrigant, et beaucoup trop familier avec sa mère².

Sa mère ! Là résidait la difficulté. Il savait bien assez qu'il lui devait sa position : c'était elle qui l'avait protégé contre les desseins meurtriers de Messaline; c'était elle qui avait obligé Claude à l'adopter pour fils et à faire de lui son héritier; elle qui s'était retournée contre ce même Claude dès les premiers symptômes de son faible pour Britannicus, et qui peut-être l'avait empoisonné. Il est vrai qu'elle récusait solennellement cet acte, en protestant qu'un plat de champignons avait accompli par accident ce qu'elle eût abhorré de commettre par préméditation; mais Néron ne savait que penser.

Il aimait sa mère, et se sentait beaucoup de respect pour sa volonté impérieuse, mais il éprouvait à son endroit un pénible malaise. Elle avait fait périr tant de gens; et bien qu'elle prétendît toujours avoir fait cela pour lui Néron, il entraînait pour cette raison même un élément d'horreur dans la vénération qu'elle lui inspirait, car Néron détestait de tout son cœur les effusions de sang³. Et sa tante défunte Domitia Lepida lui avait raconté sur elle de terribles histoires, comment, par exemple, elle s'était prostituée à Crispus puis à Claude pour arriver à ses fins; et Néron pouvait voir par lui-même que les rapports de sa mère avec Pallas n'étaient pas du tout ce qu'ils auraient dû être.

Bien qu'il fût désormais empereur, et tint le monde romain tout entier suspendu à ses moindres gestes, il craignait de ne pas être en vérité un agent libre; car sa mère conti-

¹ *Ibid.*, XIII, 2.

² *Ibid.*, XII, 65.

³ Suétone, *Néron*, 10, 12.

nuait à planer au-dessus de lui comme une déesse de la tribu, et il fuyait l'idée de la blesser dans ses sentiments. Elle avait gagné une telle emprise sur sa vie émotionnelle, usé si constamment de tous les artifices d'une mère — depuis la correction sévère de la matrone jusqu'aux tendresses ou même aux caresses sensuelles — pour créer entre eux deux d'indissolubles liens, qu'il lui semblait presque impie d'arracher son individualité à l'insupportable étreinte de son amour. Or ce qu'il voulait être, et ce qu'elle désirait qu'il fût, étaient deux choses entièrement différentes.

En ces heures premières de sa souveraineté, où son cerveau chancelait comme pris de vertige devant les possibilités de son incommensurable pouvoir, où il entrevoyait déjà ce prodige que tout vœu formulé par sa bouche serait accompli s'il pouvait humainement l'être, où montait à sa conscience l'éblouissante pensée qu'il pouvait oser enfin être lui-même, Néron n'ignorait pas l'opposition de cette force maternelle, redoutée, aimée pourtant, qui réprimait l'aspiration de son esprit et suffoquait en lui l'enthousiasme de l'artiste, précisément pour que des ruines de sa liberté individuelle émergeât cette parodie de lui-même : un hypocrite couronné, capable de n'importe quel crime secret pour satisfaire son ambition, mais portant extérieurement, d'un visage impassible, le poids mort des traditions romaines de seigneurie et de domination.

Devant les nécessités immédiates du moment, toutefois, les intérêts en conflit de la mère et du fils trouvèrent à se satisfaire dans une ligne d'action commune. Il était nécessaire pour Néron de créer une favorable impression de piété filiale en officiant aux funérailles de son beau-père et en donnant à la cérémonie un air de pompe solennelle et de magnificence; il le fit volontiers, et prononça personnellement le panégyrique habituel du défunt. Il était fier de ses talents littéraires et oratoires, et il avait passé de longues heures à préparer cette effusion de sentiment : sans doute croyait-il

en sa juvénile vanité que c'était un travail des plus honorables. Tacite, à vrai dire, pense qu'elle avait été composée par Sénèque plutôt que par Néron, car il fait ressortir que le jeune empereur était davantage enclin depuis sa tendre enfance « à tourner son esprit vif vers d'autres occupations, telles que la sculpture, la peinture, le chant, et l'équitation »; il admet cependant que les poèmes composés par Néron montraient qu'il savait choisir ses mots¹.

Le discours n'a pas été conservé, mais Tacite nous dit : « Tant qu'il se plut à dénombrer l'antiquité de la race de Claude, les consulats et les triomphes de ses ancêtres, il parla avec ferveur, et l'assemblée entière le soutint de son attention; de même lorsqu'il rappela sa culture libérale et fit observer que, sous son règne, rien de fâcheux n'était arrivé du dehors à l'Etat, il trouva les esprits de ses auditeurs disposés favorablement. Mais dès qu'il en vint à louer la sagesse et la prévoyance du défunt, personne ne put se retenir de rire, quoique le discours eût été composé avec beaucoup de goût apparemment ».

Jusqu'alors, Agrippine et son fils s'étaient entendus à la perfection; mais à présent leurs intérêts divergèrent. Quand les funérailles furent passées, Néron se rendit au sénat où il prononça un second discours qui souleva le plus vif enthousiasme :

« Il exposa, dit Tacite, les principes et les modèles d'après lesquels il espérait gouverner au mieux l'Empire. Sa jeunesse avait été étrangère aux tristes dissensions civiles et aux discordes domestiques; et c'est pourquoi il n'apportait ni haines ni rancœur des outrages reçus, ni désirs de vengeance. Puis il traça le plan de son gouvernement futur, en répudiant avec une insistance particulière les tristes pratiques dont la mémoire était encore récente et vivace dans l'esprit de ses auditeurs. Dans sa maison, disait-il, rien ne

¹ Tacite, *Annales*, XIII, 3.

serait vénal ou corruptible, rien accessible à l'ambition; ses affaires de famille seraient séparées de celles de l'Etat. Le sénat devait être rétabli dans ses anciennes prérogatives ».

Peut-être fut-il aidé par Sénèque à préparer cette allocution; elle semble néanmoins avoir reflété ses propres conceptions d'enthousiaste, car dans les années qui suivirent il réalisa tout ce qu'il avait promis¹. Les applaudissements furent tumultueux; et les sénateurs, dans l'immodération de leur joie, ordonnèrent que le discours fût gravé sur une colonne d'argent massif et lu publiquement une fois par an². Toutefois Agrippine, qui n'avait pas été consultée à son sujet, en fut chagrinée et ennuyée³, car elle considéra l'allusion faite aux abus du palais comme une remarque sur son gouvernement mixte avec Claude; et en tout cas elle n'approuvait pas la restitution au sénat de ses pouvoirs républicains.

Elle ne trouva pas non plus à propos que Néron eût dit si franchement qu'il n'apportait pas d'animosités avec lui dans ses nouvelles fonctions, étant donné qu'elle prenait déjà des mesures pour faire arrêter Narcisse. C'était comme si son fils tentait de l'embarrasser dans ses plans de châtiment contre ce dangereux affranchi; et elle résolut d'affirmer son autorité tout de suite. Moins d'une heure ou deux après avoir été mise au courant du discours, elle donna l'ordre d'emprisonner Narcisse sous prétexte de complot contre le nouvel empereur; mais Néron, en apprenant ce qu'elle avait fait, et malgré son peu de sympathie pour l'affranchi déchu, protesta avec indignation⁴; et il semble que l'affaire ait produit le premier choc sérieux entre sa mère et lui. On peut imaginer Agrippine ridiculisant Néron de vouloir traiter avec bonté son ancien ami, et défendant son initiative en disant à son fils qu'il n'était pas assez âgé pour se rendre compte des

¹ *Ibid.*, XIII, 5.

² Dion Cassius, LXI.

³ Tacite, *Annales*, XIII, 5.

⁴ *Ibid.*, XIII, 1.

dangers qui l'assiégeaient. Narcisse, déclara-t-elle, songeait réellement à mal; et Néron devait permettre à sa mère de faire ce que, dans sa prudence, elle croyait le mieux.

Or Narcisse ignorait qu'il avait un avocat en la personne du jeune empereur; et se voyant prisonnier, apparemment sans espoir d'échapper à la mort, il devança le bourreau en se suicidant sur-le-champ : ceci se passait semble-t-il un jour ou deux au plus après les funérailles¹. Il est intéressant de considérer, en prenant congé de lui, que son nom nous a été transmis par l'histoire comme celui d'un patron, ou du moins d'un observateur tolérant de cette petite secte des Chrétiens qui commençait justement à prendre pied dans Rome; car dans l'Épître aux Romains² saint Paul envoie ses saluts à « ceux de la maison de Narcisse, qui sont dans le Seigneur ».

On se souvient qu'en décidant de fiancer Octavie à Néron, Agrippine avait été obligée de se débarrasser du premier fiancé de la fillette, Lucius Silanus : aussi l'avait-elle fait disgracier sous l'inculpation d'inceste. Ce Lucius eut pour lui survivre un frère, Marcus Junius Silanus, qui au temps de l'avènement de Néron était proconsul en Asie Mineure : homme affable et bon vivant, que Caligula avait coutume d'appeler « le mouton doré ». Agrippine avait quelque sujet de le craindre, car, comme le dit Tacite, « tandis que Néron était à peine arrivé à l'âge d'homme, ce Silanus était d'âge mûr et prudent, d'une réputation sans flétrissure, d'ascendance illustre et par surcroît de la lignée des Césars, étant l'arrière petit-fils du vénérable Auguste »³.

Rien ne prouve qu'il avait aspiré à la dignité impériale, mais il n'est pas invraisemblable que Narcisse ait correspondu avec lui pour le pressentir à ce sujet; car l'affranchi dé-

¹ Dans la farce de Sénèque sur la mort de Claude (voir la fin de ce chapitre), Narcisse arrive en Enfer à peu près en même temps que Claude.

² Romains, XVI, 11.

³ Tacite, *Annales*, XIII, 1.

chu, sachant qu'Agrippine était son implacable ennemie, avait pu supposer que son seul espoir, à moins de passer un marché avec Britannicus, était de transférer le trône à cette branche éloignée de la famille. Quoi qu'il en soit, Agrippine semble s'être avisée que la meilleure justification de sa procédure contre Narcisse — justification propre à la relever dans l'esprit de Néron après cette retentissante altercation qu'ils venaient d'avoir — consistait à poursuivre également Silanus. Elle savait pourtant que son fils, dans cette attitude nouvelle d'« objection de conscience » à sa politique violente et sans pitié, refuserait de consentir à l'arrestation du traître présumé; elle se décida donc à agir sans dire à Néron ce qu'elle avait l'intention de faire.

Elle envoya secrètement deux de ses officiers en Asie Mineure, avec mission de tuer le parent dangereux; et ces hommes, sans tentative aucune de dissimulation, l'empoisonnèrent brutalement dès le premier repas auquel il les invita de confiance.

Ce crime superflu, qui dut être connu à Rome dans le courant de novembre, fit courir par toute la ville un frisson d'horreur. De tous les côtés des gens se demandaient quelle sorte de femme pouvait bien être Agrippine : elle qui avait passé pour un modèle de vertu se rendait coupable d'un assassinat si froidement perpétré que, dès lors, on ne pouvait guère douter qu'elle fût pour quelque chose dans la mort de Claude.

A vrai dire, maintenant que Néron était sain et sauf sur le trône, Agrippine s'était mise à abandonner — dans le cercle domestique au moins — ses pratiques ostentatoires de vie exemplaire. Tant que l'avènement final de Néron était incertain, elle avait pris la peine de toujours paraître une matrone respectable et digne de la vieille école, parce que ce rôle était susceptible de rehausser les chances de son fils : Rome, ainsi que nous l'avons dit, était écoeurée du banditisme partiel de son aristocratie et désirait une réforme sociale. Mais à

présent la pruderie d'Agrippine, superficielle sans être absolument dénuée de sincérité, avait atteint son but; et l'impératrice-mère commençait à laisser sa vraie nature diriger ses actions. Peu à peu elle cessa d'être la suivante disciplinée de l'austère Auguste : elle se montrait la vraie sœur de Caligula, loquace et imprudente devant son fils, et commettait sans honte tout crime pouvant servir à consolider le pouvoir acquis. Elle continuait il est vrai à faire une mine aigre-douce et désapprobatrice aux éléments libéraux et frivoles de la société, mais c'était devenu chez elle une habitude, une manière de snobisme à la Julia, plus que n'importe quoi.

Elle était à certains égards épaisse, obtuse, et incapable de comprendre aisément le point de vue d'autrui; et maintenant elle ne se donnait pas la peine de compter avec le tempérament particulier de Néron. Elle savait que pendant toute l'enfance du rouquin elle avait été pour lui la déesse qui ne peut faire de mal; elle supposait que dans l'achèvement de sa virilité il saisirait la nécessité politique des violences qu'elle avait commises, et verrait d'un œil reconnaissant que tout avait été fait pour son propre bien. Elle se l'était figuré grandissant pour devenir son affectueux complice, son sympathique associé et son compagnon d'aventures dans les chemins de ce monde souterrain et ténébreux de diplomatie secrète et d'intrigues politiques où elle avait voyagé seule lorsqu'il était enfant. Elle recherchait sa camaraderie et son appui au milieu des périls et sensations, des déceptions et des triomphes de ce métier meurtrier de la souveraineté; et dans ces premières semaines du règne de Néron elle le prit hardiment dans sa confiance, l'initiant petit à petit aux effroyables secrets de sa conception du pouvoir de l'Etat, et lui permettant de voir l'impitoyable bras qui frappe derrière le calme vertueux de ses dehors. Elle s'imaginait qu'il serait un élève docile.

Mais en cela elle se méprit du tout au tout : Néron s'éloigna d'elle.

Suétone met en évidence¹ que Néron était à cette époque, ainsi que nous l'avons déjà souligné, un jeune homme extrêmement simple et bienveillant, soucieux de rendre son peuple heureux, haïssant par nature de causer de la peine à qui que ce fût, et d'ailleurs exercé par l'humanitaire Sénèque à respecter la vie et la liberté de tous les hommes. Il était, en fait, l'authentique petit-fils du magnanime Germanicus, autrefois l'idole du peuple romain; et l'on ne pouvait encore déceler dans son caractère l'insensibilité de sa mère ou la brutalité de son père. Il fut bouleversé par la révélation du naturel d'Agrippine, et comme déchiré entre l'amour de sa mère et l'horreur de ses actes. Sénèque et Burrhus éprouvaient vis à vis d'elle, il le savait, des sentiments analogues aux siens. Mais même avec leur appui il ne pouvait la blâmer, sachant que tout avait été fait pour l'amour de lui-même, et il ne pouvait s'arrêter de lui rendre en public le plus grand hommage filial. Il avait malgré tout conscience du gouffre qui s'élargissait entre eux, et d'un fléchissement de son cœur, d'une sorte d'abattement sinistre, au fur et à mesure qu'elle lui dévoilait son vrai caractère.

C'est ainsi du moins, que j'interprète la situation, en gardant à l'esprit cette remarque de Tacite qu'il fallait alors « soutenir une lutte de tous les instants contre la fougue d'Agrippine, qui était enflammée de toutes les passions d'une ambition désordonnée »; et pourtant Néron « la comblait d'honneurs en public »². Pour rendre plus claire ma façon de voir, il sera sans doute bon de relater quelques-unes des actions du jeune empereur, qui révéleront la bonté foncière de sa nature et montreront le contraste avec sa mère.

¹ Suétone, *Néron*, 10 à 19.

² Tacite, *Annales*, XIII, 2.

Il ouvrit son règne en rappelant beaucoup d'exilés. On ne fit de mal à personne sauf à Narcisse et à Silanus, qui toutefois furent assaillis à son insu. Il n'oublia aucune des bontés qu'on avait eues pour lui dans son enfance, et ne se vengea point des préjudices passés. Il pria le sénat d'accorder un titre honorifique à un vieillard, Asconius Labéon, qui avait été jadis un de ses maîtres; et il refusa de poursuivre un certain Julius Densus qui était accusé de soutenir les prétentions de Britannicus au trône contre les siennes. Il était si soucieux d'empêcher l'oppression qu'il essaya, sans succès d'ailleurs, d'opérer une réforme radicale en abolissant tous les impôts indirects à travers l'empire. Il agit en vérité avec une clémence et une générosité extraordinaires; et comme exemple de sa bonté d'âme on peut signaler qu'il envoya chercher à ses frais jusqu'en Egypte certain médecin, pour soigner un de ses amis malades.

Un nommé Antistius Sosianus avait écrit sur son compte des vers grossiers, coupables de lèse-majesté; il fut mis en jugement devant le sénat; Néron envoya aux juges un message pour leur dire qu'il ne demandait pas mieux que de voir acquitter le délinquant; et en d'autres occasions il refusa de punir ses détracteurs. Il réduisit les gages des indicateurs pour que ceux-ci se sentissent moins encouragés à porter des accusations de haute trahison contre les mécontents. Il accorda des pensions de vieillesse aux sénateurs âgés qui se trouvaient dans un état nécessaire. Il prodigua les dons aux indigents.

Appelé pour la première fois à signer l'arrêt de mort d'un criminel, il en eut presque les larmes aux yeux et s'écria avec colère : « Ah ! Pourquoi m'a-t-on appris à écrire ! » Il donna des instructions pour qu'il n'y eût pas de tués dans les combats de gladiateurs et autres exhibitions de l'arène, n'autorisant pas même les criminels condamnés, en guise d'alternative à l'exécution, à risquer leur vie dans ces combats; et pendant toute la première année de son gouverne-

ment il n'y eut pas une vie perdue de la sorte, innovation étonnante et qui ne fut pas appuyée par le sanguinaire peuple romain. Un jour, étant enfant, Néron avait été si ému de l'accident survenu à un esclave qui était tombé d'un chariot et avait été traîné le long de la route qu'on le reprit vivement, en lui disant qu'un homme bien né ne doit pas montrer tant de pitié pour un domestique.

Telle était sa nature : et dans ces conditions on comprendra que la révélation du vrai caractère de sa mère ait eu pour effet d'éveiller en lui une âpre hostilité contre tout ce qu'elle voulait. Il se mit à détester cette bonne réputation qui avait été l'idéal assigné à son esprit pendant toute son enfance, et comme il avait au fond de lui de très notables qualités de franchise et de sincérité, il montrait une répugnance croissante pour cette hypocrisie sociale qui dissimulait le visage du crime derrière un masque de vertu. On lui avait corné aux oreilles que les apparences et les dehors sont tout et que pour se présenter au peuple sous des traits qui le feraient agréer — autrement dit sous les traits d'un Romain de la tradition — il devait cultiver en lui une austère dignité, une pieuse dissimulation de ses faiblesses, une réserve et une continence superficielles, de façon à incarner les vertus qui passaient pour avoir formé ses ancêtres tels qu'ils étaient.

On l'avait élevé avec une rigueur comparable à nulle autre qu'à celle des plus étroites familles conservatrices de l'ancien temps, et justement ses amis lui avaient été triés dans ces milieux. On l'avait forcé à marcher sur les traces d'Auguste et à accepter son interprétation conventionnelle des devoirs d'un gentilhomme romain. On lui avait dit que les arts qu'il aimait n'étaient qu'un guide et un patronage, non une carrière; et on lui avait rappelé sempiternellement que toutes les choses qui sentent la libre expression de soi — sa musique, sa poésie, sa peinture — étaient comme des péchés véniels, auxquels le souverain d'un empire militaire ne

devait se complaire qu'en secret. Même ses débordements d'enthousiasme avaient été réprimés, comme déplacés chez un prince de la vieille école.

Mais maintenant, brusquement, il prit le parti d'en finir avec cette infâme mystification : Néron serait lui-même.

Dans sa révolte contre le décorum il manda Terpnus, le plus célèbre professeur de musique et de chant qui vécût alors à Rome, et se mit d'enthousiasme à prendre des leçons de ces deux arts, car on lui avait dit qu'il avait en lui l'étoffe d'un grand chanteur. Sénèque se contenta peut-être d'en sourire avec diplomatie, et Burrhus d'en montrer sa désapprobation pour autant qu'il osa le faire; mais Agrippine, selon toute présomption, en fut ouvertement choquée. Elle invita son fils avec colère à cesser de faire l'imbécile; mais à sa surprise, Néron, qui ne badinait pas avec la musique, lui tint tête carrément en ajoutant qu'il ne lui reconnaissait plus le droit de s'immiscer dans sa vie privée. C'était entre eux la rupture formelle, et Agrippine en fut abasourdie.

Une rebuffade de plus lui était réservée. Dans ses jours de sévère apprentissage Néron, ainsi que nous l'avons dit, n'avait pas eu le loisir de se choisir ses propres amis, et à son avènement il n'avait pas une seule connaissance parmi les jeunes Romains ou Romaines à la mode. Il avait été tenu à l'écart des éléments rieurs et dernier cri de la riche société — à l'écart de la coterie qui modelait sa vie sur celle de la Grèce cultivée et qui jugeait la patrie romaine tristement en retard sur l'époque. Depuis de longues années, et surtout depuis la mort de Messaline, Agrippine avait ignoré ce groupe : elle sentait que l'appui de l'aristocratie des vieilles manières était plus susceptible d'élever enfin Néron au trône — politique dont la sagesse s'était pleinement vérifiée.

Ainsi, dans les premières semaines du règne, les chefs de cette société précieuse, qui n'était pas à beaucoup près aussi effacée qu'Agrippine semble l'avoir cru, durent être, curieux de savoir quel genre de jeune homme était leur nouvel empe-

reur. Ils ne le croyaient pas du tout de leur bord : c'était en apparence un jeune homme pieux, entièrement sous la coupe d'une mère vertueuse et puritaine. Il n'était pas du tout à la mode; il n'avait pas idée de la façon de dépenser son argent; le train de vie du palais, qu'il connaissait mieux qu'aucun autre, était déplorablement lourd et inélégant; bref, on prenait plutôt Néron pour un rustre de province, et probablement pour un philistin rebutant. Or Terpnus leur disait à présent, au contraire, que Néron était de sa nature un artiste, un poète et un chanteur de mérite, un passionné de toutes les choses grecques, un jeune romanesque aspirant à secouer les chaînes de sa vie fastidieuse. Le monde de la mode fût vivement intrigué, mais il ne pouvait rien : les portes du palais n'avaient cessé d'être fermées à la société précieuse depuis la désastreuse bacchanale qui avait valu la mort à Messaline et à la plupart de ses amis.

Il est permis de supposer que Néron fit le premier geste de rapprochement; bientôt il effectuait ses premiers pas timides et défiants dans le milieu artiste et mondain dont sa mère était l'adversaire déclarée. Et vite, trois jeunes élégants s'attachèrent à lui et se mirent en devoir de l'éduquer « comme il faut ». Il y avait parmi eux l'ambitieux et charmant Salvius Othon¹ de cinq ans plus âgé que lui, garçon d'une insouciance audace mais un peu dandy, jeune homme souriant, au visage plein, au crâne prématurément dégarni de cheveux, et dont le menton était si imberbe que les gens disaient de lui qu'il employait des dépilatoires. Il y avait Claude Sénécion, fils d'un affranchi qui avait amassé une grosse fortune, jeune homme artiste et cultivé, noté pour sa belle prestance. Et enfin il y avait Pétrone, appelé l'Arbitre parce qu'il était le juge reconnu sur toutes les affaires de goût — jeune homme blasé, languide, passé maître dans l'art

¹ Plus tard empereur pendant quelques mois.

de bien vivre, connaisseur en tous arts et poète satirique de haut mérite.

Le jeune empereur timide aux cheveux roux, qui n'était pas du tout sûr de lui-même, mais était fier d'être l'ami d'aussi brillants esprits, les amena au palais en bravant les vœux formels de sa mère, et fit de son mieux pour les divertir; eux, de leur côté, s'appliquèrent à lui enseigner ce que parler veut dire, tandis qu'Agrippine profondément mortifiée devait, je suppose, ravalier son orgueil et les recevoir avec toute la grâce dont elle pouvait faire montre ; une lumineuse histoire que l'on conte est celle d'Othon entreprenant de donner à Néron l'exemple de la dépense, pour le sevrer des habitudes parcimonieuses d'Agrippine. Dans un dîner au palais, Néron avait produit un flacon d'encens rare, et, n'ignorant pas son grand prix mais voulant démontrer sa prodigalité, avait secoué légèrement quelques-unes des précieuses gouttes sur les habits d'Othon, non sans faire remarquer au même moment l'insouciance de ce gaspillage. Le jour d'après, comme il rendait visite à Othon, l'hôte fit pleuvoir sur ses invités du même encens par fine averse, d'une brindille d'or suspendue au plafond¹. Il lui en coûta une fortune, mais cela donnait à l'empereur la leçon désirée.

L'entrée de Néron dans la société des précieux et des libres penseurs eut des répercussions profondes. S'il avait commencé par dédaigner les vertus-fantoches dont sa mère voilait ses méfaits, il donna maintenant libre cours à ses sentiments en se gaussant ouvertement des feintes convenances. Ses nouveaux amis, par exemple, étaient sans cesse occupés à plaisanter les imbécillités de l'empereur défunt, et Néron, frémissant de joie de cette expérience nouvelle qui lui permettait de rire librement, était tout disposé à se moquer du règne de son beau-père et spécialement de sa déification qui venait d'être prononcée. Il est vrai que la mort de Claude

¹ Plutarque, *Galba*, 19.

avait éveillé dans son cœur une certaine pitié, et qu'il avait traité sa mémoire avec un parfait respect; mais l'exagération avec laquelle Agrippine observait l'étiquette du veuvage avait provoqué chez lui d'amers sarcasmes — car il savait bien assez que sa mère avait été, de fait ou d'intention, la meurtrière du vieux benêt — et, n'importe comment, tout faux-semblant d'affection pour un homme qui avait été la risée de Rome avait quitté Néron du jour où il avait vu les gens, aux funérailles, rire sous cape de ses allusions à la sagesse de Claude.

La déification de ce vieil empereur absurde fut un sujet d'hilarité parmi tous les gens intelligents; et le fait qu'Agrippine venait d'entamer la construction d'un temple dédié à sa divinité¹ était réellement trop difficile à accepter. Depuis que Jules César avait appris de Cléopâtre les avantages politiques de la déification du pouvoir royal — les pharaons d'Egypte étant acceptés de leurs sujets comme des divinités incarnées — les souverains des familles Julia et Claudia avaient toujours revendiqué les honneurs divins. Jules César avait été salué dieu partout avant sa mort; Auguste et Tibère avaient été adorés comme dieux à Rome après leur mort, et de leur vivant même dans quelques parties de l'empire; Caligula était allé jusqu'à s'adorer lui-même; et maintenant Claude, pour la forme, avait été déifié.

Mais Néron dans sa désillusion ne croyait plus aux dieux, et lui et ses nouveaux amis s'égayaient cordialement à la pensée du vieil empereur tremblant reçu dans le cercle étonné des Olympiens. Sénèque, à cette époque, s'amusait à écrire des pièces, et il semble que Néron lui ait suggéré de composer une farce comique sur ce thème. La fête des Saturnales — du 17 au 24 décembre — approchait justement, et

¹ Suétone, *Vespasien*, 9. Ce temple ne fut jamais terminé, et plus tard Néron le démolit presque entièrement; ses vestiges finirent par être incorporés à une église chrétienne, appelée maintenant *San Stefano in Rotondo*.

l'on proposa au philosophe de rédiger ce brocard de manière qu'il fût lu, car les Saturnales étaient une occasion consacrée où chacun était libre de plaisanter impunément sur un sujet quelconque de son choix.

La farce nous est parvenue, et c'est, dans le genre drôle, satirique et malicieux, l'un des meilleurs chefs-d'œuvre de la littérature latine. Elle débute par une pointe contre l'habitude du vieil empereur de conférer le droit de cité romain aux peuples étrangers. Claude est sur son lit de mort, ayant debout à ses côtés Clotho, la parque qui file le destin des hommes, et Mercure, le messager des Dieux. Mercure demande à Clotho pourquoi elle hésite à couper le fil de la vie de l'empereur. Elle répond gouailleusement qu'il reste encore quelques peuples de par le monde — les Britanni et autres — auxquels Claude n'a pas encore conféré le droit de cité; elle attend qu'il daigne le faire. Toutefois, à la requête de Mercure, Clotho finit par couper le fil, et aussitôt Claude apparaît aux portes du Ciel, au grand effroi des dieux. Ceux-ci demandent qui est cet étranger aux cheveux blancs, à la tête branlante, au pas traînant et au bégaiement inintelligible résonnant comme la plainte mélancolique d'un veau marin; et ils envoient Hercule s'entretenir avec lui. Grand voyageur, Hercule n'a cependant rien vu de pareil à Claude dans toutes ses randonnées; mais il réprime un sentiment de quasi-panique et lui parle de prime abord en grec; sur ce, Claude sourit et s'incline avec plaisir, car il a toujours affirmé que le grec était la langue des érudits comme lui.

Il va justement s'enquérir si Hercule et les êtres d'alentour ont connaissance des ouvrages d'histoire qu'il a écrits, lorsque Febris, la déesse de la Fièvre¹, qui l'a ramené

¹ *Ludus de Morte Claudii Caesaris*. Voir l'édition de A. P. Ball (Columbia University Press). Adolf Stahr, dans son *Agrippina die Mutter Neros* (p. 330) allègue que la pièce n'a pas été écrite par Sénèque, mais il est seul à soutenir cette thèse; et il ne semble

de Rome, explique à Hercule qui est ce personnage. Claude considère cela comme une grave impertinence et ordonne sur le-champ de la mettre à mort; mais personne ne prête attention à lui : à la vérité, tous pourraient être ses affranchis, si l'on omet l'intérêt qu'ils lui témoignent. Là-dessus, Claude se rend compte que c'en est fait de sa puissance; il tente de se rendre agréable à Jupiter, mais en vain; un conseil se tient, dans lequel Auguste divinisé proteste qu'une créature comme ce Claude, qui sans même pouvoir prononcer trois mots d'une seule traite a condamné à mort injustement des douzaines de personnes, n'est pas digne de faire un dieu : « Qui l'adorera ? raille-t-il. Qui croira en lui ? Si vous faites un dieu d'une chose semblable, qui pourra s'imaginer que vous êtes dieux vous-mêmes ? » Là-dessus, l'assemblée des dieux prie Mercure d'emmenner Claude aux Enfers.

La route allant aux Enfers passe au-dessus du Forum romain, et, jetant un coup d'œil en bas, les voyageurs aperçoivent des foules qui manifestent tous les signes de la joie. Claude découvre que la cause de leurs réjouissances n'est autre que ses propres funérailles, et immédiatement il se rend compte qu'il doit en vérité être mort.

Il fait une pause pour écouter les chants des joyeux pleureurs : « Pleurez, disent-ils, le héros toujours prêt à juger des instances, le grand homme qui se dépêchait de rendre son verdict après n'avoir entendu qu'une des parties, sinon pas une ! Pleurez, ô petits poètes — *poetae minores* — car de qui serez-vous lus désormais ? Mais geignez plus que tous, vous autres, joueurs effrénés qui ramenez des magots à coups de dés ! »

Claude est charmé; il voudrait entendre davantage de ses louanges, mais Mercure le remet sur la voie des Enfers, où Narcisse l'a précédé pour lui faire accueil. A leur arrivée,

guère y avoir de doute raisonnable quant à la paternité de l'œuvre, bien que Sénèque ne soit jamais drôle dans ses autres écrits

l'affranchi s'élançe pour prodiguer des courbettes à son vieux maître, mais Mercure le chasse en le frappant de son bâton. Ils descendent alors aux régions infernales dont l'empereur est tout à fait ravi jusqu'au moment où il voit Cerbère, le chien qui garde les portes de l'Hadès; car, explique-t-on, cette noire créature velue aux poils en broussailles n'est guère une bête que l'on tient à rencontrer dans les ténèbres, d'autant que Claude est habitué à un caniche blanc. Pourtant l'empereur rassemble son courage et s'écrie avec hauteur : « Voici l'empereur, l'empereur Claude ! »; là-dessus une foule ricanante s'assemble et se met à gambader devant lui.

Bientôt paraît Messaline, suivie de toutes les victimes de Narcisse ou de Claude : « Hum ! marmonne l'empereur, des amis partout ! Comment êtes-vous ici ? » A ces mots un esprit courroucé lui enjoint de comparaître devant Eaque, l'un des trois juges des morts; et, à son grand étonnement, Claude est poursuivi pour assassinat de trente sénateurs, de trois cent quinze chevaliers et d'innombrables gens du commun : les victimes pullulent comme les sables de la grève. Claude n'est pas autorisé à se défendre; mais s'il trouve la chose injuste, du moins n'est-ce pas une nouveauté pour lui. Il est condamné à jouer pour toujours d'un cornet à dés sans fond; mais juste à ce moment Caligula paraît et le revendique pour esclave, en rappelant à la cour que lui (Caligula) lui allongea souvent des coups de pied quelque part lorsqu'il était sur terre. Claude est donc livré à Caligula, qui le nomme secrétaire d'un de ses affranchis.

Là se termine le texte qui nous a été conservé; mais il y manque semble-t-il certains passages, car Dion Cassius¹ faisant incontestablement allusion à la même farce, parle de Claude métamorphosé en potiron et finissant en quelque sorte dans la « cucurbitacéification » finale, au lieu de la déification qu'il attendait.

¹ Dion Cassius, LX, 35.

Il est difficile de concevoir la réaction d'Agrippine vis-à-vis de cette satire méchamment amusante. Par certains côtés elle s'y trouvait également visée, car elle avait pris la tête des affaires à un degré notoire comme épouse de Claude, et portait la responsabilité de beaucoup de meurtres imputés à l'empereur. En revanche, cela servait à la justifier aux yeux de ceux qui croyaient qu'elle avait empoisonné Claude; et cela montrait son ennemi Narcisse sous une physionomie défavorable. Quoi qu'il en soit, le fait que cette satire mettait à feu et à sang la dignité impériale et couvrait de ridicule l'idée de la déité d'un empereur dut offenser son sens de la propriété; aussi est-il permis de supposer qu'elle prit son fils à partie pour cette plaisanterie qu'elle qualifia peut-être d'exécration; et quant à Sénèque, sans doute ne lui pardonna-t-elle jamais.

Pendant la conduite de Néron lui causait sous d'autres rapports une inquiétude égale, pour cette raison qu'il ne se conformait pas à son idée de la dignité impériale, ni en vérité à celle de personne. Il avait été élevé, l'on s'en souvient avec les lugubres réminiscences des nobles actes de son ancêtre Auguste; mais il avait aussi dans les veines le sang du débailé Antoine, dont la vie avec Cléopâtre dans Alexandrie donnait encore le ton à la gaieté sociale. Antoine avait été l'ennemi d'Auguste; et Néron, las d'entendre jusqu'au nom de ce dernier, rivalisait d'empressement à imiter les actes de la « Société des Inimitables Viveurs » d'Antoine, club élégant dont les membres se comportaient d'une façon qui suggère toujours les activités de ces créatures charmantes et absurdes de notre temps que l'on connaît populairement sous le nom de « bright young things ».

Or Néron avait entendu dire comment les Inimitables avaient coutume de se déguiser la nuit et de courir la ville en quête d'aventures; et lui et ses nouveaux amis, qui aimaient à se croire légers, exempts de souci comme l'esprit grec et ne se plaisaient à rien tant qu'à offusquer les vieilles barbes de

Rome, décidèrent pour ainsi dire de « barbouiller la ville de rouge », à l'inoubliable manière d'Antoine. En fausses perruques ou en fausses barbes, vêtus comme des citadins ou des paysans, ils erraient à travers les rues dans l'obscurité en commettant toutes sortes de sottises fredaines. Tantôt ils cognaient aux portes des respectables citoyens, puis s'enfuyaient, ou faisaient des niches à ceux qui se dérangeaient pour leur répondre. Tantôt ils pénétraient dans un estaminet de bas étage et s'enfuyaient avec une bouteille de vin, ou avec l'enseigne de l'extérieur. Ou encore ils se glissaient en rampant dans un jardin privé, et faisaient marcher les fontaines, ou dérobaient leur robinet; ou bien ils s'introduisaient de nuit par effraction dans une demeure, et prélevaient triomphalement quelques trophées. Parfois ils s'emparaient d'un ivrogne et le ballotaient dans une couverture, ou enfin ils accostaient des passants dans la rue, leur barraient le chemin et les exaspéraient pour les forcer à se battre en plein air.

Un ignoble incident mit fin à ce genre d'amusements : nous pouvons le mentionner ici, bien qu'il n'eut lieu qu'en 56. La clique avait cerné une jeune femme rencontrée d'aventure et lui marquait des égards exagérés quand son mari parut et livra un combat si furieux que Néron dut rentrer et se mettre au lit avec deux yeux « au beurre noir ». Ses amis l'exhortèrent à retrouver cet individu et à le châtier de ses excès de violence; mais Néron répondit qu'au contraire il fallait le louer d'avoir défendu sa femme contre les outrages, puisqu'aussi bien cet homme ne savait pas que c'était l'empereur qu'il malmenait.

L'affaire serait tombée dans l'oubli si ce personnage même, qui se trouvait être un sénateur appelé Julius Montanus, n'avait commis la terrible erreur d'écrire à Néron pour demander son pardon : « Ah ! mais alors, il savait qu'il frappait l'empereur ! » s'écria Néron; et il laissa entendre que cela donnait plus de gravité à l'affaire. Julius Montanus sui-

vit le vieux code romain; il expia sa faute en se suicidant; et Néron bouleversé finit par renoncer à ses aventures de nuit.

Mais pour l'instant ces espiègeries continuaient, et les réprimandes d'Agrippine ne pouvaient les réfréner. Néron était en révolte ouverte contre les principes austères pour lesquels militait la régente; l'amour et la vénération craintive de sa mère ne le retenaient plus.

CHAPITRE VIII

LE TOURNANT DE JANVIER-FÉVRIER 55. — LES AMOURS DE NÉRON ET D'ACTÉ. — RENVOI DE PALLAS. — DISPUTES RÉITÉRÉES DE NÉRON AVEC SA MÈRE. — MORT DE BRITANNICUS.

Néron avait célébré son dix-septième anniversaire le 15 décembre 54, et durant la semaine qui avait suivi le pays entier s'était adonné aux Saturnales. Les réjouissances de cette année-là furent particulièrement mémorables au palais, car le jeune empereur se révoltait contre l'autorité de sa mère — fait exposé au précédent chapitre — et son exubérance trop longtemps contenue s'épanchait en saillies d'humour folâtre et en impolitesses dont le plus scandaleux exemple fut la diffusion et la désopilante lecture de la satire de Sénèque sur la mort de Claude.

Mais ces trépignements d'aise lui firent évidemment négliger ses devoirs officiels; et s'il avait secoué l'emprise d'Agrippine sur sa vie privée lorsqu'il avait démêlé le vrai caractère de cette femme, sa propre conduite renforça plutôt qu'elle n'affaiblit l'influence de sa mère sur les affaires de l'État. Pendant de longues années, sous le règne de Claude, Agrippine avait exercé des pouvoirs tellement illimités que Néron aurait trouvé de la difficulté à la relever de ses fonctions habituelles; et l'idée ne semble pas lui être venue que son métier propre à lui était de s'appliquer à tous les détails de l'administration et d'empoigner ferme le gouvernail du navire de l'État, au lieu de publier quelques instructions générales Ou de donner un ordre de temps à autre. Pour l'instant il se préoccupait davantage d'écarter de son épaule la main maternelle qui le paralysait et, en présence de la liberté soudaine acquise par ce succès, il était trop échauffé pour s'inquiéter beaucoup des affaires de l'empire.

Au surplus, le fait même que Néron se détachait d'elle rendait Agrippine d'autant plus impatiente de s'affirmer; et les preuves de domination dans lesquelles on a cru reconnaître l'ivresse que lui causait son nouveau pouvoir de régente montrent en réalité, ce me semble, qu'elle sentait son autorité lui échapper. Méconnaissant l'opposition foncière des Romains au gouvernement par les femmes, elle pressait les sénateurs de se réunir dans la bibliothèque du palais afin de pouvoir prêter l'oreille à leurs délibérations fût-ce de derrière une tenture; elle revendiquait le droit d'assister aux grands spectacles militaires et autres; elle recevait en audiences particulières les ambassadeurs étrangers, elle écrivait des lettres à leur souverain; et même elle fit frapper des pièces portant son effigie côte à côte avec celle de Néron.

Dans ces jours du règne, elle chapitrait constamment le jeune exalté, en l'accusant d'ingratitude s'il n'obéissait pas à ses vœux; quand Sénèque et Burrhus tentaient de le défendre auprès d'elle et d'expliquer que Néron était bien pardonnable puisqu'il avait découvert qu'il pouvait agir à sa guise, elle se retournait contre eux et les menaçait d'effroyables châtimens. Dans la stupidité de son sens inflexible des droits maternels, elle n'admettait pas qu'il pût agir selon son bon plaisir et ne consentait pas à entendre excuser sa conduite, par Sénèque tout au moins. Elle ne voulait écouter que Pallas, et en vérité nos sources tombent d'accord que cet affranchi grec « dont l'insupportable arrogance provoquait le dégoût de Néron »¹ exerçait de concert avec elle le pouvoir essentiel dans le gouvernement.

Néron, positivement, faisait de son mieux pour traiter sa mère avec déférence et prendre soin de lui témoigner en public tous les égards, allant jusqu'à marcher à pied auprès d'elle quand elle était portée en litière à travers les rues; et il est possible que, s'étant insurgé victorieusement contre cer-

¹ Tacite, *Annales*, XIII, 2.

tains aspects de sa tutelle, il ait tenu à lui donner compensation sous d'autres rapports et à calmer ses inquiétudes en lui montrant que rien ne pouvait changer l'amour fondamental qu'il lui gardait.

L'Histoire a conservé un trait anecdotique du caractère impérial d'Agrippine et du tact de Néron. Un jour, une députation d'Arménie qui voulait plaider la cause de ce pays devait être reçue au palais. Agrippine fit connaître son intention d'être présente à l'audience à côté de son fils, sous un dais impérial, afin de pouvoir lui souffler ce qu'il fallait répondre comme elle avait fait maintes fois avec Claude. Or il était absolument contraire à l'étiquette de l'époque qu'une femme prît publiquement part à de telles entrevues, et Agrippine n'avait pu le faire sans scandale du temps de Claude que parce que tout le monde avait peur qu'il ne comît des bévues si sa femme de tête n'était là pour le contrecarrer. Néron, malgré tout, n'eut pas le courage d'offusquer sa mère en la priant de ne point venir : mais, sur une suggestion de Sénèque, il se rendit à la salle du trône d'assez bonne heure et reçut la députation; lorsque Agrippine entra bientôt, toute chamarrée d'or et parée de ses bijoux, il descendit les marches à sa rencontre et la reconduisit affectueusement hors de la salle, en lui disant qu'il avait ajourné l'audience.

Dans ces premières semaines du règne, le jeune empereur était naturellement surveillé de près par le public. Les familles aristocratiques de la vieille école, qui avaient approuvé le sévère contrôle d'Agrippine sur Claude et l'avaient soutenue dans ses initiatives pour débarrasser le palais de la clique frivole de Messaline, commençaient maintenant à lui retirer leur appui, en partie parce qu'elles découvraient que ses vertus et piétés de façade dissimulaient une conception archi-criminelle du gouvernement, en partie parce qu'elles étaient choquées de son insolente usurpation du pouvoir. Elles furent donc heureuses d'observer que Néron s'affranchissait d'elle; et tout en détestant, de le voir mêlé

aux éléments libres-penseurs, épris de luxe et d'art et d'hellénisme, elles ne trouvaient pas grand'chose à redire à ses escapades de jeunesse, elles y voyaient même l'indice d'une nature ardente. Au reste, les classes inférieures l'avaient idolâtré dès le début et tout ce qu'il faisait contribuait à le rendre populaire à leurs yeux. Les gens du peuple l'aimaient d'être si démocrate; et sa vivante personnalité, sa modestie et même sa timidité, son profil ferme, ses cheveux rouge-et-or qui le faisaient comparer au jeune Apollon, dieu du soleil, tout cela ne servait qu'à le leur rendre plus cher.

Nous avons signalé plus haut mainte action de bonté réfléchie de sa part, et dont on parlait déjà avec enthousiasme. Le sénat proposait alors qu'en l'honneur de son avènement l'année du calendrier commençât à l'avenir en décembre, le mois de sa naissance, au lieu de janvier; mais Néron ajouta à ses lauriers en refusant de sanctionner le changement. On proposa ensuite de lui élever des statues en or et en argent massifs; à cela, de nouveau, sa modestie ne put consentir. Un autre geste populaire à lui fut de nommer Domitius Corbulon commandant en chef de l'armée romaine qui devait être envoyée en expédition pour chasser les Parthes de l'Arménie : la nouvelle de leur invasion était parvenue à Rome vers la fin de décembre. On avait si longtemps accoutumé de désigner comme généraux des hommes riches et influents, sans égard à leurs talents militaires, que, lorsque Néron choisit ce Corbulon, simple et honnête soldat d'une valeur éprouvée, aimé du peuple, la foule en délira de joie. Cette nomination, soit dit en passant, dut être un nouveau sujet d'ennui pour Agrippine, car ce général avait été délibérément tenu à l'écart par elle et Claude, apparemment pour des raisons de déplaisir personnel. Peu après, lorsqu'on reçut la nouvelle que les Parthes battaient en retraite, le sénat pria Néron, mais en vain, de défiler dans Rome revêtu de la toge triomphale, et lui demanda la permission d'élever en son honneur,

dans le temple de Mars Vengeur, une statue aussi grande que celle du dieu lui-même.

Néron prenait un plaisir immense à sa popularité; mais il appréciait davantage encore sa liberté soudaine et son entrée dans la vie allègre et éblouissante des jeunesses de la plus riche société de Rome, dont Agrippine l'avait tenu éloigné toute son adolescence. Il palpait de voir qu'ici, dans cette atmosphère cultivée, on prisait si haut son chant, et sa poésie, et que ses talents artistiques en général étaient regardés comme d'admirables qualités, non comme des tares affligeantes. Il ne savait pas encore qu'il fût un génie à sa manière, mais il avait conscience de cette pénible poussée intérieure vers l'expression de soi qui est à la fois le bonheur et la détresse du génie; et son jeune cœur enthousiaste allait aux amis nouveaux qui parlaient en termes si élogieux des curiosités mêmes qu'on lui avait appris à regarder comme efféminées et anti-romaines.

Dans cette nouvelle ambiance où il se trouvait, Néron semble avoir découvert bientôt que toutes les bizarreries sensuelles auxquelles des êtres humains sont amenés à se complaire par des envies n'ayant d'autre fondement naturel que l'instinct génésique étaient, non pas seulement tolérées, mais admirées comme des circonstances de la vie artistique et cultivée. C'était par exemple une habitude pour les hommes à la mode de tomber amoureux de beaux jeunes gens, ou pour des adolescents de contracter des attachements passionnés pour des hommes plus âgés qu'eux. Cette curieuse excentricité a toujours pullulé comme il va de soi dans les pays du Midi et de l'Orient. A vrai dire, chez nous, gens de l'Occident, sévit de nos jours une si violente épidémie de cette intéressante aberration pathologique, que, par retour à la Rome antique, les yeux s'accoutument tout à fait au spectacle que celle-ci leur présente, et que l'outrage implicite aux susceptibilités masculines n'est pas très vivement ressenti.

Néron, qui éprouvait la juvénile impatience d'être un homme du monde, fit de son mieux pour se mettre à la mode sous ce rapport, mais sans succès réel : il demeurait incorrigiblement normal. Il est vrai qu'il y avait dans sa nature cette manière légèrement féminine qui s'observe chez la majorité des artistes; mais celle-ci n'était pas encore assez forte pour faire dévier le sens naturel de ses désirs. N'ayant pas de penchant caractérisé pour le genre de perversion susdit, il ne semble pas avoir été à même de décider s'il voulait être le jeune homme passionné attiré vers quelque bel adolescent ou le bel adolescent attiré vers quelque jeune homme¹; et à la fin il dévoila ses rudes ardeurs de mâle sans élégance en séduisant l'une des Vestales.

Puis, subitement, un jour ou l'autre de janvier, son genre très normal s'avéra la cause de sa dépravation sociale. Il s'amouracha éperdument d'une jeune esclave nommée Acté. Ce fut là son premier roman; comme beaucoup de premiers romans, celui-ci commença bientôt après le dix-septième anniversaire de l'amoureux, s'éleva en quelques semaines jusqu'aux serments de perpétuelle dévotion et s'éteignit avant les vingt ans de Néron. Nous ne savons à peu près rien d'Acté, sinon qu'elle était d'origine grecque, qu'elle était venue d'Asie Mineure et que c'était une petite fille sans prétention, qui ne causait d'ennuis à personne, pas même à l'empereur quand celui-ci cessa de se soucier d'elle et qu'elle en eut le cœur brisé.

Néron, comme il va sans dire, n'avait jamais feint d'éprouver de l'affection pour sa femme Octavie, qui avait entre quinze et seize ans; peut-être l'abominait-il déjà² comme il le fit certainement quelques années plus tard. Après tout, il ne pouvait guère y avoir de bases mêmes

¹ Suétone (*Néron*, 28, première phrase), suggère le premier cas; puis le second, dans le même livre (*Néron*, 29), par allusion à Doryphore.

² *Annales*, XIII, 12.

d'estime mutuelle : il se méfiait d'elle parce qu'elle était la fille de Messaline qui autrefois avait essayé de le tuer; Octavie pour sa part devait être indignée contre lui pour son manque d'attentions conjugales, et pour ses récentes moqueries à l'adresse de son père. Aussi lorsque Néron s'éprit d'amour, sa première idée fut-elle de divorcer d'avec Octavie et d'épouser Acté; car, avec sa nature curieusement franche et ouverte, de plus en plus indifférente aux traditions aristocratiques, il ne pouvait se tenir pour satisfait que la fille qu'il aimait si passionnément fût sa simple maîtresse : il la voulait galamment pour épouse et pour impératrice.

Sénèque et Burrhus étaient dans la confiance de cette affaire, comme l'étaient aussi ses jeunes amis Marc Othon et Claude Senecion — le cynique Pétrone, qui ne se faisait pas d'illusion, ne semble pas avoir été dans le secret, ce qui a l'air de signifier que Néron prenait vraiment ombrage de sa supériorité blasée. Sénèque, au fond, se réjouissait que Néron délaissât les peccadilles et perversions expérimentales pour des amours normales, d'autant qu'Acté était une fille de grande douceur et modestie; mais quand l'ardent jeune homme prétendit l'épouser, le philosophe de cour dut lui faire ressortir d'une voix haletante que le peuple romain n'admettrait guère pour compagne officielle de l'empereur une Grecque née dans la servitude. Assurément Néron l'avait rendue libre dès le début de l'intrigue, et maintenant il subornait quelques complaisants de rang consulaire pour leur faire produire une généalogie montrant qu'elle descendait d'Attale, roi de Pergame; mais Sénèque lui rappela qu'Auguste avait fait une loi interdisant à un homme de rang sénatorial — or Néron était cela, et plus encore — d'épouser une femme qui n'était pas de naissance libre. Auguste, encore lui ! Oh ! Comme Néron le détestait, ce pompeux ancêtre !

Sénèque suggéra ensuite que pour l'instant du moins le jeune empereur dissimulât sa flamme et qu'un sien grand

ami, Annaeus Serenus¹, affectât d'être l'amant d'Acté et le donateur de tous les cadeaux — domaines, esclaves, meubles, bijoux et ainsi de suite — que Néron lui prodiguait. Finalement les choses s'arrangèrent ainsi. En conséquence, Acté devint une grande dame vivant dans une somptueuse résidence à elle et où Néron passait en secret tous ses loisirs, bien que le public, ignorant ses visites, supposât que Serenus était en l'espèce le damoiseau aimant et généreux.

Le stratagème, toutefois, ne trompa point Agrippine. Elle avait vite découvert le caprice de son fils; elle avait appris qu'il songeait même à épouser cette fille de basse extraction : et maintenant elle savait bien qui l'avait logée aussi princiè-
rement. Elle était folle de rage et d'angoisse; et il est à sup-
poser aussi qu'elle était consumée par cette jalousie qu'une
mère éprouve souvent pour l'objet des affections de son fils,
plus spécialement dans les cas comme celui-ci où des rela-
tions très intimes et très démonstratives avaient existé entre
eux dans le passé. Elle couvrit d'injures Acté; elle pressa Oc-
tavie contre son sein, et pleura sur l'affront fait à l'épouse
légitime de Néron. Octavie, en fait, avait toujours eu de
l'aversion pour Agrippine, et avait peur d'elle depuis
l'enfance²; mais maintenant Agrippine fit de son mieux pour
surmonter ces craintes, car elle voulait le plein concours de
la jeune fille dans cette crise : « Une ancienne esclave, de-
manda-t-elle, va-t-elle me concurrencer, moi l'impératrice-
mère, et peut-être devenir ma bru ? »³; elle attaqua Sénèque
et Burrhus qui fermaient les yeux sur l'intrigue, et, soutenue
dans ses diatribes par Pallas, divisa la maison impériale en
deux factions, elle, Pallas et Octavie d'un côté, avec le jeune

¹ Il était préfet des Vigiles, et c'est à lui que Sénèque dédie ses deux livres *De Constantia Sapientis* et *De Tranquillitate Animi*. Voir aussi Sénèque *Epist.*, 63.

² Voir la pièce d'*Octavie*.

³ *Annales*, XIII. 13.

Britannicus suivant sa sœur; de l'autre Néron, Sénèque et Burrhus, avec Acté à l'arrière-plan.

Pendant quelques jours un état d'hostilités ouvertes paraît avoir régné au palais, mais Agrippine se rendit compte ensuite qu'elle n'arriverait pas ainsi à ses fins, et, changeant brusquement de tactique, fit montre d'une grande affection pour son fils, reconnaissant qu'elle avait traité son intrigue amoureuse avec trop de rudesse, et lui offrant même de mettre de l'argent à sa disposition sur sa propre fortune privée : sans doute pour qu'il fût en mesure de faire à Acté d'autres cadeaux à l'insu des fonctionnaires de sa trésorerie.

Néron fut ravi de cette apparente liquidation de leur dispute et du rajeunissement de leur vieille affection; et dans les premiers jours de février il semble qu'il lui ait fait de nouveau des démonstrations d'amour filial, en l'embrassant tendrement et en l'étreignant dans ses bras. L'issue de cette situation est si peu croyable pour l'esprit moderne que j'hésite à en faire état; et pourtant je suppose que mes devoirs de biographe m'obligent à le faire. Tacite raconte qu'Agrippine, ayant essayé sur Néron les effets du vin, l'admit avec elle jour par jour dans sa chambre à coucher, et là tenta de changer leurs rapports de mère à fils en rapports de deux amants. On nous donne à supposer que — soit par jalousie frénétique envers cette autre femme qui venait d'entrer dans l'existence de Néron, par effroi de le perdre, par impatience d'être tout pour lui, soit autrement par pure débauche criminelle — elle prétendit devenir sa propre maîtresse¹. Tacite nous prie de nous reporter aux redoutables antécédents moraux d'Agrippine, et semble nous laisser à

¹ Tacite, *Annales*, XIII, 13; XIV. Tacite dit que l'historien Fabius Rusticus, dont l'œuvre est perdue, considérait Néron comme la partie coupable; et Suétone (*Néron*, 28) pense de même. Mais Tacite rapporte d'autre part que l'historien Claudius Rufus, dont l'œuvre est également perdue, disait qu'Agrippine était la seule à blâmer, et il ajoute que c'était l'avis général.

juger par nous-mêmes de la véracité de cette monstrueuse histoire, qui, dit-il, était généralement crue; je la signale donc en passant, en me bornant à faire remarquer que Néron ne paraît pas avoir répondu à ces ouvertures.

Ce fut peu après ces incidents que Pallas prit une mesure, aujourd'hui oubliée, qui eut le don de susciter à un degré tout à fait imprévu la colère du jeune homme. Le puissant affranchi n'avait jamais rêvé que Néron oserait le punir. Il avait pensé que ses relations intimes avec Agrippine le protégeraient pleinement : il n'avait pas supposé que ce garçon de dix-sept ans aurait le cœur ou la dureté de braver l'impératrice-mère. Pallas, il convient de s'en souvenir, était un des hommes les plus orgueilleux et les plus riches de Rome, et depuis la mort de Narcisse il s'était presque regardé comme le souverain de l'empire romain. Même au temps de Claude son pouvoir avait été si grand que Cornélius Scipion avait prié l'obséquieux Sénat « d'offrir à Pallas un vote de remerciements publics, pour cette raison que, tout en descendant des rois d'Arcadie¹, il avait fait passer ses services envers l'Etat avant sa très antique noblesse, et avait daigné figurer parmi les ministres de l'empire »². Ses biens, comme ceux de Narcisse, avaient été acquis à force de manipuler avec habileté les marchés placés sous son contrôle : à tel point que Claude s'étant plaint une fois du vide de son trésor privé, quelqu'un lui avait répondu que si seulement ses deux affranchis le prenaient pour associé ses coffres seraient bientôt remplis³.

Le jour où Néron lui tint tête et lui enjoignit de quitter le palais son ahurissement et celui d'Agrippine durent être à leur comble. Sa disparition de la scène fut si soudaine qu'il n'eut même pas la faculté de liquider ses comptes et dut

¹ C'était une fausse généalogie, comme celle qui fut inventée pour Acté.

² *Annales*, XII, 53.

³ Suétone, *Claude*, 28.

prier le souverain de les considérer comme équilibrés, à quoi Néron consentit; mais comme il sortait du palais, escorté par ses maîtres, Néron entendit les jurons que maugréait Pallas entre ses dents, et, haussant les épaules, observa que le ministre déchu « allait prononcer son abdication »¹.

Le renvoi de cet insolent potentat, qui était le principal soutien d'Agrippine dans ses voies obscures et tortueuses d'intrigue politique et gouvernementale et qui était en même temps son associé circonspect dans les intimités toujours désirées de sa chambre à coucher, amena une scène terrible entre elle et son fils, scène qui acquiert toute son horreur si nous ajoutons foi à l'histoire précitée de sa récente tentative pour séduire le jeune homme par l'usage pervers de ses charmes. Mais il semble que Néron n'avait pas encore conscience du regard assassin qui traversa les yeux d'Agrippine, comme nous sommes fondés à le croire, lorsque Néron la défia — ce regard froid du serpent qui rappelait tant celui de son frère Caligula; et si l'on avait dit alors à Néron que sa vie était désormais en danger, il ne l'aurait pas cru.

Bientôt, à la vérité, Néron eut le cœur plein de remords, car somme toute Agrippine avec tous ses crimes était sa mère, et il semble que Néron l'aimait en dépit de l'abîme que ces sinistres différends avaient ouvert entre eux. Aspirant à se réconcilier avec elle, il se précipita vers la garde-robe où étaient serrées les magnifiques robes de gala et les pierreries portées à tour de rôle par les impératrices; et, choisissant la plus inestimable parure, l'envoya en présent à Agrippine. Mais son geste eut un effet imprévu : elle s'écria que c'était une insulte délibérée, destinée à lui rappeler que les biens des impératrices ne lui appartenaient plus de droit. Son fils lui faisait un don choisi alors qu'en fait tout dans la garde-robe, tout dans le palais, était sien.

¹ Annales, *ibid.*

Néron fut consterné. Il alla, dit-on, jusqu'à songer à se démettre du trône et de ses ennuis pour se retirer à Rhodes où, dans la suave atmosphère de la Grèce, il espérait pouvoir mener la vie tranquille et débridée d'un artiste. Il ne pouvait surmonter un sentiment de crainte respectueuse pour sa mère, et à vrai dire désirait toujours agir selon ses vœux, dans la mesure du possible. Leur brouille tenait à des causes manifestes que l'on pouvait à coup sûr écarter facilement. Agrippine devait comprendre qu'il ne pouvait jouer les Augustes — le rôle auquel elle l'avait dressé — ni s'éduquer à devenir en surface un gentilhomme romain aux vieilles manières, un patriote exclusif pour tout ce qui était grec ou d'une façon générale étranger, attentif seulement à la dignité extérieure de sa position et visant toujours à l'approbation conventionnelle de la société. Elle devrait sentir qu'il était foncièrement artiste, et admirait le goût et la culture même que les Grecs enseignaient à leurs conquérants romains; qu'il était foncièrement libre-penseur, et détestait la piété servant de voile à l'immoralité et à l'assassinat politique.

Son désir était de vivre et laisser vivre; il voulait se donner du bon temps et rendre tout le monde heureux. Il ne demandait pas mieux que de lui concéder une part du gouvernement, mais il n'allait pas laisser mettre à mort n'importe qui par ordre d'Agrippine, suivant la vieille pratique impitoyable à laquelle elle s'était accoutumée. Il n'allait plus, comme un bon petit garçon, faire simplement ce qu'elle lui dirait, sachant surtout le genre de crimes politiques auxquels elle avait envie de l'associer; il ne se laisserait plus gourmander, invectiver, traiter d'ingrat et rendre malheureux par une mère qu'il aimait sincèrement et qu'il avait déjà montré son souci de faire respecter.

Elle, de son côté, envisageait les choses d'un point de vue très différent. Pendant toute l'enfance de Néron elle avait lutté, conçu pour lui des projets d'avenir et commis dans son intérêt toutes sortes de crimes en croyant, comme il a été dit,

que Néron une fois empereur jouerait pendant de longues années à ses côtés le rôle de jeune associé dans l'administration des affaires du monde. Tant que Claude avait vécu et n'avait été qu'un instrument entre ses mains, le pouvoir d'Agrippine avait été suprême; et c'est simplement parce qu'il s'était insurgé contre son autorité qu'elle avait été forcée de convoiter un changement d'empereur. Elle avait cru passer d'un époux négligeable à un fils obéissant. Mais le changement s'était avéré fatal à cette suprématie dont elle faisait cas comme de la prunelle de ses yeux. Elle en éprouvait un amer chagrin. Elle avait commis une terrible erreur. Le garçon qu'elle avait aimé si tendrement, et si diligemment exercé à devenir son collègue intime et intelligent dans l'œuvre difficile, s'était retourné contre elle; et maintenant il avait donné son cœur à une sotte esclave qui avait, par-dessus le marché, l'ignominie d'être une brave femme. Néron n'était pas digne de l'amour que sa mère lui avait prodigué. Elle commença donc à entrevoir qu'elle se laisserait bientôt gagner à l'idée de détruire ce qu'elle avait choyé. Déjà, dans ces dernières heures, elle en était presque arrivée à le haïr, et pour la première fois elle se permit d'envisager le profit qu'elle pourrait avoir à se débarrasser de lui.

Dans sa rage elle se livra, dit Tacite, à un « système de terrorisme et de menaces »¹, vociférant des imprécations contre son fils et insinuant en termes obscurs qu'elle trouverait le moyen d'ameuter contre lui tout le pays. Elle foudroyait Burrhus du regard, elle pestait contre Sénèque; elle qualifiait ce dernier de misérable ingrat; elle lui rappelait qu'il serait encore exilé en Corse si elle n'avait obtenu sa grâce. Et finalement elle mit en avant le nom de Britannicus en déclarant de gaieté de cœur que le fils de Claude ferait un meilleur empereur que Néron.

¹ Tacite, *Annales*, XIII, 14.

Or un incident très significatif s'était produit récemment. Néron et ses amis jouaient un jour aux gages : le « roi » élu de la partie devait commander aux autres d'exécuter chacun tel ou tel acte particulier. Britannicus, qui approchait alors de son quatorzième anniversaire, était de la partie, et quand vint son tour, reçut parmi les rires l'ordre de se tenir debout au milieu de la salle et de chanter une chanson. On comptait que cet adolescent timide et inhabitué aux parties de plaisir — considérées comme dangereuses pour sa constitution d'épileptique et de névrosé — serait embarrassé et ferait des bêtises; mais au contraire, ce pâle et délicat jeune homme au profil tragique, portant plus que son âge, au tempérament aigri par la débilité et l'état d'orphelin, saisit une harpe et, avec un parfait sang-froid, chanta une complainte bien connue où il disait les chagrins d'un enfant sans parents, frustré de son héritage légitime, et condamné à vivre seul sans jamais être aimé ni désiré¹. Il y eut un silence pénible lorsqu'il cessa; le jeu avait perdu son entrain; et de tous côtés on fit des allusions sympathiques au sort infortuné de cet enfant.

En se rappelant cet incident et en observant que Britannicus avait eu beaucoup d'accès d'humeur dans les derniers temps, Néron se demanda si quelqu'un ne lui avait pas remis en mémoire les préjudices qui lui avaient été causés. En faisant des enquêtes il découvrit à son étonnement que le coupable était sa propre mère, c'est-à-dire la personne même qui avait relégué le fils de Claude dans l'obscurité. Peu après, le 12 février, fut célébré le quatorzième anniversaire de Britannicus, et Agrippine, qui ne consentait guère à parler à Néron, manifesta dans cette circonstance une attention prononcée pour son cousin. Le jour suivant, Néron lui demanda des explications; mais sans plus attendre Agrippine couvrit de son fiel « l'ingrat » qui lui devait tout un empire et usait

¹ Lipsius, Duruy, Henderson et d'autres suggèrent que cette chanson était celle de l'ouvrage aujourd'hui perdu d'Ennius qui est citée par Cicéron dans ses *Tusculanarum Disputalio-num*, III, 19, 44.

maintenant de son pouvoir pour lui manquer d'égards et l'insulter.

Son ire, alors, se haussa jusqu'à la furie : « Elle accumulait sur lui des reproches entrecoupés de gesticulations véhémentes », nous dit Tacite¹, « invoquant Claude au céleste séjour, et les mânes des Silani² dans les Enfers, et tant de forfaits qu'elle avait commis en vain. Elle déclara que Britannicus était maintenant adulte, qu'il était l'authentique et légitime héritier de ce pouvoir impérial que Néron, simple fils adoptif, utilisait maintenant pour fouler sa mère aux pieds. Elle n'hésiterait pas, dit-elle encore, à rendre publiques toutes les calamités de cette famille infortunée, voire ses propres noces incestueuses avec Claude et la responsabilité qui lui revenait dans son empoisonnement. Grâce à la prévoyance des dieux et à sa propre clairvoyance, son beau-fils Britannicus vivait encore. Avec lui elle irait dans le camp; et là, on entendrait d'un côté la fille de Germanicus, de l'autre le débile Burrhus et l'exilé Sénèque réclamant, l'un d'une main mutilée et l'autre d'un ton de cuistre, le gouvernement du genre humain ! »

La menace était absurde, et Néron pouvait se permettre d'en sourire. Il jouissait d'une immense popularité à cette époque, tandis que son cousin était à peine connu, était sujet à des crises d'épilepsie et n'était en âge d'exercer aucune sorte de fonction. A la fin, cependant, il se mit à entrevoir que sa mère n'hésiterait pas à l'assassiner si elle y était poussée. Et désormais il eut toujours présente à son esprit la pensée que sa vie était en danger entre ses mains. Pourtant, même ainsi, son amour pour elle n'était pas détruit, et, dans une tentative désespérée pour calmer ses dangereux emportements, il parvint à raccommoder la dispute de façon qu'ils

¹ *Annales, ibid.*

² Lucius Silanus, qu'elle avait déterminé à se suicider, et son frère Marcus qu'elle empoisonna.

pussent dîner ensemble ce soir-là : Britannicus, Octavie et quelques amis étaient aussi présents. Dans un repas de ce genre, l'habitude était de faire asseoir les jeunes gens sur des chaises à une table, tandis que leurs aînés étaient étendus sur des couches. En l'occurrence, Britannicus était attablé avec quelques compagnons de son âge, y compris le jeune Titus qui fut plus tard empereur¹, tandis que Néron était étendu sur sa couche avec sa mère d'un côté, Octavie de l'autre, et leurs invités faisant cercle autour d'eux.

Britannicus, paraît-il, ne se sentait pas bien; il avait célébré son anniversaire la veille, un peu trop généreusement peut-être pour quelqu'un d'aussi jeune. La nuit de février était tiède et moite, et la pluie tombait à torrents aux abords de la salle surchauffée. Vers la fin du repas un domestique lui apporta un verre de vin chaud. Ce vin était trop chaud pour être buvable; on le coupa légèrement d'eau froide. Ainsi Britannicus put vider la coupe. Mais à peine l'eut-il fait qu'il sembla perdre le souffle et la parole et s'affala par terre, en se cognant le visage contre la mosaïque du sol.

Les domestiques emportèrent le jeune homme hors de la salle, mais Néron, comme il seyait à un maître de maison, apaisa l'émoi général en demeurant où il était, sur sa couche. Afin de rassurer ses invités et les jeunes gens craintifs qui étaient assis à table et dont quelques-uns déjà levaient la séance, il leur dit que Britannicus avait eu de ces attaques d'épilepsie toute sa vie et qu'il n'y avait pas lieu de se tourmenter à ce sujet. Octavie pensait évidemment de même car elle ne se montrait pas inquiète du sort de son frère, mais Agrippine s'alarmait et avait de la peine à cacher son anxiété. Le dîner se poursuivit. Mais bientôt Néron, Agrippine et un ou deux autres surent que Britannicus était mort, et bien que, par politesse, le repas dût s'achever en paix, des regards horrifiés se fixaient maintenant sur l'empereur, et ceux

¹ Suétone, *Titus*, 2.

d'Agrippine qui ne cessaient de le dévisager disaient l'accusation silencieuse et terrible.

Le dîner fini et les invités congédiés, la nouvelle fut divulguée. Après une délibération hâtive, Néron publia un avis rappelant que, d'après l'usage antique, les corps de ceux qui mouraient prématurément devaient être aussitôt éloignés des regards; pour ne pas prolonger les solennités par des discours et des processions, les funérailles auraient lieu immédiatement; l'empereur ajoutait qu'ayant perdu par la mort de Britannicus l'appui d'un frère, il mettait désormais ses espoirs dans l'Etat, et comptait que le Sénat le traiterait maintenant avec d'autant plus d'égards qu'il était le seul survivant mâle de la famille impériale¹. Avant l'aube² le corps fut transporté au Champ de Mars où il fut incinéré dès qu'une éclaircie le permit. Le visage de l'adolescent défunt s'était affreusement meurtri en heurtant le sol, et ceux qui apprêtaient le corps pour les derniers rites masquèrent la décoloration du teint en recouvrant les traces noires avec de la craie blanche; mais quelques personnes, dans le petit groupe de gens qui bravèrent l'orage et les ténèbres pour assister à l'incinération, virent cette craie se déliter sous la pluie, et, remarquant les taches livides, s'en allèrent répéter à la ronde qu'il y avait des preuves d'empoisonnement.

Plus tard on raconta couramment que Néron avait fait administrer le poison dans l'eau servant à rafraîchir le vin; et Tacite, Suétone, Dion Cassius et d'autres écrivains l'accusent du crime. Toutefois quelques historiens modernes l'en acquittent³, et pour ma part je ne trouve rien dans son

¹ Tacite, *Annales*, XIII, 17.

² Tacite, *ibid.*, dit : pendant la même nuit; et Suétone (*Néron*, 33) dit le jour suivant; c'était donc probablement un peu avant l'aube.

³ Reinhold, *Die römische Kaisergeschichte*; Stahr, *Agrippina die Mutter Neros*; G. H. L., Was Nero a Monster? (*Cornhill Magazine*, 1863); Fountain, *A Defence of Nero*; Baring-Gould, *The Tragedy of the Caesars*.

caractère, à cette époque, qui conduise à le supposer coupable. Il n'avait que dix-sept ans et pour quelques années encore il devait être pur de toute souillure de meurtre : en vérité, il est douteux que Néron ait jamais ôté la vie à qui que ce soit par des voies subreptices : il avait à un degré très marqué le courage de ses convictions, et l'effronterie nécessaire pour commettre ses crimes au grand jour.

Il est vrai que Tacite et Suétone narrent de façon détaillée la manière dont Néron fit préparer le poison, en recourant, disent-ils, à Locuste, la même vieille femme dont Agrippine s'était déjà servie pour expédier Claude; mais les deux versions diffèrent, ce qui indique qu'elles reposent sur des ouï-dire; et du moment que toute mort subite éveillait à cette époque une méfiance qui prenait habituellement la forme d'une histoire circonstanciée de « mauvais coup », il est d'élémentaire justice que l'on accorde au jeune empereur le bénéfice du doute. Il est difficile de supposer que Britannicus se présentait à lui comme un rival sérieux; et d'ailleurs Suétone éprouve si fortement l'absence de mobile dans le crime imputé à Néron qu'il suggère que Néron devait être jaloux du jeune garçon parce que ce dernier chantait mieux que lui, l'empereur¹. Mais de plus, l'attitude de Néron est compatible avec l'innocence. Il fit ressortir à son entourage que s'il avait désiré la mort de son cousin rien n'aurait pu l'empêcher de l'ordonner ouvertement et qu'il n'y aurait pas eu de raison pour qu'il niât son acte : « Pourquoi aurais-je peur de la loi ? » demanda-t-il, voulant dire par là que la loi ne pouvait être mise en mouvement contre lui-même. La trahison d'un proche parent mâle était toujours regardée dans la famille impériale comme une pleine justification anticipée de son exécution sommaire : personne n'avait contesté à Caligula le droit d'ordonner la mort de Gemellus, et personne n'aurait blâmé Néron de mettre à mort instantanément Britannicus

¹ Suétone, *Néron*, 33.

en apprenant qu'Agrippine allait l'emmener au camp des prétoriens pour conquérir leur appui.

Quelques mois plus tard, Sénèque, voyant Néron troublé par ces rumeurs, écrivit un traité sur la clémence et l'adressa à l'empereur : « Tu t'es proposé toujours, lui disait-il, un but qu'aucun autre prince n'a atteint, l'innocence de tout crime »; et il ajoutait, bientôt : « Il serait difficile pour une bonté comme la tienne d'être feinte, et en vérité il te serait impossible de sauver les apparences de la tromperie »¹. Les paroles du philosophe ont l'accent de la sincérité.

Toutefois Agrippine pensa sans aucun doute que Néron avait tué Britannicus : elle supposa que le meurtre était la cynique réponse de Néron à sa menace de faire proclamer Britannicus empereur; et la tragédie lui causa une consternation et des alarmes indicibles. Néron savait que sa mère le croyait assassin, et peut-être vit-il dans cette croyance une nouvelle révélation du caractère maternel. A partir de ce moment-là, sa femme aussi, Octavie, se mit à le haïr de toute la force de sa nature : Agrippine lui certifiait que Néron avait tué Britannicus, et rien ne pouvait ébranler la conviction implantée dans son esprit. Si seulement elle en avait eu le courage, elle l'aurait assassiné par vengeance².

¹ Sénèque, *De Clementia*. Comme le fait ressortir Henderson (*Life and Principate of the Emperor Nero*, p. 459), cette œuvre fut écrite peu de temps après le 15 décembre 55, car on y mentionne (IX, 2) que Néron vient d'avoir dix-huit ans.

² Voir la pièce d'*Octavie*.

CHAPITRE IX

AGRIPPINE EST ÉLOIGNÉE DU PALAIS (55 AP. J.-C.). — COMLOTS PRÉ-SUMÉS CONTRE LE TRÔNE. — AMOUR NAISSANT DE NÉRON POUR POPÉE (58). — BANNISSEMENT DE SYLLA (58).

La mort de Britannicus produisit sur le public un effet contraire apparemment à celui qu'on aurait pu prévoir; car ceux-là mêmes qui crurent que Néron l'avait fait empoisonner semblent avoir déclaré pour la plupart que c'était un acte parfaitement justifié. Au fond, le jeune empereur était si populaire que même comme traître de la pièce il commandait les sympathies du peuple. Tout le monde s'évertuait à lui trouver des excuses. On disait qu'Agrippine était la malfaitrice qui avait amené les choses à ce point; et bientôt les masses commencèrent à manifester leur aversion pour elle de diverses manières.

Au palais également sa position devint très précaire, et de désespoir elle tenta de former autour d'elle une faction pour préserver sa sécurité; en même temps, ses économies et ses efforts pour lever de l'argent par-ci par-là donnaient en général l'impression qu'elle cherchait à se constituer une sorte de fonds de réserve. Elle affectait, avec une astuce sans profondeur, de vouloir se faire une grande amie d'Octavie, seule et abandonnée; elle sympathisait avec elle dans le chagrin que lui causait la mort de son frère comme dans le dépit que lui occasionnait la passion de Néron pour Acté. Elle montrait une condescendance particulière pour les membres de l'aristocratie à l'ancienne mode qui lui avaient récemment tourné le dos avec dégoût, mais se laissaient volontiers ramener vers elle en s'apercevant qu'ils perdaient rapidement de leur influence à Rome sur un prince dédaigneux des conventions. Elle tentait de gagner l'adhésion d'officiers supérieurs de l'armée; et il était clair qu'elle tâchait, soit

d'obtenir l'appui, soit de miner la position de Burrhus, le préfet du prétoire, en captant l'amitié de ses subordonnés.

Sa présence colérique et vengeresse au palais devint en fait tellement sinistre que Néron, s'avisant désormais avec gravité qu'elle pourrait essayer de l'assassiner, décida de lui assigner une résidence personnelle. En dépit de ses protestations furibondes il la relégua, au cours de l'année 55, dans la maison de feu sa grand'mère Antonia, la fille d'Antoine : ce geste équivalait à la priver de sa position reconnue d'éminence grise par derrière le trône. En même temps, sachant qu'elle courtisait les officiers du prétoire, il lui retira l'imposante escorte de troupes de la garde qui n'avait cessé d'être attachée à son service particulier depuis les jours de son apogée sous Claude : « La populace, écrit Dion Cassius¹ en la voyant pour la première fois sans son corps de garde prétorien, prit soin de ne pas se trouver à côté d'elle, même par accident; et si d'aventure quelqu'un la rencontrait, il se hâtait d'obliquer sans mot dire ». Néron, quoi qu'il en soit, tenta de contrebalancer ce sentiment public de son humiliation en relevant aussi de leur besogne les troupes affectées à d'autres services semblables et en expliquant qu'il n'aimait pas ces déploiements de forces et que l'on ne devait employer les soldats qu'à des fins strictement militaires. Il ne permit plus aux prétoriens d'assister aux réunions publiques, et suspendit le détachement qui était censé maintenir l'ordre à l'amphithéâtre. Il fit cela, comme le souligne Tacite², pour aviver le sens de la liberté démocratique; mais il est intéressant de noter, entre autres mauvaises interprétations de ses mobiles, que Dion Cassius lui attribue le dessein d'encourager par ces retraits de troupes les bagarres et les libres mêlées auxquelles il se plaisait toujours.

¹ Dion Cassius, LXI, 8.

² *Annales*, XIII, 24.

Or tout en écartant du palais, avec une indiscutable prudence, les influences perturbatrices et pernicieuses d'Agrippine, Néron se fit quand même un point d'honneur de lui témoigner son respect et sa considération par les fréquentes visites qu'il lui rendait en sa nouvelle demeure; pourtant il ne s'y attardait jamais, et ne souffrait pas d'être laissé seul avec elle. Il avait coutume de lui faire ces visites entouré de fonctionnaires de la cour et d'officiers; et après l'avoir embrassée, et avoir échangé avec elle quelques paroles insignifiantes, il s'éloignait précipitamment au milieu d'un bruit de pas et d'un cliquetis d'armes qui se répercutaient le long des corridors vides. Au surplus, il encourageait sa mère à quitter Rome de temps à autre pour aller séjourner dans une de ses maisons de la campagne ou du bord de la mer : il espérait au fond qu'elle oublierait graduellement ses griefs, se retirerait de la politique et finirait entre deux âges par s'accommoder d'une vie rangée, loin du tumulte de la ville.

Assurément beaucoup de choses incitaient Agrippine à prendre ce parti, car elle était devenue si impopulaire que la majorité de ses anciens familiers l'avaient abandonnée. Quelques-unes de ses amies, il est vrai, avaient coutume de passer chez elle pour la consoler, mais on ne sait au juste si c'était par affection ou par haine, remarque sèchement Tacite¹. En dehors de Pallas, quatre ou cinq hommes seulement la visitaient de toute la foule qui jadis lui faisait la cour. Toutefois elle n'était pas si facile à supprimer. Elle n'avait, pas encore quarante et un ans, et, à tort ou à raison, croyait encore pouvoir séduire le cœur des mâles par sa beauté et ses charmes féminins.

Or elle avait un cousin, un jeune homme de vingt ans, nommé Rubellius Plautus, dont la mère, Julia, avait été la petite-fille de Tibère et la sœur de l'infortuné Gemellus, ri-

¹ *Annales* XIII, 19.

val et victime de Caligula, et dont la grand'mère Livie avait été la sœur de Claude. Ce jeune homme visitait de temps à autre la maison d'Agrippine; et comme il était à la fois arrière-petit-fils de l'empereur Tibère, petit-neveu de l'empereur Claude et cousin de l'empereur Caligula, le bruit commença bientôt à circuler qu'elle essayait d'en faire quelque chose de plus qu'un ami, attendu que c'était lui le candidat le plus probable au trône impérial s'il arrivait la moindre chose à Néron.

Une nuit, certain acteur et danseur mondain du nom de Pâris, qui était un affranchi de Domitia, tante de Néron, et avait été prêté à celui-ci pour amuser ses soirées, arriva tremblant et défait dans la salle où l'empereur, un peu échauffé par le vin, dînait et prenait du bon temps. Il lui conta qu'il venait d'apprendre qu'Agrippine était sur le point d'épouser ce jeune Rubellius Plautus, qu'elle allait tenter d'assassiner Néron, de faire acclamer Plautus empereur, et que Burrhus avait partie liée avec les conjurés.

Néron en eut un transport. Il fit venir Sénèque et lui répéta ce qu'il avait entendu ; mais Sénèque fut promptement à même de le convaincre que la loyauté de Burrhus dans tous les cas était au-dessus des soupçons. Ce dernier fut mandé à son tour. Homme sans peur et sans reproche, Burrhus s'exposa de son plein gré au risque d'être accusé de vouloir couvrir Agrippine : comme Néron, dans son agitation, s'écriait qu'il fallait mettre un terme aux complots assassins d'Agrippine et qu'elle avait mérité la mort, Burrhus répondit aussitôt qu'il fallait d'abord lui donner une occasion de se défendre. Après tout, il était si tard cette nuit-là, et Néron, Pâris et les autres étaient dans un état si voisin de l'ivresse qu'il serait simplement équitable de patienter jusqu'au matin avant de prendre d'énergiques sanctions. Car alors ils auraient tous le cerveau lucide. Et Burrhus jura que si, à l'interrogatoire, Agrippine était reconnue coupable, il se chargerait de son exécution instantanée. Moyennant quoi

Néron, perplexe, consentit à laisser dormir les choses jusqu'au lendemain.

Dans la matinée, Burrhus et Sénèque, flanqués d'un groupe d'affranchis, se rendirent à la maison d'Agrippine, et le premier, très rogue et menaçant d'allure, l'accusa de haute trahison. Mais la défense qu'elle présenta, bien qu'embrouillée de subtilités féminines, fut énoncée avec tant de véhémence et de majesté dans la passion que de simples hommes ne pouvaient mettre en doute son innocence. Elle déclara que toute cette histoire était une invention de sa méchante ennemie Junia Silana (femme divorcée de Caius Silius, l'amant de Messaline) qui avait été son amie intime pendant de longues années mais à présent lui gardait rancune : Junia ayant cherché naguère à épouser un jeune homme du nom de Sextius Africanus, Agrippine avait dit à ce dernier que Junia était trop âgée pour lui, et puis que c'était une débauchée. Pour se venger — grondait toujours Agrippine — Junia s'était abouchée avec l'horrible Domitia qui avait elle aussi un compte à régler puisque, des années auparavant, Agrippine lui avait pris son mari Passienus Crispus et plus tard avait fait mettre à mort sa sœur Domitia Lepida. Avec l'aide d'Atimetus, intendant et amant de Domitia, les deux femmes avaient mijoté toute cette histoire et l'avaient ensuite soufflée à l'oreille de Pâris, sachant que l'imbécile irait la répéter à Néron.

« Je ne m'étonne point, dit-elle, que Junia Silana, qui n'a jamais eu d'enfant, ignore tout des affections maternelles. S'imaginer-t-elle qu'une mère peut changer de fils comme une impudique d'adultères ? Et quant à Domitia, je lui rendrais grâces de ses inimitiés si elle savait rivaliser de tendresse avec moi pour mon Néron; mais elle se soucie de lui comme de cela. Durant toutes les années où j'ai lutté pour le faire adopter par Claude et reconnaître comme héritier, que faisait-elle ? Elle construisait des piscines à sa maison de Baies ! Et maintenant, avec le concours de son amant Atime-

tus et de l'histrion Pâris, elle invente ces conspirations théâtrales, qui sont en effet pour la scène mais sont dénuées de fondement réel. Et en supposant que Plautus ou quelqu'un d'autre devienne empereur, quelle chance aurais-je ? Dans la passion de mon amour et de mon angoisse, j'ai certainement laissé échapper des choses que je ne voulais pas dire, et dont je ne puis être absoute que par mon Néron : est-il donc probable que je cherche à présent à déposer mon propre fils pour donner à d'autres le pouvoir de me juger ? »¹.

Burrhus, homme simple, fut profondément ému par ses paroles, et quand pour finir elle fondit en larmes, lui et Sénèque se préoccupèrent plutôt de l'apaiser que de passer au crible son témoignage; et bientôt, ils l'amènèrent devant Néron. Fort prudemment elle s'abstint de répéter son plaidoyer; elle ne taxa pas non plus son fils d'ingratitude cette fois. Elle cria simplement vengeance contre ses accusateurs et demanda des récompenses pour ceux qui lui restaient loyaux; et Néron, alors, montra pour elle tant de considération qu'il est impossible de tirer de sa conduite une autre conclusion que celle-ci : il aimait encore sa mère profondément.

Par des enquêtes, il découvrit au moins qu'Atimetus était un homme d'odieuse réputation, et que Junia Silana ne valait guère mieux : il fit juger et exécuter le premier, et bannir l'autre de Rome avec deux de ses complices présumés; mais — soit à l'ennui, soit au soulagement d'Agrippine, on ne saurait dire lequel — il ne prit point de mesures contre les autres personnages impliqués dans l'affaire, pas même contre Rubellius Plautus, bien qu'il semble avoir soupçonné le jeune homme de ne pas être entièrement pur de toute trahison. En même temps, pour plaire à sa mère, il attribua de hautes fonctions aux quatre hommes qui, avec Pallas, avaient continué à marquer ostensiblement leur amitié pour Agrippine : à l'un le gouvernement de l'Égypte; à un autre

¹ Paraphrasé du texte des *Annales*, XIII, 21.

celui de la Syrie; la direction des jeux et spectacles à un troisième; et au dernier, l'intendance des vivres à Rome.

Vers le même temps peut-être il donna le commandement de la police métropolitaine à Sofonius Tigellinus¹, le maquignon qui avait été exilé par Caligula en 39 après Jésus-Christ pour rapports déshonnêtes avec Agrippine², mais qui avait été rappelé par celle-ci lorsqu'elle devint impératrice, et qui était de ses favoris.

Néron sentit cependant que Pâris avait fait son devoir en lui rapportant ce qu'il avait entendu dire; pour le récompenser, il rendit en sa faveur un arrêté stipulant que, vu ses conditions d'origine, l'intéressé n'aurait jamais dû être considéré comme un esclave, que la somme versée par lui à Domitia lorsque celle-ci l'avait émancipé et affranchi devait lui être restituée, et qu'enfin il avait droit à tous les privilèges d'un citoyen romain de naissance libre. L'acte de l'empereur dut mettre en fureur Domitia autant qu'il réjouissait sa mère; mais il songeait sans doute davantage à Pâris qu'à Agrippine, car Pâris était un grand acteur; et l'art dramatique, aux yeux de Néron, paraissait mériter la reconnaissance sociale.

A peine l'émoi causé par ce complot présumé contre le trône et la vie de Néron s'était-il calmé qu'une nouvelle tempête était déchaînée par un certain Paetus, fonctionnaire disgracié du trésor qui tentait de rentrer en faveur en accusant à la fois Pallas et Burrhus de conspirer pour élever au trône Faustus Cornelius Sylla. Ce noble rejeton de l'illustre famille des Syllas était marié à Antonia, demi-sœur d'Octavie et Britannicus, et sœur de Claude par Aelia Paetina, première femme de cet empereur; l'accusation déclarait que Cornelius Sylla, comme gendre de l'empereur défunt, avait osé rêver de déloger Néron et de régner à sa

¹ Tacite, *Histoires*, I, 72.

² Dion Cassius, LIX, 23.

place. L'empereur n'ajouta pas entièrement foi à cette histoire, mais il fit juger l'affaire pour la forme, non sans montrer ses sentiments à l'égard de Burrhus en lui laissant un siège au tribunal tandis qu'on procédait à l'interrogatoire de Pallas. Pallas nia d'un ton altier la charge portée contre lui, et quand on lui demanda s'il avait jamais parlé de Sylla à quelqu'un de ses affranchis, Pallas, lui-même ancien esclave, répondit avec une grande insolence qu'il ne daignait jamais parler à un de ses domestiques, mais leur signifiait toujours son bon plaisir d'un signe de tête ou d'un mouvement de la main, et qu'il donnait tous ses ordres par écrit. Néron l'acquitta par considération pour Agrippine, et envoya son accusateur en exil; mais on dit que la satisfaction ressentie à Rome de voir le riche affranchi se tirer d'affaire n'était pas aussi apparente que le dégoût général inspiré par son arrogance. Quant à Sylla, le jeune empereur, malgré quelque vague méfiance à son endroit, lui témoigna la même considération dont il avait fait montre pour Rubellius Plautus : il ne donna pas de signe extérieur de mécontentement et ne prit pas de mesures contre lui — fait qui dénote l'exceptionnelle indulgence de Néron en ce temps-là. Si l'un des précédents empereurs s'était trouvé sur le trône, ni Plautus, ni Sylla ne s'en seraient tirés vivants.

A l'époque où Agrippine fut transférée du palais dans un domicile privé, Néron avait dix-sept ans. En décembre de cette même année 55 il célébra son dix-huitième anniversaire et depuis lors jusqu'à son vingtième anniversaire en fin d'année 57 il eut, paraît-il, des ennuis continuels quoique mitigés avec sa mère, dont l'impopularité croissait avec régularité. Les masses ne pouvaient oublier les nombreux meurtres et autres crimes qu'elle avait commis, et ses manières hautaines, sa façon de poser toujours à la prude soulevaient l'indignation du peuple. Les gens allaient parfois jusqu'à lui brailler des insultes sous les fenêtres de sa demeure et à troubler son sommeil par des huées; d'ailleurs,

devant les tribunaux romains, ceux qui croyaient avoir été lésés par elle et voyaient dans sa chute une occasion d'obtenir réparation engageaient contre elle des instances petites mais vexatoires. Pourtant rien ne pouvait l'humilier ni lui ôter de l'esprit l'idée fixe que, comme mère de l'empereur, elle devait être obéie de lui. Avec une morgue qui était de l'aveuglement pur et simple, elle affirmait et ressaisait dans ses paroles et dans ses actes le fait qu'elle était la mère de l'empereur, comme si Néron était toujours enfant; et rien ne pouvait ébranler sa conviction que c'était elle et non lui qui devait gouverner.

Elle ne cessait naturellement de ruminer sur ses tracas, mais n'en voyait jamais la cause. Elle croyait Néron délibérément responsable de toutes ses contrariétés, et ses sentiments envers lui paraissent avoir été souvent exacerbés par une rancune qui n'était pas éloignée de la haine. Lui, malgré l'aliénation de ses sentiments, et bien qu'il fût assez volontaire pour s'affirmer, se sentait tenu vis-à-vis d'elle par une affection filiale singulièrement puissante et vivace. Il est évident qu'il faisait de son mieux, le cœur serré, pour lui plaire et lui éviter des peines; et l'impression qu'il donna au public en ces années-là fut celle d'un fils plus dévoué que de raison, beaucoup trop tendre et attentionné pour une mère si dangereuse et immorale. Les gens disaient qu'il n'osait pas être seul à seule avec elle de peur qu'elle ne tentât de faire appel à ses plus bas instincts pour recouvrer son influence sur lui et le détacher d'Acté, qui continuait à retenir ses affections. Maintenant qu'ils savaient l'imposture des dehors vertueux d'Agrippine, ils avaient d'elle, au fond, la même idée que d'une catin ou d'une entremetteuse, d'une femme prête aussi à séduire son propre fils pour parvenir à ses fins.

Néron, au contraire, arrivait à l'âge mûr dans un rayonnement de popularité. Tout le monde sauf l'aristocratie des vieilles manières, sauf les sévères représentants de la tradition, admettait que c'était un empereur d'un très grand ave-

nir malgré ses penchants démocrates et son aversion pour la rigueur des conventions sociales. La société précieuse était peut-être un peu déçue en lui, car depuis l'entrée en scène de la calme petite Acté il avait cessé de se soucier d'être un homme à la mode, et ses progrès dans l'art de vivre avec élégance et faste n'avaient pas été considérables. Aux yeux des raffinés de la coterie des jouisseurs, il était toujours gauche et rude, et plutôt mal léché, ce n'était pas précisément un homme cultivé. On riait de sa tenue négligée, et l'on remarquait particulièrement son indifférence à la bonne ou mauvaise coupe de ses cheveux. Mais les masses l'adoraient.

S'il y avait dans sa tournure d'esprit quelque chose d'efféminé, comme souvent chez les jeunes hommes de génie, il compensait ce défaut, aux yeux de la foule, par son goût des sports virils et spécialement de ceux qui se rattachent à l'équitation. Dès l'enfance il avait manifesté une passion des chevaux. Une ardente envie d'exceller dans tout ce qu'il faisait caractérisait sa nature; et le public, qui n'avait pas encore beaucoup entendu parler de ses efforts juvénilement sérieux pour chanter, jouer de la harpe, faire l'acteur, écrire des poèmes et des pièces de théâtre, connaissait en lui l'amateur enthousiaste des courses et l'intrépide conducteur de chars, prêt à risquer sa vie pour remporter la victoire. Ils le connaissaient aussi, et l'aimaient, pour être ce jeune polisson primesautier qui déambulait de nuit dans la cité, faisait des sottises et se mettait dans toutes sortes de guêpiers, comme nous l'avons déjà raconté. On se racontait avec des rires qu'il s'était trouvé présent incognito à l'amphithéâtre au cours d'une bagarre entre les diverses factions du monde des courses, et comment d'un coup bien placé il avait aplati un œuf couvi sur la tête d'un magistrat.

Mais ils l'aimaient par-dessus tout pour la bonté de son cœur et l'humanité de son gouvernement. Les cinq premières années du règne de Néron, le fameux *Quinquennium Neronis*, sont restées fameuses dans l'histoire romaine comme la pé-

riode où l'empire fut le mieux gouverné. L'empereur Trajan, homme dont le jugement vaut d'être respecté, le disait souvent¹; et en pratique tous les historiens conviennent qu'à cette époque Néron méritait sûrement son immense popularité. Ses efforts pour bien faire furent exceptionnels. Il punit sévèrement certains hauts fonctionnaires pour actes d'oppression et de concussion, et récompensa par des pensions généreuses les services de ceux qui avaient honorablement servi l'Etat. Durant les sept premières années de son règne, douze gouverneurs de province furent jugés pour malversations administratives, et six d'entre eux reconnus coupables. L'amiral de la flotte de Ravenne fut suspendu pour cruauté envers ses marins et n'échappa au châtement qu'en se suicidant. Néron n'oublia jamais ses deux premières nourrices Ecloge et Alexandra, il les garda et les entretint confortablement au palais.

Il mit en vigueur des lois sages sur les approvisionnements de vivres et d'eau de la ville de Rome. Il interdit les représentations publiques et combats de gladiateurs aux frais privés des candidats aux fonctions de l'Etat, attendu que c'était pour ceux-ci un moyen corrompu de briguer les suffrages. Appelé à faire l'office de juge dans les procès, il ne suivait pas l'exemple de Claude qui rendait son verdict à la hâte ou sans avoir entendu toutes les dépositions, mais remettait toujours la sentence au lendemain, de façon à pouvoir, lui et ses conseillers, donner par écrit une opinion réfléchie. Il avait un souci intense d'être juste.

En fait, il ne saurait y avoir de doute que Néron, dans cette période où il arrivait à l'âge d'homme, donnait les plus grandes promesses et s'annonçait comme un second Germanicus. Il avait belle allure avec sa mine vermeille de rouquin, criblée de taches de rousseur, fougueuse et luisante de santé, ce jeune gaillard puissamment charpenté, à l'épaisse enco-

¹ Aurelius Victor, *De Caesaribus*, epitome 5.

lure et aux lourdes mâchoires, et dont la barbe juvénile aux reflets rouge et or n'avait pas encore été rasée, suivant l'usage de l'époque. Ses muscles étaient comme ceux d'un lutteur professionnel; mais il semble qu'il portait son poids avec grâce, en dépit d'une certaine timidité de manières. On l'a accusé d'infatuation dans ses dernières années; mais il était alors remarquablement modeste et n'avait pas du tout confiance en lui-même¹; il rayonnait et rougissait de plaisir lorsqu'on applaudissait son chant, son adresse à conduire un char, ou n'importe quel autre exploit.

Il était excitable, émotif et de tempérament nerveux, mais l'accusation de lâcheté portée contre lui après sa mort ne saurait être fondée : il semble plutôt avoir été d'une bravoure peu commune, à en juger par ses exploits aux courses de chars, dont nous reparlerons bientôt. Sa détermination et même son obstination devenaient très marquées; et sa puissance de dur travail était sans limite. Ses manières étaient charmantes, et il gagnait aisément l'amour de ses amis par sa franchise et ses manières sans prétention. Au surplus il possédait le don vraiment royal d'avoir bonne mémoire des physionomies et des noms des personnes, et rarement il avait besoin qu'on l'aidât à se rappeler. A cette époque il ne montrait pas un signe de traits de cruauté dans sa nature; et à vrai dire son indulgence et ses égards apparaissaient constamment; du reste sa générosité était extravagante. Dans ses habitudes il était sobre, à en juger par les normes de son temps; mais s'il ne faisait que rarement des excès de boire et de manger, et en conséquence savait à peine ce que c'était que d'être malade², il s'enivrait en quelque sorte de l'allégresse de vivre, et chacune de ses actions était accomplie avec un enthousiasme fervent qui faisait fi de la dignité impériale. Pour cela le peuple l'aimait : mais sa mère, qui avait si longtemps soutenu l'antique tradition romaine de

¹ Suétone, *Néron*, 23.

² Suétone, *Néron*, 51.

dignité et de contrainte extérieure, était choquée par sa tenue; et la vieille aristocratie sourcillait et le menaçait des ombres et murmures de ses impuissantes jérémiades.

En 58 après Jésus-Christ, alors qu'il avait vingt ans, un changement se produisit dans son genre de vie, sans doute, semble-t-il, parce que sa passion de jeunesse pour Acté commençait à s'évanouir. Une fois de plus il fut captivé par la gaieté et l'élégance de la société à la mode, et ses visites à la maison de sa calme et timide maîtresse devinrent moins régulières au fur et à mesure que ses apparitions aux spectacles de la coterie précieuse augmentaient de fréquence. Acté observa promptement son changement de manière vis-à-vis d'elle et en fut grandement troublée. C'était évidemment une femme simple et bonne, et elle savait qu'elle n'avait ni l'éducation ni l'entendement suffisants pour garder sa place dans ce resplendissant milieu où l'empereur redevenait impatient de briller.

Elle n'aurait pu le comprendre lorsqu'il lui parlait d'art, de littérature et des questions de goût esthétique qu'il avait discutées avec ces gens cultivés; elle se bornait, suppose-t-on, à le regarder fixement avec des yeux mélancoliques lorsqu'il parlait du besoin d'expression personnelle de l'artiste, de l'importance de s'émanciper de la tradition et de la duperie des règles de morale existantes. Elle ne pouvait concurrencer les jeunes étoiles du monde des belles manières qu'elle était parvenue si longtemps à empêcher Néron de fréquenter. Dans sa grande détresse elle fit élever un petit sanctuaire en l'honneur de Cérés, avec l'espoir que la déesse lui rendrait dans sa plénitude l'attachement de Néron; et une brève inscription faisant allusion à l'édifice se voit de nos jours dans la cathédrale de Pise¹, vestige pathétique du premier amour d'un jeune homme.

¹ *Corpus Inscriptionum Latinum*, XI, 1414.

Parmi les précieuses auxquelles l'empereur la comparait maintenant à son désavantage, la plus en vedette était Poppée Sabine; et ce fut elle qui prit graduellement les affections mûres de Néron. Sa mère était une célèbre beauté mondaine du même nom, qui avait rivalisé de débauches avec Messaline et s'était suicidée en 47 après Jésus-Christ à l'instigation de cette impératrice. Cette malheureuse avait épousé Titus Ollius (qui mourut en 32 ap. J.-C.), et leur fille, qui hérita de la beauté de sa mère mais non pas à un degré très marqué de sa vertu facile¹, était née en 31 de l'ère chrétienne. A un plus jeune âge elle avait été mariée à un homme nommé Rufus (?) Crispinus, à qui elle avait donné un fils, Rufrius²; mais ils avaient divorcé, et elle avait épousé récemment Othon, le grand ami de Néron. Elle était maintenant dans sa vingt-septième année c'est-à-dire qu'elle avait six ou sept ans de plus que Néron; et dans la maîtrise de cet alliage éblouissant de goût artistique, de culture, d'élégance, de frivolité et d'immoralité virtuelle qui constituaient les canons de la mode du temps, elle était capable de tenir vis-à-vis du jeune empereur le rôle d'une grande prêtresse par rapport à un néophyte.

C'était une femme de grande fortune et de fier lignage; et sa beauté était incomparable. Sa chevelure avait les feux de l'ambre et elle était apparemment naturelle bien que le blond chimique fût presque aussi connu que de nos jours; sa peau était si blanche que les gens disaient qu'elle se baignait chaque jour dans le lait de cinq cents ânesses; ses formes

¹ Tacite (*Annales*, XIII, 45) lui prête mauvaise réputation, mais ceci n'est pas confirmé par d'autres auteurs; et Josèphe, qui l'a personnellement connue (*Antiquités Juives*, XX, 8, 11) l'appelle une « religieuse ».

² Suétone (*Néron*, 35) dit que le garçon se noya plus tard au cours d'une partie de pêche et que Néron en porte le blâme; mais l'incident est sans confirmation, et Néron n'y est pour rien. L'enfant mourut probablement avant que Néron s'éprit de Poppée.

étaient fluettes et presque comme celles d'un garçon, si nous en jugeons par le fait qu'un adolescent nommé Sporos, et dont nous aurons à reparler bientôt, passait pour lui ressembler de très près. Sans être à ce qu'il semble infatuée de ses attraits, elle en savait la valeur; et l'on rapporte qu'un jour où elle crut discerner un flétrissement de sa beauté, elle s'écria en émoi : « Je veux mourir avant qu'elle ne se fane ». Elle était fine et spirituelle, volontaire et impérieuse, passionnée autant que séductrice; cependant Tacite, qui croit qu'elle manquait singulièrement d'aptitude à distinguer entre ses maris et ses amants, admet qu'elle était digne et même modeste en public, où elle gardait son visage à demi voilé, bien qu'elle fit cela, suppose-t-il, parce que cela lui allait bien. D'avancer qu'elle donnait le ton à la mode de son temps et d'ajouter que c'était une femme comme il faut pourrait sembler à la fois paradoxal et anachronique; mais de l'appeler une méchante femme, comme c'est l'usage, est décidément commettre une exagération.

Lorsque l'empereur se sentit pour la première fois attiré vers elle, elle lui donna la permission de venir la voir, et bientôt elle le vit à ses pieds en lui disant qu'elle le tenait pour l'homme le plus distingué d'allure qu'elle eût jamais vu, ce qui remplit d'aise le jeune effarouché défiant; mais une fois qu'elle lui eut accordé l'intimité qu'il désirait, elle feignit, comme souvent les femmes, de s'être livrée dans un regrettable moment d'aberration et d'espérer que cela n'arriverait plus, attitude habilement calculée pour ranimer la flamme qu'un prompt succès menace proverbiallement d'éteindre. Pourtant Néron n'avait pas besoin d'être manœuvré si délicatement : après ces années de fidélité à l'ingénue et facile Acté, il s'asservit de lui-même aux jeux savants et blasés de cette créature exquise et radieuse, qui se connaissait tellement mieux que lui aux finesses de ces matières. Il fut dompté; et comme c'était un jeune homme extrêmement honnête, il fit part de suite à Othon de l'état de ses senti-

ments et le pria d'être assez bon pour regarder Poppée à l'avenir comme son épouse en tout sauf le titre¹.

Il paraît que les sentiments d'Othon furent mélangés. Il avait jeté sa gourme, et il était si rassasié d'amour que son attitude à l'égard de Poppée tenait de l'admiration artistique plutôt que de l'amour. Au surplus il ambitionnait une carrière et il était prêt à céder une épouse, même aussi éblouissante que Poppée, en échange du patronage de Néron. Par contre il ne put surmonter un pénible sentiment de jalousie; et quand l'empereur lui dit qu'il avait prié Poppée de venir passer une nuit ou deux au palais, Othon répondit d'un air maussade qu'il vaudrait mieux pour sa paix d'esprit et sa dignité qu'il quittât Rome. Sur ce, Néron lui offrit avec reconnaissance le gouvernement de la Lusitanie (le Portugal moderne) qu'il accepta aussitôt; il prit congé avec des pensées partagées entre l'ambition et le chagrin, en entendant ce distique² d'un plaisantin de la cour :

« Et vous demandez pourquoi Othon cache son exil sous des honneurs fictifs ?

« C'est qu'il commençait, le vilain adultère, à coucher avec sa femme. »

Avant son départ il eut néanmoins la satisfaction de voir l'empereur essayer les brimades et les vexations de Poppée. Après sa première nuit de visite au vieux palais sans luxe et sans confort où Néron avait fait de son mieux pour la recevoir magnifiquement, elle déclara qu'elle ne pouvait réellement pas songer à délaissier son mari pour un garçon si rude,

¹ Suétone (*Othon*, 3), Dion Cassius (LXI, 11), Plutarque (*Galba*, 19) et Tacite (*Histoires*, I, 13) disent tous que Néron combina le mariage de Poppée avec Othon de façon à pouvoir par cet arrangement poursuivre lui-même des amours clandestines avec elle; mais Tacite a corrigé cette déclaration par la suite (*Annales*, XIII, 46) et donné la version que j'ai suivie ici.

² Suétone, *Othon*, 3.

si peu versé dans les arts de l'amour, si peu lié avec les élégances de la vie opulente et raffinée.

« Après tout, dit-elle, je suis mariée à un homme dont nul ne peut égaler le goût et le genre de vie. Il est magnifique dans ses idées et sa façon de vivre, et tout ce qui se voit dans sa maison est digne de la plus haute fortune. Tandis que toi, Néron, tu sembles te contenter d'un ménage de second ordre : je suppose que c'est parce que tu es endurci au spectacle de l'inélégance et du manque de confort, à force de vivre avec Acté qui, simple esclave, ne connaît rien de mieux »¹.

Il est à remarquer qu'Octavie, femme légitime de Néron, ne devait guère être prise en considération dans tout cela.

A la longue, toutefois, Poppée entrevit les avantages qu'elle aurait à encourager la formation artistique de cette jeunesse ardente en approuvant, au lieu de les railler, ses efforts pour se rendre digne d'elle; et en peu de temps elle l'eut métamorphosé, de même que son palais. C'est une question de savoir si elle fut jamais vraiment amoureuse de Néron, mais il n'est pas douteux qu'elle se consacrait à lui et que la splendeur, la perfection dans le luxe, et les extravagances pour lesquelles sa cour devint bientôt célèbre, étaient dues à Poppée plutôt qu'à Néron. Ce fut un élève docile, et qui dans l'art de dépenser de l'argent distança bientôt son maître; une fois qu'on lui eut ouvert les yeux sur les défauts du palais, il fut prompt à opérer les changements nécessaires.

Agrippine fut outrée de cette nouvelle intrigue, d'autant que Poppée représentait la société romaine de viveurs qui se moquaient du vieil ordre de choses et osaient être grecs, cosmopolites et modernes, osaient narguer la mémoire vénérable d'Auguste et singer le genre de vie et les actes de ses rivaux, Antoine et Cléopâtre. A la première occasion elle reprit ses assauts contre Néron, exploitant ses sentiments fi-

¹ Paraphrase des *Annales*, XIII, 47.

liaux et lui disant combien elle était déçue de lui. Il répondit avec gaucherie qu'il avait sincèrement l'intention cette fois de répudier Octavie, pour épouser Poppée. Alors elle perdit sang-froid et, paraît-il, renouvela sa menace de travailler à le détrôner. Il se pouvait qu'Agrippine vécût dans la retraite et que son pouvoir réel eût été brisé, mais on ne doit pas oublier que la considération de Néron pour elle lui avait permis d'assurer de hautes fonctions à ceux qui lui avaient témoigné de l'amitié, les autres étant ainsi encouragés à lui rendre service. Son aptitude à intriguer et conspirer allait toujours croissant et son attitude de domination envers son fils, qui ne s'était jamais atténuée, redevenait si prononcée que, comme le dit Tacite¹, elle était pour lui à cette époque, une obsession et un cauchemar de tous les instants.

Poppée découvrit bientôt que l'impératrice-mère était le plus grand obstacle à son pouvoir propre. C'était Agrippine qui s'opposait au genre de vie extra-romain de Néron; Agrippine, qui raillait ses efforts pour embellir le palais et faire de la maison impériale un modèle d'élégance; Agrippine, qui prévenait Néron que Poppée n'était point mue par l'amour de lui mais par l'ambition; Agrippine enfin qui encourageait Rome à témoigner honneur et respect à Octavie, et qui propagait tant d'histoires au sujet de sa dignité insultée que les masses éprouvaient peu à peu de la sympathie pour elle.

A la fin — c'était dans les dernières semaines de 58 ap. J.-C., Poppée lança le défi : elle informa Néron qu'elle n'était pas disposée à demeurer sa maîtresse si c'était pour être contrecarrée dans tout ce qu'elle faisait pour lui par l'opposition secrète et subtile d'Agrippine.

« Tu n'es qu'un écolier suspendu aux jupons de sa mère, s'écria-t-elle, et au lieu d'agir en empereur tu n'es au fond qu'un esclave. Pourquoi différer notre mariage ? Ne me trouves-tu pas assez belle, ou crois-tu que je ne suis pas ton

¹ *Ibid.*, XIV, 3.

égale par la naissance, moi dont les ancêtres ont détenu à Rome les honneurs suprêmes ? Crains-tu, peut-être, que je ne te donne pas un fils ? Non ! la vérité est que tu penses que, si je devenais ton épouse, je démasquerais ta mère, je révélerais au sénat les torts qu'elle lui a faits et déchaînerais l'indignation du peuple contre sa cupidité. Il est parfaitement clair qu'elle ne souffrira jamais une belle-fille qui t'aime. Elle en préfère une comme Octavie, qui te hait : cela sert mieux ses desseins... Tu ferais mieux de me rendre à Othon; car j'aime mieux apprendre ta dégradation que de la voir de mes propres yeux. Et en tout cas ma vie n'est pas en sécurité ici, puisque la haine de ta mère me poursuit sans trêve »¹.

Ces paroles, dit Tacite, remuèrent Néron jusqu'au fond de l'âme; et d'entre ceux à qui Néron confiait ses embarras, aucun ne trouvait à redire à l'interprétation de Poppée, car tous désiraient voir éliminer l'influence de l'impératrice-mère. Néron demanda donc à Sénèque et à Burrhus ce que diable il pourrait faire pour anéantir l'opposition continuelle d'Agrippine à tout ce qu'il faisait. Toute sa vie elle avait essayé de le forcer à devenir ce genre d'homme qu'il détestait le plus; elle s'était toujours refusée à faire effort pour le comprendre, lui et son tempérament particulier; et maintenant elle s'apprêtait sauvagement à le détrôner, à l'assassiner peut-être plutôt qu'à le laisser vivre à sa guise, à l'abri de ses injonctions et de ses mercuriales. Enfant, il avait dû maintes fois trépigner de rage impuissante contre sa mère, et n'était pas encore capable d'oublier l'ancien pouvoir de celle-ci sur son esprit ; il redoutait ses réprimandes, il était peiné de ses reproches amers, et en même temps il était exaspéré par ses manœuvres clandestines contre sa personne.

Ses deux vieux précepteurs sympathisaient avec lui, car, à leur avis, Agrippine menaçait l'empereur beaucoup plus gra-

¹ Paraphrase du texte de Tacite, *Annales*, XIV, 1.

vement qu'il ne s'en doutait : ils avaient vu dans ses yeux l'étincelle de haine, ils sentaient que la vie du fils et la leur aussi pouvaient être à tout moment exigées par cette femme passée maîtresse dans l'assassinat. Tous deux avaient sous la main des preuves suffisantes pour la faire inculper de haute trahison, mais Néron ne pouvait se résoudre à accuser sa mère. Or, maintenant que la chose était éventée, Néron entendait dire de tous côtés comment elle le calomniait lui et Poppée, comment elle menaçait de se venger s'ils se mariaient jamais. Le moment viendrait, il le savait, où il serait obligé de la traduire en justice. Le public la haïssait; tout le monde savait qu'elle complotait contre lui, et à la fin on finirait par exercer une pression sur l'empereur pour obtenir son exil ou sa mort.

Un incident se produisit alors qui suggéra une fois de plus qu'Agrippine s'affairait. Publius Suillius, qui avait été l'un des agents de Messaline et avait joué le rôle infâme de « délateur » contre tous ceux qu'elle voulait détruire, vivait toujours et se préparait à reprendre du service dès qu'une occasion s'offrirait de gagner de l'argent ou de régler de vieux comptes à quelques ennemis. Personne ne lui déplaisait plus que Sénèque, qui avait mis tous les agents secrets de cette espèce dans la nécessité pratique de se retirer des affaires; et maintenant qu'Agrippine avait la réputation de fulminer contre Sénèque, qui aidait et encourageait Néron par tous les moyens, Suillius vit la possibilité de se venger. L'Histoire n'implique pas Agrippine dans les démarches qu'il fit, mais sa complicité semble fort probable puisque leur hostilité au philosophe était en quelque sorte mutuelle.

Suillius attaqua publiquement Sénèque comme l'ennemi invétéré de tous les amis de feu l'empereur Claude et comme un homme qui, tout en affectant le mépris du philosophe pour les richesses, avait mené la vie luxueuse d'un courtisan et amassé une énorme fortune par des prêts usuraires et autres moyens malhonnêtes. Sénèque, comme de juste, était

toujours exposé à ce genre d'attaques, car tandis que ses écrits étaient imbus de sentiments que l'on a trouvés presque chrétiens dans leur détachement des plaisirs mondains, sa vie était manifestement celle d'un multi-millionnaire : inconscience semblable à celle qui de nos jours ennuie si souvent nos esprits lorsque nous remarquons la richesse et l'apparente mondanité de certains princes historiques de l'Église, qui ont vécu dans le confort au nom du pauvre charpentier de Nazareth. Sénèque n'était pas précisément un comédien, mais on ne peut guère dire qu'il ait mis en pratique ce qu'il prêchait, à moins d'admettre qu'en thésaurisant et en maintenant son rang à la cour il ait été capable d'exercer une influence en bien tout à fait supérieure à celle d'un saint qui aurait vécu dans la misère.

Dans tous les cas il se défendit avec chaleur et, par choc en retour, accusa Suillius d'avoir causé la mort de diverses gens, parmi lesquelles se trouvait la mère de Poppée; à quoi Suillius riposta qu'il n'avait agi de la sorte que contraint par les ordres de l'empereur. En entendant cela, Néron fit fouiller lui-même les archives de Claude et témoigna personnellement que les poursuites intentées à ces personnes ne relevaient en aucune façon de la contrainte. A la fin Sénèque triompha, et Suillius fut exilé aux Baléares où il vécut le reste de ses jours dans le luxe et le contentement : le caractère bénin de son châtement fournit à Rome étonnée un nouvel exemple de la mansuétude de Néron. Mais l'incident semble avoir laissé les esprits de la cour dans l'inquiétude et la méfiance vis-à-vis d'Agrippine.

Peu après, à tel ou tel moment de l'an 58, se produisit un incident plus grave. On se souviendra que Sylla, époux d'Antonia la demi-sœur d'Octavie, avait été accusé d'aspirer au trône, mais que Néron avait laissé tomber l'affaire. Or, maintenant, on l'accusa d'avoir attenté à la vie de l'empereur. Néron était passé un jour par les rues de Rome pour se rendre à son palais, et s'était détourné de sa route

habituelle pour visiter les jardins de Salluste sur le Pincius mais il n'avait pris avec lui qu'une petite escorte et avait renvoyé directement chez lui le reste de sa suite, à la charge d'un affranchi nommé Graptus. Ces derniers furent assaillis par une bande de sicaires; mais après une lutte à découvert Graptus s'échappa et rapporta au palais cette nouvelle sensationnelle qu'un attentat venait d'être commis contre la vie de Néron et que la troupe des agresseurs était à la solde de Sylla. Ceci n'était pas nettement prouvé, et à vrai dire, Sylla était un homme si indolent et apathique qu'il était difficile à l'empereur de se le représenter comme un rival sérieux. Cependant il était lié très amicalement avec Agrippine et Octavie, et l'on sentait que l'une ou l'autre de ces dames avait pu lui persuader d'enlever le trône.

Néron l'éloigna donc de Rome, et l'obligea à fixer sa résidence à Massilia (Marseille), avec défense de franchir l'enceinte de cette ville jusqu'à nouvel ordre. Massilia était à cette époque un des centres les plus importants de commerce, de culture et de savoir de tout l'empire, aussi le sort de Sylla n'était-il en aucune manière intolérable; mais si cette indulgence pour un traître présumé suggérait que Néron ne prenait contre lui qu'une mesure de précaution, elle n'en indiquait pas moins que le palais, maintenant, se tenait sur ses gardes. Les gens se mirent à craindre que leur populaire empereur ne fût vraiment en danger, et des regards de colère se tournèrent vers Agrippine, que l'on considérait comme la vraie source de tous les maux. De toutes parts, des murmures s'élevaient qui parvenaient aux oreilles de Néron et l'avertissaient du péril qu'il courait en laissant son devoir filial prendre le pas sur son sens commun, mais ces avertissements le trouvaient toujours hésitant à prendre des mesures énergiques contre la mère qu'il avait autrefois aimée, et dont il avait peur jusqu'à ce jour.

Rien ne semblait pouvoir ouvrir les yeux d'Agrippine sur la stupidité de ses menées incessantes contre l'indépendance

acquise de son fils vis-à-vis d'elle-même. Elle exigeait de lui l'obéissance, et, puisqu'il ne voulait pas la lui donner, menaçait son trône. Rien ne pouvait enrayer sa marche aveugle et hautaine vers un terrible destin public; et Néron, bouleversé, se mettait en vain l'esprit à la torture pour découvrir quelque moyen de la sauver de son égarement. A mainte et mainte reprise il avait dû lui trouver une excuse, disant à ses amis que l'on devait toujours ménager les emportements d'une mère, et qu'il valait mieux la calmer que de la réprimander¹; mais il ne pouvait pas toujours faire fi de ses menaces. Aux yeux de ses conseillers, ce qu'il fallait éviter, c'était le redoutable scandale d'une impératrice-mère prise à comploter la mort de l'empereur son fils; mais, aux yeux de Néron, c'était la détresse morale de cette mère punie par le fils qu'elle avait aimé, qu'il fallait d'une façon ou de l'autre empêcher. Il ne pouvait plus tolérer la menace de sa présence à proximité de lui, et cependant ne pouvait se résoudre à la livrer à la vindicte publique.

Les choses en étaient là quand Néron célébra son vingt et unième anniversaire en décembre 58; et l'année 59 s'ouvrit sur des indications de proche calamité, soit pour lui, soit pour elle.

¹ *Annales*, XIV, 4.

CHAPITRE X

VISITE DE NÉRON À BAIES, AU DÉBUT DE 59 AP. J.-C. — MORT D'AGRIPPINE (MARS 59). — RETOUR DE NÉRON À ROME PENDANT L'AUTOMNE.

Au début du printemps de l'année 59, Néron alla villégiaturer dans son palais de Baïes, sur le golfe de Naples : c'était un lieu de plaisance extrêmement à la mode, où beaucoup de dirigeants de la société romaine avaient fait bâtir des maisons de campagne de grand style sur les crêtes boisées dominant le golfe. Toute personnalité marquante y possédait une manière de villa, grande ou petite, soit sur les hauteurs surplombant la ville, soit au bord de la plage ou même sur des pilotis qui s'avançaient en mer¹. Ce site était tout proche de Misène, port de guerre confinant au promontoire qui formait l'anse septentrionale du golfe; de l'autre côté était Bauli, site plus modeste et plus calme, non loin du renforcement connu sous le nom de lac Lucrin : Agrippine y possédait une villa. Baïes était célèbre pour ses sources thermales, et la ville même était renommée pour ses nombreux établissements de bains qui, en hiver, étaient les centres de vie sociale, les bains de mer étant la grande attraction de l'été.

Cette plage était réputée la plus luxueuse et la plus riche en voluptés de toute l'Italie; le palais ensoleillé de Néron, qui, semble-t-il s'élevait sur le promontoire ouest de la ville, devait être alors le foyer de cette vie sociale riante et brillante dont Poppée enseignait à l'empereur à devenir le chef. Elle s'y trouvait sans doute avec lui à ce moment-là. Il est à supposer que l'impératrice Octavie, femme de Néron, et Acté sa première maîtresse étaient l'une et l'autre à Rome, tandis qu'Agrippine était au berceau de la famille des Ahenobarbi à

¹ Horace, *Carmen*, II, 18, 20-23.

Antium. Sénèque et Burrhus étaient tous deux avec l'empereur, mais le premier, en philosophe, devait faire semblant de ne pas aimer la vie de par-là.

« C'est un lieu à fuir, écrivait-il¹, parce que, s'il offre encore certains avantages naturels, le luxe l'a monopolisé... Je ne tiens pas à vivre dans les lieux où l'on boit, à voir des gens plus ou moins ivres errer sur la plage et des groupes de promeneurs en bateau faire les fous tapageurs, ni à entendre des chansons sur l'eau ». Il parle aussi de l'ennui qu'il éprouve dans un palais d'agrément où l'on ne se met à la fenêtre que pour compter les femmes qui prennent leurs ébats en canot, observer les divers genres d'embarcations multicolores et regarder les roses flotter à la surface de l'eau après une bataille de fleurs. Et la nuit, il faut prêter l'oreille aux chants des donneurs de sérénades et aux rixes des ivrognes à travers les rues.

Pour d'autres cependant Baies était un sujet d'extase. Martial² par exemple disait d'elle : « Dussé-je louer Baies par mille vers, Baies ne serait pas louée encore comme elle le mérite, Baies, ce don généreux de la Nature qui en est flère »; « Baïes l'incomparable », « Baies au ciel pur », « l'indolente, la charmante Baïes », l'appellent d'autres écrivains; et Properce³ écrivant à sa maîtresse Cynthie la prévient des dangers de l'endroit, lui parle de l'immoralité qui s'y promène et déclare que « ses plages ont causé la désunion de maint et maint couple, et souvent la perdition des jeunes prudes ».

Quoiqu'il en soit, Néron n'y pouvait guère trouver le plaisir, en dépit des gaietés de la vie au palais; car il devait être inquiété par sa mère et par des bruits de complot contre l'empereur, qui d'une manière ou de l'autre émanaient

¹ Sénèque, *Epistolae*, LI, 1, 4; 12.

² Martial, XI, 80,1-4.

³ Properce, I, 11.

d'Agrippine. Or un compagnon assidu des parties de plaisir de Néron était son affranchi Anicetus, qui avait été l'un des précepteurs de son enfance et qui était maintenant l'amiral de l'escadre de Misène. Pour quelque raison oubliée ce farouche vieillard détestait Agrippine. Un jour que Néron lui confiait son anxiété au sujet d'elle, l'autre répondit en termes obscurs que les gens voyageaient parfois en mer, et que parfois les gens prenant la mer semblaient dans un naufrage. Il dit à l'empereur avec quelle facilité on pouvait construire un navire qui, comme les bâtiments employés dans les combats simulés et autres divertissements aquatiques, pouvait être coulé de façon invisible par l'ouverture d'une soupape dans les œuvres vives; et il en vint à dire plus tard que si par hasard Agrippine venait à Baies voir l'empereur, lui, Anicetus, aimerait avoir l'honneur de l'emmener faire un tour sur un navire spécialement apprêté par lui à son intention.

Néron comprit le sens de ses paroles, et une effroyable idée germa dans son esprit. Si Agrippine « faisait naufrage » et se noyait, il se verrait épargner le malheur d'ordonner son arrestation et d'avoir à témoigner contre elle. La mort d'Agrippine était désormais inévitable, car, ainsi que nous l'avons dit, ses intrigues étaient dans le domaine public et tout le monde pressait Néron de la réduire avant qu'elle ne pût couronner sa carrière de crimes par le meurtre de son fils. Une mort accidentelle : oui, c'était la solution ! Elle ne saurait pas que son Néron l'avait condamnée : elle périrait sans s'être rendu compte que son propre fils avait été l'instrument de sa perte.

En dépit de tout ce qu'elle avait fait pour étouffer en lui le souffle de jeunesse, pour s'opposer au genre de vie qu'il prétendait mener, pour réprimer ses impulsions artistiques qui de plus en plus demandaient à s'exprimer, en dépit de sa froide résolution de le détrôner — lui le fils qui ne voulait pas lui obéir — il ne parvenait toujours pas à triompher de son amour d'enfant pour elle et delà crainte de ses reproches;

et maintenant que la Némésis planait sur elle et qu'elle ne pouvait plus longtemps se soustraire au châtement de ses méfaits, il se sentait presque heureux, d'une manière quasi-théâtrale, de pouvoir accomplir pour elle ce dernier ministère et lui épargner ainsi l'ignominie et la pitoyable détresse d'une inculpation et d'une condamnation par ailleurs inévitables. Elle serait coulée ici, au large des côtes de Baïes, si publiquement, si ouvertement que personne n'oserait dire que le désastre avait été manigancé ! La mort fondrait sur elle d'une manière brusque, inopinée, miséricordieuse; et lui, Néron, serait enfin libéré de cette crainte de la blesser qui maintenant pesait sur lui comme un nuage noir.

C'est ainsi que j'interprète la conception de l'acte terrible que l'histoire considère comme le plus noir forfait de Néron, mais que lui regardait, je crois, comme un geste sombre et dramatique de miséricorde. Nous ne devons pas perdre de vue que sa mère, de son plein gré, courtisait aveuglément la mort, car, à un âge où la vie ne vaut pas cher et où les liens de famille avec la maison impériale étaient pour elle un danger plutôt qu'une protection, ses complots et ses intrigues stupides la conduisaient manifestement tout droit à un jugement public; et par conséquent Néron, s'il avait été mû par la haine, aurait pu attendre, sachant que les cours de justice et le sénat le relèveraient bientôt de la responsabilité de la condamner. Mais, comme on a pu s'en apercevoir, il avait toujours une considération marquée pour les sentiments de sa mère; et il est parfaitement clair qu'il y avait en lui quelque chose — amour, pitié, crainte respectueuse ou devoir filial — qui le faisait reculer devant l'idée de lui causer les affres mentales d'un procès de lèse-majesté. Il me semble qu'en soi l'idée de sa mort ne le gêna pas : s'il pouvait seulement sentir que sa mère allait mourir en croyant qu'il l'aimait, sa disparition serait un soulagement sans réserve.

On ne saurait guère douter qu'il ait discuté le projet avec Sénèque et Burrhus¹; Sénèque a pu trouver dans sa philosophie stoïcienne d'amples, raisons pour justifier la suppression miséricordieuse et comme par accident de cette créature turbulente qui menaçait sa propre vie; et quant à Burrhus, il dut se sentir bien aise d'être exempté du rôle d'exécuteur dont on avait si souvent failli le charger. Ni l'un ni l'autre ne regardaient la chose comme un assassinat, pas plus que Néron; c'était comme la scène finale d'une tragédie grecque, comme les dramaturges antiques savaient en dévider des replis ténébreux de leur imagination blafarde; et l'on peut supposer que, lorsque Anicetus eut reçu pour instructions de préparer une galère facile à faire chavirer, ils se fortifièrent l'âme — non sans attendre avec malaise l'expédition de la besogne — en se rappelant l'un à l'autre l'humanité et la noblesse de leur dessein.

Alors Néron d'envoyer à sa mère une lettre lui disant combien il serait heureux qu'elle vînt, demeurer quelque temps à sa villa de Bauli pour être près de lui, et prendre part avec lui à la grande fête annuelle de Minerve, qui commençait le 19 mars et durait cinq jours². Il tenait tant, lui disait-il, à se réconcilier avec elle³ et à sentir une fois de plus qu'il n'y avait entre eux que de l'amour; et, à mon sens, Néron écrivit cela avec une sorte de sincérité, car, encore que sa missive fût destinée premièrement à la désarmer, il ne mesura pas à son caractère bizarre d'avoir franchement voulu que ses dernières heures sur terre ne fussent gâtées par aucun déplaisir. Elle accepta aussitôt l'invitation, exultant de joie à la pensée que son entêté de fils était enfin revenu à l'allégeance filiale, ayant trouvé plus sage de l'avoir pour

¹ A en juger par leurs actes ultérieurs, mais Tacite (*Annales*, XIV, 7) dit qu'il n'est pas tout à fait certain qu'ils fussent du complot.

² Ovide, *Fastes*, III, 713, 810.

³ Suétone, *Néron*, 34.

amie que pour ennemie; et elle voyait devant elle un triomphal retour au pouvoir.

Dans l'après-midi du 18 mars, probablement, ou en tout cas juste avant l'inauguration de la fête, elle partit d'Antium à bord de la trirème ou galère à trois rangs de rames qui était détachée de la flotte en permanence pour être mise à son service; longeant la côte, elle arriva dans la matinée à Baïes. Néron vint au devant d'elle sur le quai, puis, l'ayant affectueusement saluée, s'en fut avec elle à sa villa, apparemment par la route. La maison était bâtie sur des rochers à fleur d'eau, et, amarrée là contre son quai privé, sous les fenêtres, Agrippine trouva une superbe galère richement gréée, pourvue de voiles aux multiples couleurs et portant sur sa poupe un pavillon décoratif solidement construit, meublé de couchettes, de fauteuils et de tables. Néron lui dit que ce fastueux petit navire était le présent qu'il lui avait réservé, et il ajouta qu'il espérait la voir s'en servir pour ses allées et venues entre sa villa et le palais. Puis il fut convenu qu'elle dînerait avec lui ce soir-là et il la laissa aux rêves heureux d'un renouveau de leur mutuelle affection de famille. Mais lorsque, quelques heures plus tard, le moment vint pour elle de se rendre à Baïes, un pressentiment subit la fit hésiter, sur le point de monter à bord de la galère, et elle décida de faire le voyage par route dans sa litière.

Toutefois ses appréhensions la quittèrent dès que son fils l'eut tendrement embrassée et l'eut conduite à la place d'honneur du banquet, celle qu'il occupait ordinairement lui-même. Sa manière vis-à-vis d'elle était déférente et affectueuse à la fois; mais tandis qu'Agrippine, avec cette curieuse arrogance maternelle si remarquable jusqu'ici, prenait l'attitude de Néron pour de la contrition, lui donne l'impression d'avoir été poussé non pas tant par l'envie de l'amener à lui faire confiance que par un désir morbide et théâtral de recréer dans son cœur l'émotion tendre que la conduite d'Agrippine avait dissipée, de ressaisir pour une

heure ou deux son propre amour d'enfance. Elle jubilait, elle était radieuse à l'idée que son fils était rentré dans l'obéissance; il était heureux, lui, mais d'un bonheur de nature étrange, émotionnelle, car il songeait qu'il allait rendre le suprême service à la mère qui avait été son tout.

Pendant le dîner, nous dit Tacite, « il l'entretint de sujets divers, tantôt avec l'enjouement naturel à la jeunesse, tantôt avec un air de gravité, affectant de la consulter sur des questions sérieuses »¹. Il la faisait rire avec lui des incidents de sa vie antérieure qu'il rappelait à sa mémoire; il l'entourait de ses bras, avide de lui rappeler les émotions perdues d'autres jours. Son cœur, semble-t-il, palpait à se rompre de la terreur, du pathos et de l'exaltation tragique de la situation; pourtant il n'oublia pas d'essayer le vin sur elle et quand elle se leva pour partir, un peu après minuit, elle n'avait plus toute sa raison².

Sénèque, Burrhus et Anicetus, qui étaient du complot, avaient assisté au banquet, et maintenant ils suivaient Néron, qui fit descendre à sa mère les marches conduisant au quai où était amarrée la galère qu'il lui avait donnée, et qui avait été amenée de Bauli à force de rames pour venir la chercher. Agrippine n'éprouvait plus de méfiance; et, sous l'influence du vin qu'elle avait bu, elle était heureuse de prévoir qu'elle aurait un confortable retour par mer, mollement étendue sur la couchette du pavillon d'arrière au lieu d'être cahotée en litière sur une route. Seuls Anicetus et deux ou trois de ses hommes connaissaient le dispositif par lequel on pouvait couler le navire, et maintenant, il dut jeter un coup d'œil muet vers Néron pour savoir si l'acte devait être exécuté tout de suite ou remis à une autre nuit³. L'empereur lui

¹ *Annales*, XIV, 4.

² Dion Cassius, LI, 13.

³ Suivant Dion Cassius, Agrippine était l'invitée de Néron depuis plusieurs jours; mais Tacite, meilleure source, déclare que la chose se passa la première nuit.

donna le signal au moment où Agrippine allait franchir la passerelle, et, ayant ainsi consigné sa mère au trépas, il l'étreignit passionnément sur son cœur en couvrant de baisers son visage, ses mains, son sein. Aucun doute possible que ces démonstrations fussent sincères; c'était l'adieu qu'il lui faisait. C'était à cette époque une femme de quarante-quatre ans, belle encore, au profil aquilin nettement découpé qu'adouçissaient d'épais cheveux ; et dans sa joie triomphante d'être si admirablement réconciliée avec son fils, le regard un peu las et hagard que révèlent ses statues d'alors devait avoir entièrement disparu. Néron ne pouvait détourner ses yeux de son visage.

La nuit était chaude et constellée, la mer étale. Agrippine prit place dans le pavillon : avec elle était sa dame d'honneur Acerronia Polla, et son affranchi Crepereius Gallus se tenait à l'arrière du bâtiment, près du pilote. Anicetus, lugubre comme le Destin, avait le commandement du navire; on était encore à quelque distance de Bauli et à deux ou trois cents mètres de la côte lorsqu'il donna à ses complices l'ordre d'ouvrir la soupape qu'il avait inventée pour laisser entrer l'eau.

Mais le navire ne sombra pas immédiatement : il se mit à louvoyer en provoquant l'effondrement du pavillon. Gallus fut assommé par la chute d'une poutre et trébucha sans connaissance dans la mer où il se noya; l'impératrice et Acerronia parvinrent à ramper hors des débris, mais seulement pour s'engager sur le pont incliné qui s'enfonçait dans l'eau. Agrippine, qui avait été blessée à l'épaule, se mit à nager péniblement au milieu des épaves, et dans la nuit noire comme de l'encre elle finit par se séparer bientôt du reste de la compagnie du navire; mais Acerronia, qui se cramponnait au flanc du bâtiment, commit l'erreur de crier au secours; aussitôt quelqu'un lui asséna un coup sur la tête, et elle sombra.

La chance voulut qu'Agrippine, qui ne semble pas avoir parfaitement su que le naufrage n'était pas accidentel, en vint à éluder Anicetus et ses hommes de confiance, qui devaient nager aux alentours et la pourchasser frénétiquement pour s'assurer de sa mort; et à la fin, comme elle était presque épuisée, elle fut recueillie par un petit bateau de pêche qui la ramena de suite à sa villa.

Son premier acte fut d'envoyer au galop son affranchi Lucius Agerinus auprès de Néron pour l'informer du naufrage et de son salut, le prier de ne pas se tourmenter à son sujet et lui dire qu'elle allait tâcher de dormir et préférait qu'il ne vînt pas la voir avant la matinée. Tacite pense qu'elle avait maintenant commencé à soupçonner que le navire avait été coulé par en dessous, mais s'était rendu compte que le parti le plus sage serait d'éviter la méfiance. Personnellement je pense que son fidèle affranchi Lucius Agerinus était seul à entretenir ces soupçons et que même dans ce cas ils se portaient sur l'amiral, Anicetus, et non sur Néron. L'impératrice pouvait supposer qu'une voie d'eau s'était déclarée dans ce navire neuf et mal essayé, et que le poids du pavillon arrière avait suffi à le faire chavirer.

Elle se mit au lit où l'on pansa ses contusions en lui appliquant sur l'épaule des compresses chaudes. Avec sa cupidité habituelle, elle se fit apporter le testament d'Acerronia, car elle devinait que celle-ci s'était noyée; et, constatant qu'elle était le principal bénéficiaire de l'acte, donna des instructions pour qu'on fit l'inventaire des effets de la malheureuse et qu'on les mît sous clef, geste qui témoigne clairement, je pense, qu'elle ne s'attendait pas à la mort.

Entre temps, Anicetus avait nagé jusqu'au rivage, ou bien avait été repêché par convention préalable avec quelque batelier de confiance; il se hâta de retourner vers Néron qui marchait de long en large, l'esprit à la torture. En grand émoi l'amiral ruisselant informa l'empereur que, pour autant qu'il sût, Agrippine s'était échappée, qu'elle était maintenant

de retour à sa villa et n'ignorait probablement pas qu'on avait cherché à la noyer. Là-dessus Néron perdit la tête. Avec une indescriptible horreur, il vit qu'elle allait le considérer maintenant comme son meurtrier d'intention, et que l'acte de pitié qu'il avait conçu lui apparaîtrait comme un acte de perfidie à froid et d'infamie. Il savait de plus qu'elle tenterait d'ameuter le pays contre lui. A cette heure peut-être elle se préparait à partir pour Rome par la route pour réclamer, comme fille de Germanicus, la protection de la garde prétorienne; et avec le concours de la garde, peut être serait-elle en mesure de retourner le sénat contre l'empereur.

Néron convoqua séance tenante Sénèque et Burrhus qui attendaient les événements dans une autre salle, et qui, en apprenant les nouvelles, comprirent qu'il n'y avait plus de chance pour que Néron et Agrippine survécussent tous deux au désastre : fatalement l'un des deux allait périr¹. Sénèque, nous dit-on, regarda fixement Burrhus et prononça : « Qu'arrivera-t-il si tu donnes aux soldats d'ici l'ordre de la mettre à mort ? » Burrhus répondit que les prétoriens étaient si attachés à toute la famille des Césars et vénéraient à tel point la mémoire de Germanicus que l'on ne pouvait se fier au détachement de garde à Baïes du soin d'exécuter cet ordre : « Anicetus, dit-il, s'en est chargé : qu'il achève la besogne ».

A ce moment précis survint le messager d'Agrippine, Lucius Agerinus. Cet homme, qui se méfiait déjà d'Anicetus, trouva promptement dans l'attitude de l'amiral la preuve de sa culpabilité ; et, dans une fureur soudaine, il tira le poignard et bondit. Il y eut une bagarre et, un moment après, l'assaillant fut maîtrisé par les trois hommes; le poignard

¹ Tacite, *Annales*, XIV, 7.

tomba à terre¹. On fit venir les gardes, et ceux-ci, croyant qu'une tentative avait été faite pour assassiner l'empereur traînèrent l'homme hors de la salle; et bientôt tout l'endroit fut en effervescence. Néron lui-même ne doutait pas que sa mère avait envoyé son affranchi pour la venger en le tuant; et lorsque Anicetus s'écria qu'il rendrait la pareille, ni Néron, ni Sénèque, ni Burrhus ne levèrent le doigt pour l'arrêter au moment où il s'élançait hors de la salle. Prenant avec lui Herculeus et Oloaritus, deux officiers de la marine, et quelques matelots, il partit aussitôt pour la villa d'Agrippine.

A ce moment une foule de gens, dont beaucoup portaient des torches, s'étaient rassemblés sur la grève près de l'endroit où l'accident présumé avait eu lieu; d'autre part un certain nombre de canots étaient partis à la rescousse des naufragés qui n'avaient pu nager jusqu'au rivage et qui se cramponnaient aux épaves. Lorsqu'on apprit que l'impératrice était sauvée, quelques personnes se dirigèrent vers la villa; mais en approchant des portes elles furent refoulées par les soldats qui venaient d'arriver avec Anicetus, et qui gardaient les abords.

Agrippine, veillée par une femme de chambre, était étendue sur le lit, avec une seule lampe brûlant à ses côtés quand soudain les portes de sa chambre s'ouvrirent toutes grandes et Anicetus, épée en main, suivi des deux officiers, parut devant elle, ce que voyant la domestique s'enfuit par l'entrée opposée. A l'instant même Agrippine fut sur pieds : « Si vous êtes venus de la part de l'empereur pour vous informer de ma santé, dit-elle en regardant nerveusement l'amiral, vous pouvez dire que je vais bien ».

En silence Anicetus s'approcha d'elle, et à ce moment, sachant que son heure était venue, elle se redressa fièrement :

¹ Tacite pense qu'Anicetus jeta par terre son propre poignard pour faire croire que c'était celui du messenger; Suétone prétend que c'est Néron qui fit cela; la version que je donne semble plus probable.

« Si tu es venu pour me tuer, murmura-t-elle en fixant Anicetus, je te déclare que ce n'est pas mon fils qui t'envoie. Il n'ordonnerait jamais la mort de sa mère... »

Les mots expirèrent sur ses lèvres. Soudain ses yeux se dessillèrent et dans un éclair elle vit que le naufrage avait été prémédité et que pour en être réchappée elle allait être exécutée ici sur l'heure, au commandement de son fils. Dans une frénésie de rage et de haine elle déchira ses vêtements : « Frappe ici ! », cria-t-elle en montrant ses flancs; « Frappe ici, au ventre qui a enfanté Néron ! »

Les bourreaux hésitaient, et il semble qu'elle tenta de les devancer en saisissant sa propre dague et en se poignant elle-même. Presque au même moment un des officiers lui asséna de derrière un coup sur la nuque, et l'instant d'après Anicetus lui transperçait le cœur d'un coup d'épée.

Néron, en apprenant qu'elle était morte, parut de prime abord abasourdi et incrédule. Puis il se mit à trembler, et bientôt, s'affalant sur un siège, il resta assis à regarder dans le vide en face de lui, de ses yeux grands ouverts qui ne clignotaient plus. Au bout d'un moment il se dressa sur ses pieds, regardant alentour avec une sorte de stupéfaction, et à la fin il fondit en larmes. Pour le calmer, Sénèque lui rappela qu'il avait agi par pitié; et Burrhus lui amena quelques officiers de la Garde, qui lui pressèrent la main et lui dirent combien il avait été près d'être assassiné.

Bien que Tacite dise que ce point ait été généralement démenti, Suétone et Dion Cassius racontent que l'empereur insista pour aller voir le corps de sa mère. Introduit dans la chambre où elle gisait — en admettant que l'histoire soit véridique —, il la regarda fixement, horrifié à la vue de ses plaies, et ensuite, se détournant, pris peut-être d'une défaillance, il demanda un peu d'eau à boire; après quoi, contemplant le corps une fois de plus, il murmura : « Je ne savais

pas qu'elle était si belle »¹. Puis il donna des ordres pour que les cérémonies funèbres et l'incinération eussent lieu sur-le-champ; et bientôt après son retour au palais la population de Bauli entendit les chants des prêtres et vit des flammes s'élever du jardin de la villa, au moment où l'on réduisait en cendres le corps de l'impératrice sur un bûcher dressé à la hâte. Son affranchi favori Mnester, croyant sans doute que son rôle personnel dans les complots de sa maîtresse contre le trône émergerait un jour, se tua comme le feu s'éteignait.

De retour une fois de plus en son palais, Néron « attendit le point du jour dans un état de bouleversement et de désespoir », nous dit Tacite; mais il dut se sentir l'esprit un peu plus à l'aise lorsque, au lever du soleil, on lui dit que les gens affluaient dans les temples pour rendre grâces aux dieux qu'Agrippine fût morte et les louer d'avoir préservé Néron de ses mains meurtrières toutes ces années récentes.

Puis Sénèque rédigea une lettre que l'empereur devait adresser au Sénat et dans laquelle Agrippine était accusée d'une effroyable série de crimes et d'assassinats. C'était elle, disait-il, qui avait été la cause de toutes les atrocités des dernières années de Claude. Elle avait essayé impitoyablement de ravir le pouvoir absolu en complotant contre les plus distingués citoyens de Rome; elle avait tenté de se faire prêter serment de fidélité par les prétoriens, et, n'y parvenant pas, s'était opposée à l'augmentation de solde qu'on projetait de leur accorder : « Que d'efforts il m'en a coûté, ajoutait Néron, pour faire échec à son dessein d'avoir un siège au Sénat même et de recevoir des ambassadeurs étrangers ! » Il exposait alors qu'Agrippine avait été victime d'un naufrage accidentel et que croyant à un attentat contre sa vie, elle avait envoyé son affranchi pour assassiner son fils; et qu'enfin, au

¹ Suétone et Dion Cassius, qui suivent la tradition d'après laquelle Néron était un monstre humain, lui prêtent des commentaires obscènes sur le corps de sa mère.

moment d'être arrêtée, elle s'était poignardée. A la fin de la lettre Néron écrivait : « A peine puis-je croire que je suis maintenant à l'abri de ses atteintes, et je n'éprouve à cela aucun plaisir »¹.

Agrippine avait été si odieuse que le Sénat envoya sur-le-champ des félicitations à son fils, et décréta que le jour de sa mort serait marqué à perpétuité par des actions de grâces et le jour de sa naissance porté sur le calendrier comme jour de mauvais augure; que les fêtes de Minerve durant lesquelles elle était morte seraient célébrées de façon spéciale par des réjouissances annuelles; et qu'une statue de la déesse protectrice et une statue de l'empereur, toutes les deux en or, seraient placées côte à côte dans la demeure du sénat.

Mais Néron refusait toute consolation : « On le voyait morfondu et abattu », dit Tacite, « apparemment désolé de son propre salut, et pleurant continuellement sa mère ». Son sommeil était assiégé de terribles cauchemars d'où il s'éveillait en sursaut, appelant sa mère par son nom et lui murmurant de tendres expressions d'amour; et il déclara maintes fois avoir vu son spectre et entendu sa voix gémir sur les collines situées derrière sa villa. Incapable d'endurer plus longtemps les scènes où s'était déroulée la tragédie, il se rendit à Naples et plus tard erra de place en place, ne voulant pas retourner à Rome. Il essaya ensuite d'évoquer l'esprit d'Agrippine dans une sorte de séance d'occultisme, mais l'expérience ne réussit pas.

Ainsi passa-t-il tout l'été : sa tristesse commença à se dissiper graduellement lorsqu'il se rendit compte qu'il était libéré des contraintes : « Enfin, dit-il d'une voix lugubre, me voici empereur, grâce à Anicetus ». Et en foi de sa nouvelle liberté d'action il rappela d'exil diverses personnes que sa mère avait fait bannir, entre autres Junia Calvina qui avait

¹ Pour cette dernière phrase, voir Quintilien, *Institutiones Oratoriae*, VIII 5,18; pour le reste, Tacite.

été faussement accusée d'inceste avec son frère Lucius Silanus, et Calpurnia, la dame admirée de Claude. Il ordonna aussi de rapatrier les cendres de l'assassinée Lollia Paulina, et de bâtir sur elles un monument funéraire.

Pendant tous ces mois-là, il reçut de Rome des messages le priant de rentrer dans la capitale pour y recevoir la bienvenue que le peuple désirait lui faire. On lui assurait, pour employer les termes de Tacite¹, « que le nom même d'Agrippine était exécré, et que la mort de l'impératrice-mère avait ravivé l'amour du peuple pour son fils; et on le suppliait de venir sans crainte pour éprouver la vénération populaire dont il était l'objet ». Il ne retourna là-bas qu'en automne : il y reçut toutefois de telles ovations que même ceux qui avaient prévu une explosion d'affection populaire en furent étonnés. Sur tout le parcours qu'il devait suivre à travers la ville on avait installé des gradins sur lesquels se pressaient des foules éperdument enthousiastes : partout, sur son passage, accouraient des familles entières, et des cohortes de femmes et d'enfants rangés suivant le sexe et l'âge. Tous les sénateurs étaient présents en robes de gala; et à la fin de la procession Néron fut conduit au Capitole, où il rendit publiquement grâces aux dieux d'avoir débarrassé l'Empire de la mère gênante.

¹ *Annales*, XIV, 3.

CHAPITRE XI

LES « JUVÉNALES » (59 AP. J.-C.). — LA PREMIÈRE BARBE DE L'EMPEREUR. — LES « JEUX NÉRONIENS » (60 AP. J.-C.). — BANNISSEMENT DE PLAUTUS. — LE DÉSASTRE DE GRANDE-BRETAGNE (61).

On se demande si Poppée avait accompagné Néron dans ses courses errantes et désemparées du printemps et de l'été 59. Il est probable qu'elle s'était trouvée à sa portée pendant la majeure partie de ce temps. Si toutefois elle avait pensé que la mort d'Agrippine entraînerait l'empereur à divorcer d'avec Octavie et à l'épouser elle-même, elle dut éprouver une grande désillusion. Néron, paraît-il, lui fit valoir qu'Octavie était encore beaucoup aimée du peuple, qui très naturellement la plaignait : ses père, mère et frère étaient morts, sa demi-sœur Antonia était reléguée au loin à Marseille et son mari même était brouillé avec elle. S'il divorçait d'avec elle, il susciterait contre lui l'indignation publique; et juste au moment où le peuple l'avait si magnifiquement traité après la mort d'Agrippine, il serait stupide de dilapider ce fonds de clientèle inattendu.

Il dut, je pense, dire à Poppée que le seul motif de divorce que l'on pût mettre en avant sans être suspect d'avoir forgé de toutes pièces un dossier contre Octavie serait l'argument de stérilité. Elle avait à présent vingt ans, et soit à cause de l'infréquence de leurs relations conjugales, soit que leur mutuelle aversion les eût tenus complètement séparés l'un de l'autre¹, soit encore à cause de leur agénésie véritable à lui ou à elle, Octavie n'avait jamais donné le moindre signe de grossesse. Ceci constituait en bonne et due forme une raison

¹ Suétone (*Néron*, 35) dit que Néron avait cessé tous rapports avec elle, mais le grief de stérilité formulé contre elle dans la suite semble contredire cette assertion.

de divorce, et Octavie pourrait être honorablement congédiée avec l'approbation populaire; mais le moment n'était guère venu. Poppée devrait attendre, et, à la vérité, le retard serait tant mieux puisque le mariage de Néron avec elle donnerait inévitablement à entendre qu'elle avait pris part à la mort d'Agrippine — connue pour s'être opposée au divorce d'Octavie — et remettrait ainsi en question les mobiles agréés qui avaient poussé Néron contre sa mère. On peut ajouter que Poppée, bien entendu, était toujours mariée à Othon; mais c'était une liaison qui pouvait être rompue à n'importe quel moment, et qu'il valait mieux entretenir telle quelle jusqu'au jour où Néron serait délivré d'Octavie.

La société romaine de ce temps admettait parfaitement les tendances polygames de ses membres mâles, et si la loi n'autorisait qu'une femme pour un homme, l'opinion publique permettait à celui-ci d'avoir au moins une maîtresse officielle et un nombre illimité de compagnes de fortune pour la nuit. La conduite de Néron sous ce rapport était donc pleinement approuvée : Octavie, son épouse et impératrice, était l'hôtesse des banquets de cérémonie, et dans une certaine mesure la directrice du ménage impérial; Poppée avait sa résidence personnelle près du palais, et elle était la compagne reconnue de Néron dans tous ses divertissements frivoles. Acté, dans une autre demeure, recevait de lui des visites dont la fréquence allait en diminuant; et de temps en temps quelque autre dame captait sa fantaisie passagère. Mais en dépit de tout ce qu'on a raconté plus tard pour prouver le contraire, Néron n'était pas un libertin notoire, et à cette époque il n'est guère douteux qu'il était épris de la belle Poppée, et ne songeait qu'à elle au milieu de ses soucis et inquiétudes.

Un fait par dessus tous rendit à Néron son entrain : d'être libéré des entraves que sa mère avait toujours voulu mettre au développement de ses talents artistiques. Il savait maintenant que la musique et la poésie étaient les choses les plus

importantes de sa vie, et, avec la ferveur d'un esprit subitement dégagé des liens de la servitude, il résolut avant tout de devenir grand chanteur et grand poète. Tout le monde lui avait dit qu'il avait une belle voix; et, comme sa vie lui paraissait empreinte d'une majesté tragique, son cœur de sentimental aspirait à exhaler ses peines dans des élégies chantées qui remueraient le monde. Il avait découvert dernièrement qu'il réussissait d'une façon insigne à émouvoir ses hôtes en leur chantant après dîner sur l'accompagnement de la harpe. Tacite déclare que les gens qui en entendaient parler jugeaient scandaleux qu'un empereur se conduisît comme un simple musicien; mais Néron soulignait que les rois et les héros d'antan avaient coutume de s'épancher en refrains épiques, et que le chant était un art consacré à Apollon.

Encouragé par l'éloge universel de sa voix, et sentant la vérité de ce proverbe grec, souvent cité par lui, que la musique ne vaut rien sans oreilles pour l'entendre, il prit d'enthousiasme le parti de chanter à de grands auditoires, et non pas seulement à celui de ses invités. Il savait qu'il aurait à combattre l'âpre préjugé des éléments vieillots de la société romaine, qui jugeaient très vulgaire de chanter; mais il sentait qu'il avait l'appui du groupe des jeunes, chez lesquels les idéals des Grecs amis de l'art étaient en vogue.

Vers la fin de cette même année 59, il institua donc un nouveau genre de spectacles mondains, musical et dramatique à la fois, qu'il appela les *Ludi Juvenalium* ou « Jeux de la Jeunesse »¹, et en donnant à ces divertissements un caractère d'exclusivité sociale il fut à même d'y participer personnellement et de s'y donner un vaste auditoire sans toutefois risquer d'offenser l'opinion populaire en paraissant sur les tréteaux devant le grand public. Il invita tous les gens du monde à prendre part à ces fêtes : « Ni la noblesse d'origine, ni l'exercice de fonctions honorables ne les empêchait de pra-

¹ Tacite, *Annales*, XV, 33.

tiquer sur la scène les arts de simples particuliers», remarque Tacite¹ avec horreur. Néron était résolu à briser le préjugé courant contre les talents artistiques; il était décidé à faire en sorte que le génie du chanteur, du musicien et de l'acteur fussent socialement reconnus à Rome comme ils l'étaient en Grèce; et, aussi bien par besoin passionné de s'exprimer lui-même par des chants que par honte intime de penser que la tradition aristocratique de Rome regardait ces modes d'expression comme indignes d'un gentilhomme, il résolut de monter debout sur la scène — lui, l'empereur — et de chanter ses odes à la société romaine pour lui donner un exemple et une conduite. Ayant tué Agrippine, il tenait aussi à tuer la bigoterie sociale dont elle avait été le défenseur.

En travers du Tibre, s'étendait un délicieux petit parc qui avait été tracé par Auguste autour d'un lac artificiel, et là, parmi les arbres et parterres de fleurs, Néron fit construire une scène et un amphithéâtre, avec, tout autour, des restaurants et des étalages pour la vente d'objets d'art et de luxe. Des sentiers en méandres conduisaient vers des tonnelles ombragées dissimulées parmi les arbustes et les buissons; et il est permis de supposer le lac intérieur sillonné de barques d'agrément. Néron, de ses propres deniers, finançait à profusion toute l'entreprise, et les fêtes en question devaient ressembler d'assez près aux fêtes privées qu'organisent les millionnaires d'aujourd'hui dans leurs jardins, surtout quant aux représentations données sur la scène, où les vedettes de la société jouaient des rôles, dansaient, s'accompagnaient sur des instruments et chantaient pour un auditoire élu parmi leur propre milieu. La société à la mode était charmée : tout le monde se mit à chanter, à danser ou à jouer des personnages, et de tous côtés surgirent des écoles de perfectionnement ès-arts, patronnées par des jeunes ou des vieux. Tout le monde voulait figurer sur la scène, et à ces « Juvénales » des

¹ *Ibid.*, XIV, 5

dames et des aristocrates d'un certain âge étaient fiers d'obtenir ne fût-ce qu'une place dans le chœur : une octogénaire, une certaine Aelia Catella, s'offrit même à exécuter une danse, et fit comme elle avait dit.

Néron se procura de la sorte l'ample auditoire qu'il avait tant désiré : jour et nuit, dit-on, il demeurait là sur la scène entouré de ses compagnons et de sa garde de prétoriens, soldats et officiers; le vieux Burrhus lui-même, le rigide Burrhus était à ses côtés, écoutant avec une apparence de plaisir mais des appréhensions intimes la voix de son empereur. Néron était toujours nerveux dans ces occasions; il accordait sa harpe avec un soin extrême avant de commencer à chanter, et il se rengorgeait comme un enfant devant les applaudissements qui lui étaient distribués. Les fidèles de la tradition étaient comme de juste exaspérés d'apprendre que l'empereur avait revêtu le costume d'un musicien professionnel et avait même employé la formule conventionnelle de salutation d'un chanteur à gages s'adressant à son auditoire : « Messieurs, daignez m'honorer de votre attention ». Mais la société huppée n'y trouvait que plus d'amusement. Il se forma une société de jeunes patriciens dont les membres s'appelaient les Augustani et se donnaient pour tâche d'applaudir l'empereur et de l'encourager dans toutes ses tentatives, personnelles ou autres, pour développer les arts de la musique et du drame. Ces jeunes gens voués au progrès de l'urbanité, de la finesse et de la culture romaines étaient prêts à assommer quiconque oserait prétendre que l'empereur ne devait pas chanter.

En même temps Néron réunissait autour de lui tous les jeunes poètes de Rome, les encourageait à écrire des pièces pour le théâtre et leur demandait aussi avec timidité de critiquer et de corriger ses propres essais dans cette voie. Il était à cette époque très peu sûr de ses talents dont il se défiait, et, de même que son délice de chanter était souvent gâté par sa nervosité, de même aussi sa joie d'écrire des vers

était troublée par une crainte juvénile de faire des fautes de technique. Tacite, qui ne peut jamais rien voir de bien chez Néron, dit que tous ces amis poètes l'aidaient en reprisant ses vers avec les leurs; mais Suétone lui donne le démenti :

« Il avait, dit ce dernier, des dispositions naturelles pour la poésie; il composait des vers avec plaisir et sans travail. Il est faux, comme d'aucuns le croient, qu'il ait donné pour siens les vers d'autrui. J'ai eu entre les mains des tablettes et des papiers où se trouvaient certains vers fort connus : ils étaient tracés de sa main, et l'on voyait aisément qu'ils n'étaient ni copiés ni écrits sous la dictée, tant il y avait de ratures et de mots intercalés ou ajoutés. Il était évident qu'il les avait tirés de sa propre méditation »¹.

Comme ses admirateurs — et les admirateurs faisaient foule autour de lui à cette époque — lui assuraient que ses vers étaient vraiment bons, il fut amené finalement à les réciter au théâtre devant des auditeurs choisis. Et comme la diction poétique, à l'instar de la déclamation oratoire, était tenue pour une occupation tout à fait patricienne par ceux de la vieille école qui considéraient comme vulgaires le chant, la harpe et le métier d'acteur, il fut pour cette raison acclamé avec enthousiasme : « Il lisait des vers de son cru, dit Suétone, non seulement chez lui mais au théâtre, et fit tant de plaisir à ses auditeurs que ceux-ci en votèrent des actions de grâces aux dieux, et les vers qu'il avait ainsi déclamés furent inscrits en lettres d'or et dédiés à Jupiter Capitolin »².

Par malheur, dix vers seulement des poèmes de Néron nous sont parvenus, et ceux-ci ne doivent pas à leur beauté d'avoir été conservés, mais à leur citation fortuite par d'autres auteurs. Un vers de Néron, par exemple, faisait allusion à quelque cataclysme souterrain du genre des tremblements de terre, et le jeune poète Lucain, ayant entendu

¹ Suétone, *Néron*, 52.

² Suétone, *ibid.*

les vents lâchés par un ami, évoqua dit-on le vers de l'empereur *Sub terris tonuisse putes* : « on eût dit qu'il tonnaît sous terre », mot plaisant que Suétone signale par hasard dans sa courte Vie de *Lucain*¹. Néanmoins ces fragments sont tout à fait de main d'artisan, et à la vérité il y a de bonnes raisons de supposer que Néron était un poète de mérite, sinon un génie véritable à cet égard.

On trouvait autour de lui des représentants de tous les arts : écrivains, peintres, sculpteurs, chanteurs, musiciens, acteurs, et ainsi de suite; les sciences non plus n'étaient pas oubliées, car Néron était impatient de montrer au monde que sa conception du pouvoir impérial était semblable à celle d'un Antoine, et non d'un Auguste. Il voulait être digne de cette société raffinée dont Poppée était une lumière; et encore était-il assez jeune pour se complaire au sentiment d'appartenir à l'« *intelligentsia* » d'alors. Il frémissait d'orgueil de songer que son palais était le centre de la vie artistique et intellectuelle de l'empire, et non simplement le siège de son orgueilleux gouvernement militaire; aussi trouvons-nous la place fréquentée aussi par les philosophes, à qui l'on permettait de débattre après dîner les uns avec les autres, l'empereur jouant en quelque sorte le rôle d'arbitre. Tacite avoue à contre-cœur que même des penseurs à la vie sainte et ascétique, des hommes à la mise fruste, aux visages graves et austères, venaient avec joie à ces dîners de société où ils étaient accueillis de même².

Le 15 décembre de cette même année 59 Néron célébra son vingt-deuxième anniversaire, et, paraît-il, marqua la circonstance en se faisant raser la barbe pour la première

¹ Des neuf autres vers, trois sont reproduits dans la note du scoliaste sur Lucain, III, 261; cinq sont, d'après le scoliaste, cités par Perse, *Satires*, I, 93, 94, 99, 100, 101; un autre enfin est rapporté par Sénèque, *Quaestionum Naturalium*, I, 5, 6.

² Tacite, *Annales*, XIV, 16.

fois¹. La première barbe d'un jeune homme était regardée par les Romains comme un sujet de réjouissance, mais l'âge auquel on la rasait semble avoir varié : Caligula, par exemple, fut rasé pour la première fois à vingt ans, Auguste à vingt-cinq. Dans le cas de Néron, les touffes de poils furent recueillies avec soin dans une boîte en or incrustée de perles et furent consacrées à Jupiter Capitolin. On conte sur l'empereur, à ce propos, une anecdote qui est censée propre à illustrer sa brutalité, mais qui au fond, révèle seulement sa franchise de caractère. Peu après son retour à Rome, Néron rendit visite à sa tante la riche Domitia, sœur survivante de sa mère et dont il attendait une foule de bienfaits, car elle était propriétaire de beaux domaines à Baïes et ailleurs, et possédait aussi, selon toute vraisemblance, beaucoup d'œuvres d'art convoitées. Elle était malade à un degré critique; et comme il se penchait pour l'embrasser elle caressa sa barbe molle de jeune homme en disant : « Je veux vivre assez pour voir le jour où elle sera rasée une première fois : alors je mourrai contente ». Néron se tourna vers les amis qui étaient avec lui et leur dit en clignant de l'œil : « Eh ! bien, je vais me raser tout de suite ». Lorsqu'elle mourut, beaucoup de gens accusèrent Néron de l'avoir empoisonnée, sottie accusation, dénuée de tout fondement.

Quelques mois plus tard, pendant l'été 60, Néron institua des jeux à la grecque et qu'il appela « Neronia » : ils devaient être donnés tous les cinq ans. La musique et la poésie, la lutte et certaines autres épreuves d'athlétisme, les courses de chars furent les trois domaines dans lesquels on mit à l'essai l'habileté des concurrents, car les Grecs associaient

¹ Dion Cassius (LXII, 19) dit que la première chute de sa barbe fut l'événement en l'honneur duquel on célébra les Juvénales. Suétone (*Néron* 12), dit qu'elle fut rasée une première fois pour l'inauguration de nouveaux Thermes. Tacite ne mentionne pas l'occasion de cette première tonte. Elle coïncida très probablement avec son anniversaire.

toujours la musique avec l'athlétisme, et l'athlétisme avait d'étroits rapports avec les courses de chars. Pour ces jeux, Néron fit bâtir un nouvel amphithéâtre au Champ de Mars : c'était une construction en bois, et l'on peut mentionner que moins de trois ans après elle fut frappée par la foudre et anéantie. Elle avait pour annexe un magnifique établissement de bains : il semble que cette partie de l'édifice fut achevée la première, car ce fut lors de sa consécration, sans doute le jour anniversaire de Néron, qu'eut lieu la cérémonie de la première tonte de l'empereur.

La société à la mode salua ces nouveaux jeux comme un grand progrès sur les exhibitions de gladiateurs et autres amusements primitifs des Romains; mais les hommes de la tradition les trouvèrent étrangers et beaucoup trop raffinés; Tacite, porte-parole de ce clan, les tient pour dégénérés et déclare¹ que le fait même de les célébrer dans un théâtre à demeure pourvu de sièges permanents était une vilénie. Dans le bon vieux temps, souligne l'historien, les spectateurs devaient se tenir debout et n'étaient pas incités de la sorte à flâner des heures entières au théâtre; et en des temps plus récents une scène temporaire et quelques bancs mobiles passaient pour assez bons. Il admet il est vrai que Pompée, un siècle et plus auparavant, avait élevé un amphithéâtre idoine de cette espèce, mais ajoute qu'il avait été vivement blâmé à ce propos et que l'expérience n'aurait pas dû se renouveler. Cela devait fatalement conduire à la corruption des mœurs; et Tacite déplore que « la jeunesse dégénère peu à peu des vertus ancestrales, à cause précisément de ces mœurs étrangères qui ont habitué les jeunes gens aux vulgaires acrobaties du gymnase, puis à la mollesse et aux amours infâmes ». Et puis, « sous prétexte d'éloquence et de poésie, les grands de Rome sont exposés à se prostituer sur la scène ! » Comment, demande-t-il, des citoyens qui se con-

¹ *Annales*, XIV, 21.

tentent d'assister ou de prendre part à ces luttes grecques anodines en fait d'exercices militaires pourraient-ils devenir de bons soldats ? Ou comment espérer devenir des fonctionnaires intègres après avoir « prêté l'oreille en connaisseurs aux accents langoureux et aux inflexions mélodieuses des voix d'acteurs ? » Voire, dit-il encore, ces représentations se prolongeaient souvent dans la nuit, et il s'ensuit que çà et là dans l'auditoire des jeunes hommes et des jeunes femmes flirtaient les uns avec les autres sans modestie ni retenue. Il était ignoble que de telles méchancetés fussent patronnées par l'empereur.

Tacite nous dévoile ici très simplement les préjugés qui l'ont conduit à regarder Néron comme un monstre d'iniquité, et nous pouvons clairement apercevoir aussi comment un empereur qui ne se sentait pas « prostitué au milieu des décors scéniques » a fini par être vilipendé dans les âges ultérieurs. Tacite, en fait, reconnaît que « beaucoup de gens trouvaient un plaisir naturel à ces passe-temps dissolus ». De telles personnes, dit-il, alléguaient qu'un théâtre permanent est plus économique qu'un théâtre bâti pour chaque circonstance et démolit ensuite. Elles déclaraient que les concours de virtuosité artistique tendaient à cultiver le génie et quant à l'immoralité supposée des gens après la brune, quel homme, ou quelle femme, aurait pu se mal conduire quand la place était toute illuminée de lampes et de torches ? En tous cas l'historien puritain avoue que les jeux « se déroulèrent sans infraction spéciale à l'étiquette ».

La couronne du meilleur poème en vers latins, que s'étaient disputée plusieurs personnes du plus haut mérite, fut adjugée à l'unanimité à Néron; en outre la foule avait insisté pour qu'il jouât aussi de la cithare et, bien qu'il eût été « trop modeste » pour le faire¹, les juges lui décernèrent également la couronne de cette épreuve : l'empereur la reçut

¹ Suétone, *Vitellius*, A.

comme un dépôt sacré, et pour rebuffer ceux qui trouvaient trop vulgaires les réalisations musicales, il la fit déposer au pied de la statue d'Auguste divinisé. Il prit très au sérieux toute l'affaire et, trouvant les jeux dignes du patronage le plus irréprochable, invita même les Vestales à assister aux épreuves de lutte : il suivait ainsi l'usage grec d'Olympie, où ces concours étaient toujours jugés si décents que l'on permettait aux prêtresses de Déméter d'y être présentes. On peut douter que les Vestales, ces nonnes vouées par leurs parents au célibat perpétuel et enterrées vives si elles manquaient à leurs vœux, aient tiré le moindre profit de cette contemplation d'hommes nus s'agrippant à bras-le-corps; mais leur présence assurément rehaussait la dignité des jeux, et c'était la considération maîtresse.

Il semble que Néron, dans cette circonstance particulière, n'ait concouru qu'aux épreuves de musique; cependant il pratiquait certainement la lutte, car peu d'années après il voulut se mesurer dans ce sport contre les champions de Rome, se croyant capable au moins de faire bonne contenance puisque sa force physique était énorme. De fait, il était si adroit dans cette branche de l'athlétisme, et d'autres encore, qu'il ne se faisait pas scrupule de pratiquer ses exercices quotidiens sur le Champ de Mars, sous les yeux du public. Les courses de chars étaient aussi, comme nous l'avons dit, un sport auquel il s'intéressait puissamment; et déjà son habileté de conducteur était si grande qu'il consentait de même à laisser le public suivre ses évolutions sur sa piste privée — cercle jadis tracé par Caligula sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'église Saint-Pierre, et qui fut achevé par Néron en 59. Tacite reconnaît avec une douloureuse surprise que « ces étalages publics de son ignominie ne dégoûtaient pas les gens, mais en vérité les encourageaient. Ils le saluaient

de leurs acclamations et se réjouissaient que les inclinations de leur empereur fussent tournées de ce côté »¹.

Sénèque et Burrhus, dit-on, favorisaient tous deux l'enthousiasme de Néron pour les courses, sachant que cela le rendrait populaire auprès des masses; et s'ils n'approuvaient pas volontiers ses apparitions sur la scène, du moins agitaient-ils les pans de leur toge et battaient-ils la mesure à deux mains lorsqu'il chantait, comme s'ils y prenaient plaisir². Quant à Néron, il était prodigieusement ravi de pouvoir s'abandonner à ces penchants que sa mère s'était efforcée ferme de réprimer en lui et que, par considération pour elle, il s'était senti obligé de maîtriser aussi longtemps qu'elle vivrait. Il faisait maintenant ce qu'il avait toujours voulu faire; et, fort de l'approbation des masses et des éléments progressistes de la société précieuse, peu lui importait de choquer profondément l'aristocratie des vieilles manières dont le point de vue nous est si constamment soumis par Tacite.

Néanmoins cette faction d'opposants n'était pas entièrement silencieuse : un léger courant d'hostilité discrète et sinieuse filtrait dans Rome. Quelqu'un tint une mèche de fouet suspendu au-dessus d'une statue de Néron pour indiquer qu'il était bon à fouetter. Le procédé d'attaque le plus manifeste consistait à l'appeler l'assassin de sa mère; et un jour on trouva un enfant abandonné au Forum avec ce mot pendu à son cou : « Je ne vais pas t'élever, moi, pour que toi aussi tu fasses périr ta mère ». Beaucoup de statues d'Agrippine avaient disparu depuis le retour de Néron dans la capitale, et celles qui restaient les plus en évidence étaient cachées aux regards par des couvertures de toile; sur l'une de ces figures voilées on trouva une inscription qui disait : « Je

¹ Tacite, *Annales*, XIV, 14

² Dion Cassius, LXI, 20.

me voile la face de honte, tandis que ton impudence continue à dresser la tête ».

On rapporta ces choses à Néron en l'informant que des gens tenaient sur son compte des propos de lèse-majesté; mais il traita la question « par le complet mépris »¹ et refusa de prendre des sanctions. Toutefois, pendant les Neronia, une comète apparut aux cieux qui demeura visible pendant de longues semaines; on interpréta cela généralement comme le signe d'un prochain changement de souverain, et ceux qui voulaient du mal à Néron répandirent le bruit qu'il allait être déposé : ils exploitèrent ainsi le sentiment public à tel point que ce devint un banal sujet de conversation de discuter qui serait le prochain empereur. Le nom de Rubellius Plautus, cousin de Néron, une fois déjà suspect auparavant d'aspirer au trône, était sur toutes les lèvres. C'était un pur de la tradition, et l'on pensait en beaucoup de milieux que les patriciens vieux-jeu le pressaient de se mettre à la tête d'une rébellion contre Néron pour faire cesser un état de choses qui, à leur sens, minait les antiques institutions de Rome.

Or, les ancêtres paternels de Rubellius Plautus tiraient leur origine de Tibur (Tivoli) à quelques milles de Rome. Il existait une villa impériale dans les environs. Il advint ainsi qu'un jour où Néron s'abritait d'un orage dans un pavillon à découvert situé sur les terrains de la villa, et prenait par la même occasion un repas au frais, la foudre frappa les plats en métal poli qu'il avait devant lui, éparpillant les victuailles et renversant la table. Aussitôt le bruit se répandit que les divinités ancestrales de la famille de Plautus avaient signifié ainsi la chute prochaine de Néron; et de tous côtés on discuta avec passion les perspectives d'une rébellion imminente.

Sans risquer de trouver des contradicteurs, nous pouvons avancer que l'un quelconque des précédents empereurs se serait instantanément prémuni contre le danger en ordon-

¹ Dion Cassius, LXI, 16.

nant la mort de son rival, comme l'eût aussi fait Agrippine. Mais Néron se comporta en l'espèce avec une retenue et une intrépidité qui a forcé l'approbation de nombreux historiens. Il écrivit à Rubellius Plautus une lettre lui conseillant diplomatiquement, pour la cause de la paix romaine, de se séparer de ceux qui l'accusaient malicieusement de déloyauté, et de se retirer en Asie Mineure où il possédait des domaines héréditaires et pourrait passer le reste de ses jours dans le bien-être et la sécurité¹. Le conseil fut promptement suivi, et de la sorte, sans effusion de sang, Néron se trouva délivré d'une menace fort grave à son trône et à sa vie, et fut à même de continuer son chemin sans obstacles, en négligeant les conventions.

Mais tandis que Rome délibérait ainsi sur les mérites et démérites de ce rouquin vigoureux, mi-athlète et mi-artiste, dont le gouvernement était encore, après plus de cinq ans de souveraineté sans préjugés, le meilleur que l'empire eût jamais connu², la nation, fut secouée par l'annonce d'un terrible désastre romain en Bretagne : l'attention publique irritée se retourna contre Sénèque qui, ainsi que nous le verrons, endossa le blâme de la catastrophe.

La Bretagne de l'antiquité latine (l'Angleterre d'aujourd'hui) avait été annexée par l'empire romain en 43 avant Jésus-Christ, sous l'empereur Claude; mais quelques-uns de ses rois indigènes conservaient leur trône sous le contrôle d'officiers et de fonctionnaires romains. A cette époque, Prasutagus, roi des Icéniens — le peuple qui habitait les modernes comtés de Norfolk et de Suffolk³ — venait de mourir, et le pays était gouverné par sa veuve la reine Boudicca, la fameuse Boadicée du roman et de la légende, qui ressentait amèrement la présence de ces Romains et leur mainmise sur

¹ *Annales*, XIV, 22.

² Aurelius Victor, *De Caesaribus*, epitome 5.

³ Weigall, *Wanderings in Roman Britain*, p. 53; Tacite, *Annales*, XIV, 31.

ses affaires. Au cours d'une dispute échauffée avec l'un d'eux, elle fut, paraît-il, giflée ou rudoyée de quelque manière — rouée de coups même, dit Tacite, mais ceci est fort improbable — et déclara que ses deux filles avaient été outragées, ce qui était peut-être une autre manière de dire que ces jeunes dames avaient trouvé tout à fait irrésistibles les officiers pimpants de l'armée romaine.

Or Sénèque avait prêté des sommes énormes au roi Prasutagus, car les riches Romains consentaient assez souvent des prêts à gros intérêts aux roitelets du dehors, bien qu'il soit, vraiment peu banal, convenons-en, de voir un philosophe métamorphosé en usurier. A la mort du roi, Sénèque exigea le remboursement de l'emprunt¹, et là-dessus, en 61, Boadicée se révolta². Les hommes de sa tribu fondirent sur la colonie romaine de Colchester et la massacrèrent; puis ils détruisirent successivement Saint-Albans et Londres, passant au fil de l'épée des dizaines de milliers de Romains et de Bretons romanisés. La neuvième légion postée à ce moment entre Lincoln et York se porta en toute hâte vers le Sud, mais seulement pour être exterminée par les rebelles; mais la quatorzième légion et une partie de la douzième descendirent de Chester, rencontrèrent Boadicée hors de Londres, et écrasèrent la révolte. La reine alors prit du poison.

Le fléau n'en avait pas moins coûté la vie à quelque 70.000 Romains ou sujets loyaux de Rome, et, selon moi, il n'est guère douteux que la position de Sénèque à la cour fut profondément ébranlée du fait que ses prêts d'argent avaient été la cause essentielle de cette boucherie. Les railleries et les quolibets échangés à ses dépens et représentant Sénèque comme un homme qui alliait miraculeusement les senti-

¹ Dion Cassius, LXII, 2.

² Julius Asbach (*Analecta historica latina*, II, 8), suivi par B. Henderson (*Life and Principate of Nero*, p. 477), suggère que la révolte eut lieu en 60 ap. J.-C.; mais Tacite (*Annales*, XIV, 29) indique la date de 61 ap. J.-C.

ments d'un ploutocrate et ceux d'un philosophe stoïcien, n'étaient évidemment pas sans le tracasser; et comme il avait passé la soixantaine, il s'avisa de l'utilité qu'il y aurait à quitter les fonctions publiques pour consacrer le restant de ses jours à écrire des dissertations morales sur des sujets comme le charme de la vie simple et la vanité des richesses. Néron, toutefois, ne voulut pas d'abord envisager ce parti, car il avait une sincère affection pour ce vieil ami et mentor. Mais apparemment il se rendait compte, à présent, que le philosophe de cour avait plus de choses à justifier que sa philosophie n'en pouvait expliquer, aussi étirée ou bistournée qu'on le veuille.

CHAPITRE XII

RANCUNES D'OCTAVIE CONTRE NÉRON. — MORT DE BURRHUS (62). — TIGELLIN PRÉFET DU PRÉTOIRE. — RETRAITE DE SÉNÈQUE. — EXÉCUTIONS DE SYLLA ET DE PLAUTUS (62). — DÉCISION DE RÉPUDIER OCTAVIE (MAI 62). — ENTRETIEN DE SÉNÈQUE AVEC NÉRON.

A la fin de 61, près de trois ans déjà s'étaient écoulés depuis la mort d'Agrippine; et vers ce même temps Poppée, lasse de sa position scabreuse, se remit énergiquement à presser Néron de divorcer d'avec la bizarre et songeuse Octavie, car elle sentait l'opinion publique disposée à reconnaître que l'impératrice était stérile et que l'empereur devait avoir une épouse capable de lui donner un héritier. Il est vrai que Poppée elle-même n'avait pas eu d'enfant durant ces années de vie commune; mais à cette époque où le contrôle des naissances était appliqué à la lettre, le fait semblait dû à son envie de conserver sa fraîcheur plutôt qu'à son inaptitude à devenir mère. Mais elle allait maintenant sur ses trente et un ans, et sans doute commençait-elle à sentir qu'elle devait essayer d'avoir un enfant puisque Néron, qui avait juste vingt-quatre ans, serait plus facilement adouci par l'attente de sa maternité prochaine que par la jouissance de sa beauté passagère. Elle n'avait pourtant pas à se tourmenter : il était toujours épris d'elle, et pensait toujours qu'elle était la plus enchanteresse de toutes les femmes.

Il refusa toutefois de divorcer d'avec Octavie. Il avait certainement souci de plaire à Poppée; il était excédé bien sûr de la présence d'Octavie au palais, car celle-ci le haïssait sombrement comme le meurtrier supposé de son frère Britannicus; et, comme dévorée par cette haine, elle devenait de jour en jour plus mince, plus pâle, et plus menaçante; il ne voulait cependant pas consentir à la répudier, même s'il courait le risque en s'y refusant de perdre l'amour de la femme

qu'il adorait, et de recevoir quand même dans le dos, éventuellement, le coup de poignard d'Octavie. Peut-être Dion Cassius nous met-il sur la voie de ses vraies raisons : il rapporte que le rude et honnête Burrhus, questionné sur ce projet de divorce, avait répondu : « Fort bien, mais rendez-lui sa dot », entendant par ce mot la contribution d'Octavie aux droits de Néron sur le trône¹.

A cet égard il me faut exposer comment, à mon sens, toute la notion romaine de souveraineté impériale était imprégnée des idées d'héritage par les femmes qui avaient prévalu en Egypte au temps de l'intimité entre Jules César et Cléopâtre. Cléopâtre représentait alors la seule dynastie royale importante du monde civilisé et, qui plus est, une dynastie grecque, c'est-à-dire du meilleur type valable pour Rome. César avait songé à se faire le souverain d'un monde réuni gréco-romain, en prenant pour consort la reine grecque Cléopâtre², et Antoine avait entretenu des espoirs semblables; et quand Auguste fut créé empereur, le fait qu'il avait été déjà agréé comme pharaon d'Egypte dut influencer son idée de la souveraineté. Dans la famille royale d'Egypte le droit héréditaire était dans la ligne de descendance féminine : la fille aînée du pharaon était l'héritière du royaume et transmettait la couronne à son mari; et Auguste avait été d'autant plus disposé à adopter ces vues que lui-même était l'héritier de César par la ligne des femmes. Naturellement le pouvoir impérial n'était pas véritablement héréditaire, mais, dans la mesure où ses droits à l'hérédité étaient pris en considération, il me semble que le souvenir du matriarcat égyptien influença sans aucun doute ladite considération. Le second empereur, Tibère, ne s'apparentait à Auguste que par les femmes; le troisième empereur, Caligula, était le fils de la fille de la fille d'Auguste; et le quatrième empereur, Claude, était le fils de la fille de la sœur d'Auguste. Caligula avait

¹ Dion Cassius, LXII, 13.

² Voir ce que j'ai dit au premier chapitre.

adopté formellement le système égyptien en regardant sa sœur Drusilla comme l'héritière de l'empire; et à présent, dans le cas d'Octavie, il semble qu'il y ait eu, comme le disait Burrhus, un sentiment vague mais général qu'elle avait transmis de Claude son père à Néron le droit au trône. Supposé qu'elle divorçât et fût mariée à quelqu'un d'autre — à Rubellius Plautus par exemple — cet autre personnage pourrait devenir un rival sérieux de Néron : quoi de plus facile en effet pour Plautus que de répudier sa propre femme, d'épouser Octavie et de revendiquer le trône, en vertu des droits que lui donnerait l'apanage d'Octavie auquel Burrhus avait fait allusion ?

Le déséquilibre mental d'Octavie à cette époque nous est révélé de saisissante façon dans le drame d'*Octavie*, œuvre vivante que la tradition attribue à Sénèque mais qui, à mon avis, a plus de chances d'avoir été écrite par Curiatius Maternus ou par un autre auteur de la période postérieure à la mort de Néron, qui eut accès aux papiers ou journaux intimes laissés par Sénèque ou qui se serait familiarisé avec le compte rendu de Sénèque sur les événements de cette partie du règne. Le drame s'ouvre par un dialogue de l'atrabilaire Octavie, alors âgée de vingt-deux ans, avec sa vieille nourrice angoissée; cette conversation ne saurait bien entendu prétendre à l'exactitude historique, mais une bonne part de l'entretien pourrait avoir été réellement prononcée et répétée ensuite à Sénèque par la nourrice : elle reflète à coup sûr les sentiments que la narration historique nous conduit à prévoir.

Octavie fait remonter le principe de tous ses malheurs à sa propre mère, Messaline, dont l'inconduite à son dire fut pour elle une source constante de pleurs et d'affliction. Messaline perdit la tête et dans sa folie furieuse épousa un autre homme au mépris de la loi et de son propre mari. Sa mort laissa Octavie à la merci d'une marâtre cruelle et tyrannique, Agrippine, qui avait toujours nourri contre elle une

hostilité foncière et l'avait souvent terrifiée lorsqu'elle était jeune fille : « C'est elle, cette Agrippine, rappelle Octavie à sa nourrice, qui a tué Claude mon pauvre père et c'est, j'en suis convaincue, le fils d'Agrippine, Néron, qui a assassiné mon frère chéri Britannicus ». Et pourtant ce Néron est son mari, ce qui ne les empêche pas elle et lui de se détester mutuellement.

La nourrice convient tristement qu'Octavie semble toujours fuir Néron; et elle estime que son indignation contre lui a déjà pris le pas sur sa raison, que même Octavie semble puiser de la force dans ses propres griefs. Octavie répond qu'elle a de bonnes raisons pour fuir Néron : « Par crainte de son tempérament, dit-elle, j'ai toujours peur de prononcer en sa présence les noms de mon père ou de mon frère, ce frère qui a été la consolation de tous mes chagrins ». En fait, depuis la mort de ce jeune homme, elle sait que la tombe seule pourra mettre un terme à ses misères.

A ces mots, la nourrice, qui éprouve évidemment quelque sympathie pour Néron, lui réplique avec vivacité qu'au lieu de ruminer avec acrimonie sur ses malheurs elle agirait plus sagement en essayant de recouvrer son mari par la douceur et les tendresses; mais Octavie lui fait mesurer la profondeur de sa haine et rétorque avec flamme qu'il serait plus facile de séduire le cœur d'un lion enragé que celui d'un homme comme Néron.

La nourrice la supplie de faire effort pour se modérer, mais Octavie n'en déplore que davantage son propre sort; et elle épanche tous ses déboires dans un déluge de paroles :

« La lumière du jour, dit-elle, ne m'a apporté aucune joie, accablée comme je l'ai été par la misère : mon père a été assassiné, ma mère exécutée, mon frère m'a été ravi, et mon mari m'a ravalée plus bas que cette jeune esclave, Acté ». Elle tremble toujours, non par peur de la mort, gémit-elle, mais par appréhension de tous ces mauvais sentiments. Il est pire que la mort de se trouver face à face avec Néron, qui

maintenant lui lance toujours des regards torves; dans sa colère cuisante, elle ne peut souffrir de lui témoigner la moindre civilité, puisqu'elle le considère toujours comme l'usurpateur du trône de son frère. Et toujours elle rêve à son frère, toujours elle voit son spectre infortuné brandir des mains sans consistance pour frapper Néron aux yeux, au visage, puis accourir terrifié chez elle, dans sa chambre, en baragouinant des choses inintelligibles et en se cramponnant à elle-même, cependant que Néron les pourchasse et tente de les assassiner tous deux.

Et maintenant, pour comble, est venue Poppée, cette fière maîtresse de Néron, parée des bijoux de famille que, sans doute, Néron a tué sa mère exprès pour obtenir. S'il y a jamais eu la moindre chance de réconciliation quel espoir subsiste à présent ? Poppée triomphante menace Octavie dans sa position d'épouse et d'impératrice, brûle d'une haine flamboyante, et pour récompense de son adultère exige la vie même de sa rivale : « O mon père ! gémit Octavie, remonte du séjour des ombres et porte secours à ta fille qui t'implore ».

Sa nourrice lui réplique amèrement que rien ne sert d'invoquer le secours du divin Claude. N'est-ce pas lui qui a préféré Néron à son propre fils Britannicus, après avoir pris pour épouse la sœur de son frère Agrippine. Et ce mariage incestueux et dégoûtant n'a-t-il pas donné naissance à toute une série de crimes ? D'abord le malheureux Silanus, qui avait été fiancé à Octavie, fut accusé « mensongèrement » d'un inceste dont il était innocent, et mis à mort de crainte qu'il ne devînt trop puissant, crime monstrueux d'Agrippine. Puis Octavie fut mariée malgré elle à Néron, Néron, jeune homme aux instincts dénaturés¹, fertile en vices, et dont l'amour pour elle, s'il exista jamais, fut simplement quelque chose d'allumé par sa mère; et tout cela, parce que

¹ *Juvenis infandi ingeni.*

l'impératrice-mère avait l'audace de convoiter l'empire géant du monde, qu'elle escaladait échelon par échelon, en s'aidant de toutes sortes de crimes et d'intrigues. Après cela fut massacré Britannicus, Britannicus, astre du monde, pilier de la maison impériale. Même Agrippine au cœur de pierre pleura lorsqu'elle donna le corps de Britannicus à brûler sur le bûcher.

— Et maintenant, vocifère Octavie, que Néron me supprime moi-même s'il ne veut périr de ma main, de cette main armée par l'angoisse, la colère, le chagrin, l'infortune, le deuil...!

— Chut ! murmure la nourrice. Tâche plutôt de regagner l'amour de ton époux pour qu'il ne t'arrive point de mal, et pour lui donner la postérité qu'il désire tant. Que la grande affection de tes concitoyens raffermisse ton courage !

— Néron est plus fort que le peuple.

— Il reviendra de lui-même à son épouse.

— Il le ferait si Poppée le laissait faire.

— Poppée ! s'esclaffe la nourrice. Elle est détestée de tout le monde !

— Néron l'aime, reprend Octavie, et il lui plairait d'en faire sa femme.

— Ce n'est qu'une flamme éphémère, fait la nourrice; mais tu as quelque chose de plus durable à lui donner.

— Acté elle-même a peur de la haine de Poppée. Acté se fait très humble aujourd'hui, et donne des signes de terreur.

— Ne peux-tu donc oublier ton ressentiment contre lui ?

— Jamais ! larmoie Octavie. La mer furieuse se mêlera aux étoiles, le feu à l'onde, la bienfaisante lumière aux ténèbres et le jour à la nuit humide, avant que mon âme toujours penchée sur la mort de mon frère s'unisse à l'âme de ce mari impie, ce fléau, cet ennemi des dieux et des hommes de bien qui a chassé les Immortels de leurs temples, les citoyens

de leurs foyers et fait périr Britannicus et sa propre mère; Néron l'usurpateur, fils d'Ahenobarbus, tyran d'un monde qu'il opprime sous un joug honteux, en souillant par l'infamie de ses mœurs le sublime nom d'Auguste !

— Chut ! de grâce, fait encore la nourrice. Si tu poursuis sur ce ton, comment croire que tu n'éveilleras pas les fureurs de ton fougueux époux ?

Le drame évolue vers d'autres scènes, dont nous citerons bientôt de nouveaux extraits. Mais pour en revenir au récit historique, le fait extraordinaire est que l'attitude d'Octavie à l'égard de Néron ne détournait pas celui-ci de sa résolution de ne pas la répudier. A la fin toutefois il décida de l'envoyer vivre dans une maison à elle¹, ou, plus probablement, dans un coin particulier du palais, afin que sa présence ne donnât plus à Poppée sujet de se plaindre. Octavie, comme il va de soi, enragea de ce déplacement par force, et sa colère s'aggrava lorsque Néron lui dit qu'elle devait se tenir pour satisfaite d'être encore son épouse et impératrice². Elle n'était pas la seule séquestrée du reste. Au même moment sans doute, Néron convint de cesser ses visites intermittentes à la triste petite Acté; il l'envoya hors de Rome dans une belle villa près de la ville de Velitrae (Veletri), d'où la vue s'étendait par delà les Marais Pontius jusqu'à la mer, et cette région était le berceau des ancêtres paternels d'Auguste.

Ce fut peu de temps après, en 62, que Néron perdit le plus loyal ami qu'il ait jamais eu — le digne Burrhus, son vieux précepteur et son préfet du prétoire. Burrhus tomba malade d'une affection de la gorge — probablement d'une angine — extrêmement dangereuse à son âge. Néron alla le voir, mais le vieux brave, qui ne respirait plus qu'avec peine, détourna le visage; à toutes les questions de l'empereur il se contentait

¹ Dion Cassius, LXII, 13.

² Suétone, *Néron*, 35.

de répondre : « Je vais bien, je vais bien ». Il avait toujours été abrupt et laconique. On dit qu'un jour où Néron lui avait demandé à plusieurs reprises son opinion sur certaines questions il avait répondu vivement : « Quand j'ai dit mon mot sur telle chose, ne me le fais pas répéter »; et maintenant qu'il gisait mourant, il se refusait à commenter sa souffrance.

A sa mort s'éleva le concert habituel de rumeurs disant que Néron l'avait empoisonné; mais Tacite dit que « le fait que sa gorge s'enflait graduellement du dedans, finissant par intercepter le passage de l'air, indiquait que le décès était dû à une maladie naturelle »¹; aucun historien moderne naturellement ne suppose que Néron ait été pour quelque chose dans cette mort.

Avant la nomination de Burrhus comme préfet du prétoire, ce poste avait été détenu conjointement par deux officiers, et maintenant Néron en revint à ce double commandement, en désignant pour l'exercer Fenius Rufus, un des amis particuliers de feu Agrippine, et Sofonius Tigellinus, l'homme qui avait été, l'on s'en souvient, exilé par Caligula en 39 après Jésus-Christ pour avoir été l'amant d'Agrippine et avait été rappelé par elle dès qu'elle eut le pouvoir de le faire. Tigellin était un Sicilien, natif d'Agrigente, qui avait d'abord été pêcheur, puis s'était mis à élever des chevaux dans les monts de la Calabre. Ce dernier métier l'avait conduit à Rome et jusqu'à la cour, où sa belle prestance s'était recommandée à l'attention d'Agrippine et de sa sœur. Il en était résulté ce que nous avons conté plus haut. Dans la suite, Néron, afin de plaire à sa mère, lui avait donné le commandement des gardes civiques, c'est-à-dire de la police municipale. En l'élevant maintenant au poste plus élevé de chef de la garde prétorienne, Néron semble avoir considéré qu'il y avait un pas naturel à franchir du commandement de

¹ Tacite, *Annales*, XIV, 51.

la police à celui des prétoriens. Il est curieux malgré tout que deux des amis d'Agrippine défunte aient été ainsi honorés à la fois, et il se peut que Néron ait commencé à ressentir l'envie de rendre hommage à sa mémoire, à présent que le temps estompait la vivacité de leur conflit; ou peut-être les prétoriens, qui avaient toujours été loyaux à l'impératrice parce qu'elle était la fille de leur héros Germanicus, avaient-ils besoin d'être conciliés davantage à l'empereur en faisant la preuve que Néron ne gardait pas rancune à ceux qui avaient servi sa mère. A cet égard, il est significatif que Dion Cassius fasse allusion à des sacrifices religieux qui furent accomplis vers le même temps pour le repos des mânes d'Agrippine¹.

La mort de Burrhus fut un coup terrible pour Sénèque, qui avait si heureusement collaboré avec lui durant tant d'années; et il ne fut pas long à prier Néron de le laisser se retirer. Il était ennuyé des attaques dirigées contre sa réputation et n'ignorait pas que l'on racontait sur lui des histoires qui, même si l'on n'y ajoutait pas foi, étaient un sujet de tracassas pour l'empereur. Sénèque, qui était sans doute devenu prétentieux et susceptible, avait évidemment offensé quelques-uns des jeunes enthousiastes qui regardaient Néron comme un génie et un surhomme et qui maintenant faisaient chœur autour de ce héros un peu bohème pour lui dire qu'il était magnifique ou le suivre avec des regards d'adoration.

Les accusations lancées contre Sénèque sont rapportées par Tacite² dans un passage que nous pouvons citer au long : « On l'attaquait, dit-il, en lui imputant divers méfaits : d'avoir amassé déjà une fortune énorme, beaucoup plus grosse qu'il n'est légitime pour un citoyen privé; de manœuvrer pour détourner de l'empereur vers lui-même

¹ Dion Cassius, LXI, 16.

² *Annales*, XIV, 52.

l'admiration populaire; de chercher à surpasser son souverain par la beauté de ses jardins et la splendeur de ses maisons; de prétendre monopoliser l'art de l'éloquence; d'avoir, depuis que l'empereur s'était mis pour de bon à écrire des vers, composé lui-même des poésies avec une diligence inaccoutumée, parce qu'il était le détracteur juré des dons naturels de l'empereur. Sénèque, disait-on, diminuait à plaisir sa puissance vocale quand celui-ci chantait, ou dénigrait son adresse à conduire les chars de course, toujours afin de montrer à la nation entière que rien n'était à louer dans tout cela, hormis ses propres mérites. Certes, ajoutaient les mauvaises langues, Néron a passé l'âge des réprimandes, et le voici arrivé à la fleur de la jeunesse : qu'il donne un peu congé à ce pédagogue, et s'en fie à présent aux plus accomplis des maîtres, aux dons naturels hérités de ses propres ancêtres ! »

Néron faisait la sourde oreille à ces accusations. Il semble avoir sincèrement répugné à se séparer de son aimable vieux philosophe de cour, bien que les réflexions désobligeantes faites sur sa richesse en général et son usure en particulier rendissent sa retraite désirable : d'ailleurs Tigellin, successeur de Burrhus, n'était pas en très bons termes avec lui. Sénèque fit sa proposition à l'empereur de la façon suivante¹. Il déclara que Néron l'avait comblé de tant d'honneurs et de richesses qu'il ne savait tout bonnement qu'en faire; et qu'avait-il fait pour Néron, en retour, sinon de le guider un peu dans ses études ? Or Néron l'avait enrichi à tel point que lui, Sénèque, pouvait seulement se demander comment tout cela lui était échu, et comment son nom de parvenu avait fini par être compté parmi les plus grands. Pour un philosophe faisant profession de se contenter de moyens exigus, était-il

¹ L'entretien est relaté par Tacite, et je suis Raabe (*Geschichte und Bild von Nero*, p. 227) et Diepenbrock (*Annaei Senecae Vita*, p. 170), qui voient dans son récit l'histoire authentique et non une fiction historique.

juste de se promener majestueusement au milieu de résidences et de jardins magnifiques, de manipuler des richesses inouïes, et de prêter de vastes sommes à intérêt ? Sa seule excuse était de n'avoir pu décemment refuser les largesses de Néron.

« Mais à présent, poursuit Sénèque, nous avons tous deux rempli notre mesure : toi, de toute la bonté qu'un souverain pouvait conférer à son ami; moi, de tout ce qu'un ami pouvait accepter de la générosité d'un souverain. Tout surcroît ne pourrait qu'attiser l'envie; et bien que l'envie, comme toutes choses terrestres, gise prostrée aux pieds de ton extrême grandeur, elle pèse lourdement sur moi. César, j'ai besoin de ton aide. Je suis las. Je suis incapable de supporter plus longtemps le poids de mes richesses. Il me faut ta protection. Dis à tes intendants de prendre en mains la gestion de ma fortune et de la réunir à la tienne. Ne crois pas que je serai de ce fait plongé dans l'indigence; car, m'étant libéré des choses qui m'exposent à l'envie, je serai une fois de plus capable d'employer à la culture de mon esprit le temps que je gaspille actuellement à soigner mes maisons et mes jardins. Fais cela pour moi, César, et sur toi rejaillira la gloire d'avoir élevé au plus haut rang un homme qui pouvait se contenter du plus bas ».

A ce fervent appel — fervent parce que Sénèque était réellement tourmenté, et aspirait à la paix d'esprit perdue — Néron répondit avec modestie que les faveurs que Sénèque lui avait accordées resteraient impérissablement gravées dans sa mémoire tant qu'il lui resterait un souffle de vie. Qu'étaient ces dons en richesses, domaines et maisons, demanda-t-il, comparés à ceux que Sénèque lui avait apportés par ses enseignements et par la vigilance de son amitié et de ses conseils ? « J'ai honte, dit l'empereur, d'être en mesure de citer de simples affranchis qui se sont enrichis beaucoup plus que toi; même, je rougis de penser qu'un homme qui tient la plus haute place dans mon estime ne surpasse pas tous les

autres par les dons qui lui ont été faits. « Et puis, ajouta Néron, avec amertume, « si tu me rendais tes richesses, ce n'est pas à épiloguer sur ton sacrifice et ta retraite que les langues de tous les hommes s'emploieraient, mais à censurer ma cupidité ou ma cruauté présumées. Ta conduite encourrait certainement les applaudissements publics, mais n'honorerait guère ton caractère, de récolter ainsi une moisson de gloire par un acte qui me couvrirait d'infamie, moi ton ami ».¹

Tacite, naturellement, taxe ces sentiments impériaux d'hypocrisie pure et simple; et s'il note que Néron entoura tendrement de ses bras son vieil ami et lui donna l'accolade, c'est en ajoutant que l'empereur avait été exercé par l'habitude à dissimuler sa haine sous le couvert de paroles mielleuses. Mais Néron ne haïssait pas Sénèque; il l'aimait, le fait est archi-clair; et il lui refusa l'autorisation de se retirer. Tout ce qu'il voulut concéder, c'est que Sénèque à l'avenir donnerait plus de temps à ses études philosophiques et renoncerait aux symboles extérieurs du pouvoir — la suite de gens et les audiences — soi-disant pour raisons de santé : « Ne crains point la calomnie, dit-il pour clore l'entretien; j'aimerais mieux mourir que de te faire du mal »².

La retraite partielle du philosophe fut suivie d'un acte brusque de la part de Néron. Tigellin, impatient de prouver son zèle dans ses nouvelles fonctions, avait signalé à l'empereur que Sylla — mari d'Antonia, demi-sœur d'Octavie — qui avait été deux fois auparavant accusé de trahison et avait été banni à Marseille comme nous l'avons relaté, complotait une nouvelle rébellion; Sylla était en liaison étroite avec les troupes de la Gaule. Néron l'avait toujours tenu en suspicion, mais l'avait laissé tranquille jusqu'alors. A cette nouvelle, toutefois, il fut saisi d'une frayeur soudaine : Sylla était si proche parent d'Octavie ! Et Octavie, Néron le savait

¹ *Annales*, XIV, 53-56.

² Suétone, *Néron*, 35.

bien, fulminait de rage contre lui pour l'avoir éloignée du palais. Au surplus la femme de Sylla, Antonia, étant la fille aînée de l'empereur défunt, pouvait passer pour conférer à son époux certains droits au trône. Le nom de Sylla, disait-on à Néron, était environné d'un prestige extrême dans toute la Gaule; et le fait que sa fortune avait été dilapidée était, sans parler du reste, une raison pour l'inciter à la révolte.

Néron fut prompt à l'acte : il dit à Tigellin d'envoyer aussitôt des hommes à Marseille pour occire le traître. En dix jours ils parvinrent à la maison de l'exilé, le mandèrent séance tenante alors qu'il prenait son dîner et l'exécutèrent sur place; puis ils rapportèrent sa tête à Néron, comme c'était l'usage en cas de décapitation pour haute trahison. Néron la regarda d'un air gêné, observa ses cheveux prématurément grisonnants, puis, l'examinant de plus près, fit cette remarque : « Tiens ! je ne lui savais pas un si grand nez ! », accentuant ce dernier mot comme pour donner à entendre qu'il aurait épargné Sylla s'il avait su la chose d'avance¹. C'était une de ses curieuses facéties dans le genre grotesque et ceci rappelle la réflexion qu'il fit au chevet de sa tante malade Domitia. Tout ce que nous avons à dire à sa décharge, c'est qu'on faisait bon marché de la vie à cette époque et que les têtes tranchées étaient un spectacle ordinaire.

Cette exécution fut aussitôt suivie de celle d'un autre proche parent et rival de Néron, Rubellius Plautus, qui, l'on s'en souvient, avait reçu l'ordre de se retirer dans ses domaines d'Asie-Mineure. Une fois de plus ce fut Tigellin qui ouvrit les yeux à Néron sur le danger d'une rébellion dans cette contrée; et bien que ce nouveau préfet du prétoire dût finir par s'avérer lui-même un gremlin capable de toutes les

¹ Dion Cassius, LXII, 14. D'après sa version, cette remarque s'appliquait à Plautus qui fut exécuté peu après, mais Tacite rapporte à Sylla le propos sur les cheveux gris, et j'imagine que l'anecdote de Dion devait aussi faire allusion à ce dernier.

noirceurs, il n'y a pas lieu de supposer qu'il ait forgé cette accusation contre l'exilé. Tacite¹ mentionne que Rome était remplie de bruits d'insurrection : on signalait que Plautus conspirait avec Corbulon, commandant en chef de la grande armée romaine d'Orient et que les troupes et la populace allaient prendre les armes contre l'empereur; Tigellin, en l'occurrence, ne fit que son devoir en avertissant Néron du péril.

Si Plautus nous est dépeint comme un fainéant insolent et dégénéré², il n'en était pas moins admiré des éléments conventionnels de la société aristocratique comme un homme qui se conformait strictement à l'étiquette patricienne³, si souvent outragée par Néron; et ces aristocrates le voulaient réellement pour empereur, fût-ce pour cette seule raison qu'il ne chantait pas. Sa mère Julia, veuve de Néron le frère aîné de Caligula, était fille de Drusus et de Livie, ce Drusus étant le fils de l'empereur Tibère. Ainsi, vu les égards particuliers de la famille impériale romaine pour la ligne de descendance féminine, Plautus jouissait d'un véritable droit au trône; et Néron avait toute raison de le craindre. A plusieurs reprises ce dangereux jeune homme — alors âgé de vingt-huit ans — avait été accusé de lèse-majesté. On avait cru autrefois, le lecteur s'en souviendra, qu'Agrippine allait l'épouser malgré sa jeunesse pour essayer de le faire empereur à la place de son désobéissant de fils; et plus tard le bruit de ses activités avait obligé Néron à le prier de quitter Rome. En Asie-Mineure, toutefois, il avait vécu avec sa femme Antistia Pollitta (ou Pollutia) dans le maximum de luxe et d'apparat, car il était immensément riche; et maintenant l'information ouverte contre lui devant Néron déclarait que Plautus se targuait d'être l'unique espoir du vieux parti aristocratique.

¹ *Annales*, XIV, 58.

² Juvénal, VIII, 39.

³ Tacite, *Annales*, XIV, 22.

Tigellin reçut donc pour instruction d'envoyer soixante hommes par mer pour l'arrêter et l'exécuter : avec eux partait un certain chambellan de cour, nommé Pélagon, qui devait veiller à l'exécution de la sentence. Toutefois le beau-père de Plautus fut avisé de la sentence de mort et dépêcha son affranchi sur un bâtiment plus rapide pour le prévenir et lui faire dire que s'il agissait promptement et fomentait une rébellion, il trouverait une foule de gens à Rome pour embrasser sa cause. Mais Plautus refusa de prendre une initiative quelconque, encouragé, pensaient d'aucuns, à attendre son sort avec une dignité tranquille par deux philosophes stoïciens dont l'un, Musonius Rufus, devint plus tard célèbre et fut le maître du grand Epictète. Il se peut que Plautus ait été l'amant de sa femme, sachant d'ailleurs qu'un coup de main contre le trône l'obligerait à la répudier pour épouser Octavie dès qu'il pourrait se débarrasser de Néron, afin de rehausser ses prétentions aux fonctions impériales.

Quoiqu'il en soit, les troupes envoyées par Néron trouvèrent Plautus un jour vers midi, qui se livrait tout nu et avec insouciance à ses exercices quotidiens; il fut abattu incontinent sous les yeux de sa femme qui se jeta sur son corps et trempa ses vêtements dans son sang. Elle les conserva par la suite en souvenir de la tragédie, et dorénavant ne mangea plus que le strict nécessaire pour ne pas perdre le souffle vital; elle emportait ces habits maculés de sang partout où elle allait, et « consacra le restant de sa vie à un deuil sans relâche »¹, et aussi sans doute à la haine perpétuelle de Néron.

Alors l'empereur envoya au Sénat une lettre déclarant que Sylla et Plautus avaient été convaincus de trahison l'un et l'autre, et faisant plus ou moins observer quel rude métier c'était de préserver la paix de l'empire. Là-dessus, le Sénat raya de sa liste d'honneur les noms des deux hommes, décré-

¹ *Annales*, XVI, 10.

ta des actions de grâces publiques pour le salut de Néron et organisa dans les rues de Rome une grande procession pour marquer sa joie de la disparition de ces turbulents personnages. Tacite, bien entendu, dit que tout cela était de la pure farce, mais j'imagine que le danger avait été réel et que depuis quelques temps les hommes d'Etat harassés discutaient nerveusement les chances de guerre civile et la menace qui pesait sur leur vie s'ils misaient sur le mauvais cheval.

Tigellin, qui avait promptement relégué l'arrière-plan son collègue Fenius Rufus, s'était rendu indispensable à Néron en l'aidant à étouffer dans l'œuf ces deux révoltes; il avisa même Néron, paraît-il, qu'il convenait à un souverain de procéder de cette manière tranchante et radicale. Bientôt il fit voir à Néron que le trône était entouré de dangers cachés, et qu'il fallait une main ferme pour gouverner un si vaste empire. C'était très bien d'épargner les vies du peuple et de se conduire aussi sagement qu'un Sénèque ou un Burrhus l'eussent voulu voir faire; mais il y avait plus à dire en faveur d'une politique de gouvernement par la crainte.

Ce nouveau rôle de tyran souriait presque à Néron pour le moment. Peut-être Poppée lui avait-elle reproché d'être trop mou, trop indolent — surtout quand il s'agissait de divorcer d'avec Octavie. Pourquoi, se demandait-il, ne pas répudier hardiment l'impératrice régnante pour épouser la femme qu'il aimait n'était-il pas le Seigneur de la terre, capable en toutes choses de faire à son gré? Ses sujets devaient apprendre que Néron, pour être artiste et ennemi déclaré des effusions de sang, n'en était pas moins un homme avec qui l'on ne devait pas badiner. Tigellin avait raison : un empereur doit être craint autant qu'aimé. Ce fut pour Néron une conception neuve de sa position et de lui-même; et, bien qu'il se soit montré incapable de mettre ses actes au diapason de cet idéal impitoyable, et qu'il ait recommencé bientôt à glisser vers la clémence, son cœur dramatique en fut à ce moment-là tout remué. Il allait, se disait-il, jeter un coup d'œil

sévère sur la vie privée d'Octavie, et s'il y découvrait le moindre indice de trahison, il la renierait.

Tigellin, assisté fébrilement par Poppée, se chargea aussitôt de cette enquête secrète ; or le résultat de leurs recherches fut une surprise pour tous les intéressés. Octavie avait toujours été supposée moralement au-dessus des reproches; mais maintenant, une dame de sa suite raconta que l'impératrice avait un amant, un joueur de flûte égyptien nommé Eucerus; et qu'elle avait été à certain moment enceinte de lui, mais était parvenue à se faire avorter¹. Sur ce, Tigellin soumit à la question contradictoire tout le personnel de la maison d'Octavie, en faisant même torturer plusieurs personnes. Une de ses victimes, une femme nommée Pythias, à laquelle on appliquait les tortures, lui cracha à la face en vociférant une réflexion qui devint fameuse dans l'histoire romaine², mais qui, vu la plus grande décence de notre temps, ne saurait être que paraphrasée : « Le ventre de ma maîtresse est plus propre que ta bouche, Tigellin ! »

On était au mois d'avril 62; et les témoignages recueillis contre Octavie ne suffisant point pour agir, Néron abrogea l'enquête avant de quitter Rome pour la durée de l'été. Poppée fut au désespoir : son mariage était plus reculé que jamais, et sa jeunesse passait. Mais maintenant, comme pour exaucer ses vœux, la nature intervint. Aux premiers jours de mai, elle eut la certitude qu'elle allait avoir un enfant; et à peine Néron eut-il appris la chose qu'il jeta toute prudence aux quatre vents, et dans une agitation éperdue, se mit en devoir de répudier Octavie, non pas en excipant d'une infidélité problématique dont, en tout cas, il ne pouvait guère la blâmer, mais du chef plus anodin de stérilité, qui n'entraînait aucune flétrissure morale. Il frémissait d'aise à la pensée qu'il serait bientôt père. Il aspirait depuis long-

¹ *Annales*, XIV, 63.

² Dion Cassius, LXII, 13.

temps à avoir un fils qui serait son héritier; et peut-être commençait-il à se demander s'il n'y avait pas de son côté quelque chose qui n'allait pas puisque ni Octavie, ni Acté, ni Poppée ni aucune femme, de celles avec lesquelles il avait eu des relations n'étaient devenues enceintes¹.

Tigellin et la plupart de ses intimes étaient tous pour le divorce; ils dirent à Néron, semble-t-il, que si Octavie résistait on serait fondé à la bannir ou à l'exécuter pour lèse-majesté puisqu'elle ne taisait plus sa haine intempérante de Néron et qu'elle était allée jusqu'à la menacer de mort. Sénèque, toutefois, était opposé à ce programme, car il avait peur de ses répercussions sur l'opinion publique; à vrai dire même, il était inquiet de l'impétuosité et de la sévérité nouvelle de Sylla et Plautus; il ne reconnaissait pas ce nouveau Néron, si différent du jeune homme modéré dont il avait été le guide. Il ne savait pas ce qui lui était arrivé.

Or ce qui était arrivé est on ne peut plus simple. Néron avait découvert que le conseil de Tigellin était plus apte que celui de Sénèque à purifier l'air efficacement de ses nuées orageuses. Il avait été exaspéré par les bruits répétés d'une révolte contre sa personne, et avait constaté que les actes énergiques préconisés par Tigellin avaient paru écarter la menace beaucoup plus radicalement que ne l'avait fait la clémence antérieure, et l'avaient écartée, qui plus est, aux applaudissements de Poppée. Néron avait été surpris et charmé de lire dans les yeux de sa belle une nouvelle admiration pour lui, l'admiration par laquelle les femmes, sans cesse à travers les âges, ont conduit les hommes à des actes de sauvagerie. Il avait été surpris d'observer que les fractions hostiles de la société s'empressaient de montrer leur loyauté depuis l'exécution de Sylla et de Plautus, et qu'elles

¹ On ne saurait éviter de songer en passant que Poppée, n'ayant pu avoir un enfant de Néron et sachant l'importance d'en avoir un, fut peut-être amenée à commettre une infidélité à son impérial amant. Sa grossesse venait singulièrement à propos.

avaient cessé de faire la cour à Octavie. Pour la première fois de son règne il s'était rendu compte de son pouvoir, et de l'importance primordiale d'inspirer une crainte saine de sa personne pour s'y maintenir; et il avait pris le parti que jamais à l'avenir, il ne laisserait de trahison impunie; jamais plus de bruits de trahison ne lui troubleraient l'esprit. A l'avenir, il frapperait vite et sans merci. Il devait maintenant songer à plus qu'à lui : il avait à protéger Poppée et son enfant à naître.

Sénèque discuta toute l'affaire avec lui, et dans la tragédie d'*Octavie* s'engage entre eux une conversation que nous pouvons reproduire ici puisque, comme nous l'avons déjà fait ressortir, ce drame semble basé sur les souvenirs laissés par Sénèque de choses qui furent dites et faites réellement.

Le philosophe avait prié Néron de ne pas s'aventurer témérairement dans son nouveau rôle de tyran, mais de soumettre tous les cas au jugement des tribunaux. L'empereur répondit : « Il est facile d'être juste quand on a le cœur exempt de craintes », remarque qui allait tout de suite au fond de la question.

— Eh ! bien, demanda Sénèque, la clémence n'est-elle pas le meilleur remède à la crainte ?

— Certes, lui répondit Néron, mais la première vertu d'un souverain consiste à détruire les ennemis de la paix.

— Respecter la vie des citoyens en est une plus grande, fit Sénèque.

— C'est à des écoliers, aurait répliqué Néron, que convient comme précepteur un vieillard débonnaire.

— Tout de même, il est nécessaire de contenir les impulsions fougueuses de la jeunesse.

— Merci, à l'âge où je suis, on a tout de même assez de jugement.

— Bien, bien, pourvu que les dieux approuvent toujours tes actes ! soupira Sénèque.

— Les dieux ! ricana l'autre. Je serais bien sot d'en avoir peur, puisque j'en crée ! ».

Allusion transparente à la déification de Claude.

— Crains-les cependant, répondit Sénèque, crains-les d'autant plus qu'ils t'ont donné un si grand pouvoir. Tu dis souvent que ta bonne chance ne se démentira pas; sois plus circonspect; la Fortune est une déesse changeante.

— Il est absurde de ne pas savoir ce que l'on peut, observa Néron, frayant ainsi à la voie à cette réponse philosophique de Sénèque : « Il convient de faire non ce que l'on peut, mais ce que l'on doit ».

— Possible, fit encore l'empereur, mais j'ai appris que la foule piétinait celui qui s'agenouille devant elle.

— Non, rectifia Sénèque, mais elle hait celui qui se fait haïr. Tu disais récemment que l'empereur devait se protéger par l'épée; je pense que l'affection le protège mieux. Il importe que César soit craint, bien entendu, mais encore plus qu'il soit aimé.

— Il faut pourtant faire que les gens tremblent devant lui.

— Ce qu'on vous impose par la force vous est pénible. Si tu veux qu'ils respectent tes ordres, ne donne que des ordres.

— Ceci me regarde, répliqua Néron. L'épée sera là pour imposer le respect.

— A dieu ne plaise ! s'exclama Sénèque.

A ces mots Néron se tourna vers lui.

— Vais-je donc, éclata l'empereur, laisser les gens convoiter ma mort, pour que je meure brusquement sans vengeur et dans le mépris ? L'exil n'a brisé ni Plautus ni Sylla. Même loin de Rome leur hostilité persistante incite leurs agents à tramer ma mort; même absents, ils disposent à Rome d'une grande popularité. Que le glaive donc me débarrasse de ceux

que je soupçonne de trahison. Si Octavie me hait, qu'elle meure ! Qu'elle rejoigne le frère qui lui est si cher ! Et que tous ceux qui aspirent à mon pouvoir succombent, quels qu'ils soient !

Sénèque tenta de le calmer en lui rappelant que le sénat et la société romaine lui restaient dévoués; mais Néron répondit avec mépris que le sénat au moins ne lui témoignait d'affection que par peur.

— Et ton vénérable Auguste, dit-il avec une parfaite vérité, n'a-t-il pas tué tant de gens que le Forum était fumant de tout ce carnage. *Lui* s'est maintenu au pouvoir par la terreur : pourquoi pas *moi* ? Mais je vais faire mieux : je vais produire un fils à moi qui me succédera...

C'est ce qu'Auguste n'avait pu faire.

— Je l'espère du moins, fit Sénèque, ne sachant pas que Poppée était enceinte. Octavie te donnera des enfants de la lignée des Claudes.

— Tiens, vraiment ? sourit Néron. Tu oublies que sa mère, la Messaline, était une prostituée — ce qui laisse à douter de son ascendance; et dans tous les cas il y a toujours eu incompatibilité d'humeur entre ma femme et moi.

— Prends patience avec elle, dit Sénèque. Lorsqu'une femme est jeune elle montre rarement son amour, elle le voile par pudeur.

— Oui, c'est ce que j'ai cru longtemps moi-même, dit Néron, mais sa haine contre moi s'est révélée bientôt par ses manières intraitables; elle se lit sur son visage; et à la longue mon ardent ressentiment a décidé de la punir. J'ai découvert une femme digne de mon amour autant par sa naissance que par sa beauté, Poppée, qui rendrait des points à Vénus éclip­sée.

— Ce n'est pas la beauté qui devrait plaire à un mari dans une épouse, c'est l'honneur, la fidélité et la pudeur, répondit

Sénèque. Ce sont les seules choses qui demeurent : chaque jour qui passe déflore la beauté...

Néron l'interrompt.

— Un dieu a dévolu tous les charmes à une seule femme, et le sort a voulu qu'elle naquit telle pour moi.

— Ne sois pas trop confiant, César, avertit Sénèque. L'amour pourrait s'en aller de toi.

— Quoi ? s'écria Néron. Sache, homme, que je regarde cet amour comme la source maîtresse de la vie, où tout bonheur a son principe ! C'est une chose immortelle. Tout ce que je veux, c'est que l'Amour réalise notre hymen, et de son trait de feu m'unisse pour toujours à Poppée.

Sénèque se tordit les mains.

— La colère du peuple, dit-il, ne pourra guère souffrir pareil mariage.

— Me verrai-je interdire à moi seul ce que tous peuvent faire, un mariage d'amour ? protesta Néron.

— Des plus grands, l'Etat exige toujours les plus sublimes choses, répondit le philosophe. Courbe la tête paisiblement devant la volonté du peuple.

— Joli gouvernement que celui où le peuple gouvernerait son souverain !

— Quand les vœux du peuple s'exhalent en pure perte, les gens s'irritent à bon droit.

— Est-il légitime qu'ils arrachent par la force ce que leurs vœux ne peuvent obtenir ?

— Ce serait dur de leur opposer le refus.

— Il serait criminel de forcer la main à l'empereur.

— L'empereur doit céder de son propre mouvement, dit Sénèque.

— La rumeur publique présenterait son amertume comme une défaite, répondit Néron.

— La rumeur publique est une fadaïse, dit Sénèque.

— Ah ! vraiment ? répondit Néron, sachant comme le philosophe en avait peur. Elle discrédite beaucoup de gens.

— Elle n'ose pas toucher aux grandeurs.

— Mais elle leur fait du mal tout de même.

— Il est facile de l'étouffer, dit Sénèque. Laisse-toi fléchir par la jeunesse d'Octavie, par son honnêteté et sa pudeur.

— Ah ! brisons-là ! s'écria Néron. Ton insistance me fatigue. Permets que je fasse maintenant ce que Sénèque désapprouve. Voici trop longtemps que je fais patienter Poppée, car elle porte dans ses flancs le gage de nos amours et une parcelle de mon être !

A cette nouvelle Sénèque tressaillit : il vit qu'il n'y avait plus rien à faire. Le pire était arrivé. Néron divorcerait d'avec Octavie, épouserait Poppée, et alors il y aurait une révolution ; car le peuple, pour une raison inconnue, si ce n'est par simple pitié, avait pris à cœur le sort de l'étrange et morne Octavie : il détestait Poppée, femme plus âgée que Néron et qui, sans être de sang impérial, essayait de déloger l'impératrice. Et le philosophe en proie à la consternation retourna s'enfermer dans ses études littéraires.

CHAPITRE XIII

LE DIVORCE D'OCTAVIE (62). — MARIAGE DE NÉRON ET DE POPPÉE. — MORT D'OCTAVIE (JUN 62). — NAISSANCE ET DÉCÈS DE LA FILLE DE POPPÉE (63). — NÉRON PARAÎT EN PUBLIC COMME CHANTEUR (64).

Octavie fut répudiée, sans doute dans la première semaine de mai 62, pour cause de stérilité; afin d'atténuer son humiliation, Néron lui fit présent des vastes richesses confisquées à Rubellius Plautus et de la demeure qui avait été occupée par Burrhus. Il est à supposer que cette maison, comme résidence du puissant personnage qu'était le préfet du prétoire, était devenue un lieu digne et renommé. Peut-être y avait-il un peu d'ironie dans le cadeau; car, avant l'exécution de Plautus, le bruit avait couru que si Octavie était répudiée, elle épouserait Plautus et tenterait de le faire empereur; et quant à Burrhus, tout le monde savait qu'il avait essayé de décider Néron à la garder au palais, tout au moins comme impératrice de nom.

Vingt jours après, vers la troisième semaine de mai, Néron et Poppée se marièrent. La société précieuse en fut charmée, car Poppée était sa reine reconnue; mais l'aristocratie des vieilles manières et la masse du peuple en éprouvèrent un ennui commun, les premiers à cause des vues avancées et des idées primesautières de Poppée jurant avec le conservatisme d'Octavie, princesse de la maison Claudia et femme de chasteté apparente; les seconds parce que Octavie avait éveillé leur sympathie et Poppée leur aversion. Le jour des noces, la populace se pressa, houleuse, autour de la maison d'Octavie, en lui hurlant des condoléances; et alors elle leur parla du tréfonds de sa haine, et les enflamma adroitement en leur disant de s'en aller de crainte que leur affection pour elle n'éveillât la colère de Néron et ne

les exposât à un châtement : « Tout ce que je demande, disait-elle, c'est que l'on m'épargne une mort affreuse¹ ».

A la nouvelle de ce branle-bas Néron prit peur. Il n'était lâche en aucune manière, mais il était nerveux, irascible, et enclin à faire beaucoup de tapage au sujet de choses qui lui avaient travaillé l'imagination. Il jugea donc que le mieux était d'envoyer Octavie hors de Rome dans une de ses villas de Campanie, au voisinage de la baie de Naples; et pour éviter le renouvellement des désordres, il expédia avec elle une forte escorte de soldats. Mais la populace romaine fit tant de vacarme qu'il changea bientôt d'avis, et pensant qu'il valait mieux vider l'affaire, autorisa l'ex-impératrice à rentrer dans la capitale. Elle y revint à la fin de mai.

En apprenant son arrivée à la demeure qui lui avait été assignée, les foules délirèrent de joie, car depuis quelques jours elles avaient fait d'Octavie une héroïne et une martyre. Elles déferlèrent au Capitole, portant des statues d'Octavie enguirlandées de fleurs; elles en mirent là et dans le Forum. Certaines gens se rendaient jusqu'au palais pour remercier l'empereur d'avoir accédé à leurs vœux en la rappelant; mais d'autres, excités croit-on par Octavie, y allèrent pour conspuer la nouvelle épouse de Néron; et bientôt grandit une émeute sauvage, au cours de laquelle les statues de Poppée érigées dans les jardins impériaux furent renversées et bousculées dans la poussière.

Poppée fut épouvantée. Suivant la tragédie d'*Octavie* dont nous avons cité des extraits au précédent chapitre, certaines de ses dames attitrées la trouvèrent pleurant et cherchant à se cacher. Elle disait savoir que quelque chose de terrible allait se passer, car elle avait eu un rêve dans lequel, au moment où elle tenait son cher Néron entre ses bras, la chambre lui avait semblé se remplir subitement de gens en

¹ Ces mots sont extraits de la tragédie d'*Octavie*, et nous pouvons admettre qu'elle a dit quelque chose de ce genre.

deuil. Agrippine menaçante avait paru. Alors le premier mari de Poppée était venu à son secours et l'avait embrassée; mais Néron bondissant sur lui l'avait tué.

Quand elle eut conté ce rêve, elle pleura de nouveau et adjura ses suivantes de prier avec elle pour la longue durée de son mariage; et ce fut au moment où elles priaient ensemble que des domestiques effarés firent irruption dans la pièce, disant que la populace donnait l'assaut pour de bon au palais, et que les soldats envoyés pour écraser l'émeute avaient été repoussés. Cette plèbe, disait-on, était d'humeur à commettre n'importe quel crime : les gens braillaient qu'il fallait rétablir Octavie et affirmaient que si leurs vœux n'étaient pas exaucés, ils mettraient le feu au palais de César.

Selon Tacite¹, Poppée s'élança vers Néron et se cramponna à ses genoux : « Je ne suis pas en état de discuter le bien et le mal de notre mariage, gémit-elle; je sais seulement qu'il me tient plus à cœur que ma vie; aujourd'hui cette vie est menacée par les gens qui sont à nos portes et se donnent pour de simples bourgeois, mais sont en réalité des esclaves et des gens à la solde d'Octavie. Il ne leur faut qu'un chef pour chercher à nous écraser. S'ils n'y réussissent pas et voient qu'ils ne peuvent te faire reprendre ton ancienne femme ils lui trouveront un autre mari et assailliront ton trône sous sa conduite. Ils en veulent à ma vie. Quel crime ai-je commis ? Qui donc ai-je blessé ? Est-ce parce que je vais donner un fils et un héritier à la famille des Césars ? Les gens préfèrent-ils qu'un bâtard d'Octavie et de son joueur de flûte égyptien soit un jour couronné comme ton fils ? »

Néron fut au paroxysme de l'agitation. Le caractère sacré de son rang d'empereur n'avait jamais été outragé de la sorte : à peine avait-il su jusqu'alors ce que c'était que d'être tout le contraire d'un héros. Il était furieux que Poppée eût reçu pareil choc, capable de ruiner son espoir de maternité ;

¹ *Annales*, XIV, 61.

et, bien que les renforts amenés vivement par Tigellin eussent réprimé les assaillants et rétabli le calme, sa rage était effroyable à considérer : « Trahison ! Trahison ! dit-il à Tigellin¹. Ces gens vont expier leur sacrilège, et Octavie qui les a excités, le paiera de sa vie ». Il était manifeste, ajoutait-il, que le peuple avait témoigné d'une ingratitude notoire pour toutes ses bontés envers lui, et qu'il était indifférent à la paix et à la prospérité que l'empereur lui avait données : « Ils pâtiront, s'écria-t-il, d'avoir osé lever les mains contre Poppée, ma femme, et d'avoir essayé de l'arracher de mon lit. La justice réclame la tête d'Octavie ! »

— Mais où est la preuve de sa culpabilité ? demanda Tigellin.

— La colère du peuple en est la preuve, répondit Néron.

Et autant que l'on puisse voir, il disait vrai.

— Pouvait-on dompter leur fureur ? questionna Tigellin.

— Octavie le pouvait, dit Néron en se frappant la poitrine. Elle doit mourir, pour que l'angoisse de mon cœur s'apaise.

Pourtant, le jour d'après, quand sa colère se fut rafraîchie, il décida d'épargner sa vie, mais de la bannir dans la petite île de Pandataria (Ventotène), à quelque trente-cinq milles au large de la côte de Campanie. Strabon nous dit que l'île, quoique petite, était très peuplée; d'ailleurs sa position géographique à l'Est de Baies et du port naval de Misène, en vue de l'île populacière d'Aenaria, la mettait facilement en contact avec la civilisation. Sur cette île s'élevait la villa jadis occupée par Julia, la bisaïeule de Néron, fille d'Auguste, lorsque celle-ci avait été exilée par cet empereur; et là aussi avait vécu Agrippine l'aînée, grand'mère de Néron, bannie par ordre de Tibère. Le dernier pensionnaire impérial de cette résidence avait été Julia Livilla, sœur de la mère de Néron, qui avait été envoyée là par Claude.

¹ Nous revenons à la pièce d'*Octavie*.

Octavie fut arrêtée, sans doute au fort de la nuit, installée dans une voiture et emmenée sous escorte par la Voie Apennine. Misène était le lieu de destination indiqué. Le lendemain, à l'arrivée du convoi dans ce port, à telle ou telle heure du jour, une lettre fut remise à l'amiral Anicetus — l'exécuteur d'Agrippine — qui commandait toujours la flotte; elle lui enjoignait de conduire personnellement Octavie dans l'île et de prendre soin qu'elle y fût convenablement logée.

C'est ce qu'il fit au second ou troisième jour de juin; mais quand, après cela, il alla à Rome faire son rapport, il apportait à Néron une ahurissante histoire que Tacite considère naturellement comme un mensonge concerté d'avance, mais que je ne vois aucune raison de mettre en doute. Anicetus affirma que pendant leur traversée nocturne de Misène à Pandataria, Octavie, qui avait toujours été avec lui en termes amicaux, lui avait fait des ouvertures si passionnées après qu'ils eurent dîné et bu ensemble dans sa cabine, que lui, humain sans être jeune, s'était prévalu de son impudicité : or ce fut uniquement pour s'apercevoir, le lendemain matin, que ce qui faisait envie à l'impératrice déchuë, ce n'était pas son amour d'homme grisonnant, mais son aide de vétéran pour susciter une rébellion dans la flotte.

Néron ne put faire autrement que de casser aussitôt Anicetus et de le bannir dans l'île de Sardaigne, et c'est ce fait qui rend si improbable l'hypothèse d'une accusation concertée d'avance. Il est vrai qu'Anicetus vécut le reste de ses jours dans un contentement sans nuages : la Sardaigne était vraisemblablement une contrée où il ne demandait pas mieux que de passer le soir de sa vie; mais il est hautement improbable qu'il eût accepté volontairement la disgrâce, l'exil et, comme nous le dit Tacite, « l'exceptionnel déplaisir de l'empereur à son endroit », pour qu'une fausse accusation d'adultère fût intentée à Octavie : d'autant que l'accusation de haute-trahison et d'incitation de la flotte à une mutinerie

suffisait : rien qu'avec cela, Néron pouvait poursuivre Octavie.

Cette misérable affaire d'amour n'est que trop manifeste. Octavie, fille de la passionnée Messaline, et elle-même un peu dérangée d'esprit, n'était pas la femme chaste et vertueuse dépeinte par ceux qui ont plus tard idéalisé sa mémoire pour avilir Néron; et quand, au comble de la colère et de l'effroi, elle se trouva sous la garde d'un vieil ami, Anicetus, elle employa pour le gagner les méthodes que Messaline sa mère, Agrippine sa belle-mère, et tant d'autres dames de la maison impériale avaient employées pour arriver à leurs fins. Elle savait que la moitié de Rome était de son côté : si seulement elle pouvait induire Anicetus à épouser sa cause, elle tiendrait une chance de détrôner Néron. A défaut de quoi, il était dans tous les cas au pouvoir de l'amiral de lui rendre la vie à l'île de Pandataria beaucoup plus confortable qu'autrement. Elle le fit donc boire avec elle, et, surexcitée par cette dernière lueur d'espoir, l'attira contre elle et l'enlaça dans ses bras tremblants. Et quand Anicetus, poussé par le sentiment du devoir, relata devant Néron les artifices oratoires d'Octavie pour gagner son appui, son histoire l'amenait aussi à narrer les gestes de sa prisonnière; et, soudain, sans le vouloir, il s'accusa lui-même, et vit Néron se raidir devant lui, glacial, en défenseur jaloux de l'honneur de la maison impériale.

Aussitôt l'empereur publia un édit déclarant que s'il avait répudié Octavie pour raison de stérilité, il avait découvert depuis qu'un jour — en son absence à lui, je suppose — elle s'était trouvée sur le point d'avoir un enfant de certain amant — allusion apparente au flûtiste égyptien — et s'était fait avorter; il ajoutait que maintenant Octavie avait corrompu Anicetus dans l'espoir d'impliquer la flotte dans une conspiration contre le trône. C'était le 7 juin, et le même jour il envoya des émissaires dire à Octavie, comme on l'avait dit auparavant à Messaline, sa mère, que la mort était la seule

façon d'échapper au déshonneur et que, comme femme de l'empereur, convaincue d'adultère et de complot, il lui incom-
bait de se suicider à la manière traditionnelle.

Ces messagers débarquèrent dans l'île le 9 juin. Lorsqu'ils intimèrent à Octavie la nécessité de se suicider, celle-ci s'écria qu'elle n'était plus l'épouse de Néron, mais seulement sa sœur¹, et ne pouvait comme telle être accusée d'infidélité, argument qui dénote un aveu de sa faute. Elle invoqua l'esprit de Germanicus pour sauver sa vie; elle invoqua même le nom d'Agrippine en disant : « Si tu avais vécu, tu aurais peut-être rendu malheureuse ma vie de mariée, mais tu ne m'aurais pas condamnée à périr ». Puis, geignante et à demi pâmée, elle fut contrainte à s'étendre; un médecin lui ouvrit les veines; et, pour être dans l'incapacité de se relever elle eut bientôt pieds et poings liés. Mais dans son état de froideur et de faiblesse le sang ne coulait pas librement, et comme il était d'usage en pareil cas, elle fut transportée aux bains de vapeur, où la chaleur et le manque d'air activèrent son trépas. Ensuite, on lui trancha la tête pour la rapporter à Rome, suivant la hideuse coutume du temps. On la montra à Poppée qui, étant femme, n'eut aucune répugnance à voir la tête coupée d'une rivale; mais Néron ne se soucia pas de la voir. Le Sénat, comme d'habitude, envoya ses félicitations, et des actions de grâces furent rendues dans les temples pour le salut de l'empereur et l'étouffement préventif de l'insurrection naissante; mais le peuple murmurait, et la popularité de Néron, inattaquée jusqu'à ces quelques dernières semaines, subit une éclipse momentanée.

Peu après mourut Pallas, l'ancien amant d'Agrippine et l'homme le plus puissant de l'empire; et la rumeur publique prétendit, comme il va sans dire, que Néron l'avait empoisonné; mais l'accusation est totalement dénuée de fonde-

¹ Néron, en effet, avait été adopté comme fils par Claude, père d'Octavie.

ment. Certains croyaient aussi que Néron avait empoisonné vers le même temps son affranchi et secrétaire Doryphore parce que celui-ci était hostile au mariage de son maître avec Poppée; mais de telles accusations étaient faciles à porter en ces siècles d'ignorance médicale, et point n'est besoin d'y prendre garde sauf pour autant qu'elles révèlent la tendance de l'opinion publique. Suétone¹, soit dit en passant, raconte que ce Doryphore avait été le complice aîné de Néron dans ses premières expériences du vice homosexuel et raconte un incident pour le prouver². Mais c'est là le genre d'histoires dont Suétone fait ses délices. Disons simplement que si ces propos étaient véridiques, une dose de poison aurait pu être en effet le seul présent à attendre d'un homme redevenu depuis longtemps un amant normal et viril.

L'enfant de Poppée naquit le 21 janvier 63, au berceau de la famille des Ahenobarbi à Antium, la maison où l'empereur lui-même avait pour la première fois vu le jour. Néron, à cette époque, venait de passer son vingt-cinquième anniversaire, et Poppée avait près de trente-deux ans. L'enfant était une fille qui fut nommée Claudia, en l'honneur de la famille Claudia dont Néron faisait partie en sa qualité de petit-fils de Germanicus et fils adoptif de Claude. Néron ne semble pas avoir été déçu que ce ne fût pas un garçon, car, dit Tacite, sa joie et son exaltation dépassaient tout ce que l'on avait connu de mémoire d'homme³. Il était, en vérité, ravi à en perdre la tête. Il conféra immédiatement le titre d'Augusta à la fillette et à sa mère. Il ordonna l'édification d'un temple à Fecunditas; il chargea les orfèvres de fabriquer deux statuettes de la Fortune, déesse particulièrement asso-

¹ Suétone, *Néron*, 29.

² Cependant Tacite, qui enregistre la mort de Doryphore (*Annales*, XIV, 65), désigne un autre homme, Pythagoras, comme compagnon des vices de l'empereur (*Annales*, XV, 37); et ces deux versions de l'histoire indiquent qu'elle était basée sur des potins libidineux.

³ *Annales*, XV, 23.

ciée aux destinées d'Antium; ces statuettes étaient destinées à orner le trône de Jupiter Capitolin; il institua des jeux et concours en l'honneur des familles Claudia et Ahenobarba; et ainsi de suite. Le Sénat, qui par des vœux et des prières avait déjà placé le ventre de Poppée sous la protection des dieux, descendit à Antium en corps constitué pour offrir ses compliments; et partout il y eut des fêtes et des réjouissances.

Quinze jours après, le 5 février, survint un désastre en Campanie qui sembla présager des malheurs à la maison impériale. Un violent tremblement de terre détruisit partiellement les villes de Pompéi et d'Herculanum, secoua la villa de Néron à Baïes, et fut peut-être ressenti vers le Nord jusqu'à Antium¹. Cette convulsion, bien entendu, n'est pas celle qui détruisit définitivement les deux cités — ce dernier séisme ayant eu lieu seize ans plus tard, en 79 après Jésus-Christ; mais elle fut suffisamment grave pour plonger dans l'affliction tout le pays. Vers le même temps, l'amphithéâtre construit par Néron pendant l'été 60 pour ses jeux des *Neronia* fut frappé par la foudre et rasé; et la statue métallique de l'empereur qui s'y trouvait se fondit en une masse informe. Peu de temps après arriva la nouvelle que les armées romaines avaient essuyé de graves revers en Arménie, et qu'au moment où Corbulon — le général populaire nommé là-bas par Néron — était occupé ailleurs à se couvrir de gloire, un autre général, le pleutre Césennius Paetus, avait dû battre en retraite. Ce dernier personnage fut de retour à Rome au commencement du printemps. Il ne s'attendait qu'au conseil de guerre et à la mort; mais Néron, dont la colère semble avoir rarement sévi contre d'autres gens que les traîtres, fit grâce librement à ce misérable, en disant avec un sourire : « Je te pardonne tout de suite parce que je sais ta couardise et crains que tu ne meures de frayeur si je te laisse

¹ Sénèque, *Quaestionum Naturalium*, VI, 1. Tacite, antidate par erreur la catastrophe d'un an.

dans les transes »¹. L'incident montre clairement que, même dans son nouveau rôle de tyran, Néron était incapable de dominer son incorrigible bonne nature.

L'empereur et l'impératrice avec leur enfant revinrent à Rome le 10 avril; mais au milieu de mai la petite Claudia Augusta mourut, et le chagrin de Néron fut, dit-on, aussi immodéré que la joie qu'il avait éprouvée à sa naissance. L'enfant fut déifiée et enrôlée parmi les dieux; mais sur terre une tristesse profonde descendit sur la maison impériale, et pendant longtemps il n'y eut plus signe de la vieille gaîté du palais. A la fin, Néron chercha du réconfort dans sa musique et ses poésies, tout comme il avait fait dans les temps troubles qui avaient suivi la mort d'Agrippine; et bientôt il se mit hardiment à l'œuvre, composant de longs poèmes et les mettant en musique, étudiant ses effets dramatiques et ne s'épargnant aucune peine pour améliorer sa voix. Plus que jamais ces arts l'accaparaient, et durant les mois qui suivirent il ne songea pas à autre chose. Il travaillait debout pendant des heures avec Terpnus, son maître; il se couchait sur le dos pour faire des exercices respiratoires, avec une grosse masse de plomb sur la poitrine; il absorbait quantité d'oignons et d'huile, croyant que c'était bon pour la voix, et à vrai dire, avant de chanter devant ses amis il ne prenait rien d'autre.

Nous ferons aussi bien d'examiner ici la question de ses talents de chanteur. Tacite, qui écrivait une cinquantaine d'années après la mort de Néron, dit que sa voix était si puissante que le théâtre — jardin dans lequel il chantait à ses « Juvénales » était trop à l'étroit pour elle²; et ceci est assez croyable, car c'était un homme puissamment charpenté, à la poitrine robuste et au cou de taureau. Le même auteur reconnaît aussi que les auditoires de Néron paraissaient

¹ *Annales*, XV, 25.

² *Annales*, XV, 33.

ravis par son chant¹. Suétone, écrivant quelques années plus tard, soutient toutefois que « sa voix n'était par nature ni forte ni claire »; mais il admet lui aussi que Néron était « prodigieusement applaudi »². Dion Cassius, un siècle et demi après la mort de Néron, dit que « d'après la tradition il n'avait qu'une voix légère et peu distincte », et que ses auditoires étaient prédisposés à lui rire au nez³; et Philostrate, encore, plus tard, s'égaie de ses talents et déclare que si c'était un piètre chanteur, il valait mieux comme chanteur que comme empereur⁴.

Ces derniers auteurs ne passent pas pour faire autorité en la matière; car de leur temps Néron était devenu aux yeux de l'aristocratie quelque chose comme un personnage de mythe, mi-criminel et mi-bouffon. Après tout, il est difficile de croire que l'enthousiasme suscité par son chant le jour où, comme nous l'allons voir, Néron parut sur la scène devant un auditoire public, n'était dû qu'à un désir de flatter. Les Romains avaient leur franc-parler, ils n'hésitaient pas à marquer leur désapprobation, même à leurs risques et périls. Lorsque Caligula par exemple, le plus atroce des tyrans, accorda son patronage dans les courses à des concurrents impopulaires, le public le couvrit de ses huées au point qu'il dut s'enfuir de sa loge, et il montra encore sa contrariété en refusant d'assister aux prochains spectacles. L'empereur Claude savait lui aussi ce que c'était d'être sifflé par la foule. Il est donc à peu près inconcevable que le public eût applaudi éperdument Néron, si l'empereur n'avait été doué de talents exceptionnels; et quand nous découvrons, comme nous le raconterons dans les chapitres suivants, que pendant les deux dernières années de sa vie il chantait presque chaque jour à des auditoires grecs enthousiasmés, qu'il était salué

¹ *Ibid.*, XVI, 4.

² Suétone, *Néron*, 20, 22.

³ Dion Cassius, LXI, 20.

⁴ Philostrate, *Vie d'Apollonius*, V, 10.

dans toute la Grèce comme le dieu même de la musique et que, même après sa mort, les gens s'entretenaient encore des « chants du Maître » on ne peut guère éviter de conclure que Néron fut, en vérité, un grand artiste.

Pendant l'automne et l'hiver 63, c'est-à-dire à une époque où le temps avait émoussé ses chagrins, Néron chanta sans cesse devant ses amis, à ces « Fêtes de la Jeunesse » où les jeunes et raffinés adeptes des Arts se divertissaient les uns les autres et incitaient leurs aînés à faire de même, dans le théâtre privé de Néron. Mais il fut bientôt encouragé par eux à rechercher de plus vastes auditoires, et finalement, au printemps de 64, un jour vint où Néron, en proie à la nervosité, fit ses débuts publics.

Pour cet événement d'importance il choisit le festival annuel de Naples, parce que la population de cette ville était grecque pour une large part et qu'il s'était toujours senti davantage en communion avec le tempérament grec, fervent et artiste, qu'avec la placidité conventionnelle des Romains. Son plan était de se rendre en Grèce après cette fête, avec l'espoir de « gagner quelques-unes des couronnes (autrement dit des diplômes) qui conféraient à leur récipiendaire de si insignes honneurs et qui étaient traditionnellement tenues pour sacrées; il comptait en effet sur cet apport de célébrité pour se concilier les faveurs de Rome »¹.

On alléguera peut-être que l'auditoire de Naples se composait en partie de ses amis et suivants, ou que cet auditoire était dominé par des soldats prêts à assommer quiconque n'applaudirait pas; il n'en reste pas moins que l'exécution eut un formidable succès. Refusant de se prévaloir de son rang d'empereur dans le monde de l'Art, Néron, Empereur de la Terre, s'avança sur la scène en tenue ordinaire de musicien professionnel, et, comme un simple chanteur à gages, s'adressa aux auditeurs de la façon prescrite, en fléchissant

¹ Tacite, *Annales*, XV, 33.

le genou et en les priant humblement de lui accorder leur attention. Les Romains à l'esprit conservateur en restaient bouche bée; mais les Grecs démocrates et intelligents furent pris d'un fol enthousiasme, et lorsqu'il eut fini de chanter le programme qu'il s'était assigné, ils le bissèrent à plusieurs reprises.

Les jours qui suivirent il chanta debout pendant des heures : en fait c'est à peine si l'on pouvait l'entraîner hors du théâtre, fût-ce pour aller au lit, et le matin il était de retour bien avant l'heure fixée. Chaque jour, au moment où l'on annonçait une pause pour le dîner, il ne quittait pas l'édifice, mais se faisait apporter quelques rafraîchissements dans l'orchestre; il ne pouvait non plus se retenir d'interpeller les personnes de l'auditoire restées à leur place, en leur promettant que dès qu'il aurait mangé une bouchée et bu quelque chose, il leur jouerait un air qui leur ferait un vrai plaisir. Le dernier jour, un tremblement de terre secoua le théâtre pendant un de ses chants; mais Néron, qui était évadé du monde, continuait à chanter, et, comme son extase artistique avait été prise pour de la bravoure, il reçut des ovations réitérées. Toutefois, à peine l'auditoire avait-il quitté la salle que le théâtre entier s'effondra. Par bonheur personne ne fut blessé, et Néron passa le jour suivant à broder sur ce canevas un poème de remerciements aux dieux, poème qu'il mit en musique et chanta devant ses amis.

Par hasard se trouvait dans le port, au moment des fêtes, une flotte de navires venant d'Alexandrie, la capitale de l'Égypte; les officiers et les équipages, impatients de voir l'empereur qui était par la même occasion leur pharaon héréditaire, étaient accourus en foule au théâtre et avaient applaudi ses airs à leur façon particulière par la claque rythmée accompagnée de trépignements et d'une sorte de couplet organisé ressemblant un peu aux « chahuts » d'un lycée moderne. Néron en fut si émerveillé qu'il les pria d'exercer son peuple à s'en servir; puis il institua un corps de

claqueurs, au nombre de cinq mille hommes, dit-on, divisé en groupes locaux qui, par combinaison de la méthode alexandrine avec la romaine, pratiquaient trois genres d'applaudissements particuliers : les *bombi* ou « bourdonnements d'abeilles », les *imbrices* ou « crépitements » (comme ceux de la grêle sur un toit) et les *testae* ou « fracas » (comme ceux de cruches entrechoquées qui se brisent). Les membres de cette chorale étaient choisis pour leur physique et ils étaient remarquables pour la finesse de leur chevelure. Ils étaient splendidement vêtus, et portaient des bagues à la main gauche; leurs chefs ou moniteurs touchaient de gros appointements.

De Naples Néron partit pour Brindes (Brundisium), où il devait s'embarquer pour la Grèce; mais il coupa son voyage d'une halte à Bénévent, ville importante qui se dressait sur la Voie Appienne — la grand'route allant de Rome vers le Sud — à un jour de marche en retrait de Naples. Là, comme par hasard, se trouvait la demeure de Vatinius, le bouffon de la cour, petit savetier déformé dont l'esprit lui avait valu non seulement la richesse, mais le pouvoir de faire énormément de mal en jouant en quelque sorte le rôle d'agent secret pour le compte de son maître. Il donnait justement à ses frais un combat de gladiateurs dans sa ville natale, et Néron honora le spectacle de sa présence; mais Vatinius, paraît-il, profita de la circonstance pour relater à l'empereur quelques détails d'une conspiration dont il avait eu vent.

On se souviendra que Lucius Silanus, cousin de Néron qui avait été fiancé à Octavie, se tua en 49 quand Agrippine fit rompre les fiançailles en l'accusant d'immoralité; et que son frère Marcus Junius Silanus fut empoisonné par elle aussitôt après l'avènement de Néron en 54 après Jésus-Christ, de peur qu'il ne prétendît au trône : il avait en effet pour mère Aemilia Lepida, petite-fille de Julia, la fille d'Auguste. Restait un troisième frère, Decius Junius Silanus, surnommé Torquatus, qui avait fait l'objet d'une étroite surveillance

dans les derniers temps, car les hommes de la tradition lui faisaient la cour comme au chef éventuel d'une révolution. En dehors de Néron même, Torquatus et son neveu, le fils de Marcus assassiné, étaient les seuls représentants mâles de la famille Julia; et maintenant que Rubellius Plautus et Syl-la étaient morts, Torquatus était le prétendant reconnu au trône s'il arrivait quoi que ce fût au présent détenteur.

A peine Néron eut-il décidé de faire voile vers la Grèce qu'un complot pour le détrôner fit éclosion; on lui signala que Torquatus avait tous ses plans dressés pour un coup d'État. Il avait distribué de fortes sommes à ses partisans pour gagner leur concours actif; il avait engagé jusqu'à son dernier liard pour tenter sa chance; il avait même composé son cabinet et stylé les fonctionnaires de sa maison qui devaient prendre immédiatement leurs fonctions impériales.

Le choc de ces nouvelles ramena Néron soudainement et péniblement à terre, des hauteurs de ses envolées artistiques; il fut obligé de renoncer à son voyage en Grèce. Depuis quelques mois, il avait complètement oublié de soutenir son rôle de tyran redouté de tous. Il avait été trop préoccupé de sa musique pour se soucier de la fêrule que Tigellin lui avait mise en main; et ce fut avec un déplaisir évident qu'il reprit son rôle et ordonna l'arrestation partielle du menu fretin de la conspiration pour le faire mettre à la question contradictoire. Torquatus, en apprenant que le complot avait été découvert, se suicida sur-le-champ en s'ouvrant les veines du poignet; mais à l'annonce de sa mort, Néron, qui pendant ses dix années de règne l'avait laissé en paix et avait même paru l'aimer, observa avec tristesse: « Quelque coupable et indéfendable qu'il soit, je lui aurais laissé la vie sauve s'il avait attendu ma clémence »¹. Tacite, naturellement, suppose que Néron mentait; peut-être, mais, même ainsi, cela prouve que chez Néron l'envie d'être craint et redouté avait

¹ *Annales*, XV, 35.

cédé la place au désir d'être aimé. Les salves d'applaudissements de ses auditoires lui résonnaient toujours aux oreilles, et la camaraderie du théâtre lui semblait à présent une plus belle chose que le terrible isolement d'un trône de tyran.

Alors il revint à Rome, dépité d'être ainsi contrarié dans sa carrière musicale, brûlant de se faire acclamer, et cependant tourmenté par ces incessants complots séditieux contre sa personne; mais bientôt ses amis et admirateurs détournèrent son esprit de ses tracas en le pressant de se consacrer à son art. Néron annonça donc qu'il chanterait à son théâtre jardin du Tibre, et que « ceux qui avaient envie de l'entendre » y pourraient venir. Mais alors tout le monde se rua vers le fleuve pour s'y faire admettre, de façon à pouvoir « écouter sa voix céleste »¹ : à tel point qu'il n'y eut bientôt plus moyen de caser tout le monde. Alors — fait étrange — les soldats de la garde prétorienne, poussés peut-être par leur chef Tigellin, le prièrent de tenir immédiatement de seconds « Jeux Néroniens » où il chanterait : ces concours musicaux avaient été institués en 60 après Jésus-Christ, à titre de fête quinquennale, et en principe n'auraient dû se renouveler que l'année suivante.

A cela Néron consentit sur-le-champ, et dès l'annonce des jeux il inscrivit son nom sur la liste des musiciens qui se proposaient de concourir, en insistant pour que l'heure de son entrée en scène fût mise aux voix pour lui comme pour les autres, tant il avait souci d'être jugé uniquement à ses mérites dans le domaine de l'Art, qu'il regardait comme beaucoup plus grandiose que celui de la souveraineté temporelle. Il était presque prostré d'énervement à l'idée de paraître pour la première fois devant le public romain; car tandis qu'à Naples il avait chanté devant un auditoire grec amical et bon vivant, dans ces concours romains il aurait à s'en

¹ Suétone, *Néron*, 31.

tenir strictement aux règles du jeu, et à chanter devant un tribunal de juges professionnels. Les règlements étaient très sévères : aucun chanteur ne pouvait, tant qu'il restait sur la scène, s'éclaircir la gorge, se moucher ni se servir d'un mouchoir pour essuyer la sueur de son visage; et l'on attribuait des notes aux candidats suivant la clarté de leur voix, sa sonorité, sa nuance propre et son aisance d'émission. Non seulement cela : mais Néron aurait aussi à concourir dans les solos des épopées classiques où le chanteur, comme dans nos grands opéras, avait à jouer un rôle. Heureusement pour lui, sa popularité s'était ravivée dernièrement; et il reçut pour l'encourager beaucoup de marques d'approbation publique.

Il n'est rien dans la vie de Néron qui le campe devant nous sous un jour aussi sympathique que cette défiance de soi et cette inquiétude de paraître en public, dans cette circonstance et d'autres, sous les traits d'un virtuose du chant. « Ma voix est-elle vraiment divine ? » s'interrogeait-il. Était-il vrai qu'on n'eût jamais rien ouï d'aussi émouvant dans le passé ? Rome confirmerait-elle l'opinion de Naples ? On se dépeint ce jeune homme de belle prestance, taillé en hercule, à la poitrine épaisse et au cou de taureau, pratiquant avec fièvre ses exercices d'équilibre et de respiration, apprenant par cœur ses vers et étudiant ses gestes dramatiques, en récitant des pièces comme « Canacé accouchant », « Œdipe à Colone », « Niobé » et « la Fureur d'Hercule ». A la répétition de cette dernière pièce, une jeune recrue du prétoire voyant brusquement l'empereur enchaîné comme l'exigeait son rôle se précipita à sa rescousse et faillit massacrer les acteurs qui affectaient de garder leur prisonnier. Dans une autre occasion où Néron costumé en femme gémissait dans le rôle de Canacé, un soldat ébahi murmura à son centurion : « Diable ! Que fait l'empereur ? » — « Chut ! répondit l'autre. Il accouche ! »

Quand le jour des concours arriva, Néron frissonnait d'appréhension. Son tour vint tard dans l'après-midi. Il mon-

ta sur la scène assisté de quelques officiers du prétoire, dont l'un portait sa harpe, et d'un groupe d'intimes; il adressa la parole au jury avec une extrême déférence de langage, disant qu'il avait fait de son mieux pour perfectionner sa voix, mais que des erreurs accidentelles ne manqueraient pas de se produire, sur lesquelles, espérait-il, le jury fermerait les yeux. Et l'issue, dit-il, est aux mains de la Fortune. Quelques membres du jury, voyant sa nervosité, lui dirent d'avoir bon courage; mais d'autres, ne sachant que dire, restèrent silencieux, et Néron murmura avec inquiétude à ses amis qu'il avait peur de les voir se montrer durs envers lui. Puis, il pria un certain Cluvius Rufus, personnage de haut rang, d'annoncer qu'il commencerait par chanter l'histoire de Niobé, apparemment le plus long morceau de son répertoire. Il ne l'acheva qu'à dix heures du soir, et fut si mécontent de son exécution qu'il demanda l'ajournement de l'épreuve, afin de pouvoir s'habituer un peu plus à paraître en public.

Dans les semaines qui suivirent, Néron donna une série de répétitions et chanta même aux spectacles et concours musicaux donnés par des particuliers : « Il observait toujours les règles du jeu avec un extrême scrupule », dit Suétone¹, « n'osant jamais cracher ni s'essuyer la sueur du front autrement qu'avec sa manche. Une fois, pendant l'exécution d'un hymne tragique, il laissa choir le sceptre qu'il portait, et, n'ayant pas été prompt à le relever, eut grand'peur d'être disqualifié pour l'accident. La confiance ne lui fut rendue que lorsque son collègue à l'accompagnement lui eut juré que la chose n'avait pas été remarquée, vu les acclamations et l'enthousiasme de l'auditoire ». Chaque fois que le prix d'un concours lui était adjugé, il était si exalté qu'il avait coutume de s'élaner sur la scène et d'annoncer lui-même sa victoire, haletant, radieux, presque en larmes.

¹ Suétone, *Néron*, 24.

Un moment vint cependant où les éléments les moins enthousiastes des auditoires romains se lassèrent un peu des représentations de l'empereur, qui étaient vraiment fréquentes et devenaient quelque chose comme une ordalie, surtout pour les gens qui n'aimaient pas la musique, attendu que Néron, transporté par les applaudissements, ne pouvait être dissuadé de recommencer le morceau. Sa force était inépuisable, sa mémoire prodigieuse, son répertoire énorme; et quand il avait chanté tous les classiques, il avait coutume de chanter des compositions de son cru, quelques-unes fort longues. Son cercle particulier d'amis et de suivants, où l'on entretenait le culte des héros, ne se fatiguait pas de l'écouter; mais l'ennui des gens qui avaient peur de passer pour des frondeurs en demeurant chez eux, et pourtant ne trouvaient rien qui les remuât dans ces séances de virtuosité musicale, dut être presque intolérable.

À la longue, il fallut émoustiller l'intérêt languissant du public au moyen de soldats postés à l'entour du théâtre et de corps exercés de claqueurs; on ferma les portes pour que nul ne quittât le théâtre tant que Néron ne se serait pas retiré, ce que Néron faisait généralement en promettant de revoir son cher public à la première occasion. Cette fermeture des portes aboutissait aux situations les plus étonnantes. Les gens pressés de sortir par des besoins naturels qu'il est superflu de spécifier enduraient leur malaise aussi longtemps que possible, et ensuite, ou bien ils dégringolaient de l'autre côté du mur derrière les gradins, ou bien ils faisaient semblant de s'évanouir pour qu'on les emportât; dans une occasion même un homme, saisi d'un ennui désespéré, feignit d'être mort et fut emporté de l'auditoire comme pour être enterré sur-le-champ. Une fois aussi, une femme réussit à s'échapper en disant qu'elle allait accoucher sur l'heure et sur place.

Dans ces concours et récits musicaux, nous dit Suétone¹ « la nervosité de Néron, son anxiété, son vif désir de remporter la palme, et sa vénération pour les jurys ne peuvent guère être comptés à son honneur ». Comme si les autres concurrents étaient exactement du même rang que lui dans la vie, il les observait de près pendant qu'ils chantaient, essayait de gagner leur amitié ou de les dénigrer derrière le dos, ou même se prenait de querelle avec eux lorsqu'il les abordait, à la manière bien connue des chanteurs de profession.

Entre temps, la cour entière continuait à rechercher ses faveurs en assistant à des cours de musique, de chant, de danse et de théâtre. Les mondains trouvaient très élégant de figurer sur la scène dans le chœur, ou de jouer d'un instrument dans l'orchestre, et même des hommes et femmes d'un certain âge se mettaient au métier d'acteur ou à la danse dramatique simplement pour divertir leurs invités. Un habile diplomate, qui allait donner une importante soirée, offrit à Néron des honoraires princiers s'il voulait y chanter; et en rangeant ainsi l'empereur au nombre des professionnels à succès, il lui rendit un hommage hautement apprécié. A vrai dire, on commençait à s'apercevoir que Néron jugeait plus noble, plus digne de louanges d'être un grand chanteur qu'un grand empereur; et, vu cette opinion sienne, je ne vois pas comment l'on pourrait mettre en doute que Néron ait été par tempérament même un artiste, un homme profondément sérieux dans son art, ayant en lui quelque chose à exprimer, quelque chose à dire à l'humanité par le moyen de la musique, qu'il jugeait plus importante que l'empire. Il disait souvent qu'il abdiquerait un jour pour se retirer dans quelque ville grecque où il pourrait se consacrer au chant et gagner sa vie de cette manière.

¹ *Ibid.*, 23.

Mais s'il était, ainsi, vraiment artiste, hyper-tendu, dramatique, émotif, plein de l'importance de sa vocation, homme de patience courte et ne souffrant pas les interruptions comme le font généralement les artistes, il devait échapper aux jugements moraux. Il n'est jury de « douze preux et hommes de bien » qui puisse comprendre un artiste.

CHAPITRE XIV

LE PARAIS DE NÉRON, CENTRE ARTISTIQUE ET INTELLECTUEL DE L'EMPIRE. — AJOURNEMENT DU VOYAGE EN ÉGYPTE. — LE GRAND INCENDIE DE ROME (JUILLET 64). — LA PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS.

La cour que présidaient Néron et Poppée était à présent le centre artistique et intellectuel du monde; et, comme nous l'avons exposé, le palais était rempli d'artistes et de penseurs de toutes sortes. L'empereur lui-même était devenu un connaisseur expert, et c'était aussi un homme de lectures et d'érudition considérables. Outre qu'il donnait plusieurs heures chaque jour à sa pratique du chant, il consacrait maintenant une bonne part de son temps à écrire des poésies, et l'on dit que celles-ci reflétaient son savoir. Il semble que sa composition la plus célèbre ait été une longue épopée appelée la *Troïca* et qui traitait de la chute de Troie¹; mais l'œuvre est aujourd'hui perdue, de même qu'un autre poème important intitulé *Lusciò*. On peut également signaler que Néron est connu pour avoir écrit quelques stances excellentes sur la chevelure dorée de Poppée. En dépit de son hostilité aux traditions sociales d'un âge antérieur — pour autant que celles-ci prétendaient s'imposer aux circonstances de son époque plus éclairée — Néron avait un grand amour de l'antique et la splendeur de l'histoire romaine le faisait vibrer. Il entreprit une œuvre immense qui devait embrasser dans une vaste épopée toute l'histoire de Rome; mais il fut découragé d'y persévérer par le philosophe Annaeus Cornutus, qui lui dit franchement que personne ne voudrait y pa-tauger. L'empereur était nettement un homme de grande

¹ Ce poème est mentionné par Servius dans son commentaire sur Virgile, *Géorgiques*, III, 36, et *Enéide*, V, 370.

industrie : et tant par son chant que par ses exercices de gymnastique, et tant par ses exploits de lutte à bras-le-corps et ses courses des chars, que par son activité poétique, ses études, ses tâches officielles, il était si actif qu'il ne pouvait guère y avoir une heure d'oisiveté dans sa vie fébrile.

Lui-même sculpteur de mérite, en qualité d'amateur, il remplissait le palais de chefs-d'œuvre en pierre et en métal : sa passion pour le génie des Grecs antiques est illustrée par cette statuette d'amazone — œuvre de Strongylion, le célèbre sculpteur grec du V^e siècle avant Jésus-Christ — qu'il emportait dans ses bagages partout où il allait. Le superbe Apollon du Belvédère et le Gladiateur combattant ont été découverts dans sa maison d'Antium; le fameux Laocoon vient de son palais de Rome. Néron éprouvait aussi une grande admiration pour une statue d'Alexandre le Grand par le célèbre sculpteur grec Lysippe, et conformément à la mode du temps il l'avait fait dorer; à cet égard on peut mentionner que c'était un âge de l'or et de la dorure, aimant les couleurs crues et la décoration ornementale.

Aussi peintre de talent, il patronnait cet art et octroyait d'importantes commissions, entre autres à Dorothée, le meilleur décorateur mural du temps. La mode était alors de peindre des silhouettes et des groupes spacieux sur les murs de la grand'salle et du hall des résidences importantes : ainsi, dans un palais des jardins de Lamia sur l'Esquilin il y avait une peinture de Néron qui n'avait pas moins de 36 mètres de haut. Les tapisseries étaient aussi très populaires, et Néron paya cher quelques tentures de Babylonie que Carton, une centaine d'années auparavant, avait achetées pour le cinquième de cette somme. Des vases délicats et autres objets d'art furent achetés par l'empereur pour des sommes fabuleuses; sa vaisselle de table et ses bijoux étaient merveilleux de beauté et de valeur intrinsèque.

Soucieux d'enlever à Rome sa réputation malheureuse de ville des Philistins, et d'en faire la mère vénérée de tous les

arts au lieu d'une risée de la culture. Néron encouragea l'importation, dans la cité, des trésors artistiques du monde; et bientôt le palais ainsi que les grandes maisons des riches devinrent de véritables musées et galeries d'art. Il y avait dans la ville beaucoup de temples et autres édifices antiques qui étaient dignes d'admiration et possédaient le charme romantique d'être associés aux grands événements de l'histoire. Et de ces monuments Néron était extrêmement fier.

Il voulait que la capitale fût aussi le trône du savoir mondial, et il rassemblait dans ses bibliothèques des livres de toutes provenances. Rome devait être la nouvelle Athènes, une seconde Alexandrie; et pour prouver le droit de la Ville à tenir ce rang, Néron tirait le plus grand parti possible de son histoire et de ses antiquités propres.

Le luxe de la cour, grâce à Poppée, était sans précédent. Quand Néron se déplaçait au dehors, des centaines de voitures de gala tirées par des chevaux et des mulets « ferrés d'argent », conduits par des cochers à livrée écarlate, tenaient la route sur des milles de parcours; et le cortège avait à sa tête les troupes de la pittoresque cavalerie africaine. Les divertissements publics donnés par l'empereur étaient d'une magnificence inconnue auparavant; et il avait coutume de lancer à la foule de petites balles marquées chacune d'un numéro et qui, présentées par les porteurs à sa trésorerie, leur donnaient droit à des présents variant d'une menue pièce de monnaie à un manoir ou à une propriété, et comprenant aussi des dons en nature tels que victuailles, costumes, bijoux, tableaux, esclaves, animaux, bateaux de plaisir et ainsi de suite. On n'a jamais eu le fin mot de cette curieuse histoire d'après laquelle Néron se servait d'une grosse émeraude en guise de monocle pour suivre de l'œil les représentations théâtrales.

Lors de sa première entrevue avec Poppée, Néron était encore, on s'en souvient, sous l'influence d'une mère éco-

nome : le palais était pauvrement meublé, on comptait les deniers, et Néron considérait comme une extravagance de répandre quelques gouttes de parfum dispendieux sur son ami Othon. Mais maintenant il avait appris de Poppée et de ses amis à vivre avec insouciance, et son cœur d'artiste avait si pleinement répondu aux sollicitations que personne sur terre ne pouvait rivaliser avec lui dans les largesses et la dépense.

« Il pensa désormais, dit Suétone¹, que le seul usage à faire de l'argent était de le dépenser avec prodigalité, et il regardait comme des gens vils et sordides ceux qui limitaient leurs dépenses, tandis qu'il vantait la noblesse et la générosité de ceux qui dilapidaient tout leur avoir. Il fit l'éloge de son oncle Caligula pour avoir en si peu de temps épuisé la vaste fortune que lui avait laissée Tibère; et lui-même était d'une libéralité ne connaissant pas de bornes ».

Il rémunérait le talent par des dons fabuleux, à Ménécrate, musicien, il donna une maison et une propriété digne des plus grands de la terre²; à Spicillus, gladiateur habile, il fit un présent analogue. Au jeu, il engageait des fortunes énormes dans un coup de dés.

Nous possédons le récit d'une fête organisée pour lui à Rome par Tigellin, une nuit du prime été de cette même année 64. Sur le lac d'Agrippa, près du Panthéon, Tigellin fit construire un radeau tapissé de pourpre et sur lequel fut servi un somptueux banquet tandis que des navires « zébrés d'or et d'ivoire » le halaient doucement sur l'eau. Sur une rive du lac on éleva des pavillons où festoyaient les invités qui n'étaient pas avec l'empereur. Sur la rive opposée se dressaient des baraques devant lesquelles des danseuses nues et des musiciens divertissaient la compagnie. Au cours

¹ Suétone, *Néron*, 30.

² Ce qui réfute l'accusation calomnieuse d'après laquelle il haïssait tous les musiciens rivaux.

de cette soirée beaucoup d'invités et d'invitées firent un tour à ces baraques et conversèrent avec les filles, ce qui amena quelques incidents déplacés; et la façon dont les élégantes richement parées fraternisaient avec ces petites friponnes nues qui faisaient un métier de ce que les mondaines regardaient comme un amusement provoqua maint commérage scandaleux¹.

On se souvient qu'après le festival de Naples Néron avait souhaité se rendre en Grèce, mais en avait été empêché par le grand danger d'une révolution qui devait éclater en son absence. Or, à Naples, il avait rencontré nombre d'Égyptiens, dont quelques-uns, paraît-il, lui avaient demandé de venir en Égypte pour chanter aux Alexandrins. Il prit donc le parti maintenant de faire ce voyage en profitant du calme de la Méditerranée en cette saison. La route ordinairement choisie était celle qui, de Brindes, franchissait l'Adriatique jusqu'à la Grèce, et de là longeait la côte hellénique vers le Sud jusqu'à la Crète, gardant ainsi la terre en vue sur presque tout le parcours. De la Crète jusqu'à la côte nord-africaine, il y avait environ 150 milles de pleine mer à franchir, après quoi la route suivait la ligne des côtes jusqu'à Alexandrie. Ce n'était pas un périlleux voyage à cette époque de l'année, et l'une des grandes trirèmes à trois bancs de rameurs pouvait l'accomplir en quinze jours.

Néron quittait désormais Rome avec un esprit plus tranquille, car sa popularité semblait rétablie dans la capitale. Les acclamations des auditoires devant lesquels il avait chanté lui avaient donné un sentiment de confiance, et ses propres amis de cour l'avaient idolâtré à tel point que, si défiant qu'il fût de son naturel, il croyait trôner dans les cœurs

¹ Tacite, notre meilleure source, donne de l'événement une version (*Annales*, XV, 37) qui autorise l'interprétation ci-dessus, mais cent cinquante ans plus tard la chose fut représentée avec exagération sous la forme d'une orgie bariolée où les dames prirent la place des professionnelles (Dion Cassius, LXII, 15)

de ses sujets bien au-dessus des tourbillons de la politique et des murmures séditieux. Il publia donc un édit assurant les citoyens que son absence ne serait pas de longue durée, et que dans l'intervalle l'Etat demeurerait pacifique et prospère, après quoi il fixa le jour de son départ, et, la veille, rendit une visite solennelle aux temples afin d'invoquer la protection des dieux pour son voyage.

Mais tandis qu'il était au temple de Vesta, il s'assit d'aventure sur un banc et, lorsqu'il se releva, se trouva pris par le pan de sa toge — très mauvais présage — et au même instant une crise d'étourdissement, due sans doute à une indigestion ou à un coup de soleil, lui obscurcit momentanément le champ de la vue. Cette sensation inaccoutumée l'effraya, car il n'avait guère connu la maladie durant sa vie; et s'avisant soudain que c'était un avertissement du Ciel contre un péril qui l'attendait, il se demanda s'il était prudent de s'en aller. Plus il y songeait, plus il était troublé, et à la fin, quelques heures plus tard, il abandonna tout le projet¹. Alors il publia un second édit déclarant cette fois que l'amour de son pays primait en lui toute autre considération; qu'il avait remarqué l'inquiétude des citoyens au sujet de son long voyage et s'était souvenu qu'ils déploraient même ses courtes absences, accoutumés qu'ils étaient à se tourner vers lui au milieu de leurs maux; que le peuple de Rome était pour lui comme un cercle familial dont il fallait considérer les vœux; et que l'empereur, en conséquence, avait décidé de renoncer à son voyage pour rester près d'eux.

A la surprise de Tacite qui relate le fait, le peuple fut manifestement réconforté et même charmé par cette nouvelle; l'historien attribue ces sentiments à la crainte populaire d'une mauvaise gestion des affaires en l'absence du prince, ainsi qu'à la peur d'une disette ou de quelque chose d'approchant; d'ailleurs le départ de Néron signifiait un arrêt

¹ Tacite, *Annales*, XV, 36; Suétone, *Néron*, XIX

fatal des gâtés ordinaires de la ville. Telles furent sans doute les principales raisons de la réjouissance populaire; mais il est clair que parmi les masses à cette époque, Néron était toujours aimé de la majorité des gens, toléré par les autres, et que l'on déplorait sincèrement son projet d'absence. Il régnait depuis tantôt dix ans; il en avait vingt-six; et jusque-là, convenons-en, il n'y avait guère d'indices suggérant que Néron allait devenir dans l'histoire le plus haï des hommes. Le divorce et la mort d'Octavie l'avaient assurément rendu impopulaire pour un temps, mais il s'était remis d'aplomb, et l'opinion publique semble avoir jugé qu'Octavie, obsédée par la haine, s'était rendue aussi impossible qu'Agrippine autrefois. Le gouvernement de Néron avait été, de l'aveu des gens, un bon gouvernement; le pays était prospère; une action prompte et radicale avait déjoué les guerres civiles et les rébellions; l'empereur personnellement, s'il était affranchi des conventions au point de passer pour excentrique, était indiscutablement aux yeux du peuple un génie extraordinaire, un merveilleux chanteur, un patron des arts et des sciences, un fervent des courses et de l'athlétisme et par-dessus tout un ami du commun peuple.

Oui, jusque-là... Mais alors survint l'incendie, la conflagration de Rome¹, cette terrible catastrophe qui eut pour conséquence que tout le portrait de Néron fut sali et défiguré, non seulement aux yeux de son époque, mais dans les jugements séculaires de l'Histoire. L'empereur passait les ardeurs de l'été à son palais maritime d'Antium, à trente-cinq milles de la cité lorsque, pendant la nuit du 19 juillet 64, un incendie éclata dans les hangars en bois et les petites boutiques de l'aile orientale du Circus Maximus, aux pieds du Palatin et du Cælius, où étaient emmagasinées de grosses quantités d'huiles et de matières inflammables; poussées par le vent du midi, les flammes et les étincelles transformèrent

¹ Les comptes-rendus de l'incendie sont de Tacite (*Annales*, XV, 38-41); Suétone (*Néron*, 38); et Dion Cassius, LXII, 16-18.

bientôt le cirque en une fournaise, car après une longue période de chaleur torride et de sécheresse, les sièges et les poutres en bois brûlaient comme de l'amadou.

De là le feu se propagea vers l'Esquilin, le long de la vallée comprise entre le Palatin et le Cælius, et longea aussi la vallée plus large qui séparait le Palatin de l'Aventin; dans l'une quelconque de ces deux directions, la charpente en bois sec des maisons tassées les unes sur les autres fournissait du combustible au brasier. L'étroitesse des rues permettait aux flammes de s'élaner des bâtiments attaqués d'un côté à ceux d'en face encore indemnes, sans compter que les détours compliqués des ruelles et des passages portaient le feu dans des directions imprévues.

Pendant six jours, la Ville flamba; puis, alors qu'on croyait la catastrophe terminée, les flammes rejaillirent de plus belle et continuèrent leurs rayages trois jours de plus. Ces neuf jours engendrèrent des scènes dépassant de beaucoup en horreur celles de la petite Rome de quatre cent cinquante ans auparavant qui avait été brûlée par les Gaulois et aussi éclipsant de loin celles du grand incendie de Londres de 1666 qui dura quatre jours seulement. La panique s'empara bientôt des citoyens, et durant les premiers jours du désastre la confusion fut épouvantable. Les cris des femmes et des enfants, les hurlements et gémissements des hommes se succédaient sans interruption; et le bruit et la fumée, le fracas des édifices croulants, la chaleur et le flamboiement aveuglant faisaient perdre aux gens la raison. Ils couraient désemparés çà et là, se trouvant souvent cernés quand ils s'étaient attardés trop longtemps à aider les vieillards ou les infirmes à s'échapper ou à sauver leurs biens. Au cours des sauve-qui-peut et des ruées qui se produisaient chaque fois que le sinistre gagnait de nouvelles rues, des dizaines et des dizaines de gens furent foulés aux pieds ou étouffés; d'autres par dizaines furent carbonisés comme ils tentaient de sauver leurs amis ou leurs parents et ce qui leur appartenait en propre; et

beaucoup, dit-on, devinrent fous et se jetèrent dans les flammes qui avaient détruit tout ce qu'ils aimaient ou possédaient, ou restèrent muets, figés sur place, tandis que l'incendie leur coupait les voies de retraite.

Pour comble de confusion, les voleurs se mirent bientôt à la besogne, assaillant et dévalisant les propriétaires qui emportaient leur pécule et leur trésor dans la rue; et Dion Cassius raconte qu'on vit parfois la police et les soldats, enclins au pillage, mettre eux-mêmes le feu aux maisons des riches pour pouvoir escamoter les objets de valeur qu'ils faisaient semblant de sauver.

Les flammes commencèrent de bonne heure à escalader les pentes Sud et Est du Mont Palatin, au sommet duquel se dressait ce vaste agrégat d'édifices des divers âges constituant le palais isolé des Césars¹; et lorsqu'on apprit à Néron qu'il était impossible d'éteindre l'incendie et que le palais avec tous ses trésors et œuvres d'art était en danger, il décida aussitôt de rentrer à Rome et de prendre le commandement des opérations. Comme le vent soufflait du Sud, des nuages de fumée avaient dû se répandre sur le Palatin, provenant des foyers d'incendie qui faisaient rage sur tout le flanc sud et barraient de ce côté les voies d'accès à la colline; Néron obligé de pénétrer dans la cité par le Nord-Est, dut se frayer un chemin vers le Forum encore intact — qui était situé juste sous le coin Nord-Ouest du Palatin—puis de là, gravir la pente abrupte jusqu'au palais : la fumée lui arrivait par bouffées dans la figure, et le vent torride lui rabattait des impuretés et des étincelles dans les yeux.

Le palais était d'ores et déjà condamné ; et Néron, selon toute supposition, ne put que donner des ordres pour le déménagement de quelques-unes de ses œuvres d'art; puis,

¹ . La colline du Palatin s'appelait alors le *Palatium*, et le mot en vint à désigner la résidence impériale elle-même. Le mot anglais *Palace* et le français *Palais* dérivent de *Palatium*.

toussant et à demi-suffoqué, il revint, paraît-il, au Forum et se dirigea, en contournant le Capitolin et en traversant le Tibre, vers cette partie de la ville qui était au Sud-Ouest de la conflagration et par conséquent à l'abri des fumées. Il y établit son quartier-général, dans son pavillon du bocage où était son théâtre privé et où il avait coutume de tenir ses Festivales; et du haut du toit, pendant les jours de terreur qui suivirent, il vit des colonnes de flammes et de suie monter de son palais. La perte de centaines de livres et documents de valeur et d'intérêt extrêmes, la destruction de peintures et œuvres d'art, l'épouvantaient et le rendaient furieux. Un à un, il vit dévorer par les flammes les fameux édifices et monuments d'antiquité dont il avait été si fier : l'ancien temple de la Lune, sur le versant septentrional de l'Aventin, qui surplombait le Circus Maximus et avait été construit par le roi Servius Tullius aux premiers jours de l'histoire romaine; les temples et autels dédiés à Hercule par le légendaire Evandre d'Arcadie, au pied de l'Aventin; le sanctuaire que l'on supposait avoir été élevé par Romulus même, le fondateur de Rome, à Jupiter Stator; le temple primitif de Vesta sur le Palatin, qui passait pour avoir été érigé par le roi Numa à l'aube de l'histoire de Rome et renfermait les dieux ménagers de Rome; et tout près, l'antique palais de Numa, restauré par Auguste — tous ces édifices et bien d'autres furent brûlés.

Heureusement pour le Forum et le Capitole, ces glorieux ensembles de monuments étaient surtout construits en pierre et protégés par des murailles et des terrains vagues, de sorte qu'ils furent épargnés; mais la flamme, léchant l'extrémité Sud du Capitolin, s'élança au Nord-Ouest vers le Champ de Mars et détruisit là, entre autres bâtiments, le grand amphithéâtre de Statilius Taurus, élevé un siècle environ auparavant. Entre temps, la conflagration était enrayée du côté Est au pied de l'Esquilin — au Nord-Est du Palatin —, car Néron avait fait procéder à la destruction sys-

tématique des maisons dans cette région pour que l'incendie ne trouvât point d'aliment; mais juste au moment où l'on avait un réel espoir de toucher à la fin, les flammes percèrent dans l'espace compris entre l'extrémité Nord du Forum et les pentes Sud du Quirinal, où étaient situés la résidence et les jardins de Tigellin, et ceux-ci furent incendiés ainsi que toutes les bâtisses environnantes. L'incendie ne fut définitivement éteint que le 28 juillet : à cette date, les deux tiers environ de la ville avaient été réduits en ruines et en cendres, et les pertes en vies humaines, en biens, en œuvres d'art et de science furent incalculables.

Les mesures que prit Néron pour soulager les détreffes au fort du sinistre et après ont été regardées par ses contemporains comme des plus louables. Il concentra les réfugiés sur la partie du Champ de Mars qui était hors de danger, les hébergea dans le Panthéon, les Thermes d'Agrippa et autres grands édifices qui s'y trouvaient, et il éleva pour eux des asiles provisoires dans ses propres jardins privés, en travers du fleuve, au voisinage du Vatican. Dès que l'incendie s'était retiré d'un endroit il y plaçait des gardes pour protéger les ruines au nom des propriétaires; et il fit rechercher les morts à ses propres frais. Il fit venir d'Ostie et d'autres villes des provisions de bouche pour nourrir les sans-foyer, et il abaissa le prix du blé pour le mettre à la portée de ceux qui, tout appauvris qu'ils fussent, n'avaient pas besoin d'être nourris par l'Etat. Durant toutes ces journées d'horreur il travailla avec une infatigable énergie, dirigeant personnellement ces opérations et tâchant de calmer le peuple terrifié. Et bien qu'il eût appris que ceux-là mêmes qui avaient conspiré contre lui dans des occasions antérieures profitaient maintenant de la catastrophe pour lui susciter des haines et le faire assassiner, il se dévouait sans crainte à sa tâche, apparaissant seul au milieu des gens désolés, sans gardes ni compagnons, et se montrant partout, dans le jour enténébré de fumée ou dans la nuit illuminée de flammes, au mépris complet du danger.

La perte des antiques trésors de Rome et en particulier la destruction de presque tout ce qu'il aimait dans son propre palais devaient l'avoir navré à lui fendre le cœur; et il travaillait avec rage et désespoir.

Une nuit, debout sur le toit de son pavillon, près de son théâtre des jardins¹, en travers du Tibre, où il avait établi son quartier général, Néron fut si ému du spectacle de cette ville brûlant à distance que, à la manière d'un pleureur à gages aux funérailles des morts, ou d'un barde du temps jadis, il prit sa harpe et se mit à chanter une sorte de thrène, une longue lamentation sur le sort de Rome, dont le désastre était comparé à l'incendie de Troie; et sa voix puissante, emportée par le vent, parvint aux oreilles des réfugiés frénétiques rassemblés aux abords des jardins, qui répandirent bientôt le bruit que l'empereur, enthousiasmé par la beauté de l'incendie, s'était costumé en musicien de profession et chantait sans vergogne des airs de fantaisie dans son théâtre.

Cette légende eut prise sur les esprits dérangés du peuple, et de tous côtés on se demanda si Néron n'avait pas lui-même incendié la ville à seule fin de se créer un dramatique décor pour chanter son poème sur la guerre de Troie. En se remémorant la conduite des filous qui avaient mis le feu aux demeures pour voler, les gens déclaraient que ceux-ci devaient être des agents de Néron; et le fait d'avoir pris, entre autres mesures de précaution contre les progrès du feu, celle qui consistait à détruire impitoyablement des bâtiments intacts, donnait quelque couleur à la ridicule invention d'après laquelle l'incendie aurait été délibérément prémédité. D'aucuns prétendirent que Néron avait voulu détruire la

¹ Tacite (*Annales*, XV, 39) dit « sur la scène de son théâtre privé »; Dion Cassius (LXII, 18) dit « le toit du palais »; Suétone (*Néron*, 38) dit « une tourelle de la maison de Mécène » sur l'Esquilin; mais les deux derniers devaient être noyés dans la fumée, et par conséquent Tacite nous semble être le meilleur guide.

Ville pour la faire reconstruire sur un plan plus élégant; d'autres qu'il avait simplement voulu se donner des sensations fortes; mais quel que fût le mobile présumé qu'on lui attribuait, la croyance qu'il était l'instigateur du désastre gagna du terrain. On accumula des malédictions sur sa tête, ou plutôt sur ceux qui l'on soupçonnait d'avoir allumé l'incendie selon ses ordres car, au dire de Dion, on ne maudissait pas véritablement le nom de l'empereur; et le résultat fut, nous dit Tacite, que tous ses efforts et ses actes de courage furent négligés. Quelqu'un rapporta qu'un jour, en entendant citer le dicton grec : « Après ma mort, que le feu dévore le monde », Néron avait répondu : « Non pas, je tiens à voir cela de mon vivant ! » Un autre déclara que l'empereur s'était toujours assigné pour but de mettre fin à Rome et à l'empire avant sa mort, et qu'il avait souvent fait observer que Priam de Troie était un heureux homme d'avoir vu sa cité flamber à l'heure même où son règne s'achevait.

Evidemment les historiens modernes reconnaissent pour la plupart qu'il est absurde d'imputer à Néron la responsabilité de la catastrophe¹; mais dans les temps anciens Tacite seul, d'entre nos sources, a la hardiesse d'avancer que la culpabilité de l'empereur « n'est pas certaine ». Aujourd'hui toutefois le tableau de Néron instigateur du désastre, debout sur le toit de son palais et « jouant de la lyre tandis que Rome brûle », a laissé son empreinte dans l'imagination populaire et sera difficile à effacer, en dépit du fait qu'il s'efforça désespérément d'éteindre ce brasier qui détruisait tout ce qu'il avait de plus cher, que son palais même était en

¹ Henderson, *Life and Principate of Nero*; Gibbon, *Decline and Fall*; Merivale, *History of the Romans*; Hertzberg, *Geschichte des römischen Kaiserreichs*; Sievers, *Studien zur Geschichte*; Aube, *Histoire des Persécutions de l'Eglise*; Schiller, *Geschichte des römischen Kaiserreichs*; Bury, *History of the Roman Empire*, etc...; Renan, *L'Antéchrist*, et Ranke, *Weltgeschichte*, hésitent pourtant à le décharger entièrement du blâme.

flamme, et qu'il chanta son élogie funèbre en s'accompagnant d'une harpe et non d'une lyre.

Néron fut piqué au vif par ces accusations, d'autant plus que les dépositions suggéraient que l'incendie ou plutôt sa propagation n'était pas absolument accidentel; impatient de se disculper, il ouvrit une enquête sur l'origine de ces dires, ensuite de quoi ses agents intentèrent une accusation aux Chrétiens, qui étaient à cette époque une secte de croissance rapide sous la conduite spirituelle de Paul de Tarse, et dont les membres se recrutaient pour une large part dans les rangs des esclaves et des étrangers.

La nouvelle secte, totalement incomprise, était en butte aux pires haines dans les parties de l'empire romain où elle était connue¹. Les principaux reproches qu'on lui faisait étaient de prêcher des dogmes socialistes et anarchiques, de les enseigner aux esclaves et au rebut de la terre, de mettre dans la tête de ces gens des idées d'insubordination, et enfin d'avoir pour membres des ennemis de la race humaine, qui croyaient que la fin du monde était proche et que toute l'humanité, sauf eux-mêmes, allait à sa perte. Les agents de Néron savaient peu de choses sur l'origine de la secte, mais ils croyaient savoir qu'elle avait été fondée par un homme nommé Christus ou Chrestus², qui avait été exécuté en Judée une trentaine d'années auparavant; ce personnage avait annoncé qu'il reviendrait dans la gloire pour juger le monde, et les membres de la secte attendaient l'événement avec exaltation, tout en accomplissant d'ici là des rites secrets et en fuyant la société des autres hommes, dont

¹ « La secte est partout combattue », Actes des Apôtres, XXVIII, 22. « Odieuse superstition », dit Suétone, *Néron*, 16. « Pernicieuse superstition », dit Tacite, *Annales*, XV, 44.

² Tacite, *Annales*, XV, 44; Suétone, *Claude*, 25. Les Évangiles n'étaient pas encore écrits. Voir Weigall, *The Paganism in our Christianity*, p. 28.

l'indifférence béate les affligeait et dont ils maudissaient les dieux.

Leur chef, Paul, juif de naissance mais citoyen romain, avait été accusé de fomenter la sédition dans les provinces et en avait appelé à Néron; il avait été amené à Rome en 61 ou 62; il y fut acquitté, comme il y a lieu de le supposer, des charges portées contre lui, mais plus tard il fut arrêté de nouveau, après quoi on lui permit de vivre dans son propre logement sous l'œil d'un soldat, en lui défendant de prêcher aux nombreux chrétiens de Rome, dont beaucoup étaient employés comme esclaves dans la maison de Néron¹. Il y avait un autre homme, Pierre, juif également, qui était un des meneurs les plus écoutés. L'empereur Claude, rappelait-on, avait banni de Rome les membres de la secte parce qu'ils « causaient des troubles continuels »²; mais d'autres avaient pris leur place, et ils étaient maintenant légion.

Les enquêtes semblent avoir montré qu'au moment où la cité flambait ces étranges misanthropes s'étaient trouvés en état d'extase; ils avaient clamé que la Fin approchait, que Rome, comme Babylone, allait être détruite par le Christ, qui allait apparaître incessamment au-dessus des fumées et des flammes de la conflagration pour emmener les élus au Ciel et pour anéantir Néron et tout son peuple; et, disait-on, quand leurs semblables effarés leur avaient demandé s'ils n'étaient pas contents, alors, de voir brûler Rome, ils avaient répondu que c'était justement la vengeance enflammée du Ciel qu'ils avaient attendue, et qu'ils ne lèveraient pas un bras pour éteindre les flammes.

Il ne saurait être douteux que telle fut leur attitude, car le retour immédiat du Seigneur était alors positivement le ressort essentiel de la foi, et la Seconde Venue était l'événement

¹ Actes des Apôtres, XXVIII, 30; Epître aux Philippiens, I, 13; IV, 22.

² Suétone, *Claude*, 25.

suprême que les élus attendaient d'heure en heure; ces âmes ferventes n'avaient pu considérer un si grand désastre que comme le signal de cette arrivée miraculeuse qu'ils avaient si longtemps réclamée de leurs vœux. Jésus venait ! Les cieux allaient s'entr'ouvrir d'un moment à l'autre et ils verraient là-haut le Messie chevauchant sur des nuages de feu. Ces maisons flambantes, ce prodigieux feu de joie sur le Palatin où se consumait le palais de Néron, ces hôtels des puissants crachant feu et flamme, ces temples des anciens dieux croulant en ruine, ces clameurs suraiguës des foules en panique, toutes ces choses étaient précisément ce que leurs chefs leur avaient fait prévoir à l'approche de leur divin Seigneur et Maître.

Lorsqu'on eut signalé à Néron la conduite de ces Chrétiens il lui sembla presque sûr qu'ils avaient allumé l'incendie ou que, par leurs artifices de magie — car Néron croyait à ces pratiques—ils avaient attiré le fléau sur le peuple qu'ils haïssaient. Lui-même était accusé cruellement d'avoir incendié la ville; mais il tenait évidemment là les vrais coupables, ceux qui, en dehors de la destruction générale, avaient délibérément incendié les deux amphithéâtres, les symboles des plaisirs de ce monde, et son palais, et la maison de Tigellin, attaqué parce qu'il était le premier agent de l'empereur.

« Ces gens, dit Tacite, étaient appelés communément les Chrétiens. On les détestait pour leurs monstruosité. Le fondateur, un nommé Christus, avait été châtié comme criminel par Ponce Pilate sous le règne de Tibère, mais la pernicieuse superstition, réprimée pour un temps, se réveilla non seulement dans toute la Judée d'où provenait le mal, mais aussi dans la ville de Rome où de toutes parts affluent toutes sortes d'êtres horribles et malfaisants, lesquels y sont encouragés. En conséquence, on dénonça d'abord ceux qui avouèrent; puis sur leurs renseignements, on en condamna un

grand nombre, non pas tant pour avoir brûlé la cité que pour détester la race humaine »¹.

« On dénonça ceux qui avouèrent ». La phrase a fait l'objet de mainte discussion. Qu'était-ce, qu'ils avouaient ? D'avoir mis le feu à Rome ? Cela ne se peut pas, car Tacite affirme avec une entière conviction que, si coupables qu'ils fussent en général, ils furent *à tort* accusés d'être des incendiaires. Alors, simplement, d'être chrétiens ? Ceci encore est invraisemblable, car Tacite expose avec non moins de clarté qu'ils furent accusés, si injustement que ce soit, d'incendie volontaire. Il me semble plus probable que ce qu'ils admirent, ce fut de n'avoir rien tenté pour éteindre les flammes, parce qu'ils avaient cru à ce moment-là que la conflagration était le signal de la venue du Christ triomphant, et croyaient encore que c'était un des signes du commencement de la fin. Il est probable aussi qu'ils se reconnurent satisfaits du désastre, et supplièrent leurs accusateurs de renoncer à leurs attachements terrestres pour entrer au service du Christ, pendant qu'il était encore temps. Ces aveux, spontanément faits avant l'arrestation — comme l'impliquent les mots de Tacite — furent incontestablement assimilés à des aveux de culpabilité, aveux effrontés, semblait-il, sans honte ni conscience de mal faire, mais révélant une ferveur, une exaltation qui était assez surnaturelle pour suggérer l'influence de la magie, cette puissance redoutée à laquelle Néron et presque tous les autres hommes croyaient ferme.

On ne sait pas de source certaine si saint Paul fut arrêté et exécuté à ce moment, mais on croit traditionnellement qu'il fut l'un des premiers mis à mort, probablement par décapitation, et les témoignages poussent à cette conclusion². Tacite dit que ses suivants furent soumis à d'affreuses tor-

¹ Tacite, *Annales*, XV, 44. L'authenticité du passage, contestée par Hochart, n'est guère sujette à caution.

² Saint Clément de Rome indique ce fait, mais une autre tradition assigne à l'événement une date postérieure.

tures et livrés au bon plaisir des Romains déchaînés : quelques-uns périrent déchiquetés par des chiens lâchés sur eux, d'autres furent lynchés ou crucifiés, et d'autres encore furent brûlés vifs de la même façon qu'ils étaient censés avoir brûlé les victimes de l'incendie. Saint Clément, qui écrivait une trentaine d'années après l'événement, ajoute que certaines accusées furent ligotées à des taureaux furieux et traînées dans la poussière jusqu'à leur mort¹.

Tacite raconte ensuite que les exécutions de certains condamnés se firent sur le bûcher, après la brume, dans les jardins mêmes de l'empereur, de sorte que le spectacle était comme une parade d'illuminations nocturnes; et il déclare que Néron organisa quelques courses de chars à cette occasion et se mêla librement au peuple qui toutefois ne se réjouissait pas de sa rigueur barbare et « ressentait de la pitié pour les victimes, si coupables fussent-elles, et si propres qu'elles fussent aussi à servir d'exemples par application de la peine capitale ». Cette histoire malgré tout n'est pas confirmée par Suétone, qui déclare simplement avec approbation que « Néron infligea des châtiments aux Chrétiens, secte qui entretenait une nouvelle et dangereuse superstition », et dans l'Apocalypse qui, comme je l'expliquerai bientôt, fut écrite quatre ans plus tard, il n'est point fait d'allusion à ces supplices du bûcher, mais il est dit que les victimes ont été décapitées². Toutefois les horreurs en question peuvent avoir existé. Tigellin, qui agissait pour le compte de l'empereur, fut probablement outré, mis hors de lui par la destruction de sa superbe résidence et de ses jardins. Néron aussi était furieux de la dévastation de Rome et de la perte de son palais et de ses trésors; il était exaspéré d'être accusé lui-même d'avoir prémédité l'embrasement; et il se décida peut-être à faire voir au peuple ce qu'il pensait d'un tel crime, et à donner à ses ennemis une inoubliable leçon par représailles. Il avait

¹ Clément de Rome, *Epître aux Corinthiens*, VI, 1,2.

² *Révélation*, XX, 4.

toujours été inquiet de penser que le trop grand nombre des esclaves vivant à Rome pourrait inspirer à ceux-ci le courage de se soulever contre leurs maîtres; et certain jour où l'on avait assisté à une mutinerie dans la maison d'un riche — qui avait été tué dans l'affaire — Néron avait refusé d'intervenir en faveur des esclaves de cette maison, qui furent tous condamnés, les innocents comme les coupables. Or, ces Chrétiens étaient pour une bonne part des esclaves, et Néron sentit peut-être qu'il importait de les terroriser. De plus, l'incendie volontaire exigeait une punition particulièrement sévère. Ceux qui brûlaient des biens devaient brûler à leur tour : il ne devait pas y avoir de quartier pour les incendiaires.

Les exécutions qui suivirent l'incendie de Rome étaient à peine aussi terribles que celles des chrétiens brûlés par des chrétiens au Moyen Age; à peine aussi terribles que les châtiments infligés par Marc-Aurèle, si saint par ailleurs, aux chrétiens de son temps qu'il jetait en masse aux bêtes fauves de l'arène; mais elles étaient assez terribles comme cela, et l'on ne peut plus regarder Néron comme le souverain bienveillant et calme que révèlent ses antécédents, l'homme qui ne mettait à mort que les sujets conspirant vraiment contre sa vie et qui, à ces exceptions près, respectait la vie humaine à un degré remarquable pour une époque sanguinaire. Sa seule excuse est son exaspération, son angoisse et sa nervosité en ces jours de désastre où il eut l'impression qu'un complot démoniaque avait été tramé : il avait vu de ses propres yeux des hommes et femmes enfermés dans leur logis et mortellement brûlés, leurs cris de douleur retentissaient toujours à ses oreilles, et son cœur fut sans pitié pour ceux qu'il jugeait coupables d'avoir perpétré cette monstrueuse et inqualifiable atrocité au nom du Christ qui avait été, disait-on, le plus doux des hommes.

La punition des chrétiens — la persécution comme nous l'appelons aujourd'hui — fut courte et vivement menée; pen-

dant le restant de l'été les survivants, quoique toujours en proie à la terreur, finirent par se rendre compte peu à peu que le danger passait, et qu'ils ne seraient pas exterminés. Paul, leur chef bien-aimé, ainsi que des vingtaines de leurs amis étaient morts, mais Pierre vivait et les encourageait passionnément à se cramponner à leur foi et à croire encore que le Maître reviendrait bientôt pour les emmener au céleste séjour. Ils étaient profondément déçus de voir que la conflagration de Rome n'était pas le signe attendu et qu'il n'était pas venu; mais ils espéraient toujours, et toujours ils regardaient le ciel avec les yeux de la hantise, ils guettaient et ils imploraient chaque jour la venue de leur Seigneur.

C'est à cette époque — peut-être en août ou en septembre — que Pierre écrit l'épître qui est incorporée au Nouveau Testament¹ : il l'adressait de « Babylone » — nom méprisant sous lequel Rome était alors connue du petit groupe des fidèles — aux chrétiens des autres parties du monde, mais sans doute aussi était-elle destinée à être lue par le reste de ses ouailles immédiates. La lettre est un appel passionné par lequel Pierre les prie de ne pas s'effrayer et de ne pas renier le nom du Christ, dussent-ils avoir le cœur oppressé pour une saison et dût leur foi être mise à l'épreuve du feu. Il les prie de ne pas créer de désordres, mais de craindre Dieu et d'honorer l'empereur — qu'il doit regarder par conséquent comme un homme de bon vouloir et non comme un démon; et il prie ceux qui sont esclaves de se soumettre à leurs maîtres :

« Si vous souffrez pour la justice, écrit-il, vous êtes heureux. Ne craignez donc point ce qu'ils veulent vous faire craindre, et ne soyez point troublés; soyez toujours prêts à

¹ Lightfoot, Hort, Renan, Henderson et la majorité des érudits pensent que la Première Epître générale de saint Pierre remonte à cette époque. On admet aujourd'hui sans restriction que la Seconde Epître a été écrite par une autre main, et qu'elle est postérieure de près d'un siècle à la première.

répondre avec douceur et respect à tout homme qui vous demande raison de l'espoir qui est en vous, ayant une bonne conscience, afin que ceux qui parlent mal de vous comme si vous étiez des malfaiteurs soient confondus dans la fausseté de leurs allégations...

« Au reste, la fin de toutes choses approche; soyez donc vigilants et priez. Bien-aimés, ne soyez point surpris de la fournaise qui est là pour vous éprouver, comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange; mais réjouissez-vous de ce que vous participez aux souffrances du Christ. Si l'on vous accable de reproches pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux; et si un homme quelconque souffre comme chrétien, qu'il n'en ait point honte. Lorsque le souverain Pasteur paraîtra, vous remporterez la couronne impérissable de gloire. Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand il en sera temps; vous déchargeant sur lui de tous vos soucis, parce qu'il a soin de vous. Soyez sobres, veillez; car le diable, votre ennemi, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer; résistez-lui, fermes dans la foi, et sachant que vos frères qui sont dans le monde endurent les mêmes afflictions¹. Or, que le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés à sa gloire éternelle en Jésus-Christ, après que vous aurez un peu souffert, vous rende parfaits, solides, forts et inébranlables ».

Pierre ne survécut pas longtemps à la rédaction de cette lettre. La tradition dit qu'il fut arrêté et exécuté vers ce temps, et il n'y a pas lieu de supposer autre chose². On dit que la veille de sa mort il eut une occasion de s'évader mais n'en profita pas, sentant que le Maître avait peut-être besoin, pour le salut de la foi « d'être crucifié une seconde fois

¹ I Pierre, I, 6, 7; II, 13, 17, 18; III, 14, 15, 16; IV, 7, 12, 14, 16; V, 4, 5-10.

² Une tradition ancienne d'après laquelle il aurait été supplicié le même jour que Paul ne semble pas admissible.

en la personne de son humble serviteur »¹. Il fut mis en croix, mais, sur sa propre demande, placé ignominieusement la tête en bas, pour que sa mort n'eût pas la majesté sacramentelle qui déjà s'attachait à l'élévation de Jésus sur l'arbre toujours sacré².

¹ Saint Ambroise, Epître 21.

² Weigall, *The Paganism in Our Christianity*, p. 81.

CHAPITRE XV

RECONSTRUCTION DE ROME (64). — LA MAISON DORÉE. — DÉCOUVERTE DE LA GRANDE CONSPIRATION (AVRIL 65). — MORTS DE PISON, SÉNÈQUE, LUCAIN ET AUTRES CONJURÉS.

Pendant l'automne et l'hiver de cette même année 64, Néron s'employa de façon active à tracer les plans de la nouvelle Rome, tâche qui devait puissamment intéresser son esprit d'artiste; et en vérité, ses transformations étaient si radicales et ses plans si neufs dans leur conception qu'ils durent conférer quelque semblant de vérité à la croyance que Néron avait incendié la ville pour pouvoir opérer ces améliorations. Dans la Rome qui n'était plus, la plupart des rues avaient été d'une étroitesse extrême, et beaucoup de maisons étaient hautes de cinq ou six étages; aussi la lumière ne pouvait-elle pénétrer jusqu'aux pièces basses. Mais à présent Néron traçait de larges artères et limitait le faite des maisons à dix-huit ou vingt mètres¹, de manière que le soleil purificateur donnât sur la chaussée quelques heures par jour — fait auquel les citadins « vieux jeu » trouvaient beaucoup à redire, car ils étaient habitués aux taudis sombres et fétides de l'ancienne cité, et jugeaient la chaleur directe du soleil d'été beaucoup plus nocive que l'obscurité infecte des ruelles antiques.

Pour parer à cette objection, l'on convint qu'il y aurait des galeries à colonnes de chaque côté des rues et devant toutes les maisons, afin de procurer aux citadins des promenades ombragées et d'atténuer le danger d'incendie. Ces colonnades, qui étaient d'une entière nouveauté à Rome, Néron les fit bâtir de ses propres deniers. On ménagea dans toutes

¹ On ignore la hauteur exacte; mais Auguste la limita de son temps à soixante-dix pieds, et Trajan à soixante.

les rues des espaces découverts pour de nombreux jardins, squares et cours intérieures. On élimina les rangées de maisons ou même les immeubles mi-attendants : chaque maison devait avoir ses quatre murs particuliers et devait être séparée de la voisine par un étroit passage. La partie inférieure de chaque bâtisse devait être construite en pierre ininflammable, les étages supérieurs reposant sur des arches en maçonnerie; on ne permettait pas l'emploi de poutres en bois au-dessous du second étage. Toute maison devait avoir son arrière-cour et dans cette cour chaque usager était obligé d'entretenir tous les appareils d'extinction nécessaires, y compris naturellement une bonne provision d'eau. On posa des conduites de manière que chaque maison fût approvisionnée d'eau; et l'on institua un service des eaux de la Ville, dont les inspecteurs devaient veiller à la régularité du débit. Les fontaines de la voie publique furent aussi multipliées.

Les débris des maisons en ruine furent en partie utilisés pour exhausser le niveau de certains quartiers bas, en partie expédiés par le Tibre à Ostie où ils furent déversés sur toute l'étendue des marécages insalubres qui bordaient l'embouchure de la rivière. Ces déblaiements aussi s'effectuèrent aux frais personnels de Néron : c'était une sorte de compensation donnée aux propriétaires urbains pour la perte de terrains qui résultait pour eux de l'élargissement des rues et de l'aménagement d'espaces découverts. Puis, l'empereur offrit sur son trésor privé une somme d'argent à chaque propriétaire, au prorata de son rang et de sa fortune, pourvu que les nouveaux bâtiments fussent terminés à une date fixée d'avance.

Dans la trépidation que lui causait cette création d'une Rome aussi belle que neuve, Néron jeta son argent aux quatre vents en artiste insouciant qu'il était; et lorsqu'il eut épuisé les fonds de la cité, il ouvrit une liste de souscription à laquelle les villes et communautés de tout l'empire furent invitées à contribuer. Entre temps il consacrait sa fortune

personnelle à l'édification d'un palais qui devait être digne non seulement des Césars, mais de lui-même en tant qu'artiste; il accapara tant de terrain pour son parc qu'il fut accusé par plaisanterie de vouloir absorber Rome entière et ses faubourgs et refouler la ville à dix ou quinze kilomètres dans la campagne. On l'accusa naturellement d'avoir volé le bien des propriétaires privés pour agrandir les dimensions de son parc; mais il y a toute raison de supposer qu'il paya ce qu'il prit; et les sommes qu'il dépensa pour la reconstruction de Rome, sur le montant de sa propre fortune, furent indiscutablement si élevées qu'on doit l'excuser de s'être approprié quelques terres en échange. Le nouveau palais, qu'il appela *Domus Aurea*, « la Maison Dorée », était situé, comme auparavant, sur le Mont Palatin ; mais sur le versant Est de cette colline le nouveau parc dévalait jusqu'au bas des pentes, à travers la vallée où fut construit plus tard le Colisée, et remontait le flanc Ouest de l'Esquilin et l'éperon Nord du Cælius.

Ce palais et ce parc constituaient un domaine si original, si complètement différent de tout ce que Rome avait vu auparavant que les citoyens ne savaient qu'en faire et que l'empereur Vespasien, quelques années plus tard, fit disparaître le tout. Les jardins de l'époque étaient, en règle générale, strictement conventionnels : les enclos proprement taillés, les arbres disposés de façon rectiligne et les effets d'architecture étaient en vogue; mais le parc de Néron avait pour point de départ un paysage rural, et, d'après sa description, on ne peut manquer d'y voir un effort à l'antique, vers un idéal esthétique de simplicité naturelle qui jurait extraordinairement avec l'esprit de grandeur massive de cette époque.

Dans la vallée située à l'Est du Palatin et où jadis avaient existé les logis humides et délabrés d'un quartier de bouges, bâti sur un marécage, Néron fit creuser un lac splendide dont un coin était bordé de clairières champêtres et de bas-

fonds à roseaux où nichaient les canards sauvages; sur la rive opposée il fit ériger des groupes pittoresques de chalets campagnards conçus, paraît-il, de manière à représenter la progression des années. Derrière ces bâtiments étaient des champs de blé, des vignobles, des prairies et pâturages; et par delà ceux-ci, il planta des taillis épais, entrecoupés ça et là de clairières arrangées de façon à ressembler à des brousses naturelles, rocailleuses et touffues d'herbes et de fleurs sauvages. Dans ces bois et ces espaces découverts, il introduisit des compagnies de daims et d'autres animaux sauvages; aux alentours erraient paresseusement des troupeaux de moutons et de chèvres, gardés par des bergers joueurs de flûte. Dans les prés paissaient des vaches et des chevaux, et au voisinage des métairies, près du lac, on pouvait voir toutes les créatures de la ferme et de la basse-cour.

Il semble en fait avoir voulu créer là, au cœur de la métropole affairée, un féerique petit monde de beauté sylvestre et champêtre, un site de rêves et de calme rustique, une Arcadie en miniature où il pourrait errer comme un franc-tenancier d'antan, bricolant à ses prés et à ses fermes; où, flânant à travers bois, il pourrait être seul avec la nature, et où enfin il pourrait, en veine de poésie, écouter à distance les notes des oiseaux et les chants des bergers, et entendre en imagination la flûte de Pan.

Cette conception d'un parc à l'entour d'un palais était fort curieuse, et d'une parfaite originalité à cette époque; elle donne à entendre que Néron, malgré la magnificence de ses façons de vivre, avait toujours aspiré à une vie campagnarde. Nul autre qu'un poète n'aurait songé à transformer le centre de la Rome impériale en un jardin de l'Éden; et si le charme du tableau nous est un peu diminué par son association avec certaines affectations bucoliques de « vie simple », souvenons-nous qu'une idée est toujours plus captivante à sa naissance que dans son gâtisme.

Le palais lui-même était, semble-t-il, un alliage étrange de simplicité et d'élégance, et l'on doit supposer que son aile Nord-Ouest, qui dominait le Forum, était bâtie dans un style approprié au paysage rural. Une triple colonnade, encerclant peut-être le Palatin, formait des promenades ombragées sur un mille de longueur, et la salle d'entrée était si spacieuse qu'elle pouvait loger une colossale statue en bronze de l'empereur, haute de quarante mètres¹, œuvre de Zénodore le sculpteur le plus renommé de l'époque. Des parties entières de l'édifice étaient « incrustées d'or et ornées de bijoux et de nacre », dit Suétone; « les salles de banquets s'élevaient en dômes, et des sections du plafond, marquetées d'ivoire, tournaient sur elles-mêmes en éparpillant des fleurs, tandis que d'autres renfermaient des vaporisateurs qui faisaient ruisser de l'encens sur les invités ». Il y avait une salle de repas circulaire, et son dôme pouvait tourner autour de son axe de manière à prendre le soleil dans ses fenêtres toute la journée pendant l'hiver et à l'écarter pendant l'été.

Beaucoup de murs des salles furent décorés de peintures par Amulius, le grand peintre de son temps; mais dans l'ensemble le palais devait être beaucoup moins décoré qu'on ne pouvait s'y attendre. Il était probablement caractérisé par un certain nu artistique qui permettait de concentrer l'attention sur quelque trait particulier; car Tacite nous dit que la décoration des pièces n'était pas aussi séduisante que la vue qu'on avait des fenêtres, et quelques années plus tard la femme de l'empereur Vitellius railla la maigreur des décors et l'indigence du mobilier². On rassembla pourtant de vastes quantités d'œuvres d'art, en Grèce et dans les autres parties de l'Empire, et on les amena à Rome pour embellir le palais et la villa; et, dit-on, la réquisition par Néron de plusieurs statues célèbres fut âprement ressentie par les muni-

¹ Suétone, *Néron*, 31; Pline, *Histoire Naturelle*, XXXIV, 45-47; Spartianus, *Vita Hadriani*, XIX, 12-13.

² Dion Cassius, LXV, 4.

cipalités auxquelles on les avait soustraites. Une commission d'experts en arts mit littéralement au pillage les villes de la Grèce; mais s'il nous fallait blâmer Néron sous ce rapport nous aurions à porter aussi des jugements comminatoires contre ceux qui ont rassemblé les trésors artistiques du Louvre, du British Museum et d'autres galeries d'art européennes.

Les dépenses publiques et privées de Néron pour la reconstruction de la ville et du palais furent, comme nous l'avons dit, énormes; et ses dons aux sinistrés de l'incendie ainsi qu'aux poètes, musiciens, peintres, sculpteurs, acteurs, athlètes, conducteurs de chars, domestiques et amis qui, alors et à d'autres moments, lui avaient paru mériter une récompense, vidaient rapidement ses coffres. Avant que de mourir, il avait dépensé, sur sa propre fortune, 2.200 millions de sesterces : on peut apprécier ce chiffre au fait que la fortune globale de Pallas, réputé l'homme le plus riche de Rome, atteignait 300 millions de sesterces, soit environ le septième montant des seuls *dons* de Néron¹. Il éprouvait un plaisir sans mélange à dépenser son argent; et la gratitude de ceux qui avaient été enrichis par sa générosité fit beaucoup pour relever sa popularité.

Mais les hommes de la tradition continuaient à le haïr et à trouver dans ces dépenses insouciantes un sujet d'inquiétude bien fondée. Si on le laissait jeter son argent par les fenêtres de cette folle manière, disaient-ils, Néron ferait bientôt banqueroute et se mettrait à piller les fortunes privées et les caisses du trésor public. Il fallait vite faire quelque chose. Néron, de plus, recommençait à chanter en public et à déshonorer par là le pouvoir impérial. Et puis, ses plans de constructions transformaient Rome à l'image d'une

¹ Tacite, *Histoires*, I, 30; *Annales*, XII, 53. Deux milliards un quart de sesterces équivaldraient environ à dix-sept millions de livres sterling ou à 428 millions de francs or, mais la valeur de cette somme était alors beaucoup plus grande qu'aujourd'hui.

de ces villes grecques artistiques qu'ils dédaignaient tant, eux gens de l'ancienne mode. Ces rues blanches à colonnades, ces squares et jardins publics, ces fontaines jasantes dépravaient la morale du peuple, l'amollissaient, lui donnaient le goût du luxe et lui ôtaient sa vertu romaine. Oui, vraiment, il fallait agir avec célérité.

Or ces champions de la tradition n'étaient pas les seuls hostiles à Néron. Dans l'entourage immédiat de l'empereur se trouvaient beaucoup de personnes qu'il avait froissées ou vexées, ou que Poppée avait irritées, ne fût-ce que par sa bonne fortune. Lorsqu'un homme est idolâtré comme l'était Néron et qu'il a autour de lui un groupe de fervents admirateurs pour faire la haie sur son passage et le saluer de leurs hosannas, il se trouve aussi, fatalement des gens qui sont exaspérés par cette forme de dévotion et se mettent à railler celui qui en est l'objet. Dans le cas de Néron, il devait exister maint chanteur, maint poète, maint athlète jaloux de lui et qui n'aimaient pas lui être comparés défavorablement; il devait aussi se trouver plus d'un homme qui sentait que l'empereur avait négligé ses mérites ou fait obstacle à son avancement.

Depuis quelques mois des conspirateurs, poussés soit par ce genre d'esprit chagrin ou de jalousie, soit par des mobiles plus estimables, discutaient des projets pour l'assassiner. Néron avait eu de vagues échos de ce complot dès l'incendie, mais, avec beaucoup de courage, les avait ignorés. Il était accoutumé aux complots contre sa vie. Sa mère, Agrippine, sa femme, Octavie, ses proches parents Rubellius Plautus, Sylla, Torquatus Silanus et plusieurs autres, avaient cherché à le tuer; mais en frappant toujours le premier il avait préservé son existence; il était disposé à frapper de nouveau.

Il savait que des désordres se tramaient, mais il n'était absolument pas préparé à la terrible découverte qu'il fit au milieu d'avril 65, juste au moment où cette nouvelle et aimable Rome émergeait des ruines de l'ancienne et où la po-

pularité de l'empereur semblait rétablie. Plein d'énergie vitale, débordant de plans merveilleux d'activité pour l'avenir, enivré par la joie de créer, palpitant de pouvoir s'exprimer de mieux en mieux dans ses chants et dans ses poèmes, il lui semblait qu'il touchait au zénith; et ce fut à ce moment qu'un rude coup le fit chanceler, la découverte d'un complot pour l'assassiner dans lequel étaient compromis pour le moins quarante et un de ses plus proches amis ou serviteurs.

Le complot fut dévoilé au matin même du jour où Néron devait être assassiné. Comme les premières lueurs du soleil levant perçaient dans le ciel, un certain Milichus, affranchi d'un riche sénateur nommé Flavius Scævinius, parut aux portes du palais dans les jardins de Servilius, juste aux lisières de Rome, sur la route d'Ostie — l'empereur séjournait là pendant la construction de la Maison Dorée. Le visiteur, non sans avoir eu de la difficulté à persuader les gardes de le prendre au sérieux, fut conduit auprès de Néron qui, suppose-t-on, fut arraché à son sommeil pour entendre les graves nouvelles que cet homme déclarait si urgentes.

Milichus exposa que son maître, notoire pour son indolence et sa vie dépravée, avait paru assagi ces derniers temps par quelque grave préoccupation d'esprit, et qu'il avait eu des entretiens d'une intimité défiante avec Caius Calpurnius Pison, sénateur illustre et populaire qui passait généralement pour viser au trône impérial, et avec son ami Antonius Natalis. La veille, disait Milichus, Scævinius s'était enfermé de longues heures avec Natalis, puis était rentré chez lui et avait fait son testament, après quoi il avait dégainé un poignard spécial qui, ainsi qu'il l'avait souvent dit à ses amis, était voué à quelque grande action et il avait chargé Milichus de l'aiguiser. On avait commandé un dîner exceptionnellement somptueux au cours duquel Scævinius, extrêmement grave et préoccupé, avait donné la liberté à ses esclaves favoris et de l'argent aux autres. Enfin, il avait fait préparer des bandages et des pièces pour étancher le sang.

Milichus déclara qu'il ne pouvait parler avec certitude, mais que, en groupant les faits deux par deux, il s'était formé l'opinion qu'un attentat contre la vie de l'empereur devait être commis ce jour-même à l'inauguration des jeux du Circus Maximus nouvellement construit. Il avait, disait-il, agité la question avec sa femme et celle-ci lui avait conseillé de confier ses soupçons à Néron pour ce qu'ils valaient.

Un mandat d'arrêt fut aussitôt lancé contre Scævinius, qui fut amené au palais et confronté avec son affranchi; il se défendit si bien que Néron commençait à douter de l'histoire et envoya chercher la femme de Milichus pour démêler si ses dires corroboraient ceux de son mari. Effectivement ce fut son cas, et la femme pressa l'empereur de faire venir Natalis, avec qui Scævinius était resté si longtemps enfermé. On suivit son avis, et quand Natalis et Scævinius, questionnés dans des pièces séparées, furent invités à rendre compte chacun de leur entretien, on trouva leurs deux versions en complet désaccord. Sur ce, on montra à Natalis les instruments de torture en le sommant d'avouer tout de suite s'il ne voulait pas être mis à la roue; il répondit vraisemblablement qu'il n'avait pas besoin de tels encouragements pour dire la vérité, mais révélerait volontiers tout le complot dans lequel il n'avait point joué de rôle coupable. Il confondit alors Néron en incriminant non seulement Pison et Scævinius, mais aussi le vénérable Sénèque qui, déclara-t-il, était engagé à fond dans cette conspiration contre son ami et ancien élève. Néron pouvait à peine en croire ses oreilles. Sénèque ! l'homme qu'il avait aimé et enrichi et que l'on supposait absorbé par la méditation philosophique et la paisible composition d'essais éthiques et moraux. Sur le coup, Néron fut trop abasourdi pour prendre une mesure quelconque contre le philosophe; il se remit à interroger Scævinius, en lui disant que le lièvre était levé et que Natalis avait avoué.

Alors Scævinius, qui espérait vainement obtenir sa grâce en faisant des aveux, nomma plusieurs de ses complices; et

comme, un par un, les amis les plus intimes et les plus éprouvés de l'empereur étaient mis en accusation, le cœur de Néron dut sombrer sous cette grêle de traits cruels dans un abîme de désillusion et de détresse. L'Histoire mentionne les noms de quarante et un conspirateurs, dont dix-huit sénateurs outre Scævinius, sept chevaliers privés, onze officiers de l'armée, quatre femmes; mais il semble que le malheureux ne trahit pas tout le monde à ce moment. Le chef de la conspiration se trouvait être le susdit Caius Pison, contre qui Néron avait été souvent mis en garde sans toutefois vouloir le soupçonner. Pison possédait une charmante villa à Baïes, et l'empereur, lorsqu'il séjournait sur cette plage, avait coutume de lui faire visite sans la moindre cérémonie, car il aimait la beauté du site et se plaisait en la compagnie du propriétaire. Pison, comme Néron, était un grand amateur de théâtre et avait coutume de jouer avec distinction des rôles tragiques aux spectacles musicaux et dramatiques que lui et l'empereur organisaient à Rome ou à Baïes. C'était un homme cultivé renommé pour le faste de ses parties de plaisir, homme d'une morale relâchée, mais brillante personnalité quand même. Pendant de longues semaines au cours du dernier hiver Néron avait séjourné à Baïes et avait beaucoup vu chez cet homme : en fait il se sentait si bien chez soi dans la villa de Pison qu'il s'y passait toujours de ses serviteurs et de ses gardes; il se baignait ou s'amusait là dans les jardins ou la maison comme n'importe quel particulier. La femme de Pison était une dame aux charmants scandales, de grande beauté, de peu de chasteté; et Néron avait toujours pris beaucoup de plaisir à sa compagnie désinvolte.

L'empereur apprit maintenant à son grand effroi que les conspirateurs s'étaient proposés au début de l'assassiner à la villa de Pison pendant qu'il serait ainsi sans gardes; et il frémit de penser à quel point il avait frisé la mort. Scævinius avoua malgré tout que Pison s'était opposé à ce plan parce qu'il pensait qu'un assassinat, qui était censément un acte

projeté pour le bien de l'Etat, devait être accompli ouvertement dans Rome et non dans une maison privée, où la violation des lois sacrées de l'hospitalité lui donnerait l'apparence d'un meurtre lâche. Quoiqu'il en soit presque toutes les personnes impliquées dans le complot appartenaient à la société raffinée qui se réunissait à Baïes autour de l'empereur; et beaucoup d'entre elles, au dire de Scævinius, avaient senti qu'il était très risqué d'ajourner l'assassinat jusqu'au retour de la cour dans la capitale.

Au surplus, leurs inquiétudes avaient été avivées par le fait d'une dame appelée Epicharis, qui était du complot, et qui était par ailleurs la maîtresse de Mela, frère cadet de Sénèque. Un jour, à Misène, elle causait d'aventure avec un officier supérieur de la marine, un certain Volusius Proculus; constatant que celui-ci nourrissait des griefs contre l'empereur, elle le pressa de fomenter une mutinerie dans la flotte en lui disant qu'il y aurait des gens pour lui en savoir gré, et en révélant l'existence de la conspiration, sans toutefois nommer les conspirateurs. L'officier, fidèle à son devoir, rapporta la conversation à Néron qui fit arrêter et sonder Epicharis; mais celle-ci déclara que Proculus avait dû rêver et qu'elle ne savait rien d'un pareil complot. On donna donc des instructions pour qu'elle fût maintenue sous une surveillance, et l'affaire tomba; mais Scævinius reconnaissait à présent que la dame était au nombre des conjurés, et que son arrestation leur avait causé de telles appréhensions qu'ils avaient résolu d'agir le plus tôt possible après le retour à Rome.

Un des leurs, un officier de l'armée appelé Subrius Flavius, s'était proposé de poignarder Néron au moment où l'empereur chanterait sur la scène, car les chants étaient à ses yeux le principal crime de l'empereur; mais à la fin on décida qu'il serait assassiné, comme Milichus l'avait deviné, au Circus Maximus lors de l'inauguration des jeux qui aurait lieu ce jour-là, et Scævinius reconnut qu'il avait fait aiguiser

son poignard à cette fin. Il avait été convenu, dit-il, qu'un sénateur nommé Plautius Lateranus, ardent républicain, et qui était un homme de stature géante et d'une force physique considérable, s'approcherait de Néron avec une pétition, le saisirait soudainement par les jambes et le ferait tomber à la renverse; là-dessus, Scævinius devait le poignarder, tandis que les officiers prétoriens qui étaient du complot et seraient sur les lieux auraient soin d'écarter quiconque chercherait à défendre Néron, et aideraient à expédier l'impériale victime. Entre temps, Pison devrait attendre les événements au temple de Cérès situé sur les pentes de l'Aventin à proximité du Cirque, avec Antonia, fille de l'empereur Claude et veuve de Sylla, qui allait être évidemment rappelée d'exil; dès que l'acte aurait été accompli, il devait se rendre avec elle à la caserne du Prétoire où il comptait se faire proclamer empereur, pourvu qu'il divorçât et épousât Antonia, de façon à se constituer une sorte de droit légal au trône et à rehausser ses prétentions à la popularité comme à la noblesse exceptionnelle de sa race.

Si Pison n'était pas accepté pour empereur, expliqua Scævinius, on prévoyait que Sénèque serait acclamé malgré sa vieillesse, encore que le peuple pût avoir des préférences pour Lucius Silanus, fils de Marcus Junius Silanus, qui avait été empoisonné par Agrippine à l'avènement de Néron, parce qu'il descendait d'Auguste.

Sur ces entrefaites, immédiatement après l'arrestation de Scævinius et de Natalis, quelques autres conjurés se hâtèrent vers Pison pour le prier d'aller tout de suite au camp du Prétoire, et là d'employer son éloquence, pour laquelle il était célèbre, à persuader les troupes de détrôner Néron. C'était, soulignèrent-ils frénétiquement, leur unique espoir d'échapper à la mort. Seule une révolution immédiate pouvait les sauver; ils ajoutèrent qu'il y avait quelques chances de succès, car ni cet « acteur de profession », Néron, ni Tigellin avec sa suite de libertins et de prostituées n'oseraient

livrer combat. Pison refusa pourtant de faire cette tentative pour détourner son destin. Il alla tranquillement dans sa chambre, et rédigea un testament « rempli d'odieuses flatteries à l'adresse de Néron »¹ : Tacite pense qu'il était inspiré en ce sens par l'espoir que l'empereur traiterait sa femme pour cette raison avec plus d'aménité. Or cette dame, qui nous est dépeinte comme n'ayant pas de morale et pas grand chose de recommandable à part sa beauté, Pison allait la répudier pour pouvoir épouser Antonia ; et la tendre considération de son mari pour elle n'est donc pas l'explication vraisemblable des paroles mielleuses que renfermait le testament de Pison. Il est plus probable qu'il eut honte, en se rappelant Baies, du rôle qu'il avait joué dans la conspiration.

Quelques heures plus tard arrivait à sa demeure un détachement de soldats, porteurs d'une missive de Néron l'invitant à mourir en gentilhomme par un moyen quelconque à son choix. Là-dessus, Pison s'ouvrit les veines du poignet et il expira en douceur. Sa femme n'eut point de préjudice à souffrir : elle avait été, la mignonne créature, l'hôtesse accorte de Néron à mainte reprise, et il parut manifeste à ce dernier qu'elle n'aurait rien eu à gagner à l'assassinat de l'empereur.

Au palais, l'examen contradictoire de Scævinius suivait son cours lorsqu'on reçut avis de la mort de Pison. Alors Néron décréta l'arrestation des divers inculpés, et donna des instructions pour que l'on fit subir un interrogatoire de rigueur à Epicharis, la femme dont l'indiscrétion avait failli démasquer le complot antérieurement ; car, en tant que maîtresse du frère de Sénèque, elle savait probablement si Sénèque était vraiment coupable ou non. Voilà ce que Néron tenait surtout à tirer au clair : son vieil ami était-il véritablement un traître ? La déposition de Natalis n'était pas absolument convaincante, mais Epicharis, étant femme, pour-

¹ *Annales*, XV, 59.

rait être amenée sûrement à parler et à résoudre la question, dans un sens ou dans l'autre. Néron pria Tigellin d'aller voir; mais au bout d'une heure ou deux Tigellin revint en disant que la femme s'était absolument refusée à parler, bien qu'on l'eût mise à la roue, lacérée de coups de fouet et brûlée au fer rouge.

Toutefois, dans l'intervalle, un interrogatoire plus serré de Natalis venait de révéler que Sénèque avait prévenu Pison qu'ils devaient éviter d'être vus ensemble, et avait ajouté que sa sécurité dépendait de celle de Pison. Pour comble de surprise on apprit que le philosophe, qui séjournait dans sa maison de plaisance de Campanie était revenu inopinément dans la matinée à sa villa de banlieue, à quatre milles de Rome, évidemment pour se trouver sur place dans le cas où il serait salué empereur.

Poppée avait rejoint son mari dans la salle où l'on procédait aux interrogatoires; en présence de cet accablant témoignage contre Sénèque, elle et Néron décidèrent sur l'heure de lui envoyer un messenger pour lui demander sommairement s'il avait réellement tenu ce propos à Pison, et pourquoi. L'émissaire choisi était un officier de la Garde nommé Gavius Silvanus, et qui était lui-même parmi les conjurés mais n'avait pas encore été dénoncé. Il prit avec lui un détachement de soldats et, en arrivant à la villa de Sénèque tard dans l'après-midi, cerna la demeure et remit le message de Néron. Sénèque avait déjà ouï dire que le complot était découvert et savait qu'il n'y avait plus d'issue pour lui. Depuis des années son esprit philosophique rivalisait avec ses ambitions. Connaissant et goûtant la paix d'esprit réservée à l'homme de modeste fortune, quelque chose en lui pourtant l'avait induit à accepter de vastes richesses; lui qui aimait la vie simple, il n'en avait pas moins fait son profit des fastes du palais; et maintenant, alors qu'il exaltait les beautés d'une vie calme et rustique, il avait été forcé par son inquiétude intérieure à venir à Rome pour accepter éventuellement

la Seigneurie du Monde¹. Eh ! bien, soit !... C'était, se disait-il, la dernière fois que sa philosophie aurait été bernée : il irait à son long repos sans se plaindre; il mourrait comme un second Socrate, et la scène de sa mort serait gravée à jamais dans la mémoire des hommes.

Il pria Gavius Silvanus de retourner auprès de Néron, pour lui dire que Sénèque ne pouvait nier les paroles qu'on lui attribuait. Ainsi fit l'officier, et quand Néron demanda si Sénèque s'était montré prêt à se suicider, l'autre répondit qu'il ne savait pas, mais que le philosophe n'avait témoigné aucun regret de ce qu'il avait fait, ni trahi la moindre agitation ou la moindre contrainte. Néron lui dit alors de repartir chez Sénèque et d'avoir soin qu'il mît à sa vie une fin honorable.

Cependant Gavius Silvanus ne retourna pas directement à la villa de Sénèque : il s'arrêta chemin faisant au domicile de Fenius Rufus qui était, on s'en souvient, le collègue de Tigellin au double commandement de la garde prétorienne, et qui était un autre des conjurés encore non découverts. L'objet de sa visite était de demander à cet officier supérieur s'il devait obéir aux ordres de Néron; Rufus, tremblant pour sa propre peau, ne put que lui dire de s'y conformer.

Sénèque reçut la sentence de mort avec calme. Il appela son secrétaire pour pouvoir faire son testament, mais ceci ne lui fut pas permis, et là-dessus le philosophe, un peu vain à cette heure suprême, se tourna vers les gens de sa maison et leur dit que, puisqu'on l'empêchait de récompenser leurs services, il leur léguait la seule chose qu'on lui eût laissée l'exemple de sa vie. En les voyant pleurer, il les réprimanda, disant : « Est-ce là votre philosophie ? Où sont les règles de

¹ La culpabilité de Sénèque est affirmée indirectement par Tacite (*Annales*, XV, 60, 65) et directement par Dion Cassius (LXII, 24). Merivale, Schiller et autres historiens modernes ne la mettent pas en doute, et Henderson la juge probable.

conduite, en cas de détresse, que je vous ai enseignées depuis tant d'années ? Qui ne savait que Néron était un violent ? Que pouvait-on attendre d'un homme qui a tué sa mère et son frère¹, sinon qu'il fit mourir aussi son vieux précepteur ? »

Puis il embrassa sa femme Pauline, et, luttant pour maîtriser son émotion, la pria de ne pas se lamenter sur son sort mais de se consoler par la contemplation de sa vie de vertus. Pauline s'écria qu'elle voulait mourir avec lui, mais il est à supposer qu'elle regretta son impétuosité lorsque son mari dit : « Allons, puisque tu préfères la gloire de mourir avec moi... » et pria le médecin de lui ouvrir les veines du poignet. Les siennes à lui, furent coupées en même temps, mais comme le sang ne coulait pas librement on lui ouvrit encore d'autres veines, après quoi il dit adieu à Pauline et la fit transporter dans une autre pièce où, paraît-il, ses domestiques la déterminèrent vite à laisser refermer ses plaies. Au même moment, un messenger se hâtait vers l'empereur pour lui dire que Sénèque se mourait et que Pauline avait dessein de mourir aussi; là-dessus Néron, dans une de ses explosions de générosité qui coupaient court d'habitude à ses pires emportements, renvoya l'homme au galop dire aux domestiques de Pauline de lui sauver la vie à tout prix; ajoutons d'ailleurs qu'elle survécut à l'épreuve, mais, par la suite sa pâleur montrait qu'elle n'avait jamais pu compenser sa perte de sang.

Pendant ce temps, Sénèque avait prié les médecins de hâter sa propre mort en lui donnant une potion de ciguë, comme à Socrate; mais le poison aussi fut lent à agir. Sénèque fut donc placé dans un bain chaud, l'expédient ordinaire en pareil cas. Aspergeant d'eau rougie les domestiques qui l'entouraient, il leur dit que c'était une libation à Jupiter

¹ Ceci est probablement ajouté par Tacite. Sénèque croyait Néron innocent de la mort de Britannicus.

Libérateur; après quoi il resta immobile, attendant la mort qui ne venait pas. Quelqu'un suggéra de le transporter dans l'étuve et de l'étouffer à la vapeur; et grâce à cela, Sénèque obtint enfin son exeat du monde qu'il avait tant dédaigné et tant aimé à la fois.

L'interrogatoire des prisonniers au palais se prolongea bien avant dans la nuit. Rufus, n'étant pas encore dénoncé, avait maintenant pris place aux côtés de l'empereur, espérant contre toute raison d'espérer qu'il ne serait pas trahi; et bientôt, tandis que son collègue Tigellin était ailleurs et s'efforçait de faire parler l'héroïque Epicharis, il se trouva lui-même investi du commandement de la Garde. Juste derrière l'empereur se tenait Subrius Flavius, cet officier vétéran qui avait voulu poignarder Néron chantant sur la scène, et tout près étaient d'autres officiers impliqués dans le complot.

Au bout d'un instant, Scævinius que l'on recommençait à questionner, fixa, semble-t-il, des yeux suppliants sur ce Subrius Flavius, qui mit alors la main sur la garde de son épée et jeta un coup d'œil à son chef hiérarchique, Rufus. Ainsi que nous l'avons dit, ces deux hommes et d'autres dans la salle étaient du complot, mais Scævinius s'était très naturellement abstenu de les trahir, espérant simplement de leur part l'acte qui maintenant paraissait imminent; et il dut retenir son souffle en voyant l'officier glisser la main vers son épée. Un signe de Rufus, et Néron sans défiance eût été mis à mort.

Mais le signal ne fut pas donné. Rufus avait, ce me semble, un autre plan pour se tirer d'affaire. Pison et Sénèque, les deux qui pouvaient le mieux le trahir, étaient morts; mais Scævinius, croyait-il, n'en savait pas très long sur sa culpabilité à lui Rufus, et ce qu'il savait, il ne le dirait probablement pas puisque son seul espoir était que ces officiers de la garde tuassent Néron là sur son siège. Rufus jugea donc que le mieux était de s'employer énergiquement à

l'examen contradictoire de Scævinus, en lui faisant en même temps des clignements d'yeux pour lui laisser entendre qu'il se bornait à tenir un rôle et que, si Scævinus ne le trahissait pas, il ferait son possible pour lui. C'était une procédure risquée, car le meurtre immédiat de Néron serait encore plus dangereux : Tigellin, les officiers et les hommes restés loyaux pourraient exiger une prompte vengeance.

Mais Scævinus se sentait déjà condamné. Il se méprit sur les mobiles de Rufus, et, comme celui-ci le pressait de fournir davantage de renseignements, il répondit avec sarcasme : « Mon cher Rufus, personne n'en sait plus que vous sur cette affaire. Daignez prouver votre gratitude à un si bon empereur en lui disant tout ce que vous savez ».

A ces mots, Néron bondit sur le traître, qui manifesta de telles alarmes que sa complicité fut évidente; il fut aussitôt cloué sur place par un fidèle soldat nommé Cassius, un colosse qui veillait toujours sur l'empereur. Au même moment, bien entendu, plusieurs autres conspirateurs venaient d'être amenés au palais, et l'un d'eux en particulier, un nommé Cervarius Proculus, réduisit au silence les protestations d'innocence de Rufus en le chargeant furieusement d'une façon irréfutable. En conséquence, Rufus fut condamné à mort, et Néron lui donna tout juste le temps d'écrire son testament, dans lequel, au dire de Tacite, le misérable « accumula ses jérémiades »¹.

Or Scævinus, voyant qu'il n'y avait plus sujet d'espérer le meurtre de Néron, ne fut pas long à accuser aussi Subrius Flavius qui, ainsi que nous venons de le dire, avait été si près d'occire l'empereur. Au premier abord, ce vétéran affirma son innocence, et, faisant allusion à Pison et à quelques-uns des élégants qui avaient participé au complot, déclara même : « Penses-tu qu'un soldat comme moi, s'il avait médité pareil acte, se serait ligué avec des civils et des efféminés de

¹ *Annales*, XV, 68.

leur acabit ? » Ses compères, piqués par sa remarque, se hâtèrent de raconter tout ce qu'ils savaient contre lui; on révéla ainsi que Subrius Flavius, après l'assassinat de Néron, se disposait à tuer aussi Pison et à faire une tentative pour obtenir que Sénèque fût nommé empereur.

« Pourquoi cela ? » demanda Néron : « Avais-tu quelque chose contre Pison ? »

« Oui, répondit l'officier, il jouait des tragédies sur la scène. Si l'on ne déposait un chanteur de ton espèce que pour lui substituer un tragédien, l'infamie continuerait comme avant. Je t'aimais autrefois, Néron, par dessus tous les hommes. Je t'aimais et j'espérais que tu serais un bon empereur. Tu n'as pas eu de plus fidèle soldat tant que tu méritais d'être aimé. Mais je te hais depuis que tu es devenu un conducteur de chars et un chanteur¹. Tu as tué ta mère et ta femme; et c'est toi qui as mis le feu à Rome... »

C'en était trop : « On savait fort bien, dit Tacite, que rien, de tout ce qui s'était dit au procès, n'avait aussi douloureusement meurtri les oreilles de l'empereur ». Subrius Flavius fut aussitôt livré à Veianus Niger, un de ses confrères de la Garde, qui reçut l'ordre de veiller à son exécution immédiate. Niger conduisit donc ses hommes dans un champ du voisinage, à la lueur d'une lanterne, et leur fit creuser une tombe, après quoi il mena le condamné à cet endroit pour l'y faire décapiter. En apercevant la tombe, Subrius Flavius tança vertement les soldats, en leur disant qu'elle était trop petite, n'était pas assez profonde et ne se conformait pas aux règlements militaires. Niger lui dit alors : « Tends le cou, et bravement »; à quoi Subrius Flavius, voyant trembler Niger, fit cette réponse : « Je n'espère qu'une chose, c'est que tu seras aussi brave à frapper ». L'instant d'après, sa tête et son corps roulaient dans la tombe.

¹ Rapporté par Dion Cassius, LXII, 24. Tacite (*Annales*, XV, 67) ajoute le reste qui est douteux.

Cependant Sulpicius Asper, Maximus Scaurus et Venetus Paulus, tous officiers de la Garde étaient accusés à leur tour et reconnus coupables, à l'épouvante et au grand ahurissement de l'empereur, qui se rendait compte maintenant pour la première fois à quel point il avait frôlé la mort, car ces hommes avaient veillé sur lui jusqu'à cette heure : « Mais pourquoi cherchais-tu à me tuer ? » demanda-t-il à Sulpicius Asper, et il fut blessé à vif quand l'homme répliqua : « Il n'y avait pas d'autres moyens d'empêcher ton ignominie » et subit ensuite son destin sans un mot de plus. La mort du géant Plautius Lateranus suivit. C'était l'homme qui devait terrasser Néron, et l'empereur le traita avec une sévérité particulière : il le fit mener au lieu où l'on exécutait les esclaves et les criminels de bas étage, et ne lui laissa pas le temps de dire adieu à sa famille. Son bourreau, un certain Stadius, officier de la Garde, était aussi du nombre des conjurés, mais Lateranus ne trahit pas la chose. Stadius, toutefois était si bouleversé que son premier coup, à la lueur vacillante de la lanterne, abattit simplement la victime en lui faisant une plaie béante, sans doute en travers de la clavicule; Lateranus se redressa, courba la tête avec calme une fois de plus et reçut en silence un second coup de grâce¹.

Durant l'interrogatoire des accusés, le nom d'Atticus Vestinus, alors consul, fut mentionné. On a dit que celui-ci était innocent, mais dans l'émoi du moment sa culpabilité parut certaine, et l'aversion de Néron pour cet homme qui l'avait publiquement insulté contribua peut-être à renforcer la conviction qu'il était associé au complot. L'empereur, pour l'arrêter, n'envoya pas moins de cinq cents hommes avec un officier, car Vestinus entretenait à son service un grand nombre de jeunes gens formant son corps de garde, et l'on pensait qu'ils pourraient livrer combat. L'officier trouva le consul qui donnait un banquet de cérémonie dans sa maison

¹ Epictète, I, 1, 19.

— probablement, comme le suggère Tacite, pour faire montre d'indifférence. En entrant, les soldats enfermèrent les convives à clef dans la salle à manger, tandis que Vestinus était mandé au dehors et qu'on envoyait chercher un médecin. Vestinus sut tout de suite qu'on lui offrait l'alternative du suicide, et, sans exprimer un mot de regret, s'assit et tendit ses poignets au médecin; et peu de temps après, il expirait sans avoir ouvert la bouche. On communiqua ensuite la nouvelle à Néron en lui demandant ce qu'il fallait faire des hôtes emprisonnés, dont tous étaient restés dans la salle du repas, attendant la mort à tout moment.

L'empereur répondit qu'il importait de les y laisser pour l'instant; et là-dessus, l'interrogatoire des conspirateurs se poursuivit. Scævinius, ayant dit tout ce qu'il savait, fut en définitive emmené dans les ténèbres et décapité, mais Natalis fut gracié, ainsi que Staius. Gavius Silvanus, l'officier qui avait porté à Sénèque l'arrêt de mort, fut acquitté, mais, se sachant coupable, il se suicida aussitôt. Staius aussi, bien qu'ayant obtenu son pardon, ne put supporter de vivre en disgrâce et se suicida.

Enfin, passé minuit, le tribunal s'ajourna; mais juste avant d'aller se coucher Néron se souvint des invités de Vestinus enfermés dans la salle à manger de leur hôte défunt : « Je crois qu'ils ont payé assez cher leur dîner consulaire », fit-il avec un lugubre sourire, et il donna des ordres pour qu'ils fussent tous relâchés, coupables ou innocents.

La matinée suivante débuta par un remarquable incident. Tigellin, qui était atteint de tuberculose depuis quelque temps, à la suite croit-on de ses mœurs perverses, n'avait guère pu dormir cette nuit-là; et à l'aube il ordonna qu'on lui amenât la malheureuse Epicharis pour l'interroger de nouveau sous la pression des tortures. Or, après ses tourments de la veille elle ne pouvait plus marcher; on la mit donc dans une litière portée par quatre soldats. A la fin du voyage on écarta les rideaux, et, à la stupéfaction des soldats, ceux-ci la

trouvèrent pendue par sa ceinture au plafond de la litière, complètement morte. Elle n'avait pu se résigner à l'idée d'être torturée de nouveau et, tout en étant incapable de remuer ses membres désarticulés elle était parvenue, d'une manière ou d'une autre, à attacher la ceinture à une tringle horizontale fixée au-dessus de sa tête, et, passant la tête dans le nœud coulant, s'était étranglée.

Quand le tribunal reprit son audience, on enregistra des dépositions sur la complicité du poète Lucain¹ dans l'affaire. Lucain, ou, pour lui donner son nom exact, Marcus Annaeus Lucanus, était né à la fin de l'an 39 et avait par suite deux ans de moins que Néron, qui s'était intéressé à lui spécialement parce qu'il était fils du frère cadet de Sénèque, Mela (l'homme dont l'héroïne Epicharis était la maîtresse). Néron avait loué ses poésies, lui avait trouvé un poste de fonctionnaire appointé et l'avait, admis dans le cercle de ses intimes. Aux Jeux Néroniens de l'année 60, Lucain avait récité un panégyrique à la louange de son bienfaiteur qu'il adorait alors avec toute la ferveur de son cœur de poète. Pour lui, Néron était un surhomme, un vrai dieu sur terre; et dans les premiers livres de sa célèbre *Pharsale*, il glorifie l'empereur comme une divinité, comme un véritable Apollon qui a apporté la paix et la prospérité au monde. Mais bientôt un froid s'était produit entre eux, ce que des rumeurs malveillantes attribuaient à une jalousie de Néron vis-à-vis des dons poétiques supérieurs de Lucain, mais ce qui était probablement dû à « l'immense vanité » du poète, comme dit Suétone; et dans les derniers livres de la *Pharsale*, l'auteur se mit à dénigrer l'empire, sinon l'empereur lui-même, et il exhala des vœux ardents pour le rétablissement de la République.

Ceci, comme il va de soi, était une trahison et, sans doute avec le consentement de son oncle Sénèque, on interdit au jeune homme de publier d'autres œuvres dangereuses. Mais

¹ Suétone nous a laissé une courte vie de Lucain.

après cela il publia privément un poème dans lequel il attaquait Néron sous la forme la plus injurieuse; et sa participation au complot fut la suite naturelle de tout cela. Il était devenu en fait un des meneurs les plus actifs de la cabale, et avait l'habitude de se targuer qu'un jour il jetterait la tête coupée de Néron aux pieds de ses amis.

Arrêté maintenant et traduit devant la cour, il fit preuve d'une parfaite lâcheté : espérant se sauver en chargeant les autres, il accusa sa propre mère Acilia d'être affiliée à la conspiration. Néron traita cette accusation par le mépris et ne prit aucune mesure que ce soit contre la dame; mais il renvoya Lucain chez lui en lui donnant la permission de se mettre à mort d'une façon quelconque à son gré. Sur ce, le jeune homme, reprenant courage, fit un cordial repas, puis s'ouvrit les veines en récitant dans son dernier souffle quelques-uns de ses vers, où il chantait la mort d'un guerrier blessé.

Afranius Quintianus, sénateur notoire pour ses mœurs efféminées, fut ensuite jugé et condamné à mort, après quoi douze autres sénateurs y compris Crispinus, premier mari de Poppée, furent exilés par mesure de clémence. Puis on découvrit que Claude Sénécion, l'un des meilleurs et des plus anciens amis de Néron, avait joué un rôle actif dans le complot et on l'autorisa à se tuer. Quatre autres gentilshommes de la cour et deux autres officiers de la Garde s'avérèrent ensuite coupables et furent condamnés à mort; quatre officiers furent cassés; un chevalier, outre Natalis, fut grâcié. L'accusation portée contre Antonia, fille de l'empereur Claude, fut suspendue pour le moment; et une autre conspiratrice, Cædicia, femme de Scævinius, fut envoyée en exil bien qu'ayant mérité la mort.

Ainsi, des quarante et un conjurés, dix-huit trouvèrent la mort, dix-sept s'en tirèrent avec le bannissement ou la dégradation, cinq furent grâciés ou acquittés, un seul ne fut pas jugé. Si l'on ne perd pas de vue que Néron devait être

brutalement assassiné le jour même où le complot fut découvert; que la plupart des conspirateurs étaient ses amis personnels, dont la trahison n'avait d'autre mobile que la jalousie ou l'ennui; et qu'aux yeux du reste le principal crime de l'empereur, celui pour lequel on devait le poignarder et le tailler en pièces, était seulement d'être un artiste, on avouera que les peines prononcées furent remarquablement modérées pour l'époque. Le tableau qui nous est parfois présenté des trois juges — Néron féroce et démoniaque, Poppée féline et cruelle, Tigellin souffreteux et sadique — s'évanouit sous le regard inquisiteur de la critique historique; et à sa place émerge la vision d'un jeune empereur entièrement désillusionné et misérable et de son épouse terrifiée, essayant de traiter avec justice une meute d'assassins dont deux ou trois seulement étaient poussés par des sentiments idéalistes. Néron régnait depuis plus de dix ans, et, bien que la mise à mort des traîtres de la famille impériale eût assombri ses antécédents, l'Histoire ne connaît pas un seul exemple où Néron ait condamné un homme sans justification. En somme, sa miséricorde avait été exceptionnelle, étonnante même comparée à celle d'autres empereurs; et son attitude envers cette formidable conjuration, au milieu de périls extrêmes et des pires provocations, doit se recommander au critique impartial comme celle d'un homme juste et courageux.

CHAPITRE XVI

LES JEUX NÉRONIENS DE L'ANNÉE 65. — LA CHASSE AU TRÉSOR DE DIDON. — MORT DE POPPÉE (AUTOMNE 65). — NOUVELLES CONSPIRATIONS. — MORT DE PÉTRONE (66). — LA VENUE DU ROI TIRI-DATÉ À ROME, AU DÉBUT DE L'ÉTÉ 66. — DÉPART DE NÉRON POUR LA GRÈCE (AUTOMNE 66).

Le châtement des conspirateurs provoqua de prime abord dans Rome une explosion d'indignation populaire, et, pour citer Tacite, « l'empereur fut injurié sans merci par le peuple, qui l'accusait d'avoir mis à mort des innocents par crainte ou par jalousie ». Néron publia donc une longue déclaration énumérant les preuves relevées contre les inculpés ou leurs propres aveux « et alors, tous ceux qui prirent la peine de rechercher le fin mot de l'affaire en vinrent à se rendre compte qu'une conspiration avait effectivement pris corps, avait mûri et avait été étouffée »¹.

Le sénat et les détenteurs de postes responsables, en apprenant à quel point le danger avait été imminent, rendirent grâces aux dieux que l'empereur fût sain et sauf; ils le firent avec tant de zèle que Néron ne put faire autrement que de croire à la sincérité de leurs sentiments de loyauté, et il en éprouva une grande consolation. Les parents mêmes des conspirateurs, tremblant pour leur propre peau, et révoltés de la témérité qui les avait mis en péril, s'efforçaient avec des sourires « jaunes » de montrer leur joie de son salut : « ils tombaient à ses genoux, et importunaient sa main de leurs baisers ». On décréta bien entendu des actions de grâces publiques; et l'on rendit des honneurs particuliers au dieu du Soleil parce qu'il y avait un temple à lui dédié dans le Circus Maximus où le meurtre aurait dû être commis : c'était donc

¹ *Annales*, XV, 73.

lui, pensait-on, qui avait fait échouer le complot. Le poignard de Scævinius fut solennellement consacré à Jupiter Vindex dans le Capitole; le mois d'avril où la conspiration avait été découverte fut appelé Neronius en l'honneur de l'empereur; des courses de chars spéciales furent instituées pour commémorer son échappée; et Cerialis Anicius, le consul nouvellement élu, mit aux voix la déification de Néron et l'érection immédiate d'un temple de Néron aux frais de l'Etat : « Par cette motion, dit Tacite, il donnait à entendre que Néron avait dépassé le faite des grandeurs mortelles et méritait déjà ce culte qui est dévolu aux dieux et n'est habituellement rendu à un empereur que lorsqu'il a cessé de séjourner parmi les hommes ». Mais Néron n'avait nul désir d'être un dieu, et frappa ce projet de son veto.

Milichus, l'homme qui avait dévoilé le complot, fut richement récompensé; Tigellin fut remercié et décoré; les soldats de la Garde qui étaient demeurés d'une loyauté absolue malgré la trahison de quelques-uns de leurs officiers reçurent chacun un présent en espèces et une ration perpétuelle de grain; diverses personnes furent rémunérées suivant leurs services.

On se souvient que les jeux quinquennaux, les *Neronia* comme on les appelait, avaient été ajournés un an auparavant, parce que Néron n'était pas en voix. Ils devaient maintenant avoir lieu; mais le sénat, sachant que la récente conspiration avait été plus ou moins ourdie par ceux qui considéraient un empereur ménestrel comme une anomalie déshonorante pour Rome, lui suggéra par une attention pleine de tact d'accepter le prix de chant et de déclamation, sans se donner l'ennui de concourir pour le gagner. La suggestion dut toucher Néron à l'endroit sensible. Croyaient-ils donc qu'il avait été intimidé par la conjuration au point de ne plus chanter à l'avenir ? Allait-on laisser ces Philistins réduire sa voix au silence, et l'obliger à donner l'impression qu'il recon-

naissait l'indécence de son art ? Ou peut-être s'imaginaient-ils que sa voix ne valait pas d'être entendue ?

Sur un ton de colère et de défi Néron répliqua qu'il chanterait, et à coup sûr : « Je suis prêt à concourir pour l'obtention du prix, dit-il, et n'ai pas besoin de la protection du sénat. Tous les honneurs qui pourraient être décernés à mes talents vocaux doivent m'échoir non par vos faveurs, mais par la décision impartiale des juges compétents de l'art musical ».

Le courage aussi nettement affiché de ses convictions eut l'heur de plaire aux masses, qui se disputèrent avec tant d'acharnement les places assises au spectacle que nombre de gens moururent écrasés et que beaucoup d'auditeurs eurent leurs vêtements fripés, sinon déchirés en lambeaux. Quand Néron parut sur la scène il fut gratifié d'une ovation : « Fais-nous profiter de tous tes talents ! » lui hurlait l'auditoire; et Tacite, en rapportant la chose, ajoute avec une horreur dissimulée : « ce furent leurs paroles mêmes »¹. Alors il leur chanta hymne sur hymne, en s'accompagnant de la harpe et en obéissant de façon stricte aux règles du concours. Quand il eut fini, il mit un genou à terre et tendit sa main en suppliant — c'était le geste prescrit par l'étiquette à chaque concurrent; et sur le champ, il y eut un vrai tonnerre d'applaudissements : « On aurait dit, commente Tacite, que le peuple était charmé, et peut-être l'était-il en effet puisqu'il ne paraissait pas sentir l'ignominie du fait »².

En cette occasion l'on se servit de nouveau du système de claue rythmée qui a déjà été décrit, et, dit-on, les membres de l'auditoire qui n'avaient pas appris l'art d'applaudir furent grandement embarrassés, car s'ils battaient des mains à contre-temps ils étaient sûrs de recevoir une bourrade dans

¹ *Annales*, XVI, 4.

² Dion Cassius (LXIII, 1) parle aussi du caractère « profondément déshonorant » de la cérémonie.

le dos, et s'ils restaient muets leurs voisins enthousiastes les couvraient d'injures en les traitant d'apostats ou de crétins. Les jeux duraient presque sans interruption de midi jusqu'à une heure avancée de la nuit; et le peuple était si avide d'entendre l'empereur, soit par plaisir, soit par loyauté, que personne n'osait attirer l'attention sur soi en quittant son siège : c'est pourquoi l'on eut à signaler par la suite plusieurs cas de malaises graves. Un homme s'endormit, et fut dénoncé à Néron comme un traître fieffé; mais l'empereur, naturellement, n'y fit pas attention. Cet homme était Vespasien, futur empereur de Rome.

Finalement le prix fut décerné à Néron; mais on ne saura jamais si le jury fut influencé dans sa décision par l'enthousiasme populaire et le désir de contenter à la fois l'empereur et le peuple, ou si la voix de Néron était réellement la plus belle du monde, comme le disaient les foules. En tous cas, après avoir reçu la couronne de vainqueur, Néron s'avança précipitamment sur la scène, plein d'exubérance, le visage rayonnant et presque aussi vermeil que ses cheveux, et il annonça son triomphe aux auditeurs en les remerciant du fond du cœur de leurs appréciations élogieuses. Il était difficile de croire, si l'on y songe, que peu de jours auparavant Néron avait été si près d'être assassiné pour sa passion du chant.

Si, après ce triomphe populaire, il se sentait encore quelque peu déprimé, ce sentiment dut se dissiper en mai ou juin devant la palpitante découverte que Poppée allait encore avoir un enfant. Un autre événement sensationnel se produisit vers le même temps. Certain Carthaginois nommé Cessellius Bassus avait émis la thèse que le trésor de Didon, la fondatrice de Carthage, était enfoui dans une caverne située sur sa propriété ; ce genre d'illusion bien connu lui travailla l'esprit de telle sorte qu'il vint à Rome— juste avant les jeux — pour dire à l'empereur qu'il savait positivement où se trouvaient empilées des quantités inouïes d'or en barres et

en lingots. Néron avait gravement besoin d'argent depuis la reconstruction de Rome; il envoya donc jusqu'à Carthage quelques navires avec des hommes pour faire main basse sur le trésor, qui devint l'objet des propos les plus extravagants et les plus confiants. Tout le monde y compris l'empereur se figurait que bientôt ces vastes richesses seraient découvertes et amenées à Rome; mais l'entreprise, malheureusement, suivit le cours normal de ces ruées vers l'or. On explora en vain, d'abord un endroit, puis un autre; et à la fin le promoteur désenchanté de ce plan, l'imaginatif Cesellius Bassus, se tua dans l'amertume de sa déception.

L'annonce de son échec et de sa mort parvint à l'empereur en août ou septembre de cette année 65 et jeta Néron dans la consternation, car il avait déjà contracté d'énormes dépenses pour la décoration du nouveau palais, en prévision de l'arrivée de l'or de la reine Didon, et maintenant il ne savait plus de quel côté se tourner pour avoir de la monnaie. Il était irritable et ses nerfs se tendaient; il trouvait une consolation à cette époque dans l'agréable pensée que sa bien-aimée Poppée allait lui donner un second enfant qui serait, espérait-il, le fils et l'héritier tant désiré par lui. Un jour, probablement en septembre, il revint des courses beaucoup plus tard qu'il ne l'avait dit; Poppée en colère lui fit une scène, et là-dessus, soit par plaisanterie soit par ennui, il lui envoya un coup de pied stupide. Elle était plus près de lui qu'il ne s'en rendait compte, et la commotion détermina un avortement. A son effroi, des complications survinrent; et après quelques jours de transes presque intolérables, il vit Poppée mourir dans ses bras¹.

La douleur de Néron fut mêlée de frénésie. Atterré d'avoir à livrer sa beauté aux flammes, il envoya chercher quelques

¹ Dion Cassius (LXII, 27) croit que le coup de pied pourrait avoir été accidentel. Tacite (*Annales*, XVI, 6) affirme que Néron était trop attaché à Poppée pour lui faire du mal, et laisse percer des doutes au sujet de toute cette histoire.

embaumeurs égyptiens qui se trouvaient à Rome et leur dit de préserver son corps par le lent processus dont on s'était servi pour conserver les corps des anciens rois et reines d'Égypte; et le jour des funérailles, mainte semaine après, on brûla de l'encens égyptien par nuées, au point que la quantité consommée fut estimée supérieure à la récolte annuelle des bosquets d'Égypte et d'Arabie¹. Le corps embaumé fut déposé dans le caveau de la famille Julia; et Néron, qui ne tentait pas de dissimuler ses larmes, prononça lui-même le panégyrique de sa femme, évoquant d'une voix entrecoupée sa beauté, ses dons naturels et sa fortune supérieure d'avoir été la mère d'une fille, Claudia Augusta, déjà admise parmi, les divinités. Le peuple, toutefois, ne partageait pas l'affliction de son empereur; quelques murmures s'élevèrent maintenant lorsqu'on la déifia et qu'un temple fut érigé en son honneur. Poppée n'avait cessé d'être impopulaire depuis la mort d'Octavie, et son attitude au récent procès des conjurés avait été jugée cruelle et impitoyable par ceux qui ne savaient pas apprécier l'indulgence générale de la cour dans ces circonstances. On a émis contre elle, à cette époque et plus tard, beaucoup d'insinuations qui ne semblent guère justifiées; on a même dit qu'elle avait été empoisonnée par un de ses ennemis. A sa mort elle avait trente-quatre ans, et ainsi fut exaucé, avec une précision fatale, son vœu de mourir avant que sa beauté ne commençât à se faner. Le vingt-huitième anniversaire de Néron tombait en décembre, quelques semaines après les funérailles de Poppée.

Pendant l'hiver 65 et les débuts du printemps 66, il fut déprimé et surmené. Son amer chagrin et la solitude de ses jours de veuvage lui faisaient presque perdre les sens. Il n'avait plus d'amis intimes sauf Pétrone, et n'avait cure de s'en faire depuis qu'on lui avait révélé la trahison de ceux qu'il avait aimés et pris pour confidents. Tigellin, émacié,

¹ Pline, *Histoire Naturelle*, XII, 18.

phtisique, n'était pas intellectuellement son égal, et c'était un agent propre à lui procurer de la distraction plutôt qu'un ami auquel il pouvait se fier. L'esprit de cet homme en quête de palliatifs voyait rarement au delà des jouissances lubriques ou de l'ivrognerie. Le manque d'argent avait suspendu les travaux du palais, de la Maison Dorée à laquelle Néron s'intéressait tant, et en fait cette construction ne fut jamais achevée. Par surcroît, l'empereur sentait qu'il avait perdu les sympathies du peuple, et son état d'énervement était tel que, à travers ses larmes fréquentes, il ne voyait autour de lui que d'hostiles et durs visages. Il lui semblait évident que personne ne l'aimait sauf quand il chantait aux gens; et maintenant il était trop malheureux pour chanter. Il apprenait que l'on faisait toutes sortes de plaisanteries à ses dépens, et de temps à autre on trouvait écrits sur les murs des couplets grossiers à son adresse, ou bien il s'en publiait de tels en cachette, et on se les passait de main en main.

« Au milieu de toutes ses infortunes, écrit Suétone¹ il est étrange et très remarquable que Néron ne supportait rien avec plus de patience que ce langage grossier et ces injures dont on l'abreuvait généralement; il ne traitait personne avec plus de douceur que ceux qui lui décochaient des invectives et des brocards ». Même lorsqu'on ouvrit une information devant le sénat contre ces auteurs de libelles, dont on donnait les noms, Néron ne voulut pas les poursuivre. Une fois pourtant, un comédien nommé Datus et qui avait à dire « bonjour, papa, bonjour maman » dans une pièce de théâtre où il jouait, feignit de manger quelque chose de répugnant en disant les deux premiers mots, et en même temps qu'il prononçait les deux autres, il simula les mouvements d'un nageur, allusions transparentes aux champignons vénéneux qui avaient été administrés à Claude et au naufrage d'Agrippine. Néron le bannit de la capitale pour son audace.

¹ Suétone, *Néron*, 39.

Pour ajouter à ses misères et à celles de la nation, une épidémie de peste éclata dans Rome, et trente mille personnes environ succombèrent en quelques semaines : les rues étaient remplies de convois mortuaires, et les maisons, de cadavres attendant la sépulture. De toutes parts retentissaient en chœur les lamentations, et des bûchers funèbres fumaient et pétillaient sur toutes les places. Le bruit se répandit que Néron, n'ayant pas réussi à exterminer les citoyens par le feu, tentait de les expédier par le poison; et comme nombre d'enfants des grandes familles moururent, ainsi que leurs domestiques, après avoir mangé des aliments empoisonnés qui leur avaient été servis accidentellement dans un goûter, les parents affolés virent dans cette tragédie la main de Néron s'acharnant à détruire la vieille aristocratie.

Puis survint un formidable ouragan qui dévasta la Campanie, démolissant les villages, déracinant les arbres et ravageant les récoltes; la violence en fut sentie à Rome même, quoique avec moins de rigueur. Peu après, on apprit que Lugdunum, le Lyon moderne, qui était la plus riche et la plus belle ville des Gaules, avait été complètement détruit par un incendie : à ce propos la générosité de Néron fit ses preuves une fois de plus, car il tint à faire un don aux citadins sans foyer, et leur renvoya l'argent qu'ils avaient versé comme contribution au fonds de reconstruction de Rome : « Sûrement, disait le peuple, les Dieux sont courroucés ».

Les bruits de rébellion se remirent à pulluler dans la ville; et les sottes conversations de certaines fractions de la société qui imputaient à Néron le décès de diverses personnes mortes en fait de la peste, firent que sa vie fut l'objet de menaces réitérées. Son impopularité ne fut jamais générale, mais l'acharnement qu'on mettait à le vilipender dans certains milieux, ressort de la ridicule légende que Néron avait l'intention de faire dévorer vifs ses ennemis par un monstre

égyptien que l'on exhibait alors à Rome, qui vivait de chair crue et pouvait tuer des animaux à coups de dent.

Ces radotages dégoûtèrent l'empereur de Rome; il alla séjourner pour le restant de l'hiver à Naples, où la population grecque le comprenait et l'aimait; et il donna pour instructions au sénat de prendre en mains, en son absence, tous les cas de rébellion naissante qui pourraient venir à sa connaissance. Il savait avec assez de précision qu'il y avait des cas de ce genre, mais ne voulait pas donner prise aux assauts de ses ennemis en agissant lui-même contre les traîtres : il laisserait cette fois l'initiative au sénat.

Il existait un certain Caius Cassius Longinus, avocat fortuné qui avait été gouverneur de Syrie sous l'empereur Claude, mais qui était maintenant avancé en âge et presque aveugle. Il avait toujours montré de l'aversion pour Poppée, à tel point que Néron avait refusé de le laisser assister à ses funérailles; et son attitude vis-à-vis de Néron même n'avait jamais été amicale. Or voici qu'on relevait à sa charge deux pièces à conviction très accablantes. La première, c'était d'avoir mis en évidence parmi ses portraits de famille un buste du fameux Cassius qui avait été l'un des meurtriers de Jules César; il avait inscrit sur le socle ces mots : « Le Chef du Parti » et avait coutume de montrer tant de vénération pour son ancêtre qu'il semblait naturel d'en conclure qu'il approuvait l'assassinat du dictateur et par suite les tentatives d'assassinat de Néron. En second lieu, il s'était récemment lié de grande amitié avec Lucius Silanus, le dernier de la malheureuse famille des Silani, descendants d'Auguste, et s'était recommandé à l'attention de ses amis comme le chef le plus désigné d'un mouvement pour détrôner Néron. Lepida, la jeune femme de Cassius Longinus, était la tante de Lucius Silanus et passait aussi pour être sa maîtresse; on signalait que ces deux derniers avaient pratiqué « d'horribles rites magiques » pour jeter un sort à Néron. Un complot visant à mettre Silanus sur le trône avait mûri, tellement mûri que ce

dernier avait déjà choisi son « cabinet »; et trois autres personnes, dont deux sénateurs, étaient engagées dans l'affaire.

Néron adresse donc au sénat une lettre mettant en lumière ces faits présumés et demandant que les individuels compromis soient suspendus de leur participation aux affaires de l'Etat. Le sénat enquête sur l'affaire, il exile Cassius et Silanus : le premier est expédié en Sardaigne où il restera sans être inquiété jusqu'à ce qu'il soit gracié par Vespasien, quelques années plus tard; l'autre est envoyé dans la petite ville de Barium (Bari), au Sud-Est de l'Italie... Toutefois, peu de semaines après, un officier accompagné de quelques soldats fut dépêché par le sénat à Silanus, apparemment pour le transférer ailleurs; et cet officier « lui conseilla énergiquement de se suicider en s'ouvrant les veines »¹, attendu que son existence prolongée troublait la paix de Rome, où semble-t-il, on s'agitait en sa faveur. « J'ai pris le parti de mourir, répliqua Silanus, mais ne laisserai pas à un gredin de ton espèce la gloire de m'y forcer ». Puis il s'élança vers la porte de la salle où ils étaient; trouvant le chemin barré, il cogna du poing dans un effort désespéré pour s'échapper; mais il fut tué dans la rixe, et l'officier, ayant fait son rapport au sénat, fut tenu quitte du blâme. Les autres personnages impliqués dans le complot en appelèrent du sénat à Néron même, qui les remit en liberté.

Peu de temps après on intenta une accusation de lèse-majesté à Pollitta, veuve du traître Rubellius Plautus; à son père Antistius Vêtus; à sa grand'mère Sextia; et à Publius Gallus, un de leurs amis; et on leur fit savoir privément que le sénat allait hâter le procès de Vetus et avait résolu d'avance de lui infliger la peine capitale. A cette nouvelle, Pollitta se rendit à Naples pour plaider sa cause auprès de Néron et prier l'empereur de demander sa grâce au sénat. « En se voyant refuser l'accès de l'empereur, elle assiégea ses

¹ *Annales*, XVI, 9.

portes, tantôt l'implorant par des lamentations perçantes comme en ont les femmes éplorées, tantôt le harcelant d'amers reproches »¹, mais à la fin, quand Néron eut refusé d'intervenir dans les actes du sénat, elle retourna auprès de son père et lui dit que la seule chose honorable leur restant à faire était de se tuer plutôt que d'attendre leur procès. Vetus donna donc à ses domestiques toute sa fortune jusqu'au dernier liard et tous ses meubles pour qu'il ne restât rien à confisquer pour l'Etat; puis les trois membres de la famille s'ouvrirent les veines du poignet, se mirent chacun dans un bain chaud et, « rivalisant de ferveur à implorer la prompte et facile exhalaison de leur âme » se contemplèrent entre eux jusqu'à ce que leur vue s'obscurcît. Quand leur mort fut annoncée au sénat, ils furent par jugement posthume déclarés coupables et condamnés à être exécutés comme des traîtres; mais Néron, en apprenant cela, fit effacer très sagement le verdict des archives, et, pour être équitable envers leur mémoire, fit écrire qu'ils avaient eu « l'honneur de choisir librement leur mort ». Publius Gallus, quoique reconnu intime ami de feu Fenius Rufus, un de ceux qui avaient voulu tuer Néron, fut seulement puni d'exil.

Mais toujours les bruits de complots continuaient à sévir, et bientôt l'on signala au sénat qu'une révolte était méditée par Ostorius Scapula, officier supérieur qui s'était distingué dans les guerres de Bretagne, mais dont l'étoile avait pâli naguère parce qu'il avait laissé lire des brocards contre Néron à ses dîners de cérémonie. Un autre homme impliqué dans cette accusation était Publius Anteius qui avait été jadis grand ami d'Agrippine et n'avait dissimulé qu'avec peine son inimitié contre Néron. Dès que ces deux hommes eurent appris que leurs plans étaient découverts, Anteius se tua en prenant du poison; Ostorius Scapula n'attendit que l'arrivée des soldats et alors, ordonnant à un esclave de lui tenir à

¹ *Ibid.*, XVI, 10.

hauteur de la gorge un poignard acéré, il se laissa choir sur l'arme.

Peu de temps après on découvrit que Crispinus, l'ex-mari de Poppée qui avait figuré dans la conspiration de Pison, mais avait été relâché par Néron pour être envoyé en exil, complotait derechef contre l'empereur. Il se tua dès sa mise en accusation, et sa culpabilité fut certifiée par Mela — frère de Sénèque et père du poète Lucain — qui fut inculpé au même moment et mourut ensuite de sa propre main. Avant de se suicider Mela dévoila aussi que le sénateur Cerialis Anicius, qui avait proposé la déification de Néron comme nous l'avons relaté au début de ce chapitre, conspirait lui-même contre la vie de l'empereur; ce personnage se suicida de même en apprenant qu'il était démasqué.

Ces complots fréquents ramenèrent Néron à Rome; et quand les désordres se furent apaisés il repartit pour Naples en la compagnie de son vieil ami Pétrone, l'Arbitre. Pétrone, on s'en souvient, était un des hommes dont Néron avait d'emblée recherché la société lors de son avènement au trône; et, bien que ses apparitions soient rares dans les pages de l'Histoire, il semble qu'il était le compagnon assidu de l'empereur — fait qui l'avait mis dernièrement en conflit avec Tigellin, dont les efforts moins élégants pour amuser Néron étaient jugés plutôt vulgaires par cet arbitre officiel du goût. Au vrai, la lutte sourde entre Pétrone et Tigellin devait être une chose de notoriété commune à la cour, à cette époque.

Tigellin avait été pêcheur et maquignon, et le grand plaisir que Néron trouvait à sa société avait sa source dans certains traits grossiers du caractère de l'empereur que les raffinements de la société polie n'avaient jamais complètement éliminés. Néron fut toujours un peu plus vulgaire, un peu moins élégant que les intellectuels qui l'admiraient. Il y avait un côté de sa nature qui était simple, grossier, mal léché; c'est à ce côté-là que le maquignon sicilien faisait appel. Pé-

trone, lui, était si délicieusement versé dans tous les raffinements de la vie artistique et de la chasse aux plaisirs que Néron, dit-on, « ne trouvait rien élégant ou délicat qui ne lui eût été recommandé par le jugement de cet arbitre »¹; et ainsi, il dut y avoir chez l'empereur une oscillation constante, un mouvement de va-et-vient entre l'influence de ces deux hommes. Pétrone était toujours si blasé, si languide que Tigellin ne pouvait manquer d'être le favori quand Néron était d'humeur enthousiaste; et l'on recueille une vague impression que les chants mêmes de l'empereur, avec leur accent populaire, étaient davantage au goût du Sicilien qu'à ceux de ce Romain exquis.

Des fragments du *Satyricon*, le roman comique écrit par Pétrone, nous sont parvenus; l'œuvre est extrêmement amusante et brillante, mais elle est d'une si parfaite indécence que, comme le remarque l'historien français Victor Duruy, on la lit, mais on ne la cite pas. Elle conte les aventures d'un groupe de jeunes gens aux mœurs dissolues et dont le seul dieu paraît être Priape; mais en dépit de quelques tentatives faites pour identifier les principaux personnages avec Néron et ses amis, il est plus probable que les rôles sont imaginaires. Par contre, l'intrigue révèle l'immoralité de la société et spécialement de la cour en ce temps-là; et s'il faut regarder Néron comme ayant toujours été par lui-même trop affairé, trop travailleur pour se permettre autre chose que de brèves excursions dans les pâles royaumes de la dépravation sexuelle, il n'en est pas moins vrai que son milieu respirait une atmosphère générale d'impudeur sans réserve. Dans le palais, nul ne croyait aux dieux. Néron avait un sens prononcé de l'occulte, et parfois il éprouvait avec malaise la notion du surnaturel; mais Pétrone était un matérialiste accompli : « Personne ne croit au Ciel ni aux Enfers, de nos jours, fait-il dire à un de ses personnages, personne n'observe

¹ *Annales*, XVI, 18.

les jeûnes ou ne se soucie de Jupiter plus que de cela. Au temps jadis c'était différent. Nos nobles dames aux pensées pures allaient prier le Ciel de leur donner de la pluie, par exemple; il en tombait à seaux, et elles sortaient de là trempées comme souris noyées. Mais aujourd'hui, le ciel n'a plus de secours pour nous sceptiques : les dieux sont vieux et goutteux, et nos champs gisent et cuisent sous le soleil, à perte de vue ».

Pendant ce voyage à Naples, on passa une nuit dans la ville de Cumes, au nord de Misène, où Pétrone avait paraît-il une villa; le soir, un des esclaves de la maison vint trouver Tigellin pour lui dire que son maître avait trempé dans la conspiration de Pison et tenu à mainte reprise des colloques secrets avec Scævinius. Stupéfait, mais non pas exempt d'un sentiment de triomphe, Tigellin rapporta la chose à Néron dont la désillusion fut alors complète. Pétrone ! son familier, un traître ! Le coup dut être foudroyant ou peu s'en faut; mais pour l'instant Néron ne prit aucune mesure contre l'accusé, sauf de lui dire qu'il n'avait pas besoin de venir à Naples.

Pétrone se rendit compte évidemment qu'il avait été trahi; et lorsque la cavalcade de Néron fut partie dans la matinée, il convia ses amis à un somptueux repas de midi au cours duquel il se retira pour un moment, se fit ouvrir les veines des poignets puis les fit entourer de bandages. Toute sa vie Pétrone avait été renommé pour son mépris cynique du danger et ses airs d'ennui précieux; et maintenant il était résolu à jouer avec la mort et à tirer le plaisir qu'il pourrait de la nouveauté de mourir. Revenant au repas, il dit à ses invités ce qu'il avait fait; et chaque fois que leur sollicitude mélancolique le lassait, il ôtait les bandages et laissait le sang couler, puis les remettait de nouveau lorsqu'on introduisait quelque sujet intéressant de conversation.

Avant de devenir par trop faible pour rester debout, il fit un tour dans les rues de Cumes au soleil d'après-midi; et de

retour dans sa maison se plut à faire un somme. Puis il envoya chercher quelques-uns de ses esclaves, en récompensa un ou deux, et dit à son intendant d'administrer aux autres une bonne raclée. Ensuite il dicta une lettre à l'adresse de Néron, pour lui dire beaucoup de vérités intimes et lui faire des remarques sarcastiques sur l'inélegance de certaines aventures de l'empereur pendant la nuit : il en avait été informé confidentiellement par une dame appelée Silia, la femme d'un sénateur, car celle-ci avait aussi coutume de s'amuser avec Pétrone à l'insu de Néron.

Puis, il enleva les bandages une fois de plus et pria ses amis de lui lire quelques poèmes. Juste au moment où sa vie s'écoulait, il remarqua près de lui un vase splendide, œuvre d'art que Néron avait toujours convoitée; étendant la main, il le poussa exprès hors de la table, d'un mouvement brusque, et le réduisit en miettes pour qu'il ne tombât pas aux mains de l'empereur.

La nouvelle de sa mort, encore qu'elle confirmât sa faute, dut bouleverser Néron; et la lettre d'insultes dont Pétrone gratifiait l'empereur dut piquer celui-ci au vif. Néron devina que c'était Silia qui avait raconté à Pétrone des histoires sur son compte; il la chassa avec colère et lui interdit de montrer de nouveau sa face en Italie ; mais cet accès d'animosité ne pouvait consoler beaucoup ses sentiments blessés. Il se demanda, inévitablement, ce qu'il y avait en lui, qui avait induit ses amis les plus chers à pactiser avec ses ennemis, les gens de la tradition, pour tramer contre lui ces complots ? Et nous, aujourd'hui, ne pouvons que poser la même question. Les historiens classiques ont déclaré que ses principaux défauts étaient sa cruauté, son immoralité, sa vanité et son mépris de la dignité impériale. Mais décidément, il n'était pas cruel, il ne fut même pas sévère pour ses ennemis quand ces complots contre sa vie commencèrent à l'assiéger. Il n'était certes pas plus immoral que Pétrone, Sénécion et autres conspirateurs, qui par suite ne pouvaient avoir été

mûs contre lui par un sentiment de dégoût. Il n'était certainement pas infatué, car son défaut de confiance en soi, dont témoignait sa peur des critiques musicaux, était notoire. Tous ses amis étaient épris de théâtre, et Pison, le conspirateur, jouait son rôle d'acteur aussi publiquement que Néron chantait; ce n'était donc pas son mépris de l'étiquette impériale qui les conduisit à vouloir l'assassiner.

Il m'apparaît clairement que si la vieille aristocratie désirait l'écartier, comme je l'ai dit, soit parce qu'il était l'inflexible ennemi des conventions au nom desquelles elle militait, soit parce qu'on sentait qu'il compromettait la morale de Rome et la dignité des fonctions impériales, soit parce qu'il avait gaspillé ou risquait de gaspiller les fonds publics, la trahison de son entourage immédiat dut avoir pour origine des inimitiés et des ambitions individuelles tout à fait étrangères à ces considérations. Pison avait peut-être envié son trône; Pétrone avait pu haïr en lui un amateur rival des objets d'art, ou se prendre de querelle avec lui sur des questions de goût, au point de s'exaspérer; un autre avait pu lui envier quelque femme; un autre lui garder rancune d'un affront supposé. Seuls les gens de la tradition commandent l'indulgence de l'Histoire pour leurs complots meurtriers : il n'y a rien à dire en faveur des autres.

Il reste à enregistrer trois morts qui eurent lieu durant cette phase sombre et malheureuse de la vie de Néron. La première fut celle de Paetus Thræsea, sénateur renfrogné qui condamnait l'empereur en public depuis de longues années. Au moment de la mort d'Agrippine il avait quitté la salle du sénat pour marquer sa désapprobation; il avait blâmé les Fêtes de la Jeunesse et refusé de s'y trouver; il avait fait objection à la déification de Poppée et n'avait même pas assisté à ses funérailles; il s'était absenté du sénat lorsqu'on prêtait le serment annuel de fidélité à Néron, et qu'on offrait des prières pour son salut et la préservation de sa voix divine.

Le sénat entreprit le procès de ce mécontent que l'on considérait comme une menace à la paix, et en même temps il intenta un procès de désaffection à son beau-fils Helvidius Priscus et à tout un groupe de leurs amis. Un certain Eprius Marcellus représentait le ministère public :

« Si seulement, alléguait ce dernier, Thræsea, au lieu de manifester son mécontentement, venait ici nous dire les réformes qu'il désire, tout irait bien. Mais il condamne tout le régime en bloc par son silence renfrogné. Est-ce le fait que Néron nous a donné la paix dans le monde entier qui excite le déplaisir de cet homme ? On dirait qu'il déplore la prospérité publique de notre temps; il méprise les lois et insulte la ville même de Rome; et il paraît haïr l'Etat de telle manière qu'il vaudrait sûrement mieux pour lui rompre tout rapport avec l'Etat par sa propre mort »¹.

Le sénat le condamna donc justement comme un ennemi public, quelque sincères que fussent ses desseins, mais on lui permit de se suicider au lieu de se faire exécuter. Helvidius et les autres furent bannis ou graciés. Presque aussitôt suivit le procès de Barea Soranus et de sa fille Servilia, accusés le premier de s'être intéressé à la rébellion avortée de Rubellius Plantus, la seconde d'avoir usé de magie contre l'empereur. Tous deux furent trouvés coupables par le sénat, et autorisés à mettre fin à leur vie de la manière qu'ils préféreraient. Il est possible que la mort d'Antonia, fille de l'empereur Claude et veuve du traître Sylla, se range dans cette période et se rattache à ces procès de haute trahison, car Suétone dit qu'elle fut reconnue coupable au même titre et exécutée². Mais cette déclaration n'est pas confirmée, et il est fort possible qu'Antonia ait péri de mort naturelle.

Néron ne fut pas mêlé de façon active à ces procès, mais il est à supposer que les sentences eurent son approbation, car

¹ *Annales*, XVI, 28.

² Suétone, *Néron*, 35.

il était toujours tourmenté et déprimé par ces menaces contre sa vie et ne savait à qui se fier. Ici toutefois les nuages sombres s'éclaircirent soudainement, et du printemps 66 jusqu'à la fin de son règne les chroniques de sa vie sont pratiquement débarrassées de ces histoires déplaisantes d'exécutions et de suicides. Son chagrin d'avoir perdu Poppée était maintenant suffisamment apaisé par le temps pour qu'il décidât de se remarier, car il était impatient d'avoir des enfants; il choisit pour nouvelle impératrice une dame nommée Statilia Messalina, fille de Statilius Taurus qui avait été consul en 44 après Jésus-Christ, et veuve d'Atticus Vestinus, le consul qui s'était suicidé par contrainte comme complice présumé de la conspiration de Pison. On ne sait guère de choses sur elle sauf qu'elle ne put donner d'enfants à Néron et qu'elle lui survécut. On dit qu'elle avait été sa maîtresse avant d'être son épouse; et s'il en est ainsi l'union fut peut-être plus heureuse qu'un mariage de convenance, malgré le peu de lumières que nos sources nous apportent à ce sujet.

Le discours de Marcellus au sénat, enregistré ci-dessus, mentionnait avec reconnaissance que Néron avait apporté la paix au monde; et Suétone se livre à d'intéressants commentaires sur le personnage de l'empereur en disant qu' « il n'entretint jamais la moindre ambition ou le moindre espoir d'élargir ou d'étendre les frontières de l'empire » par des exploits militaires¹. Il ne se vit jamais chef d'armées, et n'eut pas la moindre envie d'être salué en héros conquérant — fait qui indique entre parenthèses que son amour de la scène n'était pas l'effet de sa réaction personnelle aux éblouissements de la scène théâtrale, ni d'un goût pour les postures héroïques, mais d'une impulsion artistique naturelle. Il était incontestablement homme de paix, et considérait, paraît-il, comme un de ses plus beaux succès la fermeture du temple de Janus — signe traditionnel que l'empire était en paix : il

¹ Suétone, *Néron*, 18.

put faire cela deux fois au cours de son règne, une fois en 64¹, et de nouveau en cette année 66². Cette tendance au pacifisme ou plutôt cet accaparement de l'empereur par des tâches qu'il considérait comme plus importantes que les combats fut apparemment l'une des raisons pour lesquelles il fut détesté par les éléments conventionnels de la société romaine qui étaient nés et avaient été élevés dans une atmosphère de militarisme; et ces hommes de la vieille école de fer et de sang devaient considérer avec mépris les portes closes du temple de Janus. Quelques années après, Néron parla de retirer les légions de Bretagne³; et depuis quelque temps il s'était essayé sérieusement à conclure une paix durable avec les ennemis héréditaires de Rome à l'autre bout de l'empire, les Parthes.

Finalement le succès avait couronné ses efforts en ce sens, et au début de l'été 66 il eut la grande satisfaction de recevoir à Rome l'hommage de Tiridate, frère du roi de Parthie, qui avait été fait roi d'Arménie par ce dernier mais avait été chassé par le général romain Corbulon. On lui avait promis que s'il venait à Rome son trône lui serait rendu; il se mit donc en route à l'automne 65, faisant à loisir un royal voyage qui ne prit pas moins de neuf mois⁴. Trois mille cavaliers parthes et presque autant de Romains l'accompagnaient; ses serviteurs et domestiques eux-mêmes étaient légion; et à partir du moment où cette vaste compagnie franchit la frontière d'Arménie pour entrer en territoire romain, ses approvisionnements et autres frais furent à la charge du trésor public de Rome.

¹ *Rivista Italiana di Numismatica*, X, III, 327. L'événement est commémoré par des pièces de monnaie de la même année.

² Suétone, *Néron*, 13.

³ Suétone, *Néron*, 18.

⁴ Pour le récit détaillé de la visite de Tiridate, voir Dion Cassius, LXIII, 1-17; Suétone, *Néron*, 13; Pline, *Histoire Naturelle*, XXX, 1-17.

Tiridate était un bel et intelligent jeune homme, et qui avait une allure fringante comme il défilait à cheval le long des splendides chaussées romaines, de ville en ville. Sa femme chevauchait à ses côtés, mais comme les femmes parthes n'avaient pas le droit de montrer leur visage au public, la reine portait une coiffure en or ressemblant à un heaume et sous laquelle ses traits devaient être complètement éclipsés. Après avoir été fêté et régalé à profusion dans toute la Grèce et l'Asie-Mineure, le couple royal fut accueilli quelque part au voisinage de la future Venise par un des fastueux chars ou carrosses impériaux, et c'est dans cette voiture qu'ils descendirent la côte orientale de l'Italie jusqu'à Naples où Néron les attendait.

Il y eut un léger contre-temps quand Tiridate fut sur le point d'être introduit en présence de l'empereur, car on observa qu'il portait son poignard et on le pria de le remettre conformément à l'étiquette de la cour. Il s'y refusa, mais après de longues discussions il consentit à laisser enclouer l'arme dans sa gaine de sorte qu'elle ne pouvait plus être tirée; il fut alors admis en présence de l'empereur; là oubliant sa dignité, il tomba à genoux, complètement intimidé par le spectacle du groupe resplendissant qui entourait l'empereur et par Néron lui-même aux cheveux de flamme et au cou musculeux, magnifiquement drapé et paré de bijoux.

Pendant quelques jours il fut entretenu à Naples et à Baïes; puis Néron conduisit ses invités à Rome où la couronne d'Arménie allait être offerte à Tiridate en public. Cette cérémonie s'accomplit de bonne heure un matin d'été, sur le Forum, qui était pavoisé de drapeaux et de lauriers pour la circonstance, et qui était rempli de spectateurs : il y avait aussi des gens à toutes les fenêtres et sur les toits des maisons. Néron trônait dans la tribune aux harangues entouré de troupes et de sénateurs; et Tiridate, qui avait été conduit jusqu'à lui entre deux haies de soldats, fit de nouveau sa révérence; Néron le releva et lui donna l'accolade, et alors une

telle clameur déchira l'air que le visiteur fut presque affolé. Il se ressaisit bientôt cependant et fit une allocution courte et polie, disant en substance que Néron était son seigneur suzerain, et même son dieu; l'empereur répondit qu'il était heureux de voir que Tiridate avait ces pensées et était venu à Rome en personne pour rendre hommage au souverain, et là-dessus il le proclama roi d'Arménie. Tiridate s'assit aux pieds de Néron, et l'empereur lui plaça sur la tête la couronne arménienne.

Puis ils allèrent au théâtre dont tout l'intérieur, y compris les sièges, avait été doré. Une longue banderole de pourpre était tendue à travers l'arène d'un bout à l'autre du bâtiment pour préserver du soleil, et sur cet écran était brodée une énorme silhouette de Néron conduisant un char, avec des étoiles d'or scintillant tout autour de lui. Après la représentation il y eut un grand banquet, et plus tard l'empereur chanta en l'honneur de son invité, qui en fut toutefois légèrement choqué; et finalement Néron conduisit un char pour son édification : il avait revêtu sa couleur des champs de courses, le vert, et une casquette de conducteur de char.

Suivit une danse de réjouissances, et quand enfin Tiridate prit le chemin du retour, il emmenait avec lui, non seulement d'énormes présents en espèces et en nature, que lui avait faits Néron, mais aussi nombre d'artistes et d'artisans romains pour embellir sa capitale, dont il changea le nom d'Artaxata en celui de Neronia. Juste avant son départ, Néron le pria de l'initier aux mystères du culte de Mithra, religion qui se propageait déjà de Perse en Grèce et en Italie, et finit par devenir la grande rivale du Christianisme¹, mais l'aventure ne fut pas très heureuse, peut-être parce qu'un néophyte était censé renoncer avant l'initiation à toutes les concupiscences fautives de la chair.

¹ Weigall, *The Paganism in Our Christianity*, p. 135.

Néron avait dépensé tant d'argent pour son hôte que le jour de la cérémonie publique racontée ci-dessus devint connu dans l'Histoire romaine sous le nom de « Jour Doré », et qu'à la suite de ces dépenses le Trésor faillit faire banqueroute. Pourtant le jeu en valait bien la chandelle, car l'impression laissée par cette visite sur l'esprit de Tiridate fut si profonde, son respect et son affection pour Néron si sincères que l'Arménie et la Parthie, autrefois regardées comme les ennemis les plus dangereux de Rome, restèrent tranquilles pendant les cinquante ans qui suivirent. De fait, l'événement est regardé par les historiens comme le coup de maître diplomatique de Néron, comme le plus grand triomphe de son règne; et si son importance a été délibérément sous-estimée par les historiens classiques, qui ne pouvaient rien voir de bien chez lui, quoi qu'il fit, le critique moderne ne peut guère manquer de reconnaître dans les pourparlers de Néron avec Tiridate le doigté d'une main de maître, grâce auquel furent sauvées des dizaines de milliers de vies dans les années à venir.

L'empereur passa le restant de l'été à Naples et dans ses environs; et maintenant que tout l'empire était en paix, et toute conspiration anéantie au-dedans, il s'adonna entièrement à son art. Il chanta mainte et mainte fois devant des auditoires enthousiasmés, il passa des heures et des heures à pratiquer; et enfin, sentant sa voix arrivée au summum de sa beauté et de sa puissance, il décida de parcourir la Grèce pour concourir aux célèbres jeux musicaux, en particulier aux Jeux Pythiques, Isthmiques, Néméens et Olympiques. Les Grecs avaient toujours été ses plus fervents admirateurs : ils comprenaient la musique, et, ce qui importait davantage, savaient comprendre un tempérament d'artiste. Il sentait qu'ils n'essaieraient pas, *eux*, de l'assassiner parce qu'il ne se conformait pas à l'idée banale de ce qu'un empereur doit être, ils ne médieraient pas de lui et n'inventeraient pas sur lui de ridicules histoires. Ils auraient soin que son

objet fût de s'attacher le monde non par la force militaire mais par le seul pouvoir du chant; et leurs notables et dirigeants l'accueilleraient avec une chaleur inconnue au cœur glacial de la Rome patricienne.

Il dressa ses plans avec exaltation. Sa femme Messaline et Tigellin devaient l'accompagner; ses affranchis Helios et Polyclitus resteraient au palais pour agir en son nom; et Nymphidius, successeur de Fenius Rufus comme chef adjoint de la garde prétorienne, maintiendrait l'ordre dans la Ville. Tout fut prêt à l'automne, et le 25 septembre 66, trois mois avant son vingt-neuvième anniversaire, Néron partit de Rome pour accomplir le tour le plus prodigieux qui ait jamais été effectué par un monarque au cours de son règne.

CHAPITRE XVII

LE TOUR DE GRÈCE. — MORT DE CORBULON. — LA LIBERTÉ D'HELLAS. — LE RETOUR À ROME (FÉVRIER 68). — RÉVOLTE DE VINDEK. — RÉVOLTE DE GALBA. — DÉTRÔNEMENT DE NÉRON (JUIN 68).

Désormais la biographie de Néron devient l'histoire d'un chanteur populaire et triomphant qui se trouvait être aussi un empereur. Au reste, une étude superficielle de son personnage suggérerait peut-être tout simplement qu'il n'avait point laissé les fonctions de sa charge prendre le pas sur les plaisirs et sensations de sa carrière musicale. Il resta en Grèce près d'un an et demi, et durant cette période il fut si absorbé par ses chants qu'il ne pouvait faire plus pour le gouvernement de l'Empire que de signer quelques documents et donner quelques ordres généraux — fait qui suggère d'emblée une négligence coupable.

Au lieu de demeurer à Rome ou dans les environs pour se consacrer aux affaires de l'Etat, il aima mieux faire un vrai tour de Grèce en chantant à toutes les fêtes musicales de ce pays et en donnant tant de représentations qu'il gagna plus de dix-huit cents prix en moins de dix-huit mois; et il n'est pas surprenant qu'il ait expié cela. Il fut en définitive détrôné, non parce qu'il avait été cruel ou injuste comme on l'a prétendu plus tard, mais simplement parce que la musique l'avait accaparé à l'exclusion presque radicale de tout le reste; et ses critiques sont unanimes à le blâmer d'avoir eu la frivolité de se laisser absorber par des occupations aussi triviales.

Mais un examen plus serré des témoignages montre que Néron envisageait son chant avec le plus grand sérieux. Rien dans les derniers mois de sa vie ne pouvait ébranler chez lui la croyance que la musique était la plus importante chose sur terre et que, comme empereur doué d'aventure par les

dieux du talent de chanteur, il avait le devoir sacré d'employer ce don à faire communier l'humanité dans le loyalisme au trône impérial. Il croyait implicitement couronner l'œuvre des Césars en chantant à son peuple et aux nations conquises du monde; et cette pensée avait si complètement pris possession de son esprit qu'il était réellement déconcerté si jamais on insinuait devant lui qu'un empereur avait à s'occuper de choses plus importantes. Comme tout véritable artiste, il croyait que l'Art était une plus grande chose que la majesté du gouvernement; et sa tournée de concerts en Grèce — qu'il espérait étendre à d'autres parties du monde — fut entreprise par lui non seulement par avant-goût des joies du chant, mais dans un esprit d'émotion exaltée que seul peut-être un artiste pourrait comprendre et distinguer de la monomanie. Néron n'est pas le seul qui ait cru que le possesseur d'un grand don ou d'un grand talent a le devoir d'en faire usage; mais il reste l'exemple unique d'un souverain qui, élevé dans le faste et les atours d'une cour puissante, et ayant expérimenté la plénitude de son pouvoir, ait pourtant jugé plus sublime d'en appeler au monde par le chant.

Il était accompagné dans sa tournée par une armée de fonctionnaires et d'auxiliaires, y compris un corps de ces Augustani qui avaient pour métier de diriger les applaudissements et de se rendre utiles autour d'un théâtre; et il y avait aussi dans sa suite de nombreux musiciens et acteurs. Il débarqua d'abord dans l'île de Corcyre, et là chanta devant l'autel de Jupiter Cassius. Puis il gagna Olympie, où il fit construire un théâtre spécial. Comme de juste, chaque ville un tant soit peu étendue annonçait une fête musicale, et Néron acceptait toutes leurs sollicitations d'y concourir, de même qu'aux quatre grands concours déjà mentionnés dont les dates étaient décalées de manière à cadrer avec son itinéraire. Il refusa seulement de visiter Athènes et Sparte. On a dit, mais avec peu de vraisemblance, qu'il redoutait d'aller à Athènes à cause des Furies qui étaient supposées y demeurer.

rer, les mêmes Furies qui dans la vieille légende harcelèrent les pas d'Oreste, le fils d'Agamemnon lorsque ce héros, comme Néron, eut fait périr sa mère; mais la raison qu'il avait d'éviter Sparte est plus probablement qu'il n'approuvait pas ou n'était pas disposé à endurer la discipline des lois spartiates.

Dans toutes les villes où il chanta il gagna un prix : ici une tresse de laurier ou de persil, là une guirlande d'olivier ou de sapin; et s'il est à supposer que ces prix lui furent dévolus par courtoisie, l'enthousiasme des auditoires donne à penser qu'en général, sinon toujours, sa voix valait réellement mieux que celle des autres concurrents. Ses victoires étaient toujours annoncées par un héraut, l'ami Cluvius Rufus à la voix de stentor qui proclamait : « Néron-César remporte le prix de ce concours, à la gloire du peuple romain et du monde qui lui appartient ».

Au début, sa nervosité fut de nouveau perceptible, et l'on commentait un peu partout son ardent désir de se conformer aux règles du jeu et de ne pas encourir la faveur. Quelquefois, suivant l'usage de l'époque, il portait un masque lorsqu'il jouait un rôle; et s'il personnifiait un rôle de femme il se servait parfois d'un masque ressemblant à Poppée... « Mais comment peut-on souffrir, écrit Dion Cassius¹, qu'un empereur s'inscrive sur les programmes au nombre des concurrents, s'exerce à chanter des airs, porte les cheveux longs à la mode des musiciens, et se promène accompagné seulement d'un ou deux serviteurs en jetant sur ses rivaux des regards inquiets ? Quelle victoire moins digne de ce nom que celle par laquelle Néron recevait une guirlande et perdait la couronne des hommes d'État ? Car il dérogeait ainsi à l'éminence du pouvoir, il perdait la dignité de souverain pour mendier dans un rôle d'esclave ou se laisser guider à pas d'aveugle, se faire engrosser, accoucher, devenir fou, tous

¹ Dion Cassius, LXIII,9.

rôles qu'il joua maintes fois dans les légendes d'Œdipe, de Thyeste, d'Hercule et d'Oreste. Il se chargeait volontiers de présenter au public toutes les situations que les acteurs ordinaires simulent dans leur jeu. Pourtant les soldats et autres gens qui voyaient ces calembredaines les toléraient et les approuvaient, l'appelaient Vainqueur Pythique, Vainqueur Olympique, Vainqueur National, Vainqueur Suprême ! »

Les Grecs n'écoutaient pas tous d'une oreille bienveillante. Un homme par exemple fronçait tellement les sourcils et applaudissait si peu que Néron s'en froissa et ne voulut plus le recevoir : « Mais où vais-je aller, alors ? » demanda le personnage consterné, au moment où il était écarté du seuil de la porte impériale par un affranchi : « Va-t-en aux enfers ! » répondit l'affranchi. Quoiqu'il en soit, cette tournée de concerts eut un succès immense, et au bout de quelques mois Néron dut commencer à éprouver la certitude qu'il était vraiment le plus grand chanteur que le monde eût jamais connu. Il n'était pas vain, mais les ovations qu'il recevait partout ne pouvaient guère manquer de lui tourner la tête; et s'il était parti pour la Grèce défiant et nerveux, longtemps avant son retour il était devenu plein d'assurance et rutilant d'orgueil. L'expression « mon public » était toujours sur ses lèvres, et plus ses auditoires applaudissaient, plus il était impatient de les satisfaire. Il travaillait comme un esclave chantant presque tous les jours en public et se levant tôt le matin ou veillant tard pour s'exercer et procéder à des répétitions.

A ses heures de loisir il s'amusait à conduire un char de courses, et son adresse était telle qu'à Olympie il s'inscrivit pour les courses en qualité de concurrent, et conduisit même un char traîné par un attelage de dix chevaux — tour d'adresse qui lui valut beaucoup d'admiration. Dans une de ces épreuves le char se retourna, Néron fut précipité de côté, et peu s'en fallut qu'il ne fût piétiné par les chevaux lancés à

toute bride. Il se releva et reprit sa course, mais il était si étourdi par le choc qu'il ne put achever le trajet; et les juges, opinant diplomatiquement que l'accident n'était pas arrivé par sa faute et qu'il était manifestement en passe de gagner à ce moment-là, lui décernèrent le prix : « Dans ces courses, écrit Dion Cassius¹, il se laissait vaincre parfois pour rendre plus croyables les victoires qu'il remportait le reste du temps » — observation qui, si l'on tient compte du préjugé hostile de l'auteur, donne à entendre que Néron gagnait assez souvent la palme sans l'assistance délicate des autres concurrents.

Il passait aussi beaucoup de temps à observer les essais de lutte, sport auquel il était lui-même très exercé; et dans sa surexcitation il s'avancait souvent sur le « ring » pour ramener en avant le lutteur arc-bouté à trop grande distance de son antagoniste. Il tenait beaucoup à prendre part lui-même aux concours de lutte, mais il est permis de supposer qu'il se rendait compte de la très mauvaise impression qu'il produirait s'il était lui, l'Empereur de la Terre, lourdement terrassé par son adversaire.

A cette époque il était sans nul doute en excellente forme, il pratiquait chaque jour l'entraînement physique, et à cet égard on peut mentionner qu'il existe une vivante petite description de lui debout au gymnase, nu à part sa ceinture lombaire, et chantant à tue tête en faisant ses exercices². Par crainte d'abîmer sa voix il était obligé d'être sobre et de mener une vie très réglée; et les anecdotes postérieures qui ont trait à ses orgies et à ses débauches peuvent être laissées de côté, car elles sont en complet désaccord avec les récits disant le soin qu'il devait prendre de sa personne, sa parfaite santé, et la somme de dur travail qu'il lui fallait fournir. Cependant, il est un fait à mentionner qui le révèle à cette

¹ Dion Cassius, LXIII, 21.

² Philostrate, *Apollonius de Tyane*, IV, 42.

époque sous un jour curieux. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, c'était l'usage à cette époque, et particulièrement en Grèce pour un homme à la mode, de déclarer son amour à quelque bel adolescent et de l'emmenner avec lui partout où il allait. Lorsqu'il était plus jeune, Néron avait badiné avec ce caprice parce qu'il voulait être à la mode, mais son amour pour Acté et ensuite pour Poppée avait réfréné chez lui tout penchant dans cette direction. A présent, malgré tout, ses instincts normaux de mâle dévièrent de nouveau, par l'effet d'une bizarrerie quelconque de sa nature à laquelle devaient se prêter les usages grecs : il se mit à prodiguer ses affections à un jeune garçon nommé Sporos, qui apparemment lui rappelait tant Poppée qu'il avait coutume de l'appeler Sabine, second nom de Poppée. Toutefois le caprice ne devait pas répondre absolument aux goûts naturels de Néron mais plutôt au tempérament de Sporos, car certains témoignages nous conduisent à supposer que celui-ci était hermaphrodite et que sûrement il n'avait pas les organes génitaux d'un mâle. Une des dames d'honneur de la nouvelle impératrice Messaline, ayant nom Calvia Crispinilla, prenait soin de ce garçon et s'occupait de sa garde-robe très compliquée : ce fait semble indiquer que Sporos n'était qu'une sorte de pendant ornamental, ou bien témoigne d'un endurcissement aux perversions sexuelles qui est à peine intelligible pour les esprits d'aujourd'hui. Les bavards disaient que Néron avait célébré une parodie de mariage avec Sporos et donné un banquet en l'honneur de cette cérémonie, qu'au banquet ses amis avaient complimenté le garçon nubile et formé les vœux accoutumés pour que l'union fût bénie d'une progéniture. Signalons à ce propos qu'un individu auquel on demandait son avis sur ce mariage répondit : « Quel dommage que le père de Néron ne se soit pas contenté d'une femme comme celle-là ! »

Tandis que l'empereur faisait ainsi son tour de Grèce, les piliers de la tradition fomentaient contre lui l'inévitable complot que l'on pouvait prévoir; les agents impériaux signa-

lèrent que les chefs de la conspiration étaient les deux frères Sulpicius Scribonius Rufus et Scribonius Proculus, tous deux gouverneurs de provinces occidentales et Corbulon, l'illustre général qui commandait en Orient. Néron leur envoya donc l'ordre de venir le trouver en Grèce; les deux frères, sans attendre d'avoir été reçus par l'empereur, se tuèrent dès qu'ils se surent trahis. Corbulon était tenu en suspicion depuis quelque temps, et les preuves réunies contre lui étaient si fortes qu'à son arrivée au port de Corinthe, Néron lui envoya de suite un message en lui offrant le privilège de choisir son propre genre de mort. Il se poignarda séance tenante, en prononçant en grec une expression qui se traduirait par : « c'est bien fait pour moi », et qui a laissé la postérité rêveuse : on s'est toujours demandé depuis si c'était un aveu de sa culpabilité, ou de l'absurdité d'être allé se fourrer entre les mains de Néron, ou si Corbulon exprimait par là le regret de n'avoir pas tué Néron depuis longtemps. Personnellement je pense qu'il voulait dire qu'il était justement puni de s'être mêlé à quelque complot prématuré, puis de s'être rendu en Grèce sur les injonctions de Néron au lieu de risquer le tout pour le tout en se mettant d'emblée à la tête d'une révolution.

L'automne 67 trouva l'empereur à Corinthe, et là, Néron entama le percement d'un canal à travers l'isthme, de manière à épargner aux navires voyageant de l'Est à l'Ouest de la Grèce le long voyage autour des côtes laconiennes. Cependant les travaux furent laissés inachevés par les successeurs de Néron, et le canal ne fut ouvert qu'en l'année 1893.

Le 28 novembre, après avoir enlevé le prix des Jeux Isthmiques tenus à Corinthe, Néron échauffé, tumultueux et rayonnant de plaisir, s'avança sur la scène et annonça qu'il avait conféré la « franchise » à tout le sud de la Grèce, c'est-à-dire au Péloponnèse ou Achaïe. Cette « franchise » correspondant à ce que nous appellerions aujourd'hui le « statut de dominion » signifiait le droit pour le pays bénéficiaire de ré-

gir ses propres affaires à l'intérieur de l'empire, et aucun don semblable n'avait encore été fait à une grande contrée de cette espèce : certaines villes seulement avaient reçu cet honneur. Mais Néron aimait les Grecs et voulait montrer combien il appréciait leurs accueils et leurs applaudissements; il prit donc, à la grande consternation des conservateurs romains, cette mesure sans précédent. Le charmant petit discours qu'il fit à cette occasion nous a été conservé. Il était conçu en ces termes¹ :

« C'est un don inattendu de vous, O Hellènes — encore que de ma bonté l'on doive tout espérer — que je vous accorde aujourd'hui, et si grand que vous ne pouviez même le solliciter. Vous tous, qui habitez l'Achaïe où la terre jusqu'ici nommée Péloponnèse, Hellènes, recevez, avec l'exemption de tous les tributs, la liberté que même aux jours les plus fortunés de votre histoire nous n'avez pas possédée tous ensemble, vous qui toujours fûtes esclaves ou de l'étranger ou les uns des autres ! Ah ! Que n'ai-je pu, aux temps prospères de l'Hellade, donner ce cours à mes bontés pour voir jouir de mes faveurs un plus grand nombre d'hommes ! Et c'est pourquoi j'en veux au temps qui a amoindri d'avance la grandeur d'un tel bienfait. Aussi bien, en ce jour, n'est-ce pas la pitié, c'est l'affection seule qui me fait généreux envers vous. Et je rends grâce aux dieux, ces dieux dont sur terre et sur mer, toujours, j'éprouvai la protection, de m'avoir donné l'occasion d'un si grand bienfait. Des villes ont pu recevoir d'autres princes leur liberté, Néron la rend à une province entière ! »

Gomme de juste, l'enthousiasme de l'assemblée fut écrasant, et bientôt Néron fut positivement déifié par les Grecs sous les noms de « Zeus, Notre Libérateur ». Sur l'autel de Zeus, dans le principal temple de la ville, ils écrivirent les

¹ Ce discours est gravé sur une pierre commémorative qui a été trouvée à Karditza en 1888, et il a été publié dans le *Bulletin de Corr. Hellén.*, XII (1888), 510.

mots : « A Zeus Notre Libérateur, à Néron, pour toujours »; dans le temple d'Apollon ils lui élevèrent une statue; ils l'appelèrent « le nouveau Soleil illuminant les Hellènes » et « le seul et unique ami des Grecs de tous les temps ». Tout ceci, bien entendu, était très réjouissant; mais Néron aimait mieux être adoré en artiste qu'en philhellène.

Son point de vue propre sur la valeur de son chant nous est révélé de façon très frappante dans la lettre qu'il adressa à Hélios, son « vice-roi » à Rome, qui l'avait averti qu'il devait revenir : « Sans doute, écrivait-il, tous tes espoirs et tous tes vœux maintenant sont pour mon prompt retour, mais tu devrais plutôt espérer de vive voix que je revienne avec une renommée digne de Néron », une réputation musicale, autrement dit. Il ne pouvait comprendre comment Helios ou quelqu'un d'autre pouvait juger les affaires d'Etat plus importantes que ses contrats l'engageant à chanter devant son peuple — ou la couronne impériale plus magnifique que la tresse de victoire du chanteur. Il ne se rendait pas compte à quel point le mécontentement était sérieux à Rome, à cause surtout de la mauvaise gestion et des abus d'Helios; et quand enfin, au début de 68, quelques semaines après avoir célébré son trentième anniversaire, il trouva sur le pas de sa porte cet homme qui était accouru d'Italie pour supplier son maître de rentrer, il fut remué et fort décontenancé. Il avait projeté de rendre visite à son ami Tiridate, en Arménie, et même d'aller jusqu'aux frontières des Parthes. Il avait espéré aussi faire voile vers l'Egypte, berceau traditionnel de la musique. Il consentit malgré tout à abandonner ces plans et à revenir, car il sentait que si les craintes d'Helios étaient bien fondées, le malaise de Rome ne pouvait avoir pour cause que l'impuissance des gens du peuple à se représenter les triomphes de sa voix en Grèce. Evidemment, ils ne comprenaient pas que le monde artistique était à ses pieds, et que l'Art était tout ce qui importe : il devait certainement rentrer pour expliquer son point de vue aux tristes ignorantins de

Rome et leur faire entendre que les victoires d'un empereur dans le glorieux domaine de la musique étaient plus estimables que celles des champs de bataille.

Après un voyage en tempête, Néron débarqua en Italie, probablement en février 68, et il alla droit à Naples; il pénétra dans la ville sur un char attelé de chevaux blancs comme lait, et par une brèche spécialement pratiquée à cette fin dans le rempart : c'était un usage traditionnel et symbolique des Grecs d'abattre ainsi un pan de leurs murailles guerrières pour laisser entrer les triomphateurs de l'Art. De Naples il se rendit à Antium, sa ville natale, puis à Albe, et fit une entrée semblable en ces deux villes; et enfin, il parvint à Rome, où son entrée solennelle s'effectua une fois de plus par une brèche à travers les murs, au grand étonnement des citoyens qui n'avaient jamais entendu parler de cette coutume.

Une procession grandiose avait été organisée, et comme son arrivée avait été annoncée de bonne heure, on lui fit une imposante bienvenue. En tête du cortège marchaient les hommes portant les mille huit cent huit tresses et guirlandes que l'empereur avait gagnées dans les jeux helléniques, et derrière eux venait une seconde armée portant haut les placards sur lesquels étaient écrits les noms et la nature des jeux, chaque mention étant précédée des mots : « Néron-César a remporté la palme de ce concours, premier Romain qui ait fait cela depuis le commencement du monde ». Puis venait Néron lui-même, rougissant et souriant, envoyant des saluts de la main à son cher public. Il était revêtu de la pourpre étoilée, et portait le laurier pythique; sur sa tête rousse était posée une tresse d'olivier sauvage. Il défilait sur le char doré qui avait été employé par l'empereur Auguste pour ses triomphes militaires, et près de lui était assis Diodore, le plus célèbre harpiste du monde, qui, paraît-il, lui avait souvent joué l'accompagnement. Derrière lui marchaient ses Augustani et la Garde du Prétoire.

Le sénat entier l'accueillit au Forum, et de là monta avec lui au Capitole. Les rues étaient pavoisées de guirlandes et de bannières et jonchées de safran; et les vapeurs odorantes du parfum montaient en nuées de milliers d'encensoirs : « Salut, Vainqueur d'Olympie ! » lui criaient les multitudes. « Salut, Vainqueur Pythique ! Auguste ! Auguste ! Vive Néron qui est le dieu Hercule ! Vive Néron qui est le dieu Apollon ! Notre seul Vainqueur national, le seul et unique depuis le commencement des temps ! Auguste ! Auguste ! O Voix Divine ! Bénis soient ceux qui l'entendent ! »

« Ce furent leurs paroles mêmes », affirme Dion Cassius¹, sans savoir plus que nous quel sort leur faire et sans pouvoir dire si c'était une ovation spontanée ou un chapelet de flatteries que l'on récitait par cœur. Pour ma part j'imagine que les classes inférieures furent enchantées de voir revenir leur empereur, d'abord parce que cela faisait marcher le commerce, et aussi parce que le gouvernement d'Helios et du sénat avait été dur et impopulaire; d'ailleurs beaucoup de gens des hautes classes furent réellement impressionnés par le triomphal tour de Grèce de Néron, et plus ou moins sincères dans leurs souhaits de bienvenue et leurs applaudissements. Mais une foule de personnes devaient nourrir contre lui d'âpres rancœurs, soit à cause des iniquités commises par ses agents — tout à fait à son insu — soit parce qu'ils méprisaient musique et musiciens et voyaient avec désespoir l'empereur s'absorber dans ces choses; un plus grand nombre encore durent être complètement désorientés, et ne purent que secouer la tête en se disant que tout cela était fort peu romain.

Au terme de ces cérémonies, Néron fut conduit à son nouveau palais, la Maison Dorée, qui n'était pas encore achevée mais était habitable; et lorsqu'il l'eut inspectée il fit remarquer avec jovialité qu'il avait maintenant la maison qui con-

¹ Dion Cassius, LXIII, 20.

vient à un homme. Il fut ravi à l'extrême de sa réception et dut se moquer des craintes d'Helios. Même ici, à Rome, il sentait que le peuple reconnaissait en lui le grand *maestro*; et avant de se retirer ce soir-là pour dormir il fit accrocher ses dix-huit cents prix aux murs de sa chambre, afin de les apercevoir le matin à son réveil. Plus tard il les fit suspendre autour de l'obélisque égyptienne qui se dressait sur l'hippodrome; et durant les jours qui suivirent il courut plusieurs fois sur cette piste avec son char, peut-être parce qu'il tenait à prouver aux Romains qu'il était un homme autant qu'un musicien. Toutefois, s'il en était ainsi, Néron allait à l'encontre de son but en promenant Sporos au grand jour en sa compagnie et en l'embrassant en public. Il est douteux, comme je l'ai dit déjà, que Sporos fût réellement un garçon; mais le public n'avait pas de doutes sur son sexe, et l'hypothèse d'une monstruosité physique de cette espèce n'écarte pas de notre esprit l'impression de malaise que ce sujet provoque dans tous les cas.

Au commencement de mars, Néron retourna à Naples, mais dans la troisième semaine de ce mois, le jour anniversaire de la mort de sa mère, il fut informé que Caius Julius Vindex, gouverneur de la Gallia Lugdunensis ou Lyonnaise, avait brandi l'étendard de la révolte. Vindex était lui-même d'extraction gauloise bien que son père eût été sénateur romain, et il descendait des anciens rois de la province; les dépêches disaient qu'il avait appelé aux armes les tribus gauloises et que les troupes cantonnées dans le voisinage s'étaient jointes à lui. Le discours qu'il fit à ses recrues ne saurait guère avoir été communiqué à Néron, mais il fut noté à cette époque et il est reproduit par Dion Cassius¹ : « Nous avons le devoir de nous révolter, disait Vindex, parce que Néron a ruiné tout le monde romain, parce qu'il a mis à mort les meilleurs du sénat, parce qu'il a tué sa mère et qu'il ne

¹ Dion Cassius, LXIII, 22.

sauvegarde même plus les apparences de la souveraineté. Beaucoup d'autres personnages ont commis des assassinats, des confiscations, et autres outrages; mais quels mots trouver pour qualifier le reste de sa conduite comme il le mérite ? Mes amis, croyez-m'en, j'ai vu cet homme — si tant est qu'il soit un homme, vu ses rapports avec Sporos et Pythagoras — je l'ai vu, dis-je, dans l'arène du théâtre ou dans l'orchestre, jouer de la harpe et porter le costume d'un musicien ou d'un acteur. Je l'ai souvent entendu chanter, je l'ai entendu déclamer, je l'ai entendu réciter des vers de tragédie. Je l'ai vu couvert de chaînes et traîné dans la boue, je l'ai vu femme enceinte, je l'ai vu accoucher, je l'ai vu endosser successivement tous les rôles légendaires, soit dans ses mots, soit dans ses gestes, soit par les mots et les gestes qu'il se laissait adresser. Qui donc pourrait appeler un tel personnage César, Empereur, ou Auguste ? Ce sont là des titres sacrés que personne, à aucun prix, ne doit salir ! Ils ont été portés par Auguste et par Claude mais cet individu serait plus digne d'être appelé Thyeste ou Œdipe, ou Alcméon, ou Oreste, car ce sont les Caractères mêmes qu'il personnifie sur la scène et ce sont leurs titres qu'il a revêtus, plutôt que les autres. Aussi, pour en finir, insurgeons-nous contre lui. Volez au secours de votre pays et de Rome, et débarrassez le monde de sa personne ! »

Dans ce discours, il est intéressant d'observer que le grand crime de Néron était de chanter et de jouer sur la scène des rôles d'opéra. Aucune allusion n'est faite aux cruautés dont l'empereur fut accusé plus tard, pour cette bonne raison que, en dépit de tout ce qui a été dit contre lui, il n'était point cruel. Vindex, manifestement, ne le considérait pas comme un monstre humain : il se le représentait plutôt comme un chanteur et un comédien dépravé qui était dépourvu de toute dignité.

Néron reçut la nouvelle du soulèvement d'une façon très fortuite. Il était habitué aux conspirations et avait une foi

illimitée dans sa bonne chance. Et après tout, que lui importait d'être détrôné ? Il n'en serait que plus à même de poursuivre sa carrière musicale sans interruption. Un astrologue l'avait prévenu qu'il perdrait un jour toute sa fortune, et il avait répondu : « Un artiste peut gagner sa vie dans n'importe quel pays ». Un autre astrologue lui avait annoncé cependant que s'il perdait le trône romain il gagnerait l'empire de l'Orient; et tous les voyants lui avaient prédit une longue vie de bonheur. C'est, pourquoi la nouvelle de l'insurrection ne le troubla pas outre mesure. Il était en train de contempler des concours gymniques, au sortir du déjeuner, lorsqu'on lui apporta les dépêches. Il les lut, puis il reporta son attention sur les athlètes, et bientôt se mêla lui-même aux épreuves sportives.

Au dîner, ce soir-là, des nouvelles plus graves lui parvinrent, et il se mit à jurer bruyamment contre les rebelles; mais ses amis lui rappelèrent aussitôt qu'il devait leur chanter quelque chose le jour d'après, et le prièrent de ne pas se fatiguer les cordes vocales à pester ainsi contre ses ennemis. Pendant huit jours il ne prit aucune espèce de mesure pour réprimer la sédition; mais quand il apprit enfin que Vindex l'avait qualifié de « misérable musicien » il perdit patience. « Je ne suis pas un musicien de rien, déclara-t-il avec indignation; j'en suis un très grand », et il se tourna vers ses amis pour leur demander s'ils en savaient un meilleur « Rien, dit Suétone, ne le blessait davantage que de voir sa musique ainsi dénigrée, et il se défendit avec chaleur de manquer d'habileté dans un art où il était arrivé en vérité à une telle perfection ». Alors il envoya une lettre au sénat, lui disant de prendre toutes les mesures nécessaires pour écraser la rébellion; et il s'excusa de ne pouvoir venir personnellement à Rome tout de suite en leur expliquant que sa voix n'était pas en très bonne forme comme si l'unique raison de son retour dans la capitale pouvait être d'y chanter.

On apprit ensuite que le sénile Lucius Sulpicius Galba, homme de confiance, gouverneur de l'Hispania Tarraconensis (Espagne du Nord et du Centre), était en communication avec Vindex qui lui avait offert le titre d'empereur. Un astrologue avait jadis averti Néron de prendre garde aux « soixante-treize ans », et Néron avait conjecturé que ce serait un âge dans sa propre vie où il aurait à redouter quelque danger; or maintenant, comme il faisait observer que Galba était sûrement un vieillard, on lui répondit que ce dernier avait soixante-treize ans, et Néron tressaillit d'épouvante.

Finalement, au début d'avril, il se rendit à Rome et fut grandement réconforté d'apprendre à son arrivée que Verginius Rufus, le gouverneur de Haute Germanie, marchait contre Vindex avec les troupes placées sous son commandement et comprenant les quatrième, vingt-et-unième et vingt-deuxième légions. La situation promettait, et Néron reprit bientôt son attitude de sans-souci, s'acquittant de ses fonctions publiques et donnant à ses amis de somptueux dîners de gala où il chantait des gaudrioles aux dépens des rebelles. Il allait au théâtre incognito, et une fois, par plaisanterie, ou peut-être par dépit, il envoya dire à certain acteur, qui avait été beaucoup applaudi, qu'évidemment il en prenait à son aise maintenant que Néron était trop affairé pour se montrer sur la scène. Il assista aussi à la consécration du temple élevé à Poppée déifiée : celle-ci était maintenant identifiée avec Vénus, tout comme l'avait été Cléopâtre aux jours où Jules César lui avait élevé sa statue dans le sanctuaire de Vénus qu'il avait construit à Rome.

Les jours s'écoulaient, et les choses paraissaient aller bien. On eut vent que Galba, le 2 avril, avait refusé de se laisser proclamer empereur, en ajoutant qu'il se conformerait aux vœux du sénat; et au même moment arrivèrent des dépêches signalant que Verginius Rufus était en train d'encercler Vindex. La garde prétorienne de Rome, aux ordres de Tigellin et Nymphidius, avait affirmé sa loyauté, et

par ailleurs les légions ne s'étaient pas mutinées. Un jour Néron manda vivement au palais quelques-uns des sénateurs les plus influents, mais après avoir discuté brièvement la situation avec eux il laissa tomber le sujet avec impatience et les emmena tous regarder un orgue hydraulique; et il leur fit une longue dissertation sur les principes et difficultés de l'invention. C'était apparemment un perfectionnement du premier orgue hydraulique inventé par Ctésibius en Egypte trois siècles plus tôt; et Néron en était tout emballé : « Je veux, dit-il, en donner une démonstration publique au théâtre »; et il ajouta en souriant : « c'est-à-dire si Vindex me le permet ».

Au début de mai, toutefois, on reçut au palais d'effarantes nouvelles : Galba et les provinces espagnoles avaient fait cause commune avec Vindex; Othon, l'ancien mari de Popée, qui était toujours gouverneur du Portugal, s'était joint à eux; et Rubrius Gallus envoyé de Rome avec des renforts était passé à l'ennemi. En entendant cela, Néron s'évanouit. Quand il eut repris ses sens, il arracha ses vêtements et se frappa le front en s'écriant : « Hélas ! c'en est fait de moi ! » Une de ses vieilles nourrices, qui avait toujours vécu au palais depuis l'enfance de Néron et n'avait cessé de l'aimer, l'entoura de ses bras en lui disant à mi-voix que d'autres princes avant lui avaient survécu à de tels désastres; mais lui se contentait de gémir : « Que ne suis-je déjà mort ! Me voici précipité dans une misère sans bornes, car j'ai perdu un empire et suis encore vivant ! »

Cependant, quelques jours plus tard, on fut informé que Vindex, qui avait commencé à désigner Néron par son nom de famille, Ahenobarbus, comme s'il était déjà détrôné, avait été chassé de Lugdunum (Lyon) par les loyaux sujets de cette ville et allait être attaqué en rase campagne par les légions de Haute Germanie. Peu après arriva la nouvelle que Vindex avait été vaincu et tué.

Néron fut transporté de joie, et la souplesse de sa nature lui fit bientôt oublier sa mélancolie. Il se fit fort d'aller lui-même en Gaule et de gagner les cœurs des rebelles soumis en leur chantant des airs. Les troupes s'avanceraient vers l'Espagne contre Galba et Othon; et il les suivrait en faisant appel aux mécontents par des distractions musicales et théâtrales. Il dit à ses amis, un jour après dîner : « Dès mon arrivée en Gaule, je me montrerai parmi les troupes en désaffection, sans armes, et les yeux en pleurs. Je leur parlerai et je leur chanterai, et après les avoir amenées au repentir, je commanderai des réjouissances publiques pour le jour d'après, et je leur chanterai des hymnes de triomphe qu'il me faut justement aller composer à présent »¹.

Il commença donc avec ardeur à jeter les plans d'un grand tour de l'Ouest, analogue au tour qu'il avait accompli dernièrement en Grèce. Son premier soin fut d'aménager les chars qui devaient transporter ses instruments de musique et ses décors de théâtre. Puis il se mit à dresser un grand chœur d'actrices, qu'il habilla en amazones, les cheveux rassemblés sur le sommet de la tête, en leur donnant des fleurets et des boucliers. Elles devaient jouer dans quelque revue théâtrale qu'il méditait et pour laquelle, semble-t-il, il composait fébrilement des paroles et une musique. Il ordonna à tous les gens fortunés du pays de lui fournir des esclaves pour servir d'aides et de figurants auxiliaires; et, comme il lui restait très peu de chose de sa fortune privée, il exigea de ses fermiers une contribution, sous la forme d'un an de loyer à payer d'avance.

Ses plans, évidemment, furent ridiculisés à Rome, et les tentatives de ses agents pour lever l'argent de l'entreprise attirèrent sur sa tête le courroux du peuple. Il y avait disette de grains à cette époque, et danger de famine dans la capitale. Justement, un grand navire arrivait d'Égypte; il faisait

¹ Suétone, *Néron*, 43.

l'effet d'être bondé de grains; mais quand on commença à décharger la cargaison, les gens affamés qui attendaient sur le quai s'aperçurent que c'était du sable jaune de Nubie que l'empereur avait commandé quelque temps auparavant pour recouvrir le plancher du gymnase; et leur rage se donna libre cours par des malédictions et des menaces. On griffonnait des brocards sur les murs. Sur la tête d'une de ses statues on posa un char en miniature auquel était attachée cette inscription : « Voilà ce qu'il lui faut pour courir : qu'il détale une bonne fois et ne revienne plus ». A telle autre statue on suspendit un sac avec ces mots : « Tu mérites le sac ! » : or d'être ficelé dans un sac et noyé dans le Tibre était le châtement réservé à ceux qui avaient tué leurs parents. Quand il envoya chercher ses amis, ils se firent excuser pour une raison ou pour une autre; Tigellin lui-même brillait par son absence. Ses adorateurs à gages les Augustani et tout son cercle d'admirateurs se fondirent comme par enchantement.

Ses ennemis fielleux, les champions de l'idée aristocratique virent là leur grande occasion, et en répandant sur son compte d'effroyables rumeurs ils excitèrent la haine de la foule. Ils dirent que Néron se proposait d'incendier Rome une seconde fois, de massacrer le sénat, de lâcher des bêtes féroces à travers la ville, et ainsi de suite. Ils déclarèrent que les dieux étaient contre lui, et que les présages étaient sinistres; et l'on rappelait qu'à sa dernière apparition sur la scène, Néron avait trébuché au moment précis où, dans le rôle d'Œdipe, il prononçait les mots : « Femme, mère et père me poussent vers mon destin ». Quelqu'un fit courir le bruit que les portes du mausolée d'Auguste s'étaient ouvertes d'elles-mêmes toutes grandes au plus profond de la nuit, et qu'une voix s'en était échappée criant : « Néron ! Néron ! » Par conséquent, tout le monde était nerveux et excédé, sauf l'empereur même, qui s'occupait activement à préparer sa tournée musicale et avait la conviction que la rébellion serait bientôt passée. Il promit solennellement en public que, s'il

trionphait de ses embarras, il donnerait une représentation au théâtre avec l'orgue, la flûte, la cornemuse et la harpe, et jouerait et chanterait le rôle de Turnus qu'il allait adapter de Virgile et mettre en musique.

Puis, le soir du 8 juin, on lui apporta des lettres lui annonçant que Verginius et ses légions avaient rompu leur serment de fidélité, et que les provinces occidentales avaient proclamé Galba empereur. Néron était alors en train de dîner : d'un bond il se dressa, donna un coup de pied dans la table qui était devant lui, précipita à terre deux coupes d'inestimable valeur et déchira les lettres en menus morceaux. Puis il s'élança vers sa chambre, chercha partout vainement l'amulette en peau de serpent qu'il avait coutume de porter étant enfant et, s'emparant d'une petite boîte dorée qui contenait du poison, se rua hors du palais et donna l'ordre à ses serviteurs de le conduire aux Jardins de Servilius, sa villa sur la route d'Ostie. Il avait depuis longtemps médité, en cas de troubles, de prendre le bateau pour l'Égypte où, disait-il un jour à un ami, « ces modestes dons d'artiste qui sont miens me permettront de vivre »; et son but en se rendant à cette villa était d'être près du port d'Ostie. En effet, dès qu'il parvint à sa maison, il envoya au port un affranchi éprouvé avec ordre de faire préparer un navire; puis, appelant à lui les officiers du détachement prétorien qui était de garde dans les Jardins de Servilius, il leur demanda s'ils voulaient l'accompagner dans ce voyage. A cette suggestion extravagante, un des officiers répondit en citant un vers de l'*Enéide* : « Est-ce donc si difficile de mourir ? »¹

Néron n'avait pourtant pas perdu l'espoir. Il renvoya un autre affranchi au palais pour en rapporter quelques effets indispensables et lui amener Sporos. Il ne s'intéressait pas le moins du monde à sa femme Messaline. Mais l'asexué Sporos lui était évidemment cher, et, si quelque chose peut rendre

¹ Virgile, *Enéide*, XII, 646.

savoureux pour l'esprit un sujet aussi propre à inspirer du dégoût, c'est le fait que cet étrange petit eunuque, ou hermaphrodite, ou n'importe quoi, se cramponna fidèlement à lui jusqu'à la fin, bien qu'il lui eût été facile de s'esquiver.

Bientôt Néron changea d'avis quant à son voyage immédiat. Rien ne valait pour lui de s'en aller en fugitif, car sa tête serait mise à prix. A la place, il décida de s'adresser au peuple ou aux prétoriens pour leur dire qu'il consentait à abdiquer en faveur de Galba et que si on lui confiait le gouvernement de l'Égypte il serait le loyal serviteur du nouvel empereur. Avec cette idée dans la tête, il resta quelques heures assis à composer le discours qu'il se proposait de faire et que l'on trouva d'ailleurs après sa mort dans son secrétaire. Plus tard, toutefois, il en vint à se rendre compte que la populace le tuerait sans doute avant qu'il pût lui adresser la parole; et renonçant à son plan, il alla se coucher, l'esprit concentré maintenant sur l'idée de s'enfuir au pays des Parthes.

A la longue il s'endormit, mais il fut réveillé vers minuit par le grondement du tonnerre. Dans le silence qui suivit, son oreille perçut un bruit de pas cadencés. Il s'élança hors de la villa, et dans un éclair il vit les soldats de la Garde qui s'en allaient en colonne de marche : il comprit qu'ils avaient reçu l'ordre de réintégrer la caserne. Qui avait donné ces ordres ? Tigellin ou son collègue Nymphidius ? Il envoya deux ou trois des rares serviteurs qui lui restaient dire à ces deux hommes et à quelques autres fonctionnaires de confiance de venir le trouver; mais bientôt les messagers revinrent disant qu'ils n'avaient pu obtenir de réponse. Alors Néron s'en alla hardiment lui-même dans la tempête, avec trois ou quatre serviteurs et s'achemina vers les demeures des amis qu'il avait dans le voisinage, mais les portes étaient fermées et verrouillées, et personne ne voulut le recevoir. Ce qui était arrivé à son insu, c'est que Tigellin et Nymphidius avaient dit à la Garde prétorienne que Néron était sur le

point de s'embarquer pour l'Orient, et que leur loyauté envers lui avait cessé d'être exigible; là-dessus, les troupes, se sentant pour ainsi dire désertées par leur empereur, avaient prêté serment de fidélité aux agents de Galba; et leur décision avait été notifiée promptement aux diverses personnalités de la Ville¹.

De retour à sa villa, Néron désespéré constata que tous ses domestiques avaient fui ; il prit alors le parti de se tuer. Il se précipita dans la chambre où il avait dormi; mais les domestiques en décampant avaient dérobé la boîte d'or qui contenait le poison, et vidé les lieux de tout ce qu'ils renfermaient de précieux; les couvertures même du lit avaient été enlevées. Alors Néron fit vivement le tour de la maison en appelant Spicillus le gladiateur ou quelqu'un d'autre pour venir le tuer; mais le dernier resté de ses serviteurs refusa de l'aider. Alors l'empereur s'écria : « Quoi ! n'ai-je plus ni ami ni ennemi ? » Il se fraya un chemin au milieu du tonnerre et des éclairs vers la rive du fleuve, au bout de son jardin désert, et il allait se noyer quand Phaon, fidèle affranchi, le rejoignit et lui offrit de le cacher dans sa maison à quatre milles environ au nord de la ville, et il semble qu'il avait un plan précis d'évasion.

Néron accepta l'offre avec empressement, et, prenant avec lui Sporos, s'en fut à cheval escorté de Phaon, d'un autre affranchi nommé Epaphroditus et d'un serviteur : il avait endossé un vieux manteau qui cachait sa tunique, et un mouchoir lui voilait la face. Il fallait traverser la capitale d'un bout à l'autre, mais l'heure nocturne, la tempête et la crise politique avaient eu pour effet commun de vider les rues, et les quatre cavaliers au galop passèrent comme des fantômes, regardés à la dérobée de derrière les fenêtres mais laissés tranquilles. Comme ils longeaient la caserne du prétoire au flanc du Quirinal, au nord du Palatin, ils entendirent les

¹ Josèphe, *Guerres des Juifs*, IV, 9-2; Tacite, *Histoires*, I, 5.

clameurs des soldats et surent que ceux-ci buvaient à la santé de Galba et à l'extermination de Néron. Une fois, un piéton les héla ; « Pas de nouvelles de Néron ? » et ils remarquèrent un autre homme qui les montra à son compagnon en disant : « Ils sont à la poursuite de Néron ».

Soudain le cheval de l'empereur se cabra et prit ombrage à la vue d'une carcasse qui gisait en travers de la route, et cela fit tomber le mouchoir qui couvrait le visage de l'empereur; à ce moment passait un vieux soldat qui le reconnut à la lueur d'une lanterne et salua. Quoi qu'il en soit, d'une façon ou d'une autre ils réussirent à gagner la Porte Colline, à l'extrémité Nord de la capitale, sans qu'on leur eût barré la route, et à déboucher en pleine campagne; et quand enfin ils arrivèrent au tournant qui descendait vers le logis de Phaon, ils sautèrent de leur monture et avec beaucoup de peine se frayèrent un chemin parmi les ronces et les broussailles, traversant un marécage couvert de joncs pour arriver sur les derrières de la demeure. Là, Phaon conseilla à Néron de se tapir dans une fondrière de sable formant caverne au bout du jardin, mais l'empereur recula en s'écriant : « Non ! Je n'irai pas sous terre tant que je serai en vie » observation qui indique que son sens bizarre de l'humour ne l'avait pas abandonné. Il consentit malgré tout à s'asseoir et à attendre tandis que Phaon rentrait chez lui pour lui organiser une cachette; et comme il avait grand'soif il plongea la main dans une citerne d'eau croupie, en but un peu dans le creux de sa main et dit avec un sourire : « Voilà bien la fameuse *decocta* de Néron ! » c'était le terme désignant l'eau de table, bouillie, filtrée et rafraîchie à la glace dont on se servait au palais.

L'aube commençait à poindre, et dans la lumière encore grise Néron se mit à enlever les ronces et les épines qui restaient accrochées à son manteau; mais pendant qu'il faisait cela, Phaon revint en disant qu'il avait élargi un trou d'aération dans le mur d'une de ses arrière-chambres, et que Néron pourrait se faufiler par là sans que personne de la

maison se doutât de sa présence. Ayant fait comme on l'y invitait, l'impérial fugitif se trouva dans une petite pièce où Phaon avait disposé un matelas avec des couvertures sur le sol en terre battue. On lui offrit du pain grossier et de l'eau tiède; mais bien qu'il eût faim et soif il se contenta de boire un peu d'eau.

Epaphroditus, qui souhaitait sa mort pour une raison ou pour une autre, le pressa maintenant de sortir de cette situation misérable en se suicidant à la manière ordinaire. Néron fit un signe d'acquiescement et le pria, lui et les autres, de creuser une tombe dans le sol terreux de la pièce; en leur disant aussi qu'il avait remarqué dans le jardin quelques dalles de marbre qui serviraient à le recouvrir. Ils creusèrent la tombe en silence, les yeux de Néron fixés sur eux. Ensuite il leur demanda d'aller chercher de l'eau et les articles nécessaires pour laver son corps après sa mort; et à chacune de ses requêtes les larmes coulaient de ses yeux. A mainte reprise il soupira : « *Qualis artifex pereo!* » « Quel artiste meurt en moi ! » Mais il hésitait toujours à mourir.

Bientôt après le lever du soleil, quelqu'un du palais au service de Phaon envoya un messenger porteur d'une lettre donnant les dernières nouvelles. Cette lettre, Néron l'arracha des mains de Phaon comme celui-ci l'apportait pour la lui faire voir; il lut qu'il avait été déclaré ennemi public par le sénat réuni dans la nuit, qu'on était lancé à ses trousses et qu'il était condamné à mourir par « l'antique méthode romaine d'exécution ».

« Quel genre de méthode est-ce là ? » demanda-t-il avec horreur.

« Le prisonnier, répondit Epaphroditus, est mis à nu, il a le cou pris dans une fourche, et il est fouetté jusqu'à ce que mort s'ensuive ».

A ces mots Néron ramassa les deux poignards qu'il avait apportés avec lui, mais, ayant senti leur pointe, il les posa de nouveau : « L'heure n'est pas encore venue », dit-il.

Il savait qu'il devait se tuer immédiatement, et pourtant il hésitait : il avait encore un faible espoir d'échapper. Il reprit un poignard, et derechef le posa près de lui. Il dit à Sporos, alors, d'entamer lentement le chant funèbre. Il demanda si quelqu'un de l'assistance n'avait pas l'intention de se tuer aussi, auquel cas il le prierait de se tuer le premier, pour voir comment cela se passait. Mais personne ne bougea : tous les yeux étaient fixés sur lui en silence.

« C'est une honte ! » gémit-il en s'essuyant la sueur du front. « Je ne devrais plus être en vie. Ce n'est pas bien, Néron ! Ce n'est pas bien. On doit être vaillant dans un moment comme celui-ci. Allons, mon homme, courage ! »

Comme il parlait, un bruit de chevaux au galop parvint à ses oreilles. Epaphroditus lui dit que c'étaient les soldats informés de son lieu de refuge et qui venaient à sa recherche. Néron prit sa dernière attitude théâtrale, et, citant les mots d'Homère¹, murmura dramatiquement : « Le bruit des coursiers agiles résonne à mes oreilles », Puis redisant « Ah ! Jupiter, quel artiste perdu pour le monde ! Quel artiste ! » il saisit avidement le poignard et, avec l'aide de son affranchi, se l'enfonça dans la gorge.

Quelques moments après, comme il gisait perdant la vie à flots, un officier fit irruption dans la salle, et, ôtant son manteau, le lui appliqua sur sa blessure dans un effort impulsif pour étancher le sang. « Trop tard ! » fit Néron à bout de souffle « Est-ce là ta loyauté ? » L'instant d'après il perdit connaissance.

Par une curieuse coïncidence, ce jour du 9 juin était l'anniversaire du suicide forcé d'Octavie.

¹ *Illiade*, X, 535.

CHAPITRE XVIII

RÈGNE DE GALBA (JUIN 68). — RÈGNE D'OTHON (JANVIER 69). — LE RETOUR DE NÉRON. — L'APOCALYPSE. — LES SOURCES DE RENSEIGNEMENTS. — NÉRON ET L'ANTÉCHRIST.

L'histoire du suicide de Néron fut bientôt transmise à Rome, et fut accueillie dès l'abord avec des sentiments très mélangés. Suétone¹ dit que le peuple dansa de joie, mais Tacite², au contraire nous raconte que, si les éléments les plus rassis de la société se réjouirent, les masses furent plongées dans le deuil. En fait la situation était difficile à apprécier, car les foules étaient divisées, quelques-unes renversant les statues de l'empereur et maudissant sa mémoire, d'autres déplorant sa perte et rejetant sur ses ministres le blâme de la tragédie. Quand les Prétoriens apprirent que Néron n'avait pas fui en Egypte comme leurs chefs le leur avaient dit, ils furent pris de honte et de colère et déclarèrent qu'ils n'auraient jamais retiré leur allégeance à Néron s'ils n'avaient pas cru qu'il avait déjà abdiqué³.

L'opinion des classes inférieures semble avoir été que les agents de l'empereur étaient à blâmer plutôt que lui des maux dont elles avaient souffert⁴; et la populace assaillit immédiatement ces hommes, dont quelques-uns furent lapidés ou tués à coups de matraque dans les rues. Aponius, de la police secrète de Néron, fut assommé en public, et l'on fit délibérément rouler sur son corps, pour le broyer, un tombe-

¹ Suétone, *Néron*, 57.

² Tacite, *Histoires*, I, 4.

³ *Ibid.*, I, 5.

⁴ Plutarque, *Galba*, 6. Pour les incidents qui suivirent la mort de Néron, voir en général Plutarque (*Galba* et *Othon*); Tacite (*Histoires*, I et II); Suétone (*Galba* et *Othon*); et Dion Cassius, LXIV, LXV.

reau qui passait lourdement chargé de pierres. Spicillus, le gladiateur favori de l'empereur, qui avait abandonné son maître la veille au soir, fut attaqué sur le Forum, et la foule fit basculer sur lui une des statues de Néron, de sorte que celle-ci le tua dans sa chute. Au demeurant, un sénateur de prestige nommé Mauriscus avertit le sénat que les masses entretenaient des avis si ambigus sur la crise qu'apparemment tout le monde souhaiterait bientôt voir ressusciter Néron.

Dans le courant de la journée se développa un sentiment généralisé de compassion pour l'empereur. Il n'avait pas fui, disaient maintenant les gens, lorsqu'il avait quitté son palais le soir précédent : il s'était rendu ouvertement aux Jardins de Servilius. Pendant la nuit, il avait hardiment traversé toute la ville à cheval pour gagner la maison de Phaon, avec l'espoir que ceux qui lui voulaient du bien viendraient enfin à son aide; mais quand le sénat l'avait déclaré ennemi public, il s'était suicidé honorablement. Il s'était comporté avec vaillance, comme il seyait au dernier de la glorieuse dynastie des Jules. Et combien paisibles et prospères avaient été toutes ces années de son règne ! C'était seulement pendant et depuis son tour de Grèce que ses agents — Helios et autres de même espèce — avaient pressuré le peuple; et ce n'était pas sa faute¹. Quelle belle prestance, et quelle superbe figure de jeune homme²! Il est vrai qu'il avait été obsédé par cette manie de la musique mais assurément sa voix était une merveille. Si seulement il avait marché tout de suite contre le vieux Galba, il aurait écrasé la rébellion avec aisance, car, qui voulait de ce vieillard pour empereur³ ?

Icelus, principal agent de Galba dans Rome, fut si impressionné par cette attitude de la populace qu'il ferma les yeux

¹ Josèphe, *Guerres des Juifs*, IV, 9,2.

² Tacite, *Histoires*, I, 7.

³ *Ibid.*, I, 5.

sur le fait que certaines fractions populaires avaient renversé les statues de Néron et insulté sa mémoire, et décida de lui accorder des funérailles décentes. Lui et Nymphidius, préfet-adjoint du prétoire — ou plutôt préfet unique, car il avait déterminé le poitrinaire Tigellin à se retirer du service actif — avaient la haute main sur les affaires de Rome; mais on ne mentionne pas que Nymphidius ait visité la scène de la tragédie. Il paraît en effet que le seul Icelus se rendit au logis de Phaon ! mais des instructions furent données pour que le corps de Néron fût traité avec respect. Icelus avait trouvé Sporos assis et qui pleurait, et plus tard Nymphidius avait envoyé chercher l'étrange petite créature et l'avait emmenée dans sa propre maison; mais on ne dit rien du sort de Phaon. Les deux vieilles, Ecloge et Alexandra, qui avaient pris soin de Néron enfant, avaient reçu la permission d'aller apprêter son corps pour les funérailles; et dans la journée, l'ancienne maîtresse de l'empereur, Acté, qui se trouvait à Rome à cette époque, était allée les aider.

On peut signaler qu'il existe une tradition d'après laquelle Acté chagrine aurait été convertie au christianisme par saint Paul, quelques années avant ces événements; mais le seul témoignage à l'appui de ces dires est celui de saint Chrysostome¹ qui raconte qu'une dame ainsi convertie et dont le nom n'est pas indiqué avait été la maîtresse de Néron. Son identification avec Acté n'est pas sans vraisemblance; et s'il en est ainsi, il se mêle un curieux élément dramatique au portrait imaginaire de la convertie recommandant au Christ l'âme de son impérial amant que ses frères chrétiens commençaient déjà, ainsi que nous l'exposerons tout à l'heure, à regarder comme l'Antéchrist.

Les funérailles eurent lieu probablement vers le soir du même jour. Le corps, porté sur une couche, était recouvert, d'un riche tissu de couleur blanche entrelacé de fil d'or; et

¹ Chrysostome, *Homélie*, XLVI, 13.

après l'incinération, faite on ne sait où, mais peut-être dans le jardin de Phaon, les cendres furent portées par Acté et les deux nourrices au caveau de famille des Ahenobarbi, dans un jardin situé sur le Pincius. Quelques mois plus tard, pourrait-on ajouter, on plaça là un coffret de porphyre où devaient reposer les cendres, et par devant, on éleva un autel de marbre entouré d'une balustrade de marbre. Le jour de l'inhumation, Icelus partit pour la Gaule afin d'apporter la nouvelle à Galba auquel il put annoncer en définitive qu'il ne parlait point par ouï-dire de la mort de Néron, mais qu'il avait visité la maison de Phaon et vu de ses yeux le cadavre¹. Cependant, dès qu'il se fut éloigné de Rome, Nymphidius tenta de se faire proclamer empereur, car il avait toujours prétendu être le fils de l'empereur Claude, sa mère ayant été une beauté qui avait charmé de temps à autre la fantaisie de ce prince et en vérité de la plupart des fonctionnaires de sa cour; mais la ressemblance de Nymphidius avec Claude, quoique frappante, n'était pas plus remarquable que sa ressemblance avec certain gladiateur que sa mère avait admiré.

Il n'était pas aussi populaire qu'il se l'était figuré, toutefois, et l'on jugeait indélicat de sa part d'emmener partout Sporos avec lui, habillé en fille et appelé maintenant Poppée; et lorsqu'on suggéra de l'élever au trône impérial, lui Nymphidius, un officier d'importance nommé Antonius Honoratus fit un discours aux prétoriens pour les prier de ne pas renier leur serment de fidélité à Galba.

« Les méfaits de Néron, dit-il, vous fondaient à rétracter vos serments, mais vous n'avez pas d'excuse semblable pour trahir Galba. Le meurtre d'une mère, le sang d'une épouse et la dégradation de la dignité impériale sur la scène, au milieu des acteurs, étaient alors vos raisons justificatives; et même alors nous n'avons déserté la cause de Néron qu'au moment où Nymphidius nous a fait croire que Néron nous avait

¹ Plutarque, *Galba*, 10.

abandonnés pour fuir en Égypte. Allons-nous donc, pour apaiser les mânes de Néron, tuer Galba ? Tuons plutôt Nymphidius, et par là nous lui ferons juste ce qu'il mérite, en même temps que nous vengerons la mort de Néron et montrerons notre loyauté envers Galba¹ ».

Ce discours, tenu par un homme que troublait évidemment le sort de Néron, prouve comme celui de Vindex que le grand crime de l'empereur défunt avait été de travailler sur la scène. On doit remarquer entre parenthèses que Néron ne passait pas à cette époque pour le meurtrier de Britannicus : on ne lui faisait grief que du trépas de sa mère et d'Octavie. Le discours montre aussi que Néron fut desservi par Nymphidius et que s'il s'était seulement rendu en personne au camp du prétoire pour demander protection, il n'aurait pas été détrôné. Cette allocution produisit sur les troupes un effet décisif, et Nymphidius fut abattu peu de temps après.

Plusieurs légions de l'Italie ou des provinces tardaient à reconnaître Galba : beaucoup de leurs soldats « se lamentaient d'avoir perdu Néron »², et l'affection générale que l'on témoignait pour sa mémoire causait à Galba les plus vives alarmes; et quand enfin il arriva à Rome il était si peu sûr des dispositions de ses troupes qu'il employa ses propres légions à perpétrer les plus effroyables carnages parmi les soldats dont l'allégeance était douteuse. Il fit aussi mettre à mort impitoyablement nombre d'anciens fonctionnaires de Néron, y compris Hélios. Néanmoins il épargna Tigellin, en dépit de la populace qui réclamait la mort de cet homme; Tigellin disait-on, était responsable de l'impopularité de Néron et néanmoins l'avait abandonné à la fin³. Galba expliqua que Tigellin était un homme mourant, rongé par la phtisie;

¹ *Ibid.*, 17.

² Tacite, *Histoires*, I, 25.

³ Plutarque, *Galba*, 10.

et c'est ainsi que pour l'instant, l'ancien préfet eut la vie sauve.

La rigueur générale du nouvel empereur le rendit très impopulaire; et sa vieillesse lugubre et ridée a été un sujet de dégoût pour les gens accoutumés à la jeunesse et à la grâce de Néron »¹. Il paraissait cupide et d'une avarice sordide; car la prodigalité de Néron et son faste, aussi longtemps qu'ils étaient payés de ses propres deniers, avaient toujours été admirés par le peuple. Une réaction se dessina sous peu, et Néron en vint à être idéalisé comme le plus merveilleux des hommes. Après six mois de règne Galba fut assassiné en janvier 69, et le retour de popularité de Néron porta au trône son ancien ami Othon, l'ex-mari de Poppée. Othon sut voiler adroitement sa brève association d'intérêts avec Galba en prodiguant les adulations à la mémoire de Néron; et il gagna tout de suite les cœurs de la foule en lui permettant de relever les statues de Néron et de répandre sur sa tombe des monceaux de fleurs. La tête de Galba fut retranchée de son cadavre et placée, en signe de vengeance accomplie, sur la tombe d'un esclave favori de Néron que Galba avait exécuté : ce trait donnait à entendre que la tête d'un empereur n'était pas un prix trop cher à payer pour la vie d'un simple esclave que le sublime Néron avait aimé.

Othon commença aussitôt à réintégrer dans leurs fonctions quelques-uns des affranchis et fonctionnaires qui avaient échappé à la sévérité de Galba; en particulier il rétablit Flavius Sabinus comme gouverneur de Rome — poste qui lui avait été confié par Néron et lui avait été retiré par Galba. Mais Tigellin était toujours âprement haï, et son sort fut terrible. Il était atteint maintenant de phtisie rapide et d'autres maladies incurables auxquelles s'ajoutaient les maladies de l'esprit qui le poussaient, comme le dit Plutarque, à des « excès obscènes et effrayants au milieu de prostituées

¹ Tacite, *Histoires*, I, 7.

malsaines, excès auxquels, même dans ses derniers jours, se cramponnait sa nature lubrique et dans lesquels il exhalait en quelque sorte le dernier souffle — ils étaient par eux-mêmes le châtiment extrême et constituaient de multiples morts »¹. Le peuple exigeait sa mort, et finalement Othon l'envoya chercher : alors il se trancha la gorge avec un rasoir.

Le nouvel empereur ne se proposait pas seulement, « par mesure d'ordre public », de remettre en place toutes les statues de Néron; il fit même restaurer quelques-unes de celles de Poppée, simplement pour montrer qu'il n'en voulait pas à son impérial mari de la lui avoir enlevée. Il prit également possession de Sporos, que Néron avait aimé, et l'appela sa petite reine et impératrice, bien qu'au même moment, mais sans succès, il ait essayé d'induire Messaline, la veuve de Néron, à l'épouser. « Par flatterie et à titre d'honneur suprême, dit Suétone², Othon reçut officiellement du peuple le nom de « Néron », marque d'éclat complémentaire »³, et s'en servit d'abord, dit-on, pour signer les documents d'Etat. « Pour acquérir de la popularité, dit Tacite, il proposa de célébrer la mémoire de Néron par des honneurs publics ». Il obtint aisément une subvention pour achever la Maison Dorée à titre de monument commémoratif de Néron; mais l'ouvrage ne fut jamais terminé. Il est permis de mentionner aussi en passant que la quatorzième légion prêta serment de fidélité à Othon pour cette raison expresse qu'il manifestait un amour de Néron qu'elle-même n'avait jamais cessé d'éprouver⁴.

Les preuves écrasantes de la grande popularité de Néron à ce moment-là ont été négligées par la généralité des historiens : ceux-ci avaient l'idée fixe que Néron était un monstre; or je sens que les témoignages justifient pleinement

¹ Plutarque, *Othon*, 3.

² Suétone, *Othon*, 7.

³ Tacite, *Histoires*, I, 78.

⁴ *Ibid.*, II, 11,

l'interprétation que j'ai donnée de son caractère et de ses actions dans les pages qui précèdent. Le souvenir d'un tyran cruel, ou d'un imbécile dont la simple vanité lui aurait fait croire qu'il était grand chanteur n'aurait jamais éveillé l'enthousiasme du peuple de cette manière; et l'agitation délirante causée par l'incident que je vais maintenant raconter est, en soi, la plus forte preuve que Néron, avec tous ses défauts ou excentricités, n'était pas odieux.

Au début de l'année 69, juste avant le meurtre de Galba, tout l'Empire sauf la vieille école de Rome fut mis au comble du bonheur et de la surexcitation par la nouvelle que Néron n'était pas mort, mais avait paru en Grèce d'où il se dirigeait vers l'Orient. Depuis quelque temps des bruits couraient qu'il n'était pas mort de la blessure qu'il s'était faite avec l'aide d'Epaphroditus, et qu'il avait été ranimé. Icelus disait avoir vu le corps, mais il était possible que Néron fût simplement sans connaissance. On rappelait que l'officier, qui était entré dans la chambre juste après que l'empereur s'était poignardé avait tâché d'étancher le sang; et peut-être ses efforts avaient-ils été heureux. Les paroles de Néron « Trop tard ! Est-ce là ta loyauté ? » suggéraient curieusement que cet homme — qui peut-être était mort à présent¹ — avait été réellement loyal à l'empereur, mais n'était arrivé qu'après que Néron eut perdu l'espoir. La conduite d'Epaphroditus avait été très suspecte : il avait évidemment voulu la mort de Néron, peut-être avait-il dit faussement à l'empereur que les cavaliers approchant venaient pour l'arrêter, non pour le sauver, et l'avait-il poussé à une tentative brusquée de suicide, sachant qu'il allait être délivré. Epaphroditus, selon toute présomption, avait disparu depuis lors et ne pouvait être questionné; mais je puis ajouter que, quelques années plus tard, sous le règne de Domitien, il fut traqué par une meute de gens et exécuté pour le rôle qu'il

¹ Galba avait mis à mort beaucoup de prétoriens.

avait joué dans l'affaire; et comme Domitien était un admirateur de Néron il se peut que l'accusation portée contre Epauroditus ait été d'avoir essayé d'empêcher l'évasion de l'empereur.

Le corps que l'on évacua du logis de Phaon pour le faire incinérer était recouvert d'un suaire, et aurait pu être celui de n'importe qui mis à la place. Néron pouvait être resté caché dans une autre partie de la maison de Phaon jusqu'à la guérison de sa blessure, et pouvait ensuite avoir été pris à bord d'un navire et convoyé vers l'Orient : « Les récits de sa mort (présumée), dit Tacite¹, ont été divers, ce qui amena d'autant plus de gens à affirmer qu'il était en vie, et à le croire ».

Tels étaient les bruits circulant à Rome, mais la vérité ne sera jamais établie maintenant. La légende qu'un homme vit toujours après avoir été beaucoup aimé et avoir péri dans des circonstances douteuses, est d'occurrence fréquente au cours de l'Histoire, et c'est presque invariablement une illusion née d'une affection profonde; mais la version de la réapparition supposée de Néron est circonstanciée, et elle prête quelque consistance à la croyance publique que l'empereur n'était pas mort dans la maison de Phaon. Tacite², qui au contraire est d'avis que le prétendu Néron était un imposteur, rapporte l'histoire comme il suit :

« Il existait un esclave originaire du Pont, ou bien, comme d'autres l'ont raconté, un affranchi d'Italie, habile à jouer de la cithare et à chanter : ceci, joint à la ressemblance des traits, faillit accréditer l'imposture. A force de promesses il s'associa nombre de déserteurs avec lesquels il prit la mer, en se servant d'eux pour équipage, mais fut poussé par des vents contraires vers l'île de Cythnos (dans la mer Egée). Là, il s'aboucha avec un détachement de soldats de l'armée

¹ *Histoires*, II, 8.

² *Ibid.*, II, 8.

d'Orient qui partaient en congé; il en enrôla quelques-uns et fit exécuter les autres qui refusaient de marcher. Après avoir dépouillé quelques commerçants et armé les plus robustes de leurs esclaves, il essaya de séduire Sisenna, centurion qui revenait de Syrie et avait par hasard débarqué dans l'île; mais Sisenna, craignant un attentat de la part d'un aventurier aussi audacieux, se hâta de fuir. Un émoi général s'empara des habitants de l'île, car beaucoup d'entre eux qui haïssaient le présent régime et voulaient une révolution se réveillèrent au bruit d'un nom fameux. La vogue de ce soi-disant Néron croissait en vérité de jour en jour, quand le hasard dissipa l'illusion. Le gouvernement de la Galatie et de la Pamphylie avait été confié par Galba à Calpurnius Asprenas : il advint que ce dernier accosta dans l'île avec deux trirèmes détachées de l'escadre de Misène pour l'escorter. Là-dessus l'imposteur qui s'intitulait Néron invita les commandants des vaisseaux à lui faire leurs hommages comme à leur prince légitime, et, prenant une mine affligée, fit appel à la loyauté de soldats qui avaient été les siens, les conjurant de le débarquer sain et sauf en Syrie ou en Egypte. Les triérarques, soit qu'ils fussent réellement ébranlés, soit qu'ils voulussent agir par ruse, demandèrent un délai pour consulter leurs subordonnés et promirent de revenir lorsqu'ils auraient pris leur parti. Mais Asprenas fut dûment avisé de ce qui s'était produit, et à sa requête le prétendu empereur fut saisi et mis à mort, quel qu'il fût. Le corps du personnage, dont les yeux, la chevelure et les traits farouches étaient remarquables, fut transporté en Asie, puis expédié à Rome. »

Or il semble très improbable qu'un imposteur eût mandé ces commandants de la flotte, sachant comme il devait le savoir que, venant de la base navale de Misène si fréquentée par l'empereur ils avaient dû être en contact personnel avec Néron; d'autre part, l'acte d'Asprenas qui était un des hommes de Galba et avait quitté l'Italie avant que Galba fût

tué, est compréhensible de la part d'un homme qui aurait reconnu Néron et cherché à se débarrasser promptement de lui. Il faut se souvenir que Néron n'avait été détrôné que six mois plus tôt, et qu'un an à peine auparavant il parcourait la Grèce, où des centaines de milliers de sujets avaient dû le connaître de vue — de sorte qu'une imposture n'aurait eu aucun espoir de réussir; d'autant plus que les traits de Néron, son physique, ses manières, ses cheveux, sa voix et ses talents étaient tous nettement individuels.

Je ne pense pas qu'un historien quelconque ait seulement suggéré que l'homme fût autre chose qu'un imposteur; or il ne me semble aucunement impossible que cet homme fût réellement Néron, qui s'était remis de sa blessure et ne s'était échappé que pour trouver une fin misérable sur cette petite île de l'Égée. Quoi qu'il en soit, la version du Néron vivant offre un intérêt particulier pour nous parce qu'elle fut crue par l'auteur du Livre de la Révélation, ou Apocalypse. Cette œuvre fut écrite selon toute probabilité juste avant la mort de Galba¹. On ignore l'auteur de l'Apocalypse, car son attribution à saint Jean n'est qu'un sous-titre ajouté plus tard; mais, quel que fût l'auteur, il était assurément mû comme chrétien par l'horreur de Néron, de l'empereur qui avait le premier persécuté les Chrétiens, et il croyait qu'il n'était pas mort mais allait revenir à Rome.

En grec le nom latin « Nero » avait pour équivalent « Nerôn » et les sujets grecs de l'empereur le désignaient généralement sous le vocable de « Nerôn Kaïsar », c'est-à-dire « Néron César ». En hébreu où certaines voyelles ne s'expriment pas par écrit le nom s'orthographie « Nron Ksr »; et ces lettres correspondent aux numérales 50, 200, 6, 50, 100, 60, 200, qui donnent par leur addition 666, le nombre même assigné à la Bête de l'Apocalypse, qui par suite n'était

¹ Voir la discussion détaillée de ce point par Henderson, *Life and Principale of Nero*, Appendice B, p. 439.

autre que Néron : sur cette interprétation du chiffre les érudits sont assez unanimes. La Bête est représentée comme ayant été « blessée à mort, mais sa plaie mortelle a été guérie, et le monde entier se demande où est la Bête »¹; c'est « la Bête qui était, et n'est plus, bien qu'elle soit »²; et l'auteur du livre ajoute : « Que celui qui a de l'entendement compte le nombre de la Bête, car c'est le nombre d'un homme et son nombre est six cent soixante-six »³. Faisant peut-être allusion aux cheveux de Néron, il déclare que la Bête est rousse et qu'elle a sept têtes qui sont autant de montagnes — les sept fameuses collines de Rome — et dix cornes, ce qui est peut-être, en chiffres ronds, le nombre des provinces de l'Empire⁴.

Il dit ensuite qu' « il y a sept rois : cinq sont tombés, un autre est, et le dernier n'est pas encore venu; et la Bête qui était et n'est plus, en fait même un huitième, tout en étant des sept »⁵. Les cinq tombés sont évidemment les cinq premiers empereurs : Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Néron. Celui « qui est », c'est Galba; celui « qui n'est pas encore venu », c'est Othon dont on parlait déjà comme successeur de Galba à l'époque où fut écrit le livre; et « le huitième » est encore Néron, qui va revenir et qui est « des sept ».

L'auteur de l'Apocalypse fait aussi, semble-t-il, une allusion aux Parthes — et Néron avait songé à se réfugier dans leur pays. Il parle de l'ange qui « répand sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, dont l'eau a été tarie pour livrer chemin aux rois de l'Orient »⁶. Or on se souviendra que Néron s'était fait un ami de Tiridate, le roi parthe d'Arménie, et que la famille royale des Parthes avait le plus grand respect

¹ Rev., XIII, 3.

² Rev., XVII, 8.

³ *Ibid.*, XIII, 18.

⁴ *Ibid.*, XVII, 3-13.

⁵ *Ibid.*, XVII, 10-11.

⁶ *Ibid.*, XVI, 12.

pour Néron : lorsqu'elle apprit son détronement et sa mort présumée, elle envoya, nous dit Suétone, des messagers à Rome « demander instamment que l'on rendît tous honneurs à la mémoire de Néron ». Et plus tard, ayant entendu dire qu'il était encore en vie, elle faillit se laisser entraîner à prendre les armes pour l'aider¹.

Pour le moment, toutefois, l'honneur de Néron était sauf à Rome, et avant qu'on reçut l'annonce de cette seconde mort les gens attendaient impatiemment des nouvelles de son retour : « Parfois, dit Suétone², ils dressaient sa statue sur la tribune aux harangues, au Forum, habillée en toge de gala; à d'autres moments ils publiaient des proclamations en son nom comme s'il vivait toujours et allait bientôt revenir à Rome pour se venger de tous ses ennemis. Comprenant l'adoration que l'on éprouvait maintenant pour Néron, Othon faisait de son mieux pour lui ressembler; mais en avril 69, après trois mois de règne, il en vint aux coups avec Vitellius, autre émule de Néron, et se tua très noblement pour prévenir une effusion de sang générale. Là-dessus, Vitellius devint empereur.

« Vitellius, écrit Dion Cassius³, faisait ses délices du nom, de la vie et de tous les usages de Néron, et les recommandait à chacun ». Il l'imitait de près, et faisait grand plaisir au public en offrant des sacrifices à l'Esprit de Néron dans le champ de Mars. Il y convoquait le peuple et tous les prêtres : « Et dans certain banquet solennel, il interpella un musicien qui avait beaucoup plu à la compagnie et lui dit : « Chantez-nous donc un des airs du Maître », et lorsque l'autre eut entonné quelques airs de Néron, Vitellius se dressa debout en présence de toute l'assemblée et ne put s'empêcher de battre des mains comme un forcené.

¹ Tacite, *Histoires*, I, 2.

² Suétone, *Néron*, 57.

³ Dion Cassius, LXV, 4.

Ce témoignage montre clairement que non seulement Néron était aimé, mais qu'il était aimé comme le Maître Chanteur. Il est aussi touchant de lire qu'à cette époque et pendant de longues années à venir la tombe où ses cendres étaient censées reposer était recouverte de fleurs de printemps et d'été¹.

Vitellius fut détrôné et tué à la fin de l'année 69. Après lui régna Vespasien qui tenta d'enrayer ce culte de Néron et d'encourager les vues opposées, celles des traditionalistes. L'empereur suivant fut Titus auquel succéda en 81 Domitien, qui raviva l'admiration publique pour Néron. En 88 un certain Terentius Maximus, homme d'âge moyen et qui venait d'Asie Mineure, se fit passer pour Néron auquel il ressemblait par les traits d'expression et par la voix². Il rassembla autour de lui une suite considérable de gens et se dirigea vers la Parthie où il fut reçu courtoisement; et bien que trente ans se fussent écoulés depuis le détrônement de Néron, les Parthes vénéraient encore si profondément sa mémoire qu'ils avisèrent pour de bon au moyen de restaurer sur le trône impérial ce personnage dont ils croyaient les revendications bien fondées. Ils étaient même prêts à partir en guerre pour lui. A la fin pourtant la supercherie fut découverte et ils le livrèrent aux Romains, qui sans doute le mirent à mort.

Il paraît qu'il y eut d'autres imposteurs qui trafiquaient ainsi de la croyance populaire à la survie de Néron, mais avec le temps l'empereur devint une sorte d'être surnaturel, éternellement jeune, qui reviendrait un jour sans avoir été changé par les années. Dion Chrysostome, par exemple, qui écrivait sous le règne de Trajan (98-117 après J.-C.) fait allusion deux ou trois fois à Néron³, et dit : « Même aujourd'hui,

¹ Suétone, *Néron*, 57.

² Dion Cassius, LXVI, 19; *Jean d'Antioche*, fragment 104 (Müller); Suétone, *Néron*, 57.

³ Dion Chrysostome, *Oraisons*, 21, 31, 32.

tous les hommes aspirent encore à voir Néron vivant, et jusqu'à présent la plupart le croient réellement en vie ». Je recommande ce passage rarement cité à ceux qui contestent la thèse que je soutiens isolément, à savoir que Néron a été si vilipendé par l'Histoire que son portrait conventionnel et accepté n'est qu'une caricature.

Pour conclure nous ferons aussi bien de discuter brièvement les sources de renseignements sur Néron.

Le poète Lucain, neveu de Sénèque, écrivit sa fameuse *Pharsale* durant les années qui précédèrent la grande conspiration de 65 après Jésus-Christ. Ce poème, s'il renferme un grand nombre de flatteries extravagantes à l'adresse de l'empereur, et dont nous n'avons pas à faire usage au point de vue critique, se met ensuite à le dénigrer en termes vagues vu la brouille de l'auteur avec Néron. On ne peut guère y glaner grand'chose, si ce n'est le fait que Lucain se sentit d'abord attiré sincèrement vers Néron, puis rebuté par lui. Le poète aux épigrammes, Martial, qui se trouvait à Rome pendant la première année environ du règne de Néron et qui était alors un jeune homme de vingt-trois ans, ne dit rien pour ou contre l'empereur sauf qu'il le trouve « cruel » dans sa façon de traiter Lucain¹.

Une importante source de renseignements que j'ai citée au long est la tragédie d'*Octavie*, qui est, comme je l'ai déjà dit, attribuée traditionnellement à Sénèque mais fut probablement composée quelques années après la mort de Néron, peut-être par Curiatius Maternus d'après les documents laissés par Sénèque. On a prêté trop peu d'attention vraiment à cette pièce frappante et l'on n'a pas assez apprécié sa grande valeur documentaire au point de vue historique; car encore qu'elle n'ait pas grand mérite poétique, elle expose avec beaucoup de sympathie et d'impartialité les points de vue de Néron, d'Octavie, de Poppée et de Sénèque. Et si Oc-

¹ Martial, VII, 21.

tavie se déchaîne contre Néron qu'elle dépeint comme un tyran bestial et comme le meurtrier supposé de Britannicus, les tirades personnelles de Néron nous le révèlent comme un despote intelligible, qui lutte pour défendre la femme de ses amours contre la haine déséquilibrée d'Octavie.

L'un des auteurs les plus importants pour nous est le juif Flavius Josephus, qui était assurément en posture d'être bien informé en ces matières. En 63, à l'âge de vingt-six ans, il vint à Rome plaider la cause de quelques-uns de ses compatriotes envoyés là pour y être jugés; et il eut la bonne fortune de se lier avec un acteur juif nommé Aliturus, homme que Néron et sa femme Poppée aimaient et admiraient beaucoup. C'est par lui que Josèphe fut présenté à l'impératrice, et sans doute à l'empereur; le résultat fut que Néron accorda très gracieusement son pardon aux juifs emprisonnés et que Poppée fit au jeune avocat un magnifique présent, en marque d'estime¹. Josèphe devint ensuite un ami personnel des empereurs Vespasien, Titus et Domitien; il vécut une bonne partie de sa vie à Rome, où il dut avoir toute occasion d'entendre ce qui se disait, spécialement dans les milieux de la cour, sur le caractère et le personnage de feu Néron.

Par malheur ses écrits ne contiennent que de brèves allusions à ce sujet. Dans son ouvrage *Les Guerres des Juifs*, publié vers l'an 75, quelque sept ans après la mort de Néron, il parle en termes plutôt sympathiques de ce tragique événement: il note avec une apparente satisfaction que ceux qui en étaient la cause furent châtiés en temps voulu; et il rejette le blâme formulé contre les abus de l'empereur sur ses « indignes » agents². Il donne aussi, à la décharge de Néron, l'explication suivante des actes de l'empereur³: « Dans beaucoup de choses, écrit-il, Néron s'est conduit en homme qui

¹ Josèphe, *Vies*, 3.

² Josèphe, *Guerres des Juifs*, IV, 9, 2.

³ *Ibid.*, II, 13, 1.

serait devenu déséquilibré par l'immodération de ses plaisirs et des richesses dont il jouissait et qui, pour cette raison, employa sa bonne fortune au détriment d'autrui... A la fin il poussa la frivolité jusqu'à se faire acteur de théâtre ». Il admet que Néron fut coupable du meurtre de Britannicus; et il avance aussi que Néron fit périr Agrippine, Octavie et d'autres proches parents. Il est à remarquer toutefois que ceci fut écrit sous le règne de Vespasien, qui était hostile à la mémoire de Néron.

En 93, quelque vingt-cinq ans après la mort de Néron, Josèphe publia ses *Antiquités Juives*; mais Domitien, amicalement disposé pour Néron, était alors sur le trône et c'est pourquoi Josèphe put dire son opinion. Il mentionne l'aimable accueil fait par Néron à une délégation de Juifs qui étaient venus lui demander de sauver d'une destruction imminente un mur du temple de Jérusalem interceptant la vue que l'on pouvait avoir des fenêtres du roi Hérode Agrippa¹. Il fait encore mention du meurtre de Britannicus, mais parle des morts d'Agrippine, Octavie et de « beaucoup d'autres » qui ont perdu la vie comme si l'on pouvait les considérer comme de banales exécutions pour haute trahison².

Ce qui toutefois est d'importance majeure pour nous, c'est sa déclaration très significative que certains écrivains de son temps, en condamnant Néron « se sont si impudemment déchainés contre lui avec leurs mensonges qu'ils méritent plutôt d'encourir eux-mêmes la condamnation »³. A cet égard, les seules autres lumières que nous apportent ses écrits sont à déduire du même paragraphe où Josèphe expose que plusieurs versions élogieuses de la vie de Néron avaient cours à son époque — aussi peu sûres d'ailleurs, à cause de leur fausseté volontaire.

¹ Josèphe, *Antiquités*, XX, 9, 11.

² *Ibid.*, XX, 8, 2.

³ *Ibid.*, XX, 8, 3.

Plutarque, qui était un jeune homme au moment de la mort de Néron, fait plusieurs allusions à l'empereur dans ses *Vies Parallèles*, mais il ne le représente pas comme un monstre : il se borne à dire que « son obsession et sa folie ne furent pas loin de ruiner l'Empire romain »¹. Il mentionne parmi les grands crimes de Néron la mort de sa mère et de sa femme, et la dégradation de la dignité impériale par son habitude de chanter², mais il ne fait pas d'allusion à la mort de Britannicus, et, comme Josèphe, il rejette sur les « agents iniques » de Néron la responsabilité du mauvais gouvernement des provinces. Il nous dit que la rébellion qui mit fin à l'existence de Néron fit si peu de choses pour améliorer les conditions générales qu'on en vint à la regarder comme « ne valant pas mieux qu'une trahison »; et en décrivant la tentative d'Othon pour se poser en émule de Néron, il prend pour accordé qu'une telle ligne de conduite plaisait au peuple.

Mais si Josèphe, Plutarque et l'auteur d'*Octavie* — qui tous écrivaient fort peu de temps après la mort de Néron — ne soutiennent pas la thèse de ceux qui représentent l'empereur comme un personnage infâme et diabolique, Pline l'Ancien le qualifie d'« ennemi de la race humaine » et de « poison de la terre » dans son *Histoire Naturelle*³ publiée neuf ans après la mort de Néron; et ce même auteur l'accuse aussi d'avoir mis le feu à Rome. Pline toutefois, n'est pas un critique impartial, car Néron l'avait honoré d'une faveur en le nommant procureur d'Espagne, province où la rébellion finale prit naissance, et comme Pline, après la mort de Néron, conserva ses fonctions là-bas pendant trois ou quatre ans, il est à présumer qu'il avait trempé dans l'insurrection et devait se justifier après coup en injuriant son bienfaiteur. Il écrivit une histoire du règne de Néron qui est maintenant

¹ Plutarque, *Antoine*, dernier paragraphe.

² Plutarque, *Galba*, 17.

³ Pline, *Histoire Naturelle*, VII, 45-46; XXII, 92; XVII, 5.

perdue, et ce fut sans doute un de ces livres que Josèphe déclare farcis de mensonges.

Le poète Stace écrivit son livre *Silvae* sous le règne de Domitien, une vingtaine d'années après la mort de Néron; mais comme c'est le cas pour son ami Martial, il ne dit rien d'important sur l'empereur sauf pour le traiter une fois d'ingrat¹. Il est bon malgré tout de ne pas perdre de vue que Domitien n'encourageait pas les insultes à la mémoire de Néron : de fait il le défendit si chaleureusement que Juvénal l'appelait lui-même un nouveau Néron, mais un Néron chauve².

Tacite, l'historien dont les *Annales* nous donnent le compte rendu le plus détaillé du règne, avait environ six ans à la mort de Néron, et composa cette œuvre vers 115 après Jésus-Christ, à peu près cinquante ans plus tard. Il était grand ami de Pline le Jeune, et appartenait aux milieux romains les plus hostiles à la mémoire de Néron. Son récit du règne s'interrompt à l'année 66, mais l'histoire de la vie de l'empereur jusqu'à cette date nous offre un tableau très sombre et sinistre, le rôle de Néron y apparaît seulement moins atroce que celui qui est attribué par l'historien à l'impératrice-mère Agrippine. Néanmoins, beaucoup de ses remarques sont favorables à Néron, comme l'auront montré les citations des pages qui précèdent. On suppose généralement que Tacite emprunta beaucoup de ses lumières à l'histoire écrite par Cluvius Rufus, et qui est aujourd'hui perdue; mais comme ce dernier auteur exerça lui aussi de hautes fonctions en Espagne aussitôt après la mort de Néron, il est probable qu'il était du même avis que Pline l'Ancien. Tacite semble avoir utilisé aussi l'histoire de Fabius Rusticus. Mais celle-ci de même est perdue, et l'on peut sim-

¹ *Silvae*, II, 7.

² Juvénal, IV, 38.

plement conjecturer qu'elle voyait Néron sous un jour défavorable.

Suétone, qui publia ses *Douze Césars* aux alentours de 120 après Jésus-Christ, plus de cinquante ans après la mort de Néron, était un autre ami de Pline, et, comme Tacite, appartenait au groupe social que Néron avait le plus offensé. Il accuse le prince de crimes divers, en y comprenant l'incendie de Rome, et trace de lui un portrait bizarre qui laisse l'impression que vers la fin de sa vie Néron était un personnage complètement exécrationnable; et puis la prédilection de cet écrivain pour les commérages obscènes l'a conduit à narrer certains détails très dégoûtants sur les immoralités supposées de Néron, et qui toutefois pâlisent devant ceux qu'il raconte sur d'autres empereurs. Néanmoins, il nous donne mainte raison de supposer que, même chez les amateurs de la vieille mode, on disait beaucoup de choses à l'avantage de Néron; et il explique que ces faits favorables ont été considérés « à part de l'élément scandaleux et criminel de sa conduite »¹.

L'œuvre de Dion Chrysostome a déjà été mentionnée. Après lui nous avons Pausanias qui, écrivant un siècle après la mort de Néron, le définit comme un homme au noble caractère qui aurait été ruiné par son éducation².

L'Histoire romaine écrite par Dion Cassius fut publiée plus d'un siècle et demi après la mort de Néron, et doit être basée par conséquent sur les ouvrages déjà signalés. Là où elle diffère, ou s'affranchit manifestement de Tacite et Suétone, il est permis de supposer qu'elle réédite les déclarations de Pline, de Cluvius Rufus, de Fabius Rusticus et d'autres dont les histoires sont maintenant perdues. En général elle trace de Néron un portrait hideux, et il est évident qu'à l'époque de l'auteur les vues des détracteurs de l'empereur

¹ Suétone, *Néron*, 19.

² Pausanias, VII, 17, 2.

avaient gagné du terrain et que son image sous les traits d'une sublime figure était réservée aux classes inférieures.

Dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* écrite par Philostrate pendant la première moitié du III^e siècle, on trouve quelques allusions à Néron, dont Apollonius était contemporain, mais elles sont pour la plupart de nature facétieuse et désavantageuse. Il dit malgré tout qu'Apollonius ne consentit jamais à avoir affaire à Vespasien, car tandis que Néron avait donné la liberté à la Grèce, Vespasien l'avait asservie « prouvant par là que Néron était plus magnanime que lui ! » Comme Tigellin lui demandait ce qu'il pensait de Néron, Apollonius répondit : « Je lui trouve beaucoup plus de mérite que toi » ; et il ajouta cette réflexion spirituelle : « Tu le juges, toi, digne de chanter ; mais moi, je le juge digne de garder le silence »¹.

Dans la seconde moitié du IV^e siècle Eutrope écrivit un abrégé de l'Histoire romaine : à cette époque, on acceptait si pleinement l'idée que Néron était un scélérat que cet historien lui donne un congé sommaire en déclarant qu'il tua beaucoup de gens, mit le feu à Rome, prenait des bains parfumés, se déshonorait en chantant sur la scène et qu'il était en un mot, l'ennemi de tous les gens de bien².

Entre temps, la tradition chrétienne des premiers âges se popularisait au fur et à mesure que le christianisme se propageait dans tous les sens, et Néron devint sous tous les rapports un monstre satanique, conformément à l'allégorie de l'Apocalypse qui le représentait sous les traits de la Bête. La croyance du peuple qu'il reviendrait un jour fit qu'on le regarda comme l'antithétique ennemi de Jésus-Christ dont la Seconde Venue risquait de se heurter à celle de Néron : et ainsi la Bête devint le faux Christ, l'Antéchrist ; et rien n'est plus extraordinaire à relater sur le compte de Néron que ce fait d'être devenu progressivement l'espoir rival du monde —

¹ Philostrate, *Vie d'Apollonius*, IV, 42; V, 41.

² Eutrope, VII, 18.

Jésus étant pour les chrétiens l'idéal divin des beautés et des bienfaits de la vie d'abnégation et de mortification de la chair, leit-motiv de la foi à cette époque, Néron étant pour les masses païennes l'idéal des joies de l'affirmation personnelle et du bonheur terrestre.

Lactance au III^e siècle, saint Chrysostome, saint Jérôme et saint Augustin au IV^e, et d'autres aussi bien, dénoncent Néron comme l'Antéchrist, le Rival de Dieu. « D'aucuns supposent, dit saint Augustin, que Néron ressuscitera comme l'Antéchrist; d'autres pensent qu'il n'est pas mort, mais qu'il a été caché aux regards de manière à laisser croire qu'il avait été tué, et qu'il vit toujours sous forme de figure légendaire, du même âge que celui auquel il trépassa, et sera rendu à son royaume »¹.

A la fin du XI^e siècle, le pape Pascal II écoutait parfois les corbeaux croasser dans un noyer qui s'élevait sur le mont Pincius, près de la tombe des Ahenobarbi, où les cendres de Néron étaient censées reposer, et où se dresse maintenant l'église de Santa Maria del Popolo. Une nuit, il rêva que ces oiseaux étaient des démons au service de Néron, et qu'ils veillaient sur son esprit errant sans cesse sur la colline. Il rasa donc les restes de la tombe, dissémina les cendres et construisit cette église. Mais les corbeaux allèrent se loger dans d'autres arbres : durant tout le Moyen Age on pensa qu'ils étaient les domestiques en livrée noire du spectre de l'Empereur qui errait toujours et ne cesserait d'errer dans ces parages, jusqu'au jour où lui et Jésus-Christ reviendraient et où Néron l'Antéchrist serait vaincu et précipité dans le gouffre sans fond.

La vengeance des traditionalistes que l'empereur avait bafoués fut terrible, car ils peignirent de lui le portrait d'un ennemi de l'humanité décente; mais la vengeance de cette petite bande de Chrétiens qu'il avait si sévèrement traités

¹ Saint Augustin, Cité de Dieu, XX, 19.

fut écrasante, car ils firent de lui l'ennemi surhumain de Dieu, et aujourd'hui même, dix-neuf cents ans plus tard, cette ténébreuse vindicte l'enveloppe dans une brume de préjugés hostiles.

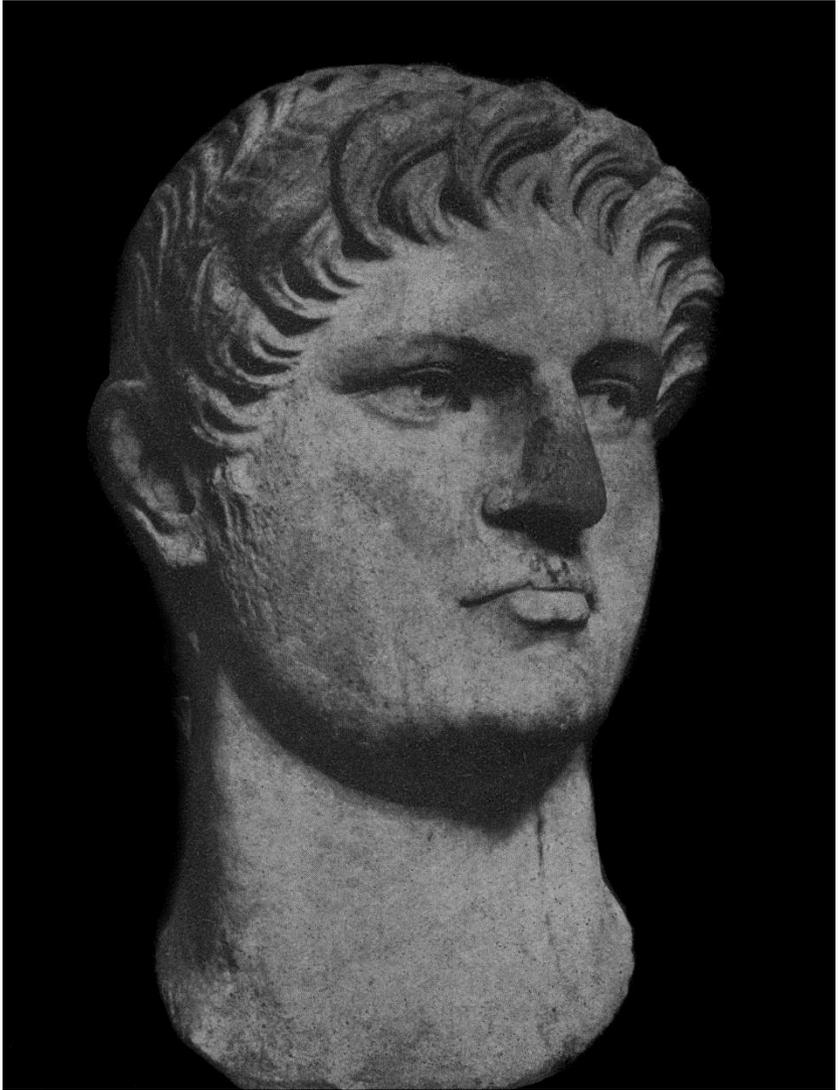


FIGURE 1 : NÉRON
Buste du British Museum.

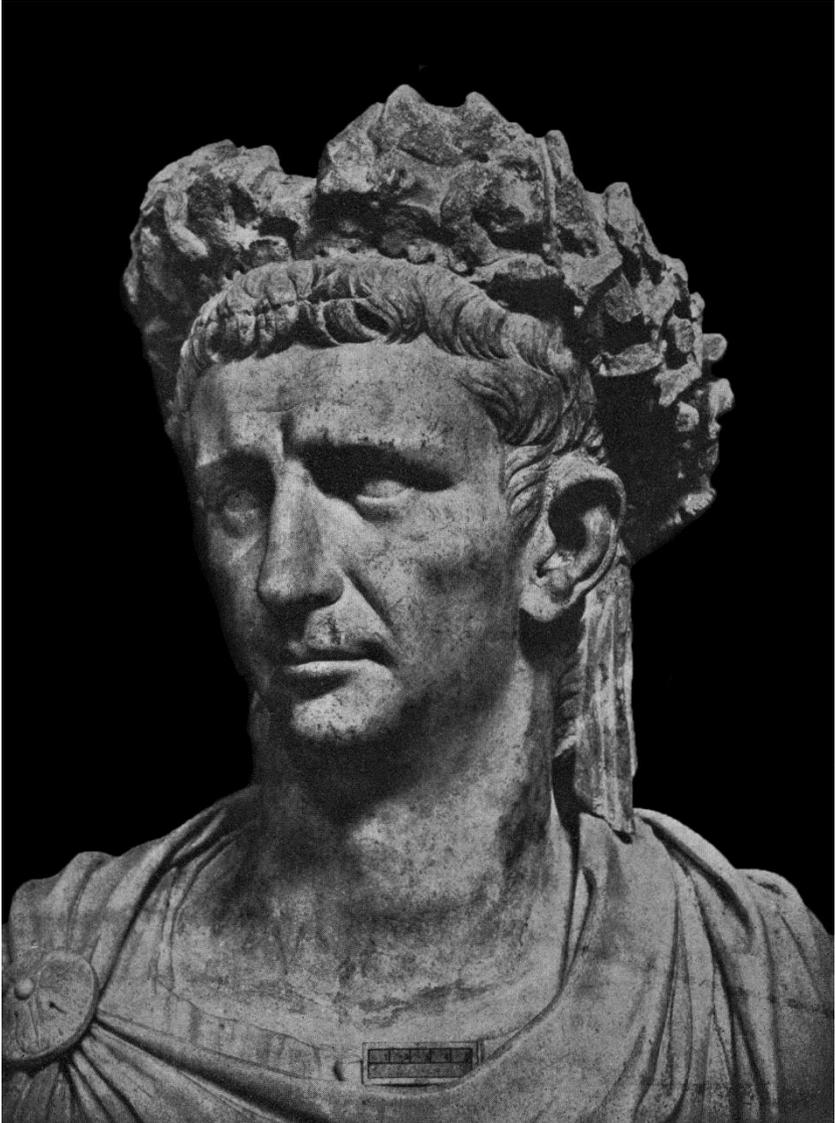


FIGURE 2 : L'EMPEREUR CLAUDE
Musée de Naples.



FIGURE 3 : PEINTURE MURALE DU TEMPS DE NÉRON, REPRÉSENTANT SANS DOUTE SAPPHO, DÉCOUVERT À HERCULANUM

Musée de Naples.



FIGURE 4 : PEINTURE MURALE DU TEMPS DE NÉRON, RE-
PRÉSENTANT LES TROIS GRÂCES, TROUVÉE À POMPÉI
Musée de Naples.



FIGURE 5 : PEINTURE MURALE DU TEMPS DE NÉRON, RE-
PRÉSENTANT UNE FEMME QUI VERSE UN LIQUIDE D'UNE
CRUCHE DANS UNE BOUTEILLE
Musée national de Rome.



FIGURE 6 : NÉRON, EN 59 AP. J. -C.
Musée Torlonia, Rome.

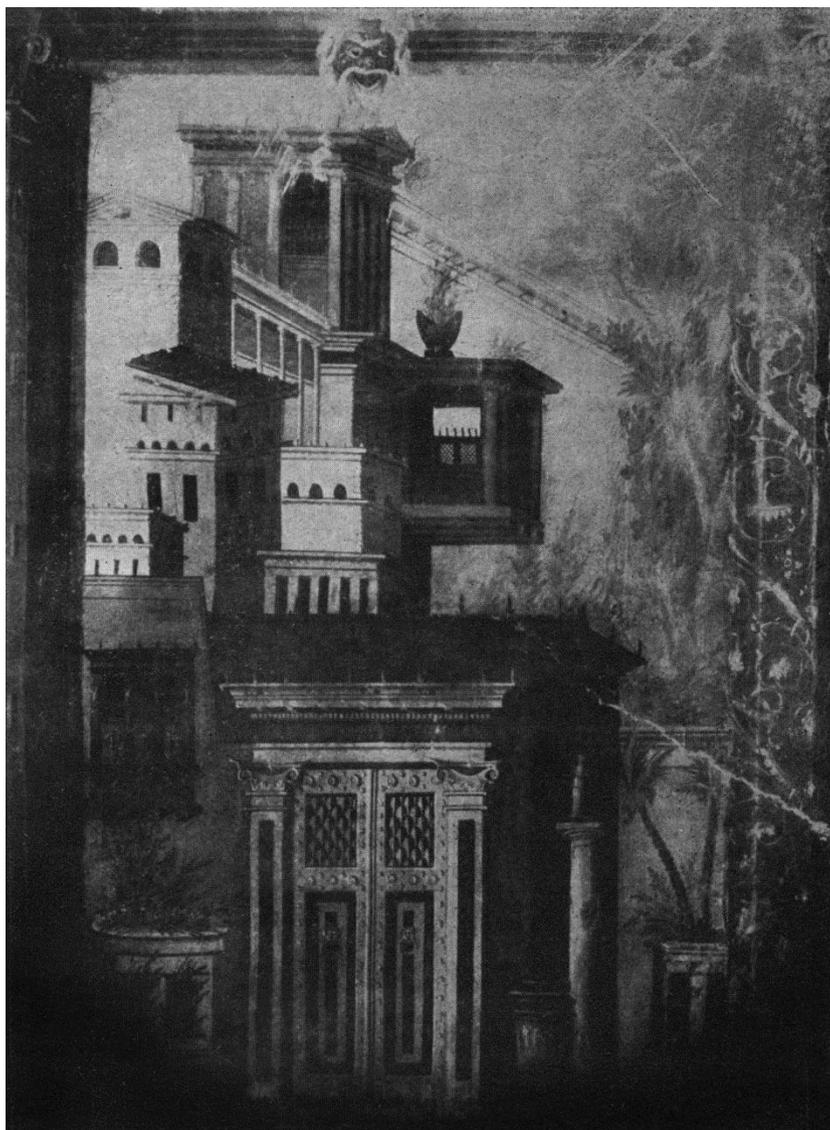


FIGURE 7 : PEINTURE MURALE DU TEMPS DE NÉRON, RE-
PRÉSENTANT DES ÉDIFICES ROMAINS
Metropolitan Museum de New York.

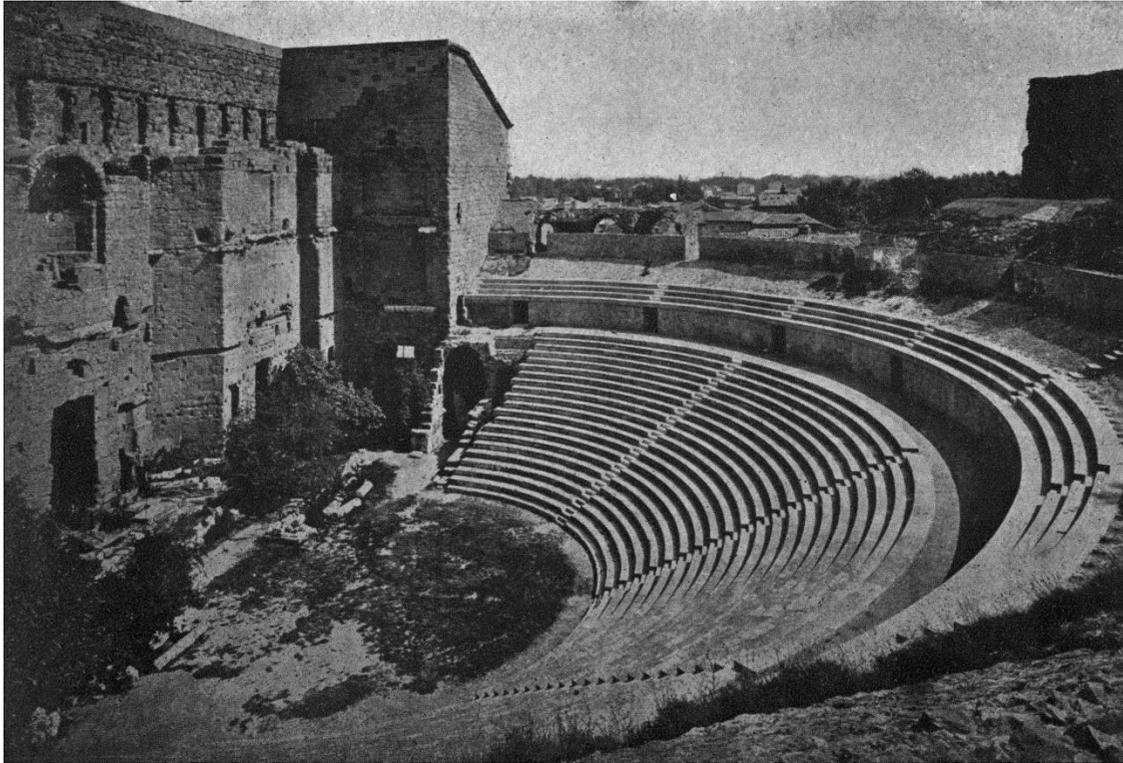


FIGURE 8 : THÉÂTRE ROMAIN D'ORANGE.

